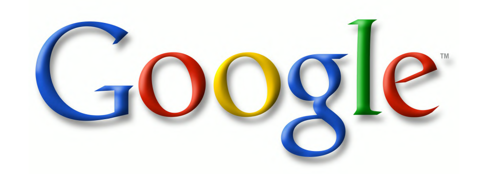
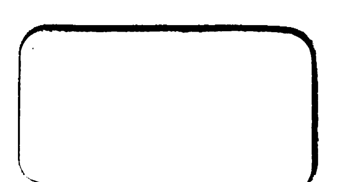

Google



ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME VINGTIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

Plutarch

OEUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

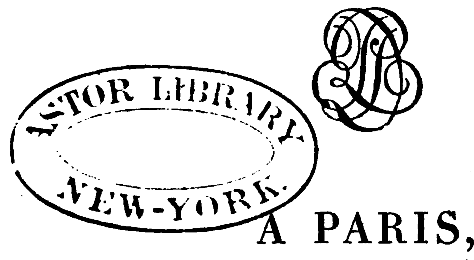
AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS

PAR MM. BROTIER, VAUVILLIERS, ET CLAVIER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE NEUVE DES PETITS-CHAMPS, N° 17.

MDCCC XX.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

DE LA MALIGNITÉ D'HÉRODOTE.

Occasion de ce Traité. II. Règles pour discerner un écrivain enclin à la méchanceté et à la malignité. III. Le choix des expressions. IV. L'affectation à raconter des faits qui ne devroient jamais figurer dans l'histoire. V. Faire passer le blâme et la médisance à l'aide de la louange ou du silence. VI. Présenter les faits sous le mauvais côté. VII. Prêter des intentions malignes, et assigner les causes les plus défavorables. VIII. Exagérer les avantages personnels qui ont déterminé à une entreprise, ou en diminuer les difficultés. IX. Injures directes et manifestes, ou traits de calomnie et de médisance lâchés comme par hasard et sans avoir l'air d'y croire. X. Fiel de la méchanceté caché sous les dehors de l'amitié. XI. Application de ces règles à la manière dont Hérodote traite l'histoire d'Io. XII. De Ménélaüs. XIII. Des amours corrompues des Perses. XIV. De la religion des Grecs. XV. D'Hercule. XVI. De Thalès, de Solon, de Pittaeus. XVII. Des Alcméonides. XVIII. Du combat des trois cents Lacédémoniens. XIX. De Crésus et de Cyrus. XX. De Déjocès, Médois. XXI. De l'éloignement des Ioniens pour leur nom; de l'origine des Milésiens, des Éphésiens et Colophoniens. XXII. De la trahison des Cuméiens, des Mityléniens, et de ceux de Chio. XXIII. De l'expédition des Lacédémoniens contre le tyran Polycrates. XXV. Du secours prêté par les Corinthiens en cette occasion. XXVI. De Clysthènes.

XXVII. D'Isagoras. XXVIII. D'Aristogiton. XXIX. De l'expulsion des trente tyrans par les Lacédémoniens. XXX. De la prise de la ville de Sardis. XXXII. Du conseil donné par les Lacédémoniens à ceux de Platée. XXXIII. Des raisons qui empêchèrent les Lacédémoniens de se trouver à la bataille de Marathon. XXXIV. Des Athéniens en particulier. XXXV. De la conduite des Alcméonides et autres après la bataille de Marathon. XXXVI. De deux particuliers d'Athènes. XXXVII. Du refus des Argiens d'entrer en la ligue commune des Grecs. XXXVIII. Des services rendus à toute la Grèce par les Athéniens à Platée. XXXIX. D'Aminocles. XL. De l'éloignement des Thébains pour les lettres. XLI. De leur conduite sous Léonidas, maltraité lui-même. XLII. Des beaux traits de Léonidas et de ses parents. XLIII. Des sottises débitées sur le compte des Thébains sous la conduite du même Léonidas. XLIV. Du chef des Thébains en cette occasion. XLV. Du traitement qu'essuyèrent Léonidas et les autres Grecs après leur défaite. XLVI. De la conduite des Grecs à Artémisium. XLVII. Des motifs qui guidèrent les Phociens dans la ligue commune. XLVIII. Des Naxiens présentés comme traîtres. XLIX. De Thémistocles à Salamine. L. D'Adimantus et des Corinthiens à Salamine. LI. Des avantages dus aux Athéniens et à Thémistocles dans la bataille de Salamine. LII. Des Lacédémoniens à Platée. LIII. De la conduite des Athéniens en différentes rencontres. LIV. De tous les Grecs en quatre batailles différentes. LV. Conclusion.

LES
ŒUVRES MÊLÉES
DE PLUTARQUE.

DE LA MALIGNITÉ
D'HERODOTE (1).

Beaucoup de gens, Alexandre, se trompent à la diction de l'historien Herodote, par ce qu'elle leur semble simple, naïfve, et coulant facilement par dessus les choses : mais il y en a encore plus d'autres, qui sont en mesme erreur quant aux mœurs : car non seulement c'est extreme injustice, comme disoit Platon, de vouloir sembler juste quand on ne l'est pas : mais aussi est-ce acte de singuliere malignité, de contrefaire le doux et le simple, et estre maling si couvertement que malaisément on le puisse descouvrir. Et pour ce qu'il monstre sa malignité principalement alencontre des Bœotiens (2) et des Corinthiens, sans

(1) Voyez dans les Observations une dissertation historique et critique sur la vie et les ouvrages d'Hérodote.

(2) Plutarque étoit Béotien, pays fameux par la ville de Thèbes, qui étoit dans l'intérieur de cette contrée. Or, Hérodote avance un fait très vrai d'ailleurs, mais bien honteux pour tous les habitants de ce pays ; c'est que les Thébains abandonnèrent la cause

toutefois s'abstenir d'offenser aussi les autres, j'ai pensé qu'il appartenoit à mon devoir de defendre en cela l'honneur de noz ancestres avec la verité, contre ceste partie de ses escripts: car qui voudroit poursuivre les autres bourdes et menteries qui sont en son histoire, il en faudroit faire plusieurs gros livres. Mais comme dit Sophocles,

> Suasion a emprainte la face
> De merveilleuse et fort vive efficace,

mesmement quand elle est emprainte en un langage qui a grace et force telle pour couvrir les fautes, et entre autres la malice des mœurs d'un historiographe. Philippus roy de Macedoine disoit à ceux des Grecs, qui se departoient de son alliance pour se mettre en celle de Titus Flaminius (1), qu'ils changeoient leur ceps à d'autres plus polis, mais plus longs aussi: ainsi peult on dire que la malignité d'Herodote est plus polie et plus delicate que celle de Theopompus, mais qu'elle picque aussi et qu'elle touche plus au vif, comme les vents coulis qui nous donnent par un estroit pertuis, pour ce que lon n'y prent pas garde, nous offensent plus que ne font ceux qui sont au large espandus.

II. Et me semble qu'il vaudra mieux premierement

commune de toute la Grèce, et se joignirent aux Perses dans la fameuse expédition de Xerxès. Plutarque oublie à ce sujet sa modération ordinaire; et l'intérêt de son pays lui fait perdre de vue la vérité, qui ne peut se trouver où les passions nous font parler.

(1) Titus Quintius.

descrire, comme en gros et en general, les traces et marques pour decerner une narration, non simple ny debonnaire, mais malicieuse et maligne, pour les appliquer puis après à chasque poinct que nous examinerons, pour veoir si elles y conviendront.

III. Premierement doncques celuy qui use de plus fascheux noms et verbes, là où il y en a de plus gracieux pour exprimer les choses faittes, comme, pour exemple, là où lon pourroit dire, que Nicias estoit trop adonné aux cerimonies envers les dieux, qui diroit que dieu luy auroit troublé l'entendement, ou qui aimeroit mieux appeller la façon de faire de Cleon fureur et temerité que legereté de parler, on pourroit dire que celuy là tiendroit du maling, prenant plaisir à la chose, veu la maniere de la reciter.

IV. Secondement, quand il y a bien du mal en quelqu'un, mais qui n'appartient rien à l'histoire, et neantmoins l'historien l'empoigne et l'insere en la narration des affaires qui s'en fussent bien passez, et tirant sa narration hors de propos, et la faisant extravaguer, à fin qu'il y enveloppe l'infortune de quelqu'un, ou quelque mauvais accident, ou acte reprehensible qui luy sera advenu, il est tout evident que celuy là prent plaisir à mesdire. Voilà pourquoy au contraire Thucydides, combien que Cleon eust faict une infinité de faultes, il n'en fait jamais un recit appert : et touchant l'orateur Hyperbolus, en passant il l'appelle mauvais homme, et puis le laisse là. Et Philistus a laissé toutes les injustices et violences que commeit le Tyran Dionysius, qui furent

en grand nombre, contre les peuples barbares, lesquelles n'estoient point entrelassées parmy les affaires des Grecs : car les sorties et digressions des histoires sont principalement à raconter quelques fables ou quelques antiquitez.

V. Davantage celuy qui parmy les louanges de quelque personnage entrejette une mesdisance et un blasme, celuy là semble encourir en la malediction du poëte tragique,

> Maudit sois tu qui vais faisant recueil,
> De maux de ceux qui gisent au cercueil.

Et puis ce qui est opposite à cela chascun le sçait, car omettre à dire quelque chose belle et bonne, semble n'estre point reprehensible ny subject à rendre compte, si se fait il pour tant par malignité, mesmement quand l'obmission tombe en lieu là où elle eust esté bien pertinente au fil de l'histoire : car louer froidement n'est pas moins maling que blasmer affectueusement, ou à l'adventure encore pire.

VI. Le quatrieme signe de maligne nature en un historien est, à mon compte, quand une chose se raconte en deux ou plusieurs manieres, et que l'historien s'arreste à celle qui est la pire. Car il est bien permis aux sophistes et rhetoriciens, ou pour gaigner, ou pour acquerir reputation de bien dire, de prendre à orner ou defendre une mauvaise proposition : car ils n'impriment pas une foy de ce qu'ils disent, et si ne nient pas eux mesmes qu'ils entreprennent à prouver choses incroyables contre l'opinion

commune. Mais celuy qui escrit une histoire fait son devoir quand il escrit ce qu'il sçait de verité, mais des choses douteuses, obscures et incertaines, celles doivent sembler les veritables qui sont les meilleures plustost que les pires : et y en a plusieurs qui du tout obmettent et laissent les pires, comme de Themistocles, Ephorus aiant dit qu'il avoit sceu la trahison que machinoit Pausanias, et ce qu'il traittoit avec les lieutenans du roy de Perse : « Mais il ne lui consen-« tit point, dit il, ny ne presta oncques l'oreille à sa « sollicitation, de vouloir participer à ses esperan-« ces ». Et Thucydides a de tout poinct obmis ce propos là, comme le condamnant, et ne le trouvant pas veritable.

VII. Davantage ès choses que lon confesse avoir esté faittes, mais on ne sçait pas pour quelle cause et à quelle intention, celuy qui les prent par conjecture en la pire part, est mauvais et maling, comme les poëtes comicques, qui affermoient que Pericles avoit allumé la guerre des Peloponesiens pour l'amour de la courtisanne Aspasia, et à cause de Phidias, là où au contraire ce n'avoit esté ny par ambition, ny par opiniastreté, ains plustost pour rabbatre l'orgueil des Peloponesiens, et ne ceder en rien à ceux de Lacedæmone. Car en actes approuvez et affaires louables, il suppose une cause faulse et mauvaise, et tire par ses calomnies en souspeçons extravagantes, touchant l'intention secrette et occulte de celuy qui a fait l'œuvre, laquelle il ne peult ouvertement reprendre ne blasmer : comme ceux qui disent de la

mort d'Alexandre le tyran, que sa femme Thebe feit mourir, que ce ne fut pas un acte de magnanimité, ny de haine du mal et du vice, ains d'une jalouzie et d'une passion feminine : et ceux qui disent que aussi Caton d'Utique se tua soymesme, craignant que Cæsar ne le feist mourir honteusement, ceux sont envieux et malings en toute extremité.

VIII. La narration aussi historicque prent une malignité, selon que l'œuvre et le faict est recité, comme si lon dit que ç'a esté plus tost par argent que par vertu, que quelque grand exploict a esté faict, comme il y en a qui disent de Philippus : ou facilement et sans aucun travail, comme d'Alexandre le grand, et non par sagesse et prudence, mais par faveur de la fortune : comme les malveillans et envieux de Timotheus peignoient en des tableaux, les villes qui d'elles mesmes se venoient renger dedans ses filets, ce pendant qu'il dormoit. Car il est evident que c'est pour amoindrir la gloire, beauté et grandeur d'iceux actes, si on leur oste la magnanimité, la diligence, la vertu, et les avoir faits et executez par eux mesmes.

IX. Davantage ceux qui directement veulent injurier quelqu'un, luy improperent qu'il est ou querelleux, ou temeraire, ou injurieux, s'ils ont la langue effrenée : mais ceux qui obliquement, comme delaschants des coups de flesches d'un lieu obscur, mettent sus des charges et imputations, et puis tournans par derriere, et se pensans cacher, en disant qu'ils ne croyent pas ce qu'ils desirent estre fort creu, et

reniant la malignité, ils se treuvent, oultre la malignité, condamnez encore d'effrontée impudence.

X. Voisins de ceux là sont aussi ceux qui parmy des improperes et blasmes adjoustent quelques louanges, comme du temps de Socrates, un Aristoxenus l'aiant appellé ignorant, mal appris, dissolu, il y adjousta puis après, il est vray qu'il ne fait tort à personne. Car ceux qui avec quelque artifice et finesse flattent, aucunefois parmy beaucoup de desmesurées louanges, meslent quelques legeres reprehensions, jettans parmy leur flatterie, comme un peu de saulse, quelques paroles franchement et librement dittes: aussi le maling pour faire croire ce qu'il blasme, met auprès un peu de louanges.

XI. Lon pourroit encore specifier et designer d'autres signes et stiles de la malignité, mais ceux cy suffisent pour nous donner à cognoistre le naturel et l'intention de l'autheur, dont il est question. Premierement doncques commenceant à Vesta, comme lon dit, à Io, la fille d'Inachus, tous les Grecs estiment qu'elle a esté deifiée et honorée d'honneurs divins par les nations barbares, de maniere qu'elle en a laissé son nom à plusieurs mers, à plusieurs nobles ports, pour sa grand'gloire et renommée, et a esté la source et l'origine premiere de plusieurs très nobles, très illustres et royales races. Et ce gentil historien icy dit, que ce fut une femme qui s'abandonna à emmener aux marchands Pheniciens, craignant qu'elle ne fust trouvée grosse, par ce qu'elle avoit desjà volontairement esté depucellée par un maistre de na-

vire, et fait à croire aux Pheniciens qu'ils tiennent de tels propos d'elle : à quoy il dit aussi que se rapporte le tesmoignage des hommes doctes de Perse, que les Pheniciens la ravirent et emmenerent avec d'autres femmes, monstrant en cela quelle est son opinion et sa sentence, que le plus bel acte et le plus grand que feirent oncques les Grecs, à sçavoir la guerre de Troye, a esté une sottie, comme entreprise pour une meschante femme. Car il est tout evident, ce dit il, que si elles n'eussent voulu, elles n'eussent pas esté ravies ny emmenées. Il faudra doncques aussi que nous confessions, que les dieux ont fait sottement de se monstrer courroucez et indignez contre les Lacedæmoniens pour le violement des filles de Scedasus de Leuctres, et de ce qu'ils chastierent Ajax, pour avoir forcé Cassandra : car il est certain, selon Herodote, que si elles ne l'eussent voulu, elles n'eussent pas esté violées : et toutefois luy mesme dit après, qu'Aristomenes fut pris vif par les Lacedæmoniens, et Philopœmen depuis capitaine general des Atheniens, et Attilius Regulus consul des Romains fut aussi pris par les ennemis, tous personnages tels qu'à peine pourroit on trouver ny de plus grands capitaines, ny de plus vaillans hommes, mais il ne s'en fault pas autrement esmerveiller : car lon prend bien des lyons, des leopards, et des tygres tous vifs.

XII. Et Herodote accuse des femmes qui ont esté violées, defendant ceux qui les ont forcées ; et est tant amateur de barbares, qu'il absoult Busiris du mauvais nom qu'il avoit, de tuer ses hostes, et de sacri-

fier des hommes, et attribuant aux Ægyptiens toute justice et toute divinité, il retourne ce crime abominable, de meurtrir ainsi ses hostes et sacrifier les hommes, sur les Grecs. Car il escrit en son second livre, que Menelaus aiant recouvré des mains de Proteus sa femme Heleine, et aiant esté par luy honoré de grans et riches presens, se porta très injustement et très meschamment envers luy. Car ne pouvant avoir le temps à propos pour faire voile, il songea une chose damnée et maudite, c'est qu'il prit deux petits enfans du païs (1), et les chastra, à l'occasion dequoy estant hay de ceux d'Egypte et poursuivy, il s'en fuit avec ses vaisseaux en la Libye. Quant à moy je ne sçay qui est celuy des Ægyptiens qui tient ce beau propos là, mais au contraire sçay-je bien qu'en Ægypte ils retiennent encore beaucoup d'honneurs qu'ils font à la memoire de Menelaus et de Heleine.

XIII. Et continuant en ceste mesme façon de faire, il dit que les Perses abusent charnellement des garsons, l'aiants appris des Grecs : et toutefois comment est il possible que les Perses aient appris ceste intemperance et villanie là des Grecs, attendu qu'il est confessé de tous, que les enfans que lon en amenoit estoient tous chastrez avant qu'ils veissent la mer de la Grece?

XIV. Et que les Grecs avoient appris des Ægyptiens à faire pompe et processions, et assemblées de festes, et à adorer les douze dieux, et que Melampus

(1) Lisez : *et les sacrifia*. C.

avoit appris le nom mesme de Bacchus des Ægyptiens, et l'avoit enseigné aux autres Grecs. Quant aux mysteres et ceremonies secrettes de Ceres et de Bacchus, qu'elles avoient esté apportées d'Ægypte par les filles de Danaus, et que les Ægyptiens se battent et demenent grand deuil, mais pourquoy ils le font qu'il ne le veult pas dire, ains que cela demeure couvert et caché soubs silence. Quant à Hercules et à Bacchus, que les Ægyptiens estiment dieux, et les Grecs hommes fort anciens, il ne fait en nul lieu mention de ceste reservée distinction, combien qu'il die en quelque endroit qu'Hercules est du second ordre des dieux, et Bacchus du troisieme, comme aiants eu principe de leur essence et n'estants pas eternels, et toutefois il afferme que ceux là sont dieux, et pense qu'il leur faut faire funerailles anniversaires, comme aiants esté mortels et demy dieux, et non pas leur sacrifier comme à dieux : autant en dit il de Pan, renversant les plus saincts et plus venerables sacrifices des Grecs par ces vanitez et fables controuvées des Ægyptiens.

XV. Encore n'est ce pas le pis, car il dit que Hercules estoit descendu de la race de Perseus, et tient que Perseus estoit Assyrien, selon que disent les Perses, mais les capitaines des Doriens monstrent qu'ils sont de droicte ligne descendus des Ægyptiens, descrivans la genealogie des ancestres de Danaë et d'Acrisius. Car quant à Epaphus, à Io, à Jasus, il les a tous laissez, s'efforceant de monstrer non seulement que les autres Hercules sont Ægyptiens et Phe-

niciens, mais aussi d'estranger de la Grece, et attribuer aux barbares ce troisieme cy, combien que de tous les anciens doctes hommes, ny Homere, ny Hesiode, ny Archilocus, ny Pysander, ny Stesichorus, ny Alcman, ny Pindare, ne facent aucune mention d'un Hercules Ægyptien ou Phenicien, ains en cognoissent tous un seul, le Bœotien et Argien.

XVI. Et qui plus est entre les sept sages, qu'il appelle sophistes, il asseure que Thales estoit Phenicien de nation, et d'ancienne extraction descendu des barbares. En un autre endroit, injuriant les dieux soubs le masque de la personne de Solon : « O Cresus, dit il, tu m'interrogues des choses humaines, « sçachant bien que les dieux sont envieux et pleins « d'inconstante incertitude ». Il attribue à Cresus le sentiment et l'opinion qu'il avoit luy mesme des dieux, adjoustant malignité à l'impieté et au blaspheme. Quant à Pittacus, il ne s'en sert qu'en choses bien legeres, et qui ne sont de consequence aucune, et ce pendant passe par dessus ce qui est le plus beau et le plus grand faict qu'il feit oncques. Car comme les Atheniens et les Mityleniens eussent guerre ensemble, touchant le port de Sigæum, Phrynon capitaine des Atheniens aiant defié à combattre teste à teste le plus hardy des Mityleniens, il se presenta au devant de luy, et feit si dextrement qu'il enveloppa le capitaine, qui estoit grand, fort et puissant, dedans un filé, et le tua. Et comme les Mityleniens pour cest acte de prouësse luy offrissent de beaux et riches presens, il prit un javelot qu'il darda tant qu'il

peut, et leur demanda seulement autant de terre comme en contenoit le traict de son javelot, dont vient que jusques au jour d'huy encore ce champ là s'appelle Pittacium. Que dit doncques Herodote? Quand il est arrivé à cest endroit là, au lieu de reciter la vaillance de Pittacus, il raconte la fuitte d'Alceus, qui s'enfuit de la bataille, et jetta ses armes : en quoy il appert que fuiant à escrire les actes vertueux, et ne taisant pas les vicieux, il porte tesmoignage à ceulx qui tiennent que l'envie, qui est la douleur du bien, et la joye du mal d'autruy, sortent et partent de la racine d'une mesme malignité de vice.

XVII. Après cela les Alcmeonides, qui furent hommes genereux, et qui delivrerent leur païs de tyrannie, sont par luy imputez et accusez de trahison. Car il dit qu'ils receurent Pisistratus, retournant d'exil, et luy aiderent à le faire revenir, à la charge qu'il espouseroit la fille de Megacles : et que la fille dit à sa mere, « O ma bonne mere, Pisistratus, voyez « vous, ne me cognoist pas selon la loy de nature ». Et les Alcmeonides indignez de telle meschanceté, chasserent le Tyran.

XVIII. Et à fin que les Lacedæmoniens ne se sentissent pas moins de sa malignité, que les Atheniens, voyez comment il contamine Othryadas, celuy qui est entre eulx estimé et admiré par dessus tous les autres pour sa vaillance : « Un des trois cents, dit « il, qui estoit demouré seul, aiant honte de s'en re-

« tourner à Sparte, ses compagnons estans tous de-« mourez morts sur le champ, s'accabla luy mesme « en la place dessoubs un monceau de boucliers et de « pavois ». Car un peu au dessus il dit, que la victoire estoit demourée ambiguë et douteuse, et maintenant par la honte d'Othryadas il confirme, que les Lacedæmoniens perdirent la battaille : « Car c'est honte « de vivre estant vaincu, et grand honneur de survi-« vre estant victorieux ».

XIX. Je laisse donc à noter, que descrivant par tout Cresus pour un fol, glorieux, digne d'estre mocqué en toutes choses, il dit néantmoins, que quand il fut prisonnier il instruisit et enseigna Cyrus, qui en prudence, vertu et grandeur d'entendement surpassoit tous les roys qui furent oncques, n'aiant par le tesmoignage de son histoire attribué autre bien à Cresus, sinon qu'il honora les dieux de grandes offrandes et joyaux qu'il leur donna, qui fut le plus sceleré acte du monde, ainsi comme il le descrit : car son frere Pantaleon du vivant mesme du pere, entra en querelle de la succession du royaume avec luy qui demoura vainqueur, et depuis qu'il fut parvenu à la couronne, il feit prendre l'un des plus grands amis de son frere, homme noble qui luy avoit esté adversaire, et le tirant en la boutique d'un foulon, le feit tant carder à coups de cardes et de peignes de cardeur, qu'il en mourut, et de ses deniers qu'il confisqua, il en feit faire ces joyaux et offrandes qu'il envoya aux dieux.

XX. Dejoces Medois, qui par vertu et justice acquist la royauté, il tient que ce ne fut pas par justice, ains par simulation de justice.

XXI. Mais je ne me veux point arrester à rechercher les exemples des barbares : car il nous en donne assez en escrivant des Grecs. Il dit doncques que les Atheniens et plusieurs autres Ioniens avoient honte de ce nom là, et ne vouloient point estre appellez Ioniens, et que ceux d'entre eux que lon estime les plus nobles (1), et descendus du senat mesme des Atheniens, engendrerent des enfans de femmes barbares, après avoir tué leurs peres et leurs enfans, à l'occasion dequoy icelles femmes feirent une ordonnance entre elles, et la baillerent de main en main à leurs filles, de ne boire et ne manger jamais avec leurs marits, ny ne les appeller jamais par leurs noms, et tient on que les Milesiens qui sont aujourd'huy, sont descendus de ces femmes là. Et aiant dit nettement que tous ceulx qui celebroient la feste nommée Apaturia, estoient Ioniens : et tous, dit il, la celebrent exceptez les Ephesiens et les Colophoniens. Par ce traict là il prive ces deux citez là de la noblesse et antiquité de la nation.

XXII. Il dit aussi que les Cumeiens et les Mityleniens avoient entre eux complotté de livrer, à pris

(1) Lisez : *et sortis du Prytanée même d'Athènes.* Le Prytanée étoit l'endroit où se conservoit le feu sacré; les colonies qui alloient s'établir ailleurs emportoient de ce feu, du Prytanée de la métropole, pour le mettre dans le leur, et c'est pour cela qu'elles étoient censées parties du Prytanée même. *C.*

fait, entre les mains de Cyrus, Pactyas, l'un de ses capitaines qui s'estoit rebellé contre luy : « mais je ne « sçay pas certainement, dit il, pour combien, parce « que lon ne l'asseure pas ». Toutefois il ne falloit pas imprimer une telle note d'infamie à une ville Grecque, sans en estre bien certainement asseuré. Et après il dit, que ceulx de Chio l'arracherent du temple de Minerve tutelaire pour le livrer aux Perses, et qu'ils le feirent après en avoir receu pour loyer le champ qui s'appelle Atarnes. Et toutefois Charon Lampsacenien recitant le faict de ce Pactyas ne taxe aucunement d'un tel sacrilege ny les Mityleniens, ny ceulx de Chio, ains dit ainsi en ces propres termes : « Pactyas entendant comme l'armée Per-« sienne s'approchoit, s'enfuit premierement à Mity-« lene, et puis en Chio, et en fin Cyrus l'eut entre ses « mains ».

XXIII. Et en son troisieme livre descrivant l'expedition des Lacedæmoniens à l'encontre de Polycrates le tyran, il dit, que les Samiens disent et pensent que c'estoit pour leur rendre la pareille du secours qu'ils leur avoient fait en la guerre qu'ils eurent contre la ville de Messene, qu'ils entreprirent de guerroyer le tyran, et de remettre les bannis en leurs maisons et en leurs biens, mais que les Lacedæmoniens nyoient fort et ferme ceste cause là, et qu'ils disoient que ce n'estoit point ny pour affranchir l'isle de Samos, ny pour donner secours aux Samiens qu'ils entreprirent ceste guerre là, ains plus tost pour chastier les Samiens, qui avoient surpris et volé une

couppe d'or, qu'ils envoyoient à Cresus, et encore un corps de cuyrasse que le roy Amasis leur envoyoit.

XXIV. Et toutefois nous sçavons certainement, qu'en tous ces temps là il n'y avoit cité aucune en la Grece qui fust tant desireuse d'honneur, ny tant ennemie des tyrans, comme celle de Lacedæmone. Car pour quelle autre couppe ny pour quelle cuyrasse chasserent ils de Corinthe et d'Ambracie les Cypselides, et de Naxos Lygdamis, et d'Athenes les enfans de Pisistratus, de Sicyone Æschynes (1), de Thebes Symmachus, de Phocée Aulis, de Milet Aristogenes, et ruinerent aussi la principauté usurpée sur la Thessalie par Aristomedes et Angelus, lesquels ils feirent deffaire par le roy Leotychides, dequoy il est plus amplement et plus diligemment escrit ailleurs? Et selon Herodote ils faisoient une extreme follie et meschanceté, s'il est vray que quittans une très juste et très honorable occasion de ceste guerre, ils confessassent, qu'ils estoient allez courir sus à des pauvres gens affligez et opprimez par un tyran, pour une vengeance et une avarice mechanicque.

XXV. Mais encore quant aux Lacedæmoniens, il leur a donné ceste attainte, par ce qu'ils se sont rencontrez dessoubs sa plume, mais en ce mesme endroit, la ville de Corinthe qui estoit hors du chemin, il la vous a remplie en passant chemin, comme lon dit communement, d'une très griefve imputation et

(1) Lisez: *de Thasos Symmachus. C.*

bien mauvaise calomnie : « Les Corinthiens aussi, « dit-il, favoriserent et aiderent affectueusement à « ceste expedition pour une grande injure et outrage « que ils avoient jadis reçeu des Samiens, qui est tel: « Periander le tyran de Corinthe envoyoit trois cents « jeunes enfans de ceulx de Corfou des meilleures « maisons au roy Aliattes, pour les chastrer : ces « enfans arriverent en Samos, là où les Samiens les « reçeurent, et leur enseignerent de s'aller seoir « comme suppliants requerants franchise dedans le « temple de Diane, et leur mirent auprès d'eux pour « les nourrir des gasteaux faicts de fleur de froment « et de miel ». Voylà ce que ce bel historien appelle outrage des Samiens envers les Corinthiens, et pourquoy il dit que les Lacedæmoniens furent irritez et provocquez contre eulx, pource qu'ils avoient sauvé, et gardé d'estre chastrez, les enfans des Grecs. Mais celuy qui attache ce reproche aux Corinthiens, monstre que la ville estoit plus meschante que n'estoit le tyran. Car quant à luy, il se vouloit venger de ceux de Corfou qui luy avoient fait mourir son fils : mais les Corinthiens quel tort avoient ils reçeu des Samiens, pourquoy ils leur deussent ainsi courir sus, lesquels s'estoient opposez, et avoient empesché une si grande cruauté et meschanceté? Mesmement qu'ils resuscitoient un maltalent et une rancune après trois generations, et en faveur d'une tyrannie qui leur avoit esté fort griefve et fort dure à supporter, et laquelle destruite et ruinée, encore ne cessoient ils point d'en effacer et abolir toute la

memoire. Voylà quel estoit l'outrage que les Samiens avoient fait aux Corinthiens : mais la punition des Corinthiens contre les Samiens, quelle estoit elle? Car si à bon escient ils estoient indignez contre les Samiens, il estoit convenable, non qu'ils irritassent les Lacedæmoniens, mais plus tost qu'ils les divertissent de commancer la guerre contre Polycrates, à fin que le tyran n'estant point deffait ny ruyné, eulx ne fussent jamais affranchis, ny delivrez de servitude tyrannicque. Mais qui plus est, quelle occasion avoient les Corinthiens d'estre courroucez alencontre des Samiens qui avoient voulu, et n'avoient peu, sauver les enfans des Corcyreiens, attendu qu'ils ne vouloient point de mal aux Gnidiens qui les sauverent et les rendirent? Combien que les Corcyreiens, quant à ce faict là, ne parlent aucunement des Samiens, mais quant aux Gnidiens, ils ont des honneurs, des immunitez et des decrets faits à leur honneur. Car navigans en l'isle de Samos ils chasserent du temple les gardes de Periander, et prenans les enfans les reporterent à Corfou, ainsi comme ont laissé par escrit Antenor le Candiot, et Dionysius le Chalcidien en ses fondations. Or que les Lacedæmoniens aient entrepris ceste expedition, non pour punir les Samiens, mais pour les delivrer du tyran, et pour les sauver, je n'en veux croire que le tesmoignage des Samiens mesmes. Car ils disent qu'ils ont la sepulture faicte honorablement, aux despens de leur chose publicque, de Archias citoyen de Sparte, dont ils honorent fort la memoire, qui y mourut lors en com-

battant vaillamment, à l'occasion dequoy les parents encore et descendents d'iceluy portent bonne affection, et font tout le plaisir qu'ils peuvent aux Samiens, comme Herodote luy mesme le tesmoigne.

XXVI. Et au cinquieme livre il escrit, que Clisthenes l'un des plus hommes de bien et des plus nobles de toute la ville d'Athenes, persuada à la religieuse Pythie de prophetiser faulx, mettant tousjours en avant aux Lacedæmoniens, de delivrer la ville d'Athenes des trente tyrans, attachant à un très glorieux et très juste chef-d'œuvre, la calomnie d'une si grande impieté et si damnable crime, et ostant (1) à Dieu la belle et bonne prophetie, digne de Themis, laquelle ainsi que lon tient prophetise avec luy.

XXVII. Il dit aussi que Isagoras cedoit sa femme à Cleomenes qui le venoit voir : et comme sa coustume est, meslant quelques louanges parmy ses vituperes pour se faire croire : « Cest Isagoras, dit il, « fils de Tisander, estoit de maison noble, mais je ne « sçaurois dire quelle estoit sa race d'ancienneté, si« non que ses parents sacrifioient à Jupiter Carien ». A dire vray, c'est un plaisant et facecieux mocqueur que ce bel historien, qui envoye ainsi Isagoras en la Carie, comme s'il l'envoyoit aux corbeaux du gibet.

XXVIII. Et quant à Aristogiton, ce n'est point par l'huis de derriere secrettement, ains par la grande porte tout ouvertement, qu'il le chasse en la Phœnice, disant qu'il estoit anciennement venu des Gephy-

(1) Lisez : *au dieu*. C.

reiens, non pas de ceulx qui sont en Eubœe ou en Eretrie, comme quelques uns cuydent, ains dit, qu'ils sont Phœniciens, et se le persuade ainsi.

XXIX. Mais ne pouvant du tout oster aux Lacedæmoniens la gloire d'avoir delivré la ville d'Athenes de la servitude (1) des trente tyrans, il tasche à effacer ou bien de deshonorer un acte très noble par une fort villaine passion. Car il dit, qu'ils s'en repentirent tout incontinent, comme n'aiants pas bien fait d'avoir, par induction d'oracles faulx et supposez, ainsi chassé de leur païs des personnages qui estoient leurs amis, et leurs hostes et alliez, et qui leur avoient promis de rendre la ville d'Athenes entre leurs mains, et de l'avoir rendue à un peuple ingrat : et depuis ils envoyerent querir Hippias l'un des Pisistratides jusques à Sigeum pour le remener et remettre à Athenes, mais que les Corinthiens s'opposerent à eulx, et les en divertirent, en leur discourant et monstrant combien de miseres et de maulx la ville de Corinthe avoit endurez, pendant que Periander et Cypselus l'avoient tenue soubs domination tyrannicque, combien que de tous les actes de Periander il ne s'en sçauroit dire un plus sceleré ny plus cruel que celuy des trois cents enfans qu'il envoya pour faire chastrer : et neantmoins cestuy-cy oze bien dire, que les Corinthiens estoient indignez et irritez alencontre des Samiens, qui les avoient sauvez et gardez de tomber en un tel

(1) Lisez : *de ses tyrans*. Il ne s'agit pas en effet des trente tyrans, comme l'observe fort bien M. Larcher. Cependant la faute est d'Amyot lui-même ; il est vrai que Brotier auroit dû la corriger.

inconvenient, comme s'ils leur eussent fait injure: tant la malignité de ses propos est pleine d'inconstance, de repugnance et de contradiction, qui sont à tout propos en sa narration.

XXX. Après cela venant à descrire la prise de la ville de Sardis, il diminue et diffame l'acte le plus qu'il peult, aiant bien l'audace si effrontée, que d'appeller les navires que les Atheniens envoyerent au secours des Ioniens, qui s'estoient rebellez contre le roy, origines du mal, pource qu'elles avoient essayé d'affranchir et tirer hors de servitude tant et de si belles villes Grecques occupées par violente domination des Barbares.

XXXI. Quant aux Eretriens il n'en fait qu'un bien petit de mention en passant seulement, et passe soubs silence un très grand et glorieux acte qu'ils feirent alors. Car estant jà toute Ionie en combustion, et approchant l'armée navalle du roy, ils luy allerent au devant au loing en pleine mer de Pamphylie, là où ils la defeirent en battaille, puis retournans en arriere, et laissans leurs vaisseaux en la ville d'Ephese, ils allerent mettre le siege devant la ville capitale de Sardis, et assiegerent Tissaphernes dedans le chasteau où il s'en estoit fuy, voulans aller lever le siege de la ville de Milet, ils le meirent à execution, et feirent lever les ennemis de devant, les aians mis en un merveilleux effroy: mais quand ils veirent une multitude d'ennemis qui leur venoient sur les bras, alors ils se retirerent. Plusieurs chroniqueurs recitent ainsi cette histoire, et entre autres Lysanias le Mallotien

en ses chroniques d'Eretrie, et eust esté bien seant, sinon pour autre occasion, au moins après la prise et destruction de leur ville, y adjouster cest acte là de vaillance et de prouësse : et au contraire luy dit, que aiants esté deffaicts en battaille, les barbares les poursuivirent jusques dedans leurs vaisseaux, dequoy toutefois Charon Lampsacenien ne fait aucune mention, ains escrit ainsi de mot à mot : « Les « Atheniens se meirent en mer avec vingt galeres, pour « aller secourir les Ioniens, et allerent descendre à « Sardis, là où ils prirent tout, excepté la forteresse « du roy, et cela fait s'en retournerent à Milet ».

XXXII. Et au sixiesme livre, aiant recité comme ceulx de Platæes s'estoient donnez aux Lacedæmoniens, et qu'ils leur remonstrerent, que plus tost ils se devoient retirer devers les Atheniens, qui estoient leurs voisins et suffisans pour les defendre, il y adjouste puis après, non par opinion ou souspeçon, mais comme le sçachant de certaine science, que les Lacedæmoniens lors conseilloient cela, non pour affection ny bonne volonté qu'ils leur portassent, mais pource qu'ils estoient tous contents de voir les Atheniens en travail, s'estants attachez avec les Bœotiens. Il fault donc si Herodote n'est maling, que les Lacedæmoniens aient esté eux mesmes trompeurs et malicieux, et les Atheniens bestes, ne voiants pas qu'on les trompoit, et que les Platæiens furent ainsi jettez en avant, non pour amour ny pour honneur qu'on leur portast, mais pour une occasion de guerre.

XXXIII. Et puis il est manifestement convaincu

d'avoir faulsement controuvé l'excuse de la pleine lune contre les Lacedæmoniens, pour laquelle attendre il dit qu'ils faillirent à se trouver à la journée de Marathon au secours des Atheniens. Car non seulement ils ont commencé plusieurs voiages, et donné plusieurs battailles au commancement du mois, et au croissant de la lune, mais à ceste mesme battaille de Marathon, qui fut le sixiesme de novembre, il s'en fallut bien peu qu'ils n'arrivassent à temps, de maniere qu'ils trouverent encore les morts de la desconfiture sur le champ, et toutefois il a ainsi escrit touchant la pleine lune : « Il leur estoit impossible de « faire cela, par ce qu'ils ne vouloient pas rompre « l'ordonnance, d'autant qu'il n'estoit que le neufie« me du mois, et ils respondirent, qu'ils ne pouvoient « partir que la lune ne fust au plein ». Ainsi doncques attendoient ils la pleine lune, mais tu transferes la pleine lune au commancement du mois, estant lors qu'ils partirent le premier quartier, et confonds le cours du ciel, l'ordre des jours, et toutes choses.

XXXIV. Et promettant par l'inscription de ton histoire d'escrire les faicts des Grecs, tu employes ton eloquence à magnifier et amplifier les gestes des barbares : et faisant semblant d'estre fort affectionné envers les Atheniens, ce neantmoins tu ne fais aucune mention de la procession qui se fait à Agres en l'honneur de Proserpine, pour luy rendre graces de la victoire dont ils font la feste. Mais cela luy sert alencontre de la calomnie qu'on luy met sus, qu'il avoit flatté les Atheniens en son histoire, pour en avoir une grosse

somme de deniers qu'il en avoit euë : car s'il eust leu cela aux Atheniens, ils n'eussent pas laissé ce meschant Philippides, qui alla semondre les Lacedæmoniens de venir à la battaille de laquelle luy mesme venoit, mesmement qu'il fut d'Athenes à Sparte en deux jours, ainsi comme il dit, si les Atheniens après la battaille gaignée n'eussent envoyé querir le secours de leurs alliez. Si est-ce que Diyllus Athenien, qui n'est pas des pires historiens, escrit qu'il eut des Atheniens la somme de dix talents à la proposition de Anytus. Au reste aiant narré le faict de la battaille de Marathon, plusieurs estiment que luy mesme en destruit l'exploit pour le nombre des morts qu'il en met, par ce qu'il dit, que les Atheniens feirent vœu à Proserpine la rustique, qu'ils luy sacrifieroient autant de chevres comme ils tueroient de barbares: mais depuis quand ils veirent, après la desconfiture, que le nombre des morts estoit infiny, ils supplierent la deesse de les dispenser de leur promesse, et les quitter pour cinq cents chevres qu'ils luy sacrifiroient tous les ans.

XXXV. Mais passons cela, voions ce qu'il dit après la battaille. « Mais les barbares, dit-il, avec les autres « vaisseaux se tirans au large en mer, et allans pren« dre en l'isle les esclaves qu'ils avoient apportez « d'Eretrie, doublerent la pointe de Sunion, en inten« tion de prevenir les Atheniens avant qu'ils peus« sent gaigner la ville d'Athenes : et eurent les « Atheniens opinion, qu'ils avoient pris ce conseil « là par l'intelligence et le complot qu'ils avoient

« avec les Alcmeonides, qui avoient convenu avec « les Perses de leur faire signe en leur monstrant « un escu, quand ils seroient rentrez en leurs vais- « seaux ». Ils doublerent doncques la pointe de Sunion. En ce lieu je passe oultre ce qu'il appelle les prisonniers d'Eretrie esclaves, qui monstrerent autant de courage et de hardiesse en ceste guerre là, et autant de desir d'acquerir honneur que nuls autres des Grecs, mais leur vertu fut indignement affligée. Et encore fais je moins de compte de ce qu'il diffame les Alcmeonides, entre lesquels estoient les plus grandes maisons et les notables hommes de la ville : mais le pis est, que toute la grandeur de la victoire en est toute renversée, et la fin de ce tant renommé faict d'armes revient presques à rien, et ne semble pas que ç'ait esté une battaille ny un exploit si grand que ce fût, ains seulement une legere rencontre et escarmouche contre les barbares descendans de leurs vaisseaux, ainsi comme les malvueillans envieux disent en detractant du faict, s'il est ainsi qu'en fuyant à val de routte dedans leurs vaisseaux, ils n'aient pas couppé les chables de leurs navires, se laissans aller au vent, qui les porta plus au dedans de l'Attique, ains qu'on leur ait levé et monstré en l'air un escu signal de la trahison, et que de propos deliberé ils aient fait voile vers la ville d'Athenes, en esperance de la surprendre, et qu'aians sans faire bruit doublé la pointe du Sunion ils se soient trouvez flottans à l'endroit du port de Phalerus, et que les principaux et plus apparents des Athe-

niens leur eussent trahy la ville, desesperans de la pouvoir sauver : car puis après deschargeant les Alcmeonides, il attribue la trahison à d'autres. « Il est « certain, dit-il, que lon monstra l'escu, et ne le sçau-« roit on dire autrement ». Comme s'il l'avoit luy mesme veu. Mais il estoit impossible que cela se feist, si les Atheniens eussent vaincu tout à faict : et quand il eust esté fait, les barbares ne l'eussent jamais apperceu qui s'en fuyoient à vau de routte, en grand effroy et grande agonie, chassez à force coups d'espée et de traict jusques dedans leurs vaisseaux, en quittant la campagne le plus viste qu'ils pouvoient. Mais puis après quand il fait semblant de respondre pour les Alcmeonides, refutant les crimes que luy mesme le premier des hommes leur avoit mis sus : « Je m'en « esmerveille, dit-il, et ne croy point le propos de « ceste imputation, que jamais les Alcmeonides par « intelligence avec les barbares aient monstré l'escu, « voulans que les Atheniens vinssent soubs la domi-« nation des barbares et d'Hippias ». Il me fait souvenir d'une certaine clause, « Tu le prendras, ou « l'aiant pris tu le lascheras » : aussi tu accuses, et après tu defens, tu escris des calomnies à l'encontre des personnes illustres, et puis tu les refutes après, te descroyant toy mesme : car tu t'es ouy toy mesme disant, que les Alcmeonides avoient haulsé l'escu pour signal aux barbares deffaits et fuyans à vau de routte. Et toutefois en ce que tu les defends et responds pour eux, tu te monstres calomniateur : car s'il est vray ce que tu escris en cest endroit, que ces

Alcmeonides fussent autant ou plus ennemis des Tyrans que Callias fils de Phenippus, et pere de Hipponicus, où est-ce que tu pourras doncques asseoir la conjuration d'eulx alencontre de la chose publique que tu as escrit en tes premiers livres? disant qu'ils feirent alliance de mariage avec Pisistratus, et moiennant ceste alliance le feirent revenir d'exil à la tyrannie, et ne l'en eussent jamais chassé, n'eust esté que leur fille se plaignit de ce que Pisistratus ne la cognoissoit pas selon la loy de mariage et de nature. Voilà les variations, contradictions et repugnances qui sont en la calomnie contre les Alcmeonides.

XXXVI. Mais en preschant les louanges de Callias fils de Phenippus, et y attachant son fils Hipponicus, lequel ainsi qu'il dit luy mesme, estoit de son temps des plus riches hommes d'Athenes, il confesse que pour s'insinuer en la bonne grace de Hipponicus et le flatter, il a mis en jeu ce Callias, sans qu'il en fust besoing, ny que la matiere subjecte le requist aucunement.

XXXVII. Chascun sçait que les Argiens ne refuserent point d'entrer en la commune ligue des Grecs, mais qu'ils ne voulurent point marcher ny estre soubz le commandement des Lacedæmoniens qui estoient leurs plus grands ennemis, et qui les haissoient plus qu'hommes du monde, et il ne se pouvoit faire autrement. Mais luy subjoinct une cause fort maligne : « Quand ils veirent, dit-il, que les Grecs les vouloient « comprendre en la ligue, sçachans bien que les La- « cedæmoniens ne leur feroient jamais part de la pre-

« rogative de commander, ils la demanderent, à fin « qu'ils demourassent en repos avec quelque occa- « sion coulorée ». Ce qu'il dit après que Artaxerces depuis long temps recorda aux ambassadeurs des Argiens qui estoient allez devers luy jusques en Suse, et qu'il leur dit qu'il n'estimoit qu'aucune cité de la Grece luy fust plus amie que celle d'Argos, il y adjouste puis après selon sa coustume pour se couvrir: « Quant à cela je ne le sçay pas bien certainement, « mais bien sçay-je que tous hommes sont subjects à « faire des faultes, et ne croy pas que les Argiens en « aient fait des plus villaines : mais je suis, dit-il, « tenu de dire ce que lon dit, et non pas de le croire « du tout : et ce propos là, dit-il, soit dit pour tout « le cours de mon histoire. Car cela mesme se dit, que « c'estoient les Argiens qui avoient appellé le roy de « Perse pour faire la guerre à toute la Grece, à cause « qu'ils ne pouvoient par armes faire teste aux Lace- « dæmoniens, et aimoient mieulx avoir toute autre « peine que la douleur presente et le regret qu'ils en « avoient. N'est-ce pas, comme il conte luy mesme, que un Æthiopien dit touchant les parfums et la pourpre des Perses, que les huiles et les habillemens des Perses, estoient trompeurs? Autant luy pourroit on dire, que trompeuses sont les paroles et trompeuses les figures du parler d'Herodote (1), *tout y est enveloppé, et tournoyant à l'environ, et rien de clair*

(1) Ce passage est un vers de l'Andromaque d'Euripide, v. 449, comme l'a observé M. Larcher. *C.*

ny de sain : comme les peintres qui rendent les choses claires plus apparentes et plus eminentes par les umbres qu'ils mettent alenviron : aussi par ses façons de dire, qu'il ne dit pas ce qu'il dit, il roidit plus ses calomnies, et par ses ambiguitez rend les suspitions plus profondes. Mais si les Argiens ne sont voulus entrer en ligue commune avec tous les autres Grecs, ains s'en sont abstenus pour une jalousie de commander, ou une emulation de vaillance alencontre des Lacedæmoniens, qu'ils n'aient grandement deshonoré la memoire de leur progeniteur Hercules, et leur ancienne noblesse, on ne sçauroit dire du contraire (1), comme s'il eust esté mieux seant aux Siphniens, ou aux Cithniens, qui sont deux petites isles, de combattre pour la liberté de la Grece, que non pas aux Spartiates, en estrivant alencontre d'eux, et contestant de la prerogative de commander, et ce pendant faillir de se trouver à tant de grands et honorables combats et travaux. Et si ce ont esté eux qui aient appellé le roy de Perse contre la Grece, pour ce qu'ils ne pouvoient par armes faire teste et resister aux Lacedæmoniens, pourquoy est-ce qu'ils ne se declarerent tout ouvertement du party des Medois, depuis que ce roy fut arrivé en la Grece? Et s'ils ne vouloient pas s'aller rendre au camp du roy barbare, pour le moins demourans à la maison que ne fai-

(1) Il faut lire avec M. Wyttembach : « car il eût mieux valu en « combattant sous les ordres des Siphniens ou des Cithniens délivrer la Grèce, que non pas contester aux Spartiates les prérogatives de commander, et cependant », etc. *C.*

soient ils quelque dommage au païs des Lacedæmoniens? Que n'occupoient ils de rechef la contrée de Thyrée, ou par quelque autre moien ne s'attachoient ils aux Lacedæmoniens, et ne les empeschoient? Car en ce faisant ils eussent peu porter grand dommage aux Grecs, s'ils les eussent gardez d'aller au camp de Platæes avec un si bon nombre de bons combattans à pied.

XXXVIII. Mais il fait en cest endroit les Atheniens grands et les appelle sauveurs de la Grece, faisant en cela bien et droittement, s'il n'y avoit beaucoup de blasmes et de vituperes meslez parmy ses louanges (1). Mais maintenant quand il dit que les Lacedæmoniens furent abandonnez par les autres Grecs, et que neantmoins estants delaissez seuls après avoir fait plusieurs grandes vaillances ils estoient morts genereusement, ayant mesmement veu au paravant que les Grecs favorisans le party des Medois avoient intelligence avec le roy Xerxes, n'est il pas tout evident par cela qu'il ne disoit pas tous ces propos là à la louange des Atheniens, mais plustost qu'il les louoit, à fin de mesdire de tous les autres Grecs? Car qui se pourroit maintenant courroucer et fascher de ce qu'il injurie ainsi atrocement et outrageusement les Thebains et les Phociens, veu qu'il condamne de trahison, qui ne fut oncques, mais qui pourroit avoir esté ainsi comme il conjecture, ceux mesmes qui se sont exposez à tous perils de la mort pour la liberté

(1) Voyez les Observations. *C.*

de la Grece? Des Lacedæmoniens mesme il nous fait doubter, mettant en incertitude s'ils sont morts en combattant, ou bien s'ils se sont rendus, separant d'avec eux par bien legeres conjectures ceux des Thermopyles.

XXXIX. Et en racontant le naufrage qui advint aux vaisseaux du roy de Perse, où il fut perdu une grande richesse, Aminocles, dit-il, fils de Cresines, natif de Magnesie, en fut grandement enrichy, car il rencontra une infinité de deniers et de vaisselle d'or et d'argent. Il n'a pas seulement laissé passer cela sans une morsure de malignité : car celuy là (1) qui n'estoit pas gueres heureux au demourant par ceste rencontre devint fort riche, par ce qu'il luy estoit advenu un malencontreux accident qui le tenoit en grande tristesse (2), c'est qu'il avoit tué son fils. Il est doncques tout evident qu'il a fait venir et mis en avant en son histoire toute ceste rencontre de thresors et vaisselle d'or et d'argent, et de toute ceste richesse que le flot de la mer jetta sur le rivage, expressément pour bastir le lieu et la place à mettre le meurtre qu'Aminocles avoit commis en la personne de son propre fils.

XL. Aiant Aristophanes le Bœotien escrit, qu'il avoit demandé quelque argent aux Thebains qu'ils luy auroient refusé, et qu'il avoit voulu deviser et conferer des lettres avec les jeunes hommes de la

(1) Lisez : « car celui-là, dit-il, qui, etc. » *C.*

(2) Voyez les Observations. *C.*

ville, mais que les magistrats de la ville le luy avoient defendu, tant ils estoient rudes et grossiers, haïssans toutes bonnes lettres, il n'y en met autre preuve ny conjecture quelconque.

XLI. Mais Herodote en porte tesmoignage, veu les choses dont il impute et charge les Thebains, les unes en mentant faulsement, les autres par ignorance, les autres comme leur voulant mal, et aiant querelle alencontre d'eux : car il asseure que les Thessaliens eurent intelligence avec les Medes du commancement par necessité, en quoy il dit verité : et puis devinant des autres Grecs, qu'ils eussent volontiers abandonné les Lacedæmoniens, il y subjoinct, que ce n'estoit pas de leur bon gré, mais par contrainte et necessité, d'autant qu'on les prenoit ville après ville. Et neantmoins il ne donne pas aux Thebains l'excuse de la mesme contrainte, combien qu'ils eussent envoyé cinq cents hommes soubs la conduitte du capitaine Mnamias, pour la defense du destroit de Tempes et au pas des Thermopyles, autant comme le roy Leonidas en demanda, lesquels seuls demourerent avec luy, et avec les Thespiens, là où tous les autres l'abandonnerent après qu'ils se veirent environnez par derriere : et comme le roy barbare s'estant fait maistre des advenues fust sur leurs confins, Demaratus Spartiate estant amy (1) d'Apaginus, chef de la ligue, pretendant à la principauté, pour le droit d'hospitalité qu'ils avoient entre

(2) Lisez : *d'Attaginus*, d'après Hérodote, liv. VII, ch. 150. *C.*

eux, le donna à cognoistre, et le feit amy familier du roy barbare : tous les autres Grecs estoient sur la mer, et n'y avoit personne qui par terre allast au devant des ennemis. Voilà comment ils receurent à la fin les conditions d'appointement avec les barbares, se trouvans surpris d'une très grande necessité : car ils n'avoient ny mer ny vaisseaux comme les Atheniens, ny n'estoient logez ès plus reculées parties du fond de la Grece, comme les Spartiates, ains estoient distants d'une journée et demie seulement du camp des barbares, et avoient jà tenté la fortune aux destroits des advenues avec les Spartiates seuls, et avec les Thespiens où ils avoient eu du pire, et avoient esté deffaicts. Et neantmoins cest historien icy est si juste qu'il dit, que les Lacedæmoniens se voians delaissez et abandonnez de tous alliez, se fussent à l'adventure laissez aller à entendre à appointement : et ne pouvant effacer un si beau et si glorieux acte, ny nier qu'ils ne l'eussent fait, il le va contaminant par ceste mauvaise imputation et suspicion en escrivant ainsi : « Les alliez doncques et confederez estants « renvoyez, s'en retournerent en leurs païs, et obeirent au mandement de Leonidas, et les Thespiens « et les Thebains demourerent seuls avec les Lacedæmoniens : Mais quant aux Thebains, ce fut « malgré eux et contre leur volonté; par ce que Leonidas les retenoit, comme en ostage : et les Thespiens de leur bon gré, car ils dirent que jamais ils « n'abandonneroient Leonidas, ny ceux qui estoient « avec luy ». Ne monstre il pas clairement en cela

qu'il a quelque mal-talent et mal-veuillance alencontre des Thebains particulierement, pour laquelle non seulement il calomnie faulsement et injustement la ville de Thebes, mais il ne s'est pas soucié de faire en sorte que sa calomnie fust seulement vraysemblable, ne qu'il ne fust point repris de sa conscience, mesme de se contredire en bien peu de lignes : car aiant un peu devant escrit, que Leonidas voiant les confederez et alliez n'estre pas bien encouragez, et n'avoir pas le cœur de prendre la fortune, il leur commanda de se retirer. Au contraire un peu après il dit qu'il retint les Thebains par force contre leur volonté, lesquels il est plustost vray-semblable qu'il eust chassez à force, quand ils eussent voulu demourer, s'ils eussent esté accusez ou souspeçonnez de s'entendre avec les Medois : car veu qu'il ne vouloit point de ceux qu'il sentoit mal affectionnez et mal encouragez, quel profit avoit il de laisser parmy les siens qui devoient combattre, des hommes qui luy estoient suspects? Car un roy des Spartiates, et capitaine general de tous les Grecs n'avoit pas un tel entendement ny jugement de vouloir retenir comme ostages quatre cents hommes aiants armes, avec trois cents qu'il en avoit mesmement lors qu'il se voyoit enveloppé d'ennemis qui luy couroient sus tout à un coup, et par devant et par derriere : car si bien au paravant il les eust menez quant et luy en lieu d'ostages, au moins est il bien vray-semblable qu'à l'extremité, ou que eux ne se soucians plus de Leonidas s'en fussent allez librement, ou que Leonidas eust

redouté autant d'estre environné par eux que par les barbares. Mais outre cela, n'eust-ce pas esté une sottise digne de mocquerie au roy Leonidas, de commander aux autres Grecs qu'ils se retirassent, estant son intention et sa resolution de bien tost s'en aller mourir, et le defendre aux Thebains à fin qu'il les gardast aux autres Grecs, luy qui estoit resolu de s'en aller mourir : car si veritablement il les menoit quant et luy en lieu d'ostages, ou bien au lieu d'esclaves, il ne les devoit pas retenir avec ceux qui estoient certains et resolus de mourir, ains plustost les livrer aux Grecs qui s'en alloient d'avec luy. Et la cause qui restoit, que lon pouvoit dire qu'il les retenoit à l'adventure à fin qu'ils mourussent quant et luy, ce bel historien a osté encore ceste occasion là, par ce qu'il a escrit de la cupidité de gloire du roy Leonidas en ces propres termes : « Leonidas faisant « ce discours en luy mesme, et voulant que ceste « gloire apparteint aux Spartiates seuls, renvoya les « confederez chascun en leurs païs, plustost que pour « ce qu'ils fussent de conseils et opinions contraires ». Car c'eust esté une excessive sottise, de retenir ses ennemis pour les rendre participants d'une gloire dont il deboutoit et privoit ses amis. Il appert doncques par les effects, que Leonidas ne se deffioit point des Thebains, mais qu'il les estimoit et tenoit pour ses bons et loyaux amis : car il passa par dedans Thebes en menant son armée, et à sa requeste obteint ce que nul n'avoit jamais obtenu, de coucher dedans le temple d'Hercules, et raconta le matin aux

Thebains la vision qu'il y avoit euë. Car il luy fut advis qu'il veit toutes les plus grandes et principalles villes de la Grece en une vaste mer agitée de fort aspre et violente tourmente, là où elles flottoient et branloient fort inegalement, mais que celle de Thebes surpassoit toutes les autres : car elle s'eslevoit à mont jusques au ciel, et puis soudain se baissoit si bas qu'on la perdoit de veuë, ce qui estoit proprement la figure de ce qui leur advint puis après. Mais Herodote en escrivant le combat de Leonidas, a obscurcy par silence la plus noble action qui y fust, disant seulement qu'ils moururent tous dedans le destroit de la vallée, alentour d'une motte. Mais il fut autrement fait, car quand ils s'apperceurent la nuict qu'ils estoient environnez par les ennemis, ils se leverent et s'en allerent droit, la teste baissée, dedans le camp des ennemis, et mesmement vers la tente du roy, en intention de le tuer s'ils l'y trouvoient, et de mourir alentour de luy. Si allerent jusques à sa tente tuans tousjours ceux qui par le chemin se trouvoient devant eux pour leur faire teste, ou bien leur faisant prendre la fuitte. Mais ne pouvans trouver Xerxes en un camp si vaste, si spacieux, errans çà et là à le chercher par tout, à la fin à grande peine furent ils deffaicts par les barbares, qui s'espandirent tout alentour d'eux de tous costez.

XLII. Or escrirons nous en la vie de Leonidas tous les autres actes de grande hardiesse, et les mots notables des Spartiates qu'Herodote a laissez à dire : mais toutefois en passant, il ne sera point mauvais

d'en cotter encore icy quelques uns. Avant leur partement de Sparte on leur feit des jeux funebres, là où assisterent à les voir leurs peres et leurs meres : et luy mesme Leonidas respondit à un qui luy disoit, qu'il menoit bien peu de gens avec luy pour combattre : mais beaucoup, dit-il, pour mourir. Et à sa femme qui luy demandoit au sortir, s'il luy vouloit rien dire, en se retournant il luy dit, qu'elle se remariast avec quelque homme de bien, et qu'elle portast de bons enfans. Quand il fut dedans la vallée des Thermopyles, il avoit en sa compagnie deux de sa race qu'il desiroit sauver. Si donna une lettre à l'un d'eux pour la porter là où elle s'addressoit : mais l'autre ne la voulut point prendre, disant en cholere, « Je suis « venu pour combattre, et non pas pour porter let- « tres ». A l'autre il commanda d'aller porter quelque parole aux magistrats de Sparte, mais luy rejettant les lettres, et prenant le bouclier, s'alla mettre en son rang pour combatre.

XLIII. Qui est-ce qui ne reprendroit un autre qui auroit fait telle omission ? Mais cestui-cy aiant pris la peine de ramasser et de mettre par escript le bassin d'Amasis à laver les pieds, le larron qui mena les asnes, qui donna les outres de vin aux gardes, et plusieurs autres telles badineries, celuy là ne sera jamais estimé avoir obmis par negligence, ny par mespris ou oubliance, tant de beaux actes et de dicts si notables, mais par une malice et mauvaistié et injustice envers quelques uns. Si dit que les Thebains estants avec les autres Grecs combattirent,

mais que ce fut par ce qu'ils estoient retenus par force : car non seulement Xerxes, mais aussi Leonidas, avoient des fouëtteurs qui les suivoient, je croy, avec des fouëts pour fouëtter ceux qui restivoient, et ceux là contraignoient à coups de fouët les Thebains de combattre contre leur volonté, là où ils s'en pouvoient aller et s'en fuïr, et que volontairement ils avoient pris intelligence avec le roy barbare, là où il n'y avoit personne qui les vint secourir. Et puis après il escrit que les autres se hastans pour gaigner la motte, les Thebains se separans tendirent les mains aux barbares, et s'approcherent d'eux, disans une très veritable parole, qu'ils tenoient le party des Medes en leur cœur, et qu'ils avoient baillé au roy l'eau et la terre, mais toutefois qu'estants retenus par force ils estoient venus en ce destroit de Thermopyles, et qu'ils ne pouvoient mais de la blesseure que leur roy avoit receuë : en faisant ces remonstrances là ils gaignerent leur cause, mesmement qu'ils avoyent les Thessaliens pour tesmoings de leur dire. Voyez comment ceste justification pouvoit bien estre entenduë et ouye entre tant de clameurs barbaresques de tant de milliers d'hommes, et tant de bruits meslez et confus, tant de fuittes, tant de chasses et poursuittes, et les tesmoings ouys et examinez. Et les Thessaliens qui alloient par toute la vallée parmy tant de gens que lon tuoit, parmy tant de corps que lon fouloit aux pieds, harenguans et plaidans pour les Thebains, d'autant que peu au paravant eux aiants conquis par armes toute la Bœoce,

jusques à la ville de Thespies, ils (1) les en chasserent, les aiants deffaits en une bataille, et aiants tué leur capitaine Lattamias : car voilà les alliances et intelligences que les Bœotiens avoient avec les Thessaliens en ce temps là, et rien d'equité ny d'humanité des uns envers les autres. Mais encore, comment est-il possible que les Thebains eussent esté sauvez par le tesmoignage des Thessaliens ? Car les barbares, ce dit-il, en tuerent les uns qui approcherent d'eux, et en flaistrirent les autres en plus grand nombre des marques et picqueures du roy, commenceant au capitaine mesme Leontiades.

XLIV. Mais ce n'estoit pas seulement Leontiades, qui estoit capitaine des Thebains aux Thermopyles, ains Anaxander, comme l'escrit Aristophanes, aiant pris les noms des magistrats de Thebes des archives mesmes publicques : et aussi le met ainsi Nicander Colophonien.

XLV. Et n'y a jamais eu personne devant Herodote qui ait sceu, que le roy Xerxes eust fait flaistrir ne picquer aucun Thebain, car cela eust esté une grande defense contre sa calomnie, et eust esté un beau moien à celle ville de se glorifier de telles picqueures, comme aiant voulu Xerxes ainsi punir pour ses plus grands et plus mortels ennemis Leonidas et Leontiades : car il feit fouëtter et pendre le corps de l'un tout mort, et feit picquer l'autre tout vif. Et cestui-cy a pris la

(1) C'est-à-dire les Thébains; ce furent eux en effet qui chassèrent les Thessaliens et qui tuèrent Lattamias leur chef. *C.*

cruauté dont ils userent envers Leonidas mort, pour une preuve manifeste que ce roy barbare haïssoit plus que tous les hommes du monde Leonidas, lors qu'il vivoit. Et ce pendant il dit que les Thebains qui tenoient le party des Medes, furent mocquez et piquez comme esclaves aux Thermopyles, et puis, après encore avoir esté picquez, ilz combattirent bien asprement pour les barbares devant la ville de Platæes. Et me semble que qui luy diroit comme feit Clisthenes à ce beau danseur Hippoclides, qui morguoit avec les cuisses en un festin (1), « Tu as dansé la verité » : Il respondroit, « Il n'en chault à Hippoclides ».

XLVI. Et en son huictiéme livre il dit, que les Grecs estonnez et effroyez prirent resolution de s'enfuir de la coste d'Artemisium au dedans de la Grece, et que ceux d'Eubœe les prians qu'ils voulussent demourer encore un petit de temps, jusques à ce qu'ils peussent se descharger de leurs femmes et leurs familles : ils n'en feirent compte, jusques à ce que Themistocles prenant de l'argent en donna à Euribiades et à Adimantus capitaines des Corinthiens, et alors ils demourerent et combattirent par mer contre les barbares. Pindare, qui estoit natif non de cité confederée avec les autres Grecs, mais d'une que lon souspçonnoit de tenir le party des Medes, neantmoins faisant mention de ceste battaille d'Artemisium y adjouste ceste belle exclamation,

(1) Voyez les Observations. *C.*

Ceux d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la Grecque liberté.

Et Herodote au contraire, que quelques uns veulent dire avoir orné et embelly la Grece, tient que ceste victoire là fut un acte de concussion et de larcin, et que les Grecs combattirent malgré eux, estants abusez par leurs capitaines qui en avoient pris de l'argent pour ce faire. Encore ne fut ce pas là le bout de sa malignité. Car tous sçavent et confessent que les Grecs aiants eu du meilleur par mer en ceste coste là, neantmoins cederent le chef d'Artemisium aux barbares, après avoir ouy la nouvelle de ce qui estoit advenu au pas des Thermopyles : car il n'eust de rien servy de s'arrester là, à garder la mer de la Grece, veu que la guerre estoit au dedans jusques à leurs portes, et que Xerxes avoit gaigné les passages. Et Herodote fait, que les Grecs, devant qu'ils eussent eu la nouvelle de la mort de Leonidas, tenoient conseil, et estoient en propos de s'enfuir : car il dit ainsi, « Mais aiants esté mal traictez, « mesmement les Atheniens qui avoient plusieurs « de leurs vaisseaux bien offensez, deliberoient de « prendre la fuitte vers la Grece ». Toutefois permettons luy de nommer ainsi, ou plus tost de reprocher ainsi la retraicte de devant la battaille : mais l'aiant appellée devant fuitte, et l'appellant encore de present fuitte, il la nommera encore après fuitte, tant il s'attachoit amerement à ce villain mot de fuitte. « Mais, dit-il, il vint avec un batteau aux bar-

« bares un homme natif d'Estiææ, leur apporter la « nouvelle de la fuitte des Grecs du chef d'Artemi- « sium : ce que eux ne pouvans croire, retindrent le « messager en bonne et seure garde, et envoyerent « quelques galeres subtiles pour descouvrir ». Que dis tu? Comment escris tu, que ceux s'enfuirent comme vaincus, que les ennemis mesmes après la bataille ne peuvent croire qu'ils fuient, comme les pensans beaucoup plus forts? Et puis on estimera qu'il soit digne de foy, quand il escrit d'un homme particulier, ou d'une ville à part, veu qu'en un seul mot il oste la victoire à toute la Grece ensemble? Il abbat le trophée que tous les Grecs dresserent, et arrache les inscriptions qu'ils meirent en l'honneur de Diane le long de la coste d'Artemisium, faisant trouver que ce n'estoit que tout vent d'orgueil et vaine vanterie. L'epigramme et inscription estoit de telle teneur,

Après avoir par martiale encombre
Icy devant jadis en mer deffait
Des nations d'Asie infiny nombre,
Les preux enfans d'Athenes en ont fait
Edifier, pour memoire du faict,
Ce monument à Diane la saincte,
Lors que par eux eust esté en effect
Des fiers Medois toute l'armée esteincte.

Il ne descrit point l'ordre de la battaille, en quel rang et place chascune ville combattoit : et en la retraicte, que luy baptise du nom de fuitte, il dit, que les Corinthiens naviguoient les premiers, et les Atheniens

les derniers. Il falloit donc qu'il ne foullast pas ainsi villainement aux pieds ceux qui tenoient le party des Medois, luy qui est estimé de plusieurs avoir esté natif de Thuries, et qui se joinct luy mesme aux Halicarnassiens, lesquels estants d'extraction Doriens, vindrent avec leurs femmes et leurs enfans faire la guerre aux Grecs.

XLVII. Mais tant s'en fault qu'il allegue premierement les contrainctes et necessitez qu'eurent les villes qui tindrent pour les Medois, qu'il recite des Thessaliens, qu'estants capitaux ennemis des Phociens, ils leur manderent neantmoins devant qu'ils conserveroient leur païs, sans que lon y feist dommage quelconque, s'ils leur vouloient bailler cinquante talents d'argent : il escrit en cest endroit là en ces propres termes. « Les Phociens estoient seuls des « Grecs qui en ce quartier là ne tenoient point le party « des Medois, non pour autre cause, ainsi comme je « trouve, après avoir bien tout consideré, que pour « la haine qu'ils portoient aux Thessaliens : et si les « Thessaliens eussent esté du costé des Grecs, je croy « que les Phociens eussent tenu le party des Medois ». Et neantmoins bien peu après il dira, que treze villes des Phociens furent entierement arses et bruslées par ce roy barbare, le païs tout gasté, et le temple de la ville d'Abes consumé par feu, les hommes et les femmes passées au fil de l'espée, ceux qui ne peurent à temps gaigner la cyme du mont de Parnasse : et toutefois il met au rang de ceux qui estoient les plus affectionnez partisans des barbares, ceux qui aimoient

mieux endurer toutes les extremitez de miseres que peult apporter la guerre, que d'abandonner la defense de l'honneur de la Grece : et n'aiant peu reprendre les faicts des hommes, il s'est amusé à songer de faulses imputations, et des souspeçons qu'il forge et compose avec sa plume alencontre d'eux, ne voulant que lon juge de leurs intentions par leurs actions, s'ils n'avoient pas la mesme volonté et opinion que les Thessaliens, comme s'ils eussent laissé à estre de la trahison, pour ce que la place auroit desjà esté prise par autres. Si donc quelqu'un voulant tascher à excuser les Thessaliens de ce qu'ils s'entendirent avec les Medes, disoit qu'ils ne l'auroient pas voulu, mais que pour la haine qu'ils avoient contre les Phociens les voiants adherents et alliez avec les Grecs, ils se seroient au contraire tenus du costé des Medes, contre leur volonté et jugement, ne sembleroit il pas estre un effronté flatteur, et qui en faveur d'autruy, cherchant d'honnestes couvertures à de villains faicts, destordoit la verité ? Je croy que ouy, quant à moy. Comment doncq ne sera il trouvé un manifeste calomniateur celuy qui dira, que les Phociens n'aient pas suivy le meilleur party pour la vertu, mais pour ce qu'ils sçavoient que les Thessaliens avoient volonté et jugement contraires? Car encore ne destourne il pas la calomnie sur des autres, comme il a bien accoustumé de faire ailleurs, en disant l'avoir ouy dire à d'autres, ains dit que luy mesme en conferant toutes choses, n'en trouve point d'autre occasion. Il falloit doncq qu'il alleguast quant et quant ses preuves et

indices par lesquels il se persuadoit, que ceux qui font les actions toutes semblables aux gens de bien, aient la volonté et l'intention mesme que les meschants. Car l'occasion qu'il allegue de l'inimitié, est une frivole digne de risée, par ce que l'inimitié que les Æginetes avoient alencontre de ceux d'Athenes, ny les Chalcidiens contre les Eretriens, ny les Corinthiens contre les Megariens, ne les empescha pas de se joindre à la ligue de la Grece, pour la defense de la liberté commune, comme aussi à l'opposite, les Macedoniens leurs plus aspres ennemis, et qui plus chastioient les Thessaliens, ne les destournerent pas de l'intelligence et alliance avec les barbares. Car le peril commun couvroit et cachoit les inimitiez particulieres, de sorte que quittans et se despouillans de leurs passions privées, ils attachoient leur consentement ou à l'honnesteté pour la vertu, ou à leur proufit pour la necessité. Et neantmoins oultre celle necessité, de laquelle ils se trouverent surpris, et contraints de se soubmettre aux Medois, ils se retournerent de rechef du costé des Grecs, dequoy Laocrates mesme Spartiate leur porta publicquement tesmoignage. Et Herodote luy mesme, comme estant forcé et contrainct, confesse en la description de la guerre de Platæes, que les Phociens se joignirent aux Grecs.

XLVIII. Et ne se fault pas esbahir, s'il est ainsi violent et aspre alencontre de ceux qui ont esté infortunez, veu mesmes que ceulx qui se trouverent aux affaires, et qui hazarderent leur estat pour le

bien public, il les remue et transpose au rang des ennemis et des traistres. Car ceulx de Naxos envoyerent trois galeres armées au service et secours des barbares, mais l'un des capitaines, nommé Democritus, persuada aux autres deux, de se renger plus tost avec les Grecs. Voylà comment il ne sçauroit louër sans blasmer, ains à fin qu'un homme particulier soit loüé, il fault que toute une ville soit vituperée et tout un peuple, dequoy luy porte tesmoignage entre les anciens Hellanicus, et entre les recents et modernes, Ephorus, disant l'un que les Naxiens vindrent au secours des Grecs avec six, et l'autre avec cinq galeres : et Herodote se convainct soy mesme, d'avoir controuvé et falsifié cela : car les particuliers historiographes des Naxiens escrivent, que paravant ils avoient repoulsé Megabates lieutenant du roy, qui avec deux cents voyles estoit venu surgir en leur isle, (1) et que depuis encore un autre lieutenant du roy Datis en passant leur avoit bruslé cent villes. Et s'il est ainsi, comme Herodote luy mesme dit ailleurs, que eulx mesmes destruisirent leur ville, et meirent le feu dedans, et sauverent leurs personnes dedans les montagnes, n'eussent ils pas eu une bonne occasion de porter secours à ceulx qui avoient esté cause de la ruine et destruction de leur païs, et non pas de se joindre avec ceulx qui combattoient pour la liberté commune? Mais que ce n'ait pas tant esté

(1) Je crois qu'il faut lire avec M. Wyttembach : « qu'ils avoient « aussi repoussé Datis, l'un des généraux du roi, qui étoit venu « avec cent vaisseaux. » *C.*

pour louër Democritus, comme pour blasmer les Naxiens, qu'il ait controuvé ceste mensonge, il le monstre clairement, par ce qu'il tait et omet à dire le vaillant exploict d'armes que feit alors ce capitaine Democritus, ainsi comme Simonides l'a declaré par cest Epigramme,

Democritus fut le tiers qui chocqua
En la battaille, où par mer suffocqua
La flotte Grecque au bras de Salamine,
Celle de Mede, et la meit en ruine,
Il recourut un des vaisseaux amis,
Et en prit cinq de ceulx des ennemis.

XLIX. Mais qui se courrouceroit pour les Naxiens contre luy? Car s'il y a des Antipodes, comme quelques uns tiennent, qui habitent le rond de la terre dessoubs nous, je pense que ceulx là encore ont ouy parler de Themistocles, et du conseil qu'il donna aux Grecs de combattre dedans le destroict de Salamine, là où depuis il feit bastir un temple à Diane la sage conseilliere, en l'Isle de Melite, après que le roy barbare fut desconfit. Ce gentil historien icy refusant, tant qu'en luy est, d'avouër cest exploict, et taschant d'en transferer la gloire à un autre, escrit ainsi de mot à mot : « En ces entrefaittes, ainsi « comme Themistocles fut de retour en sa galere, il « y eut un Athenien nommé Mnesiphilus qui luy de- « manda ce qu'ils avoient resolu : et entendant qu'il « avoit esté conclud de retirer leurs vaisseaux au des- « troict du Peloponese, pour illec combattre par mer

« devant le Peloponese : Je te dis, repliqua Mnesi-« philus, que s'ils remuent leur flotte de devant « Salamine, tu ne combattras plus jamais par mer « pour ton païs, car chascun se retirera au sien bien « tost après. Parquoy s'il y a moien au monde, va « tascher à rompre ceste resolution, et fais tant en-« vers Eurybiades qu'il demeure plus tost icy ». Et puis subjoingnant que ce conseil agrea merveilleusement à Themistocles, et que sans rien respondre à cela, il s'en retourna droict trouver Eurybiades, derechef il escrit en ces termes : « Se seant auprès de luy, il luy « recite le conseil que luy avoit recordé Mnesiphilus, « se l'attribuant à luy, et y adjousta encore d'autres « choses ». Voyez vous comment il attache à Themistocles une opinion de malignité, de s'attribuer un conseil comme sien, qui estoit de l'invention de Mnesiphilus? et puis se mocquant encore davantage des Grecs (1), dit il, que Themistocles n'estoit pas homme prudent, et qu'il ne voyoit pas pourquoy on l'avoit surnommé Ulysses pour sa prudence: mais que Artemisia qui estoit natifve de mesme ville que luy (2), sans que personne luy eust enseigné, ains l'aiant excogité d'elle mesme, avoit predit à Xerxes que les Grecs ne luy pourroient pas resister ny faire teste long temps, et qu'ils se separeroient et escarteroit chascun en leurs villes, et s'enfuiroient : « Et n'est pas vraysemblable que si tu

(1) Lisez : « Il dit que Thémistocles n'avoit pas vu ce qu'il con-« venoit de faire, et que cela lui avoit échappé ; lui cependant « qu'on surnomma *Ulysse*, à cause de sa prudence. » *C.*

(2) Que lui Hérodote, etc. *C.*

« fais marcher ton armée de terre vers le destroict du « Peloponese, qu'ils t'attendent, et ne se soucieront « plus de combattre par mer pour les Atheniens: là « où si tu te hastes de combattre par mer, je crains et « doute que si ton armée de mer reçoit aucun dom- « mage, que cela ne face quelque prejudice à celle de « terre ». Il ne s'en fault que des vers qu'Herodote ne face de ceste Artemisia une Sibylle, prophetisant les choses à venir ainsi exactement: et pourtant Xerxes lui donna la charge et commission de ramener ses enfans en la ville d'Ephese, car il avoit oublié, comme on peult penser, d'amener des femmes de sa royalle ville de Suze, s'il eust pensé que ses enfans eussent eu besoing d'estre accompagnez et conduits par escorte de femmes.

L. Je ne veux point parler de ce qu'il a controuvé et faulsement inventé contre nous, mais examinons un peu ce qu'il a controuvé contre les autres. Il dit doncques, que les Atheniens disent, que Adimantus le capitaine des Corinthiens, quand on fut aux mains avec les ennemis s'enfuit de peur, non pas siant arriere, ny se retirant peu à peu d'entre les ennemis, ains tout ouvertement, mettant voiles au vent, et faisant faire la volte à tous ses vaisseaux, et puis qu'une fregate allant après luy, l'attaignit à la queuë de l'isle de Salamine, et que de dessus la fregate il y eut quelqu'un qui luy cria: « Adimantus, tu t'en fuis « trahissant et abandonnant les Grecs, mais toutefois « ils n'ont pas laissé de gaigner la battaille, et d'estre « victorieux sur les ennemis ». Ceste fregate là estoit,

comme il faut penser, descendue du ciel (1). Car quel besoing estoit il d'user là de feinte et machine tragicque, veu que en tous autres endroicts il surpasse tous les poëtes tragicques du monde en toute faulseté et vanité? Adimantus doncques croiant ceste voix retourna en l'armée, estant ainsi despesché. « C'est le bruit qu'en sement les Atheniens, mais les « Corinthiens ne le confessent pas, ains disent qu'ils « furent les premiers qui chocquerent et combatti-« rent en ceste battaille navalle, et en cela aussi leur « porte tesmoignage tout le reste des Grecs ». Tel est cest homme en plusieurs endroicts, il seme ainsi des calomnies et des imputations des uns contre les autres, à fin que l'un ou l'autre ne faille point, comment que ce soit, d'estre trouvé meschant, ainsi comme en ce lieu il luy succede bien à propos. Car si sa calomnie est creuë, les Corinthiens en demoureront deshonorez : et si elle est decreuë, les Atheniens : ou il fault que les Atheniens, n'aient pas menty contre les Corinthiens, mais luy mesme contre tous les deux. Qu'il soit vray, Thucydides introduisant l'ambassadeur Athenien, parlant alencontre des Corinthiens en la ville de Lacedæmone, et haultement parlant de leurs faicts et gestes contre les Medes, et mesmement de ceste battaille de Salamine, ne met sus aux Corinthiens aucune imputation de trahison, ny de lascheté d'avoir abandonné

(1) Lisez : « Il falloit bien en effet quelque machine tragique, « veu que, etc. » *C.*

leur rang. Car il n'est pas vraysemblable, que les Atheniens eussent reproché une telle villanie à la ville des Corinthiens, veu qu'ils la voyoient engravée au troisieme lieu après les Lacedæmoniens, et après eux ès inscriptions des monuments que lon en consacroit aux dieux, et en Salamine, ils leur permirent d'enterrer leurs morts joignant la ville, comme estants gens de bien, et qui s'estoient portez vaillamment, avec une telle inscription,

Nous habitions jadis, amy passant,
La ville où sourd Pyrene jallissant,
Et maintenant la seiche Salamine
Contient noz os, ayans sur la marine
Icy deffait vaisseaux Pheniciens,
Guerriers Medois et soldats Persiens,
Pour la sacrée Achaïe defendre,
Que soubs le joug barbares vouloient rendre.

Et la representation de sepulture vuide qui est dedans le destroict du Peloponese, a aussi une telle inscription,

Nous cy gisans avons perdu la vie,
Pour engarder Grece d'estre asservie.

Et sur les offrandes d'un Diodorus, capitaine de galere des Corinthiens, au temple de Latone, il y a aussi une autre inscription telle,

Les mariniers de Diodorus ont
Fait à Latone offre des armes, dont
Estoient armez les Perses, en memoire
Qu'en mer sur eulx ils eurent la victoire.

Adimantus luy mesme, auquel Herodote ne cesse jamais de dire injure, et de faire contumelie, disant qu'il se partit seul de tous les capitaines pour s'en fuir, et qu'il n'attendit pas le choc de la battaille, regardez quel honneur on luy a fait,

Adimantus, estranger, se repose
En ce tombeau, lequel a esté cause
Que la Grece est couronnée aujourd'huy
De liberté, qui fust serve sans luy.

Il n'est pas vray-semblable qu'on eust fait tant d'honneur à un homme lasche, couard et traistre, après sa mort, et n'eust pas eu l'audace de mettre et imposer à l'une de ses filles le nom de Nausinica, qui signifie, victoire navale: et à l'autre, Acrothinium, qui signifie, despouille gaignée sur les ennemis: et à la troisiéme, Alexibia, qui signifie, secours contre la force: et à son fils, Aristeus, qui signifie, grand guerrier, s'il n'eust acquis quelque grande reputation et illustre gloire par ces faicts là. Et davantage il n'est pas croyable non plus, je ne diray pas qu'Herodote, mais non pas le dernier des hommes de la Carie, ait ignoré celle glorieuse et memorable priere que feirent lors les dames Corinthiennes à Venus, qu'il luy pleust inspirer à leurs hommes un amour de donner la battaille aux barbares. Car ce fut une chose renommée par tout, et en feit Simonides un epigramme, qui est engravé sur des images de bronze qui sont dans le temple de Venus, lequel on dit avoir esté anciennement basty par Medée, les uns, à fin qu'elle cessast

de plus aimer son mary, les autres à fin que son mary Jason cessast d'aimer une Thetis : et est l'epigramme tel,

Saincte Venus n'a voulu de la Grece
Abandonner aux Medois la foiblesse,
Pour la devote instance et oraison
Que faite en ont ces dames, à raison
Dequoy on a ces statues dressées,
Pour honorer leurs divines pensées.

LI. C'estoit cela qu'il falloit escrire, et en faire mention plus tost que d'aller inserer en son histoire, qu'Aminocles avoit tué son fils. Mais outre, après s'estre bien saoulé de charges et imputations qu'il met sus à Themistocles, et l'accusant qu'il ne cessoit de robber et piller toutes les isles secrettement, au desceu des autres capitaines ses compagnons, finablement encore oste-il aux Atheniens la couronne de la principale vaillance, et la met sur la teste des Æginettes, escrivant ainsi : « Les Grecs aiant envoyé les primices de leurs « despouilles et butin au temple de Delphes, y feirent « demander à Apollo, s'il avoit eu suffisante part d'icel- « les despouilles et s'il s'en contentoit. Et il respondit « que des autres Grecs ouy, mais des Æginettes non, « ausquels il demandoit le pris du premier honneur de « vaillance qu'ils avoient emporté à la battaille de Sa- « lamine ». Ce n'est pas aux Tartares ny aux Perses, ny aux Ægyptiens qu'il attribue sa parole, en feingnant et mentant, comme fait Æsope aux corbeaux, aux singes, ains se sert de l'oracle mesme d'Apollo Pythien, pour debouter les Atheniens du premier

lieu et degré d'honneur de la battaille de Salamine, et à Themistocles du second qui luy fut adjugé au destroict du Peloponese, parce que là chascun des autres s'attribua à soy le premier lieu et à luy le second : et ainsi le jugement n'aiant point eu de conclusion, à cause de l'ambition des capitaines, tous les Grecs se departirent, n'aiants pas voulu par envie deferer à Themistocles le premier honneur de la victoire.

LII. Et en son neufiéme et dernier livre, ne luy restant plus à mesdire et detracter, sinon des Lacedæmoniens, et de ce beau chef-d'œuvre qu'ils feirent contre les barbares devant la ville de Platæes, il escrit que les Lacedæmoniens, qui paravant avoient eu fort grand' peur que les Atheniens ne s'accordassent avec Mardonius, et n'abandonnassent les autres Grecs, quand ils eurent achevé de murer le destroit du Peloponese, et mis en seureté leur païs, ils ne se soucierent plus des autres, et les laisserent là, faisans feste et grande chere chez eux, en se mocquant des ambassadeurs des Atheniens, et les retenants sans les despescher. Et comment doncques sortirent du païs cinq mille Spartiates, aiant chascun d'eulx sept ilots avec luy? Et comment prenant sur eulx un si grand peril vainquirent et desconfirent ils tant de milliers de barbares? Escoutez en la cause. « Il y « avoit, dit-il, à Sparte un homme qui estoit accouru « de Tegée appellé Chileus, duquel aucuns des epho« res estoient hostes et amis. Ce fut celuy qui leur « persuada de mettre leur armée aux champs, leur

« remonstrant que la closture et muraille du destroit « ne serviroit de rien au Peloponese, si une fois les « Atheniens se joignoient avec Mardonius (1): et si « d'adventure quelque particulier affaire eust retenu « ce Chileus là en Tegée, la Grece ne fust point de- « mourée victorieuse ».

LIII. Puis derechef ne sçachant qu'il doibt faire de ceulx d'Athenes, il les remue et les met tantost hault tantost bas, disant qu'estants en dispute du second lieu d'honneur alencontre des Tegeates, ils feirent mention des Heraclides, et qu'ils alleguerent les vaillances qu'ils avoient autrefois faites contre les Amazones, et les sepultures des Peloponesiens morts devant le chasteau de la Cadmée, et que finablement ils vindrent descendre sus la battaille de Marathon, tant ils avoient d'envie et de convoitise de mener et conduire le costé gauche de l'armée. Et un peu après, il met que Pausanias et les Spartiates volontairement leur cederent la superiorité de commander, et leur prierent de prendre le costé droict de la battaille, et leur bailler le gauche, à fin qu'ils combattissent de front contre les Perses, comme si les (2) Atheniens eussent restivé à combattre contre les barbares, pour ce qu'ils ne l'avoient pas accoustumé. Combien que c'est une mocquerie de dire qu'ils ne voulussent pas combattre contre des ennemis qu'ils n'avoient pas accoustumez.

(1) Ajoutez, d'après le texte : « Ce fut ce conseil qui amena « Pausanias à Platée avec ses forces. » *C.*

(2) Lisez : *les Lacédémoniens. C.*

LIV. Mais il dit plus, que tous les autres Grecs, comme les capitaines les voulussent mener camper en un autre lieu, si tost qu'on les remua, « Les gens « de cheval, dit-il, s'en fussent volontiers fuis dedans « la ville de Platæes, mais pour le moins allerent ils « fuians jusques au temple de Juno » : en quoy il accuse tous les Grecs ensemble de desobeissance, de lascheté, couardise, et de trahison : et finablement il escrit qu'il n'y eut que les Lacedæmoniens, et les Tegeates qui chargeassent les barbares, et les Atheniens qui combattissent alencontre de ceulx de Thebes, privant egalement toutes les autres villes de leur part de la gloire d'un si bel acte, par ce qu'il n'y en eut pas un qui meist la main à l'œuvre, ains demourerent tous appuiez sur leur armes à regarder le passe-temps, abandonnans et trahissans ce pendant sans rien faire, ceulx qui combattoient pour leur salut, jusques à ce que bien tard les Phliasiens et les Megariens, entendans que Pausanias avoit jà deffait ceulx qu'il avoit treuvez en teste, vindrent courans donner sur les gens de cheval des Thebains, là où ils furent aussi tost desconfits, mais les Corinthiens ne se trouverent pas à ceste rencontre, par ce qu'ils avoient pris le chemin hault des costaux, et par ainsi ne rencontrerent pas la chevalerie des Thebains. Car les gens de cheval Thebains voiants les barbares mis à vau de routte, se jetterent devant eulx, pour couvrir leur fuitte, et les secoururent de grande affection, pour leur rendre le gré et la grace, s'il vous plaist, en recompense des picqueures qu'ils leur

avoient faites au visage, dedans le destroict des Thermopyles. Mais on peult voir et entendre par ce que descrit Simonides des Corinthiens le rang et le lieu qu'ils tenoient en ceste battaille, et le devoir qu'ils y feirent en combattant contre les barbares devant Platæes, par ces vers,

Les habitants d'Ephyre ville pleine
De mainte source et ruisseau de fonteine,
Gents au mestier de la guerre sçavans,
Et ceulx qui sont à Corinthe vivans,
Ville à Glaucus, au milieu combattoient,
Qui pour tesmoings des travaux qu'ils portoient,
Depuis ont fait un joyau precieux
De fin or pur, qu'ils ont sacré aux dieux
D'eulx et des leurs tousjours la renommée
De mieulx en mieulx en sera estimée.

Simonides a escrit cela d'eulx, non comme tenant eschole des lettres en la ville de Corinthe, ny comme aiant exprès entrepris d'escrire un cantique à leur louange, mais comme escrivant une histoire de ces affaires là en vers elegiaques. Mais cestui-cy anticipe la preuve et conviction de ceste menterie par telles raisons que lon luy pouvoit objicer : D'où viennent doncques tant de grands charniers de sepultures, tant de monuments de morts, sur lesquels les Platæiens jusques aujourd'huy font encore des effusions anniversaires aux ames des trespassez les autres Grecs assitans? Car à mon advis il accuse et condamne encore plus villainement de trahison leurs ancestres par ces mots qui ensuivent : « Et les sepultures que

« lon voit encore alentour de Platæes, j'entens, dit-« il, que depuis les successeurs aiants honte de ceste « faulte, de ne s'estre leurs parents trouvez à ceste « battaille, les ont eslevées comme des fosses pour le « regard de la posterité «. Herodote est seul d'entre tous les hommes, qui ait ouy reputer ceste absence de la battaille, trahison : et Pausanias, Aristides, les Lacedæmoniens et les Atheniens ne cognoissoient pas bien ceux qui avoient fait default de se trouver à la battaille, et toutefois ny les Atheniens n'empescherent point les Æginetes qui estoient leurs adversaires, d'estre compris en l'inscription, ny ne convainquirent point les Corinthiens de s'en estre fuis de la battaille de Salamine, par ce que la Grece porte tesmoignage au contraire. Et toutefois Herodote dit, que dix ans après ceste guerre des Medes, Cleadas citoyen de Platæes, estant amy et hoste public des Æginetes, entassa un monceau de terre en façon de charnier, qu'il appella le charnier des Æginetes, pour leur gratifier en cela. Et à quoy tint il donc que les Lacedæmoniens et les Atheniens, qui estoient si jaloux de ceste gloire, que peu s'en fallut qu'ils ne vinssent aux mains les uns contre les autres, pour l'erection du Trophée, qu'ils ne debouterent et dechasserent ceux qui par lascheté avoient failly de se trouver à la bataille, ou qui s'en estoient fuis, des pris d'honneur, ains souffrirent que leurs noms fussent engravez sur le trophée, et sur les grandes statues qui en furent faittes pour memoire? Ains leur feirent part du butin et des despouilles, et finablement

engraverent ceste inscription sur l'autel publique,

Les Grecs vainqueurs par haults exploits de guerre,
Aiants chassé les Perses de leur terre,
Ce franc autel commun à toute Grece
Ont erigé à la digne haultesse
De Jupiter, qui de leur liberté
Contre Medois protecteur a esté.

N'a ce point esté Cleadas, Herodote, ou quelque autre, qui flattant les villes Grecques ait engravé ceste inscription? Quel besoing donques estoit il qu'ils se travaillassent en vain à fouir la terre, et à entasser des charniers et des tombeaux pour le regard de la posterité, veu qu'ils voyoient leur gloire consacrée et immortalisée par les plus illustres et plus nobles marques publiques et monuments dediez? Et qui plus est, encore dit on que Pausanias pensant desjà à usurper la tyrannie, en une offrande qu'il feit au temple d'Apollo en Delphes, feit mettre ceste inscription,

Pausanias souverain capitaine
Des Grecs, aiant l'armée Persienne
Toute defaitte, en a publiquement
A Apollo donné ce monument.

Et bien qu'il communiquast aucunement la gloire de ceste execution aux Grecs, dont il se disoit souverain capitaine, ce neantmoins les Grecs ne le voulans supporter, ains s'en plaignans, les Lacedæmoniens envoyerent à Delphes faire effacer à coups de

ciseau ceste escripture, et y feirent engraver les noms des villes, comme la raison et justice le vouloit: et toutefois comment est il vraysemblable, ou que les Grecs se soient courroucez de ce qu'ils n'avoient point de part à ceste inscription, s'ils se sentoient coulpables de ne s'estre point trouvez en la battaille, ou que les Lacedæmoniens faisant effacer et racler le nom de leur capitaine, y feissent engraver et escrire les noms de ceulx qui les avoient abandonnez et trahis au danger? Car c'est chose fort indigne si (1) Sochares et Dipnistus, et tous les autres qui feirent le devoir de gents de bien et vaillants en ceste journée là, ne se douleurent et ne se plaignirent point, que les Cythniens ny les Meliens fussent inscripts sur les trophées, et qu'Herodote attribuant ceste battaille là à trois villes seules, efface et racle toutes les autres des trophées, et des lieux dediez et sacrez : car de quatre battailles qui furent lors données contre les barbares, il dit que les Grecs s'enfuirent du chef d'Artemisium, et au pas des Thermopyles, ce pendant que leur roy et souverain capitaine s'exposoit pour eux au peril de la mort, ils se tenoient clos et couvers en leurs maisons, et ne s'en soucioient point, ains celebroient les festes et jeux olympiques et carniens. Et en descrivant la battaille de Salamine, il parle tant de la royne Artemisia, qu'il n'use pas autant de paroles à reciter tout le discours et le succès de la battaille. Et finablement touchant celle de Platææs il dit,

(1) Lisez : *Sophanès et Aïmnestus.* C.

que les autres Grecs assis à leur aise ne sceurent rien du combat, jusques à ce que tout fust fait, comme Pigres Artemisien, se jouant et follastrant en des vers, escrit, qu'en une guerre des rats et des grenouilles ils avoient accordé qu'ils combattroient sans criër ny mot dire, à fin que les autres n'en apperceussent rien. Et puis il dit, que les Lacedæmoniens ne furent de rien plus vaillants ny meilleurs combattans que les barbares, mais qu'ils les deffirent, par ce qu'ils estoient nuds, et desarmés au combat. Et Xerxes estant luy mesme present en personne, s'ils n'estoient chassez à coups de fouët par derriere, on ne les pouvoit jamais faire aller attacher les Grecs, mais en ceste journée de Platææs aiants changé d'ames et de courage, comme il fault dire, ils n'estoient de rien moindres en hardiesse, force de corps, et fermeté de cœur, que les Grecs. Mais la robbe se trouvant destituée d'armes les affola, par ce qu'estants tous nuds, ils avoient à combattre contre les Lacedæmoniens qui estoient bien seurement armez. Quelle gloire doncques, ny quelle grandeur revient aux Grecs de ces quatre battailles, s'il est ainsi que les Lacedæmoniens combattirent contre des hommes nuds et desarmez? et les autres, encore qu'ils fussent sur les lieux, ne sceurent neantmoins rien du combat, jusques à ce que tout fust fait : et si les charniers que chascune ville honore d'anniversaires annuels estoient tous vuides, et les tripieds et autels des temples des dieux pleins de faulx escritteaux : et Herodote seul a sceu et cogneu la verité, et tous ceulx qui ont jamais

ouy parler des affaires des Grecs ont esté deceus et trompez par le bruit commun qui court touchant ces faicts d'armes là, comme estants excellents et merveilleux.

LV. Qu'en fault il doncques penser et dire? Que c'est un homme qui paint bien au vif, que son langage est beau et doulx, qu'il y a de la grace, de l'artifice et de la beauté en ses narrations : mais comme un poëte musicien, quand il recite doulcement, elegamment et delicatement une fable, non pas comme bien l'entendant et au vray la sachant, cela delecte et resjouit tous ceux qui l'escoutent : mais il se fault garder comme d'une mousche cantharide entre les roses de sa mesdisance, de sa bassesse, de faire grand cas de peu de chose, qui se glissent pas dessoubs ces bien pollies, lissées et unies façons de parler, à fin que sans y prendre garde nous ne mettions en nostre teste de faulses, estranges et absurdes opinions et persuasions des meilleurs et plus nobles hommes et villes de la Grece.

SOMMAIRE

DE LA COLLATION ABRÉGÉE

D'AUCUNES HISTOIRES ROMAINES,

AVEC AUTRES SEMBLABLES GRECQUES.

Courage de Cynægirus et de Lucius Glaucon. II. D'Agésilaüs et de Mucius. III. D'Othryades et de Marius le Goulu. IV. De Léonidas et de Fabius Maximus. V. Du fils de Midas et de Curtius. VI. Mort extraordinaire d'Amphiaraüs et de Valerius Conatus. VII. De Pyraichmes et de Mitius Sufetius. VIII. Courage de Philippe et d'Horatius Coclès. IX. Anecdote sur Bacchus et Saturne. X. Fin tragique de Pausanias et de Cassius Brutus. XI. D'Ariobarzanes et des fils de Brutus. XII. De Sterimbrotus et du fils de Manlius. XIII. Hardiesse d'Iole et de Clusia. XIV. Fille de Metellus, et Iphigénie en Aulide, sauvées par la protection des Dieux. XV. Avarice funeste à une jeune Éphésienne et à Tarpéia. XVI. Combat des Tégéates contre les Phénéates, et des Curiaces contre les Horaces. XVII. Palladium enlevé à Ilium et à Rome. XVIII. Dévouement de Codrus et de Publius Décius. XIX. Incestes de Cyanippus et d'Aruntius. XX. Erectheus et Marius sacrifient leurs filles. XXI. Jalousie d'une Thessalienne et d'une Sybarite. XXII. Incestes de Myrrha et de Valeria. XXIII. Amours funestes à Calli-

rhoë et à Bysathie. XXIV. Convoitise d'argent funeste à Polymestor et à Valerius Gestius. XXV. Jalousie de Télamon et de Rhésus contre un frère. XXVI. Fable d'Althéa, de Sylvia et de leurs filles. XXVII. Naissance d'Ajax et de Contruscus. XXVIII. Amours funestes de Macareus pour sa sœur, et de Papirius Romanus pour Canulia, sa sœur. XXIX. Amours d'Aristonymus pour une ânesse, et de Fulvius Tellus pour une jument. XXX. Honneur des femmes de Smyrne et de Rome conservé par le dévouement de leurs suivantes. XXXI. Révolte du peuple contre Pyrander et Cinna pour avoir diminué la mesure des munitions. XXXII. Pisistratus et Romulus victimes de leur attachement pour le peuple. XXXIII. Jalousie cruelle de deux mères (Hippodamia et Nuceria) au sujet d'enfants. XXXIV. Amours de Phèdre pour Hippolyte, et de Gidica pour Comminius. XXXV. Hélène et Valeria Luperca sauvées par un aigle. XXXVI. Lycastus et Parrhasius, Remus et Romulus nourris par des louves. XXXVII. Orestes et Fabricianus vengent la mort de leur père. XXXVIII. Busiris et Faunus punis par Hercule. XXXIX. Vache et cheval de bronze funestes à leurs auteurs. XL. Evénus et Anius se précipitent de douleur de voir leurs filles déshonorées. XLI. Origine d'Éleunthe et de Prineste.

COLLATION ABREGÉE

D'AUCUNES HISTOIRES ROMAINES,

AVEC AUTRES SEMBLABLES GRECQUES (1).

Plusieurs estiment les ancienes histoires estre des fables et contes faits à plaisir, pour les estranges faicts qui s'y lisent : mais quant à moy, aiant trouvé beaucoup de choses advenues en noz temps semblables aux ancienes, j'ai recueilly quelques unes de celles du temps des Romains, et à chascune des ancienes ay subjoint la narration d'autre semblable plus recente, en cottant les auteurs qui les ont laissées par escript.

I. Datys lieutenant du roy de Perse estant descendu en la plaine de Marathon, au païs d'Attique, avec trois cents mille combattants, et y aiant planté son camp, denonça la guerre à ceux du païs. Les Atheniens faisans peu de conte de ceste grande multitude de barbares, y envoyerent neuf mille hommes soubs la conduite de ces quatre capitaines Cynægirus, Polyzelus, Callimachus, et Miltiades. Si y eut battaille en laquelle Polyzelus, aiant veu une vision surpassant l'humaine nature, perdit la veuë, et devint aveugle.

(1) *En la marge d'un vieil livre escrit à la main, ces paroles grecques se treuvent:* Ce livre ne fut jamais de Plutarque, autheur excellent et sçavant; mais de quelque escrivain vulgaire, et ignorant de l'art de poësie et de grammaire. *Amyot.*



Callimachus aiant le corps percé de part en part de plusieurs coups de picque et de javeline, tout mort qu'il estoit demoura debout, et Cynægirus arrestant une navire Persiene, ainsi qu'elle vouloit demarer, y eut les deux mains couppées.

Asdrubal roy, aiant occupé la Sicile denonça la guerre aux Romains. Et Metellus estant esleu capitaine par le senat, en obteint la victoire, en laquelle Lucius Glauco homme noble retenant la navire d'Asdrubal y perdit les deux mains, ainsi comme l'escrit Aristides Milesien au premier livre des annales de la Sicile, duquel Diodorus le Sicilien a pris le subject.

II. Xerxes estant venu surgir au chef d'Arthemisium avec cinq cents mille combattans, denonça la guerre à ceux du païs : dequoy les Atheniens se trouvans estonnez, envoyerent pour recognoistre et espier son armée, Agesilaus le frere de Themistocles, encore que son pere Neocles en dormant eust songé qu'il voyoit son fils aiant perdu les deux mains, et estant arrivé au camp des barbares en habit Persien, il occit Mardonius, l'un des capitaines des gardes du corps du roy, estimant que ce fut Xerxes : et estant pris par les assistans fut mené lié et garroté au roy, lequel estoit après à faire un sacrifice sur l'autel du soleil, dans le feu duquel Agesilaus mettant sa main, et y endurant la force du tourment sans crier ny souspirer, le roy commanda qu'on le desliast, et lors il luy dist : tous nous autres Atheniens sommes de cœur pareil, et si tu ne le veux croire, je mettray en-

core la gauche dedans le feu : dequoy Xerxes se trouvant effroyé, le feit soigneusement garder : ainsi comme escrit Agatharchides au second livre des gestes de Perse.

Porsena roy de la Thoscane aiant logé son camp delà la riviere du Tybre, faisoit la guerre aux Romains, et leur couppant les vivres qui souloient venir à Rome, travailloit fort la ville de famine, dont le senat se trouvant estonné, Mucius l'un des plus nobles de la ville, avec quatre cents autres de son aage tous des meilleures maisons de Rome, en habit de pauvre homme passa la riviere, et voiant le capitaine des gardes du tyran qui departoit les vivres aux autres capitaines, cuidant que ce fust Porsena, le tua. Il fut pris et mené devers le roy : il meit sa main droitte dedans le feu, et endurant les douleurs de la bruslure magnanimement, ne s'en fit que rire, en disant roy barbare je suis delivré, encore que tu ne le veuilles pas, et sache que nous sommes quatre cens dedans ton camp qui avons entrepris de te tuer : dequoy Porsena aiant peur, feit appointement avec les Romains : ainsi comme escrit Aristides le Milesien au troisieme livre de ses Histoires.

III. Les Argiens et Lacedæmoniens se faisans la guerre les uns aux autres, touchant la proprieté de la contrée Thyreatide, les Amphictyons jugerent qu'ils se donnassent battaille, et que le païs appartiendroit à ceux qui gaigneroient la victoire : parquoy les Lacedæmoniens esleurent pour leur capitaine Othryades, et les Argiens Thersander. Ainsi la

bataille donnée, il ne demoura des uns et des autres que deux Argiens vivans, Agenor et Chromius, lesquels s'en allerent à la ville porter la nouvelle de leur victoire. Mais ce pendant tout estant coy sur le champ, Othryades aiant encore quelque peu de vie, s'appuyant sur des tronçons de lances rompues prit les boucliers des morts, et en dressa un trophée, dessus lequel il escrivit avec son propre sang, A Jupiter, Garde Des Trophées. Sur quoy les deux parties estans en controverse, les Amphictyons se transportans sur les lieux, après avoir veu le faict à l'œil, adjugerent la victoire aux Lacedæmoniens, ainsi que l'escrit Chrysermus au troisieme livre des Peloponesiaques.

Les Romains aians la guerre alencontre des Samnites, esleurent capitaine Posthumius Albinus, lequel estant surpris en un pas de montagne fort estroit, qui s'appelle les Fourches Caudines (1), y perdit trois legions, et luy mesme y estant blessé à mort, y perdit la vie : toutefois sur la minuict, aiant encore un peu de vie, il se leva, et ostant les boucliers aux ennemis morts sur la place, en dressa un trophée, et trempant sa main en leur sang escrivit dessus, Les Romains A Jupiter Garde Des Trophées Contre Les Samnites. Mais (2) Marius surnommé le Goulu y estant envoyé lieutenant du peuple Romain, et aiant veu sur le lieu mesme ce trophée : je prens,

(1) Étroit défilé qui conduit de Caudium à Bénévent.

(2) Lisez : *Fabius surnommé Gurgès*. C.

dit il, cest augure à bonne encontre : et là dessus donnant la battaille aux ennemis, il les desfit, et aiant pris leur roy l'envoya à Rome prisonnier, ainsi que dit Aristides au troisieme des Histoires d'Italie.

IV. Les Perses estans descendus en la Grece avec cinq cens mille combattans, Leonidas fut envoyé par les Lacedæmoniens avec trois cens hommes, pour garder le pas des Thermopyles : et comme ils prenoient leur refection, toute la foule des barbares leur vint courir sus. Et Leonidas les sentant venir dit à ses gens, « Disnez compagnons, en intention de « soupper en l'autre monde ». Et ainsi se ruant sur les barbares, y fut percé de plusieurs coups de picque : il feit tant neantmoins qu'il fendit la presse, jusques à arriver à la personne propre de Xerxes, auquel il osta le diademe de la teste, et mourut. Xerxes le feit ouvrir, et trouva qu'il avoit le cœur velu, ainsi comme l'escrit Aristides au premier livre des Histoires Persienes.

Les Romains aians la guerre alencontre des Carthaginois, envoyerent une compagnie de trois cens hommes soubs la conduitte du capitaine nommé Fabius Maximus, lequel donnant la battaille à son ennemy perdit tous ses gens entierement, et luy mesme se sentant blessé à mort se rua contre Annibal par telle impetuosité, qu'il luy osta le diademe ou frontal qu'il avoit autour de la teste, et mourut avec luy, ainsi comme escrit Aristides le Milesien.

V. En la ville de Celaines, qui est au païs de Phrygie, se feit jadis une grande crevasse et fondriere de

la terre, avec grande quantité d'eau, laquelle ravit et tira en abysme bon nombre de maisons, avec toutes les personnes qui estoient dedans. Le roy Midas eut un oracle des dieux par lequel il luy fut respondu, que s'il jettoit dedans cest abysme ce qui estoit le plus precieux, l'abysme se combleroit, et la terre se rejoindroit. Midas y feit jetter grande quantité d'or et d'argent, ce qui n'y servit de rien : mais son fils Anchurus, aiant imaginé qu'il n'y avoit rien si precieux que la vie et l'ame de l'homme, après avoir embrassé son pere, en luy disant adieu, et aussi sa femme Timothea, il monta à cheval, et s'en alla jetter en celle fondriere. La terre soudain s'estant reserrée, Midas y feit un autel d'or qui fut appellé l'autel de Jupiter Idæen, en y touchant de la main. Cest autel environ le temps que ceste fondriere de terre s'ouvrit (1), estoit une pierre, mais après certaine prefixion de temps passé, il devint d'or, comme on le voit maintenant. Ainsi l'escrit Callisthenes en son second livre des Transformations.

La riviere du Tybre passant par le milieu de la place de Rome, pour le courroux de Jupiter Tarsien, il s'y ouvrit une grande fondriere, qui engloutit plusieurs maisons en abysme. Si leur fut donné un oracle, que ceste fondriere cesseroit, prouveu qu'ils jettassent quelque chose precieuse dedans. Les Romains y aians jetté en vain de l'or et de l'argent,

(1) Devient une pierre, mais lorsque ce temps est passé, il redevient or. *C.*

Curtius l'un des plus nobles jeunes hommes de la ville, aiant compris ce que vouloit dire l'oracle, faisant compte qu'il n'y avoit rien si precieux que la vie de l'homme, il se jetta tout à cheval dedans l'abysme de celle fondriere, et en ce faisant delivra ses citoiens de leurs afflictions. Ainsi l'escrit Aristides au quarantieme des Histoires Italiques.

VI. Amphiaraus fut l'un des princes qui accompagnerent Polynices, et comme ils estoient un jour tous ensemble en un festin, il y eut un aigle qui fondant sur luy emporta sa javeline en l'air, et puis la laissant tomber, elle se ficha en terre et devint un laurier : le lendemain la battaille s'estant attaquée en la place mesme, Amphiaraus y fut englouty de la terre avec son chariot d'armes, au lieu où maintenant est assise la ville qui en a retenu le nom de Harma, c'est à dire le chariot, ainsi que dit Trisimachus au troisieme des Fondations.

Les Romains aians la guerre contre Pyrrhus le roy des Epirotes, Paulus Æmilius eut un oracle qui luy promit la victoire, prouveu qu'il edifiast un autel au lieu où il verroit un de leurs gentils hommes englouty vif en terre avec son chariot. Trois jours après Valerius Conatus aiant eu une vision en songe qui luy commandoit de vestir son ornement de presbtre, pour ce qu'il estoit expert en l'art de deviner, s'en alla à la guerre, là où aiant fait grande occision des ennemis, il fut englouty vif dedans la terre. Et là Paulus Æmilius aiant fait dresser un autel, gaigna la bataille, où il prit cent soixante elephans portans

tours, qu'il envoya à Rome. Cest autel (1) rendoit des oracles environ le temps que Pyrrhus fut desfait. Ainsi le recite Critolaus au troisieme des Histoires Epirotiques.

VII. Pyraichmes roy des Euboiens faisoit la guerre aux Bœotiens, Hercules estant encore jeune le vainquit, et l'attachant à deux chevaux le deschira en deux parties, et puis le jetta là sans luy donner autre sepulture, d'où vient que le lieu où ceste execution fut ainsi faitte s'appelle encore au jourd'huy, les Poulains de Pyraichmes, et est au long de la riviere qui s'appelle Heraclie, là où quand on abbreuve les chevaulx on entend comme un hennissement de cheval : ainsi qu'il escrit au troisieme livre des rivieres.

Tullus Hostilius roy des Romains feit la guerre à ceux d'Albe, dont estoit roy Mitius Sufetius, contre lequel il differa et recula plusieurs fois de venir à la battaille, tant que les ennemis le tenant pour desconfit, se meirent à faire bonne chere, mais quand ils eurent bien beu, alors Hostilius les alla charger et les desfit, et aiant pris leur roy l'attacha à deux chevaux, et le desmembra en deux parties, ainsi qu'escrit Alexarchus au quatrieme des Histoires Italiques.

VIII. Philippus voulant saccager les villes de Methone et d'Olynthe, en taschant à passer delà la riviere de Sandane, il receut dedans l'œil un coup de

(1) Lisez : « Rend des oracles tous les ans à l'époque où Pyrrhus « fut défait. » *C.*

flesche, que luy tira un Olynthien qui s'appelloit Aster, et y avoit ce vers en escrit dessus la flesche,

Philippe, Aster ce traict mortel t'envoye.

Mais Philippus se trouvant forcé par ses ennemis repassa la riviere vers ses gens à nage, aiant perdu son œil. Ainsi le recite Callisthenes au troisieme des Annales de Macedoine.

Porsena roy des Thoscans, aiant assis son camp delà la riviere du Tybre, faisoit la guerre aux Romains, et leur couppant les vivres que lon portoit à Rome, travailloit fort ceux de la ville : et Horatius Cocles eleu capitaine s'alla planter sur le pont de bois que les barbares s'efforçoient de gaigner, et les arresta pour un temps. En fin se sentant forcé par la multitude grande des ennemis, il commanda à ceux qui estoient en battaille derriere luy, qu'ils couppassent le pont. Ce pendant il soustint et garda les barbares de passer oultre, jusques à ce qu'aiant receu un coup de traict dedans l'œil, il se jetta en l'eau et passa la riviere à nage, ainsi que dit Theotimus au troisieme des Histoires d'Italie.

IX. C'est la fable d'Icarus, chez lequel Bacchus alla loger. Eratosthene en l'Erigone.

Saturne alla quelquefois loger chez un laboureur qui avoit une belle fille nommée Eutoria, laquelle il depucella, et engendra en elle quatre fils : Janus, Hymnus, Faustus, et Felix. Si leur enseigna en recompense la maniere de faire le vin, et de planter la vigne, et leur commanda d'en faire part à leurs voi-

sins, ce qu'ils feirent : mais eux aiant beu de ce breuvage qu'ils n'avoient point accoustumé, se trouverent espris de sommeil, et s'endormirent plus qu'il ne falloit : et au resveil pensant que ce fust du poison qu'on leur eust baillé, ils assommerent le laboureur à coups de pierre : dequoy ses petits fils furent si desplaisans, que de regret ils s'en pendirent et estranglerent. A raison dequoy la peste s'estant mise au païs des Romains, l'oracle d'Apollo leur respondit, que la pestilence ne cesseroit jusques à tant qu'ils eussent appaisé le courroux de Saturne, et les esprits de ceux qui estoient morts injustement. Luctatius Catulus un des plus nobles bastit un temple à Saturne qui est assis auprès du mont Tarpeien, et y dressa un autel à quatre faces, ou pour la memoire de ces quatre arriere filz, ou pource que l'année a quatre saisons, et ordonna le mois de janvier. Mais Saturne les transmua tous quatre en estoilles que lon appelle à raison de cela, les vandangeurs, entre lesquelles celle de Janus se leve devant les autres, et se monstre aux pieds de la pucelle, ainsi que dit Critolaus au quatrieme livre des Apparences du ciel.

X. Du temps que les Perses fourrageoient la Grece, Pausanias capitaine des Lacedæmoniens aiant pris et receu du roy Xerxes cinq cens talens d'or, avoit promis de trahir Sparte : mais son entreprise estant descouverte, Agesilaus son pere le poursuivit fuyant jusques au temple de Juno Chalceœcos, qui est à dire, maison de bronze. Et aiant fait murer les portes du temple avec muraille de bricque, le feit mourir de

faim : et sa mere jetta son corps aux chiens, sans luy bailler sepulture, ainsi que recite Chrysermus au second de ses Histoires.

Les Romains aians la guerre contre les Latins, eleurent pour leur capitaine Publius Decius. Or y eut il un jeune gentil homme de bien noble race, mais pauvre, nommé Cassius Brutus, qui entreprit pour un certain pris d'argent que luy devoient bailler les ennemis, de leur ouvrir la porte de la ville. Ce qu'aiant esté descouvert il s'enfuit au temple de Minerve auxiliaire, là où son pere appellé Cassius Signifer le teint enfermé tant qu'il l'y feit mourir de faim, et jetta son corps sans luy donner sepulture, ainsi que dit Clitonymus ès Histoires Italiques.

XI. Darius roy de Perse aiant combattu alencontre d'Alexandre le grand, et en ceste rencontre aiant perdu sept de ses lieutenans et gouverneurs de provinces, et cinq cens et deux chariots armez de faulx, estoit prest à combattre encore le lendemain. Mais son fils Ariobarzanes, aiant compassion d'Alexandre, luy feit promesse qu'il trahiroit son pere : dequoy le pere estant indigné, luy feit trencher la teste, ainsi que recite Aretades Gnidien au troisieme des Histoires Macedoniques.

Brutus estant par tous les Romains esleu consul, chassa de Rome le roy Tarquin le Superbe qui se portoit tyranniquement : et luy s'estant retiré devers les Thoscans faisoit la guerre aux Romains. Les fils de Brutus voulurent trahir leur pere, mais estans des-

couverts, il leur fit trencher les testes. Aristides le Milesien ès Annales d'Italie.

XII. Epaminondas capitaine des Thebains avoit la guerre contre les Lacedæmoniens, et estant venu le temps que lon devoit eslire les magistrats à Thebes, il s'y en étoit allé, aiant ce pendant ordonné et commandé à son fils Stesimbrotus qu'il se gardast bien de combattre : les Lacedæmoniens estans advertis de l'absence du pere, reprochoient à ce jeune homme, qu'il avoit faute de cœur : dequoy se sentant picqué, il entra en si grande cholere, qu'il oublia le commandement de son pere, et donna la battaille, qu'il gaigna. Le pere estant de retoúr fut marry de ce qu'il avoit transgressé son commandement, et l'aiant couronné d'une couronne de victoire luy feit trencher la teste, ainsi que récite Ctesiphon au troisieme livre des Histoires de la Bœoce.

Les Romains aians la guerre contre les Samnites, esleurent pour capitaine Manlius, surnommé l'Imperieux, lequel estant retourné du camp à la ville de Rome, pour assister à l'election des consuls commanda à son fils, qu'il se gardast de combattre les ennemis : dequoy les Samnites estant advertis, picquerent avec paroles injurieuses ce jeune homme, luy reprochant qu'il estoit couard : ce qui le meut à la fin tellement, qu'il leur donna la battaille, où il les desfeit : mais Manlius à son retour luy feit trencher la teste, ainsi que recite Aristides le Milesien.

XIII. Hercules estant refusé du mariage d'Iole, saccagea la ville d'Oechalie. Iole se jetta du haut de la

muraille au bas des fossez, et advint que ses habillemens estans enflez du vent qui s'entonna dedans en tombant, elle n'eut point de mal, comme l'escrit Nicias natif de Malée.

Les Romains faisans la guerre aux Thoscans, eleurent pour leur capitaine Valerius Torquatus, lequel aiant contemplé la fille du roy, Clusia, la luy demanda en mariage. Ce que luy aiant esté refusé, il prit et saccagea sa ville, et Clusia se precipita du haut des tours en bas : mais par la provoyance de Venus qui enfla de vent ses habillemens, elle tomba à terre sans se faire mal (1). Le capitaine la prit à force, et pour ceste cause par arrest de tous les Romains il fut confiné en l'isle de Corcina, qui est au devant de l'Italie, ainsi que dit Theophile au troisieme livre des Histoires d'Italie.

XIV. Les Carthaginois et Siciliens aians fait ligue alencontre des Romains, et se preparans pour leur faire la guerre, Metellus leur capitaine aiant sacrifié aux autres dieux, laissa derriere la deesse Vesta seule, laquelle fit tirer un vent contraire à sa navigation. Mais le devin Caius Julius luy dit, que le vent cesse-

(1) Cette mauvaise collection offre de tout; même les voyages aëriens, ou au moins les premières tentatives d'un art qui est encore dans l'enfance, et qui y restera encore long-temps, malgré la foule des gens qui travaillent à l'envi à en tirer parti : le seul qu'il paroîtroit qu'on pourroit utilement tirer des ballons ou de tout ce qui y a rapport, seroit des parachûtes peu dispendieux, et propres à faciliter les moyens d'échapper à des périls imminents.

roit prouveu qu'il offrist en sacrifice premierement sa propre fille. Et se voiant pressé de partir, il fut contraint d'amener sa fille pour l'immoler : mais la deesse Vesta en aiant pitié, au lieu d'elle supposa une genice, et l'emporta en la ville de Lavinium, où elle la feit religieuse du dragon qu'ils ont en grande veneration en celle ville. Ainsi l'escrit Pythocles au troisieme livre des choses d'Italie.

En mesme sorte le cas d'Iphigenia, qui advint en Aulide ville de la Bœoce, est recité par Meryllus au troisieme de ses Bœotiaques.

XV. Brennus roy des Gaulois pillant et saccageant le païs de l'Asie, arriva à la ville d'Ephese, là où il devint amoureux d'une jeune fille de race populaire, laquelle luy promit de coucher avec luy, et de luy trahir la ville d'Ephese, prouveu qu'il luy baillast des carquans, bracelets, et autres joyaux dont les dames ont accoustumé de se parer. Brennus commanda à ses gentilshommes qu'il avoit autour de luy, qu'ils luy jettassent en son giron tout ce qu'ils avoient de joyaux d'or. Ce qu'ils feirent en telle quantité, que la fille fut accablée toute vifve et assommée du pois de la multitude de ces joyaux d'or.

Tarpeia fille de bonne maison, aiant le capitole en garde lors que les Romains avoient la guerre alencontre de ceux d'Albe, promeit à leur roy Tatius de luy donner entrée dedans le chasteau du mont Tarpeien, si en recompense il luy faisoit donner les bracelets et carquans que les Sabins portoient par ornement. Ce que les Sabins aiants entendu l'en accablerent

toute vifve, comme dit Aristides le Milesien en ses Histoires Italiques.

XVI. Les habitans des villes de Tegée et de Phenée avoient eu une longue guerre les uns contre les autres, jusques à ce qu'ils s'accorderent entre eux de vuider leurs differens par le combat de trois freres jumeaux, nez d'une mesme ventrée. Les Tegeates meirent en avant les enfans d'un de leurs citoyens, nommé Reximachus : Et les Pheneates ceux de Demostratus, lesquels estans descendus en champ de battaille, il y eut deux des fils de Reximachus qui furent tuez sur le champ, et le troisieme qui s'appelloit Critolaüs vint à bout des autres trois par une telle ruze : Il feit semblant de fuir, et tua l'un après l'autre ceux qui le poursuivoient. A son retour au païs, tous ses citoiens luy feirent la plus grande chere dont ils se peurent adviser, excepté une sienne sœur appellée Demodice, d'autant que l'un des freres qu'il avoit desfaicts estoit son fiancé. Critolaüs estant fasché de ce qu'elle luy faisoit si mauvais recueil, la tua sur la place. Sa mere le poursuivit d'homicide, mais il en fut absouls à pur et à plein, comme escrit Demaratus au second livre de ses Arcadiques.

Les Romains aians la guerre contre ceux d'Albe, esleurent pour leurs champions d'une part et d'autre trois freres nez de mesme ventrée. Ceux d'Albe, les Curiatiens : et les Romains, les Horatiens. Le combat estant commencé, ceux d'Albe tuerent deux de leurs adversaires : le troisiéme s'aidant d'une fuite simulée, tua l'un après l'autre tous les trois qui le poursui-

voient : de laquelle victoire tous les autres Romains menans grande joye, sa sœur Horatia seule monstra de n'en estre point joyeuse, pour ce que l'un d'iceux l'avoit fiancée : à raison dequoy il tua sa propre sœur. Ainsi le dit Aristides le Milesien en ses Annales d'Italie.

XVII. En la ville d'Ilium le feu s'estant pris au temple de Minerve, l'un des habitans nommé Ilus y accourut, qui ravit une petite image de Minerve appellée le Palladium, que lon tenoit estre descendue du ciel, et en perdit la veuë, d'autant qu'il n'estoit pas loisible que laditte image fust veuë d'aucun homme : toutefois depuis aiant appaisé l'ire de la deesse, il recouvra sa veuë, comme escrit Dercyllus au premier des Fondations.

Metellus homme noble, comme il vouloit aller en quelque maison de plaisance qu'il avoit près de Rome, fut arresté par des corbeaux qui le battoient avec leurs ailes : duquel presage se trouvant estonné, il s'en retourna à Rome : et voiant que le feu estoit dans le temple de la deesse Vesta, il s'y en courut, et prit l'image de Pallas que lon nomme Palladium, à raison dequoy soudainement il devint aveugle : toutefois depuis, après avoir esté reconcilié avec elle, il recouvra derechef sa veuë. Aristides Milesien en ses Chroniques d'Italie.

XVIII. Les Thraces aians la guerre contre les Atheniens eurent un oracle qui leur promettoit la victoire, prouveu qu'ils sauvassent la personne de Codrus roy d'Athenes. Mais luy se desguisant en pau-

vre manœuvre, tenant une faux en sa main, s'en alla au camp des ennemis, où il en tua un, et fut aussi tué par un autre, et ainsi gaignerent les Atheniens. Ainsi l'escrit Socrates au second livre de ses Chroniques de Thrace.

Publius Decius Romain aiant la guerre contre ceux d'Albe, eut en dormant une vision qui luy promettoit, que si luy mouroit, il adjousteroit la force aux Romains : parquoy il s'alla ruer à la plus forte presse des combattans, et y en aiant tué un grand nombre, il fut aussi tué : et son fils aussi qui s'appelloit semblablement Decius, en la guerre contre les Gaulois sauva les Romains. Ainsi le dit Aristides le Milesien.

XIX. Cyanippus natif de Syracuse sacrifioit à tous les autres dieux fors qu'à Bacchus, dequoy ce dieu se courrouçant luy envoya l'yvresse, tellement qu'en un lieu obscur il depucela par force sa propre fille qui s'appelloit Cyane, mais elle luy osta du doigt son anneau qu'elle bailla à sa nourrice, pour recognoistre qui c'estoit. La peste se mit depuis par tout le païs, et leur respondit Apollo, qu'il falloit immoler aux dieux divertisseurs des maux, un incestueux. Tous les autres ne sçavoient que vouloit dire cest oracle : mais Cyane entendant bien ce qu'il vouloit dire, prenant son pere par les cheveux le trainna à force, et l'aiant immolé, elle mesme se sacrifia puis après sur luy, comme l'escrit Dositheus au troisieme des Chroniques de la Sicile.

Lon celebroit la feste de Bacchus, que lon appelle les Bacchantes, à Rome, là où un nommé Aruntius,

qui jamais n'avoit beu vin, ains tousjours mesprisoit fort la puissance de ce dieu, lequel en vengence de ce luy envoya une yvresse telle, qu'estant yvre il força sa fille Medulline, laquelle par son anneau recognoissant qui c'estoit, prenant le faict à cœur plus que son aage ne portoit, feit un jour enyvrer son pere, et l'aiant couronné de festons et chappeaux de fleurs, le mena à l'autel de la Foudre, là où en plorant elle sacrifia celuy qui par surprise luy avoit osté sa virginité, comme l'escrit Aristides Milesien au troisieme de ses Chroniques d'Italie.

XX. Erechtheus faisant la guerre à Eumolpus, entendit qu'il obtiendroit la victoire, si premierement il faisoit aux dieux un sacrifice de sa fille. Et en aiant communiqué avec sa fille Praxithea, il sacrifia devant la battaille sa propre fille. Euripides en fait mention en sa tragædie de Erechtheus.

Marius aiant la guerre contre les Cimbres, et se sentant le plus foible, eut une vision en dormant, qu'il gaigneroit la battaille s'il immoloit premierement sa fille, qui se nommoit Calpurnia, et luy mettant le bien public et l'affection envers ses citoiens au devant de celle qu'il portoit à son propre sang, le feit ainsi, et gaigna la battaille: et jusques aujourd'huy y en a il encore deux autels en Allemaigne, qui au temps et à l'heure que fut fait le sacrifice, rendent un son de trompettes. Dorotheus au troisieme des Annales d'Italie.

XXI. Cyanippus natif du païs de la Thessalie, alloit continuellement à la chasse. Sa femme qui estoit

jeune meit en sa fantasie, que ce qui le faisoit ainsi aller si souvent et demourer dedans les bois, estoit qu'il avoit la compagnie de quelque autre. Parquoy elle se delibera de l'espier. Un jour le suivant à la trace, et se cachant dedans un fort bien espais de la forest, attendoit ce qu'il adviendroit : les branches des arbres se mouvants à l'entour d'elle, les chiens cuiderent que ce fust une beste, et tirans celle part deschirerent ceste jeune dame, qui aimoit tant son mary, ne plus ne moins que si c'eust esté une beste sauvage. Et Cyanippus aiant veu devant ses yeulx ce que jamais il n'eust pensé, en fut si desplaisant qu'il se tua luy mesme. Ainsi le dit Parthenius le poëte.

En la ville de Sybaris, qui est en Italie, il y eut jadis un jeune homme nommé Æmylius, fort beau de visage, et qui aimoit singulierement la chasse. Sa femme qui estoit jeune aussi, pensant qu'il fust amoureux d'une autre dame, entra dedans un buisson, là où elle feit remuer les arbres, et les chiens qui accoururent celle part la deschirerent en pieces, et luy se tua dessus elle : comme recite Clytonianus en son second des Sybaritiques.

XXII. Myrrha (1) pour avoir courroucé Venus devint amoureuse de son pere, et declara à sa nourrice la vehemence de son amour : elle trompa finement son maistre, luy faisant à croire qu'une belle fille de leurs voisins l'aimoit, mais qu'elle avoit honte de se

(1) Grec : fille de Cinyras.

trouver avec luy en public. Le maistre s'y accommoda et coucha avec elle: mais un jour voulant cognoistre qui estoit celle avec qui il couchoit, il demanda de la lumiere: si tost qu'il l'eust veue il meit la main à son espée, et poursuivoit la villaine: laquelle par la prevoyance de Venus fut transformée en une plante du mesme nom, comme recite Theodorus en ses Metamorphoses.

Valeria Tusculanaria aiant encouru la malveillance de Venus, devint amoureuse de son pere, et s'en descouvrit à sa nourrice: laquelle affina cautement son maistre, luy donnant à entendre que c'estoit une jeune fille de leurs voisins, laquelle avoit honte de se trouver en public avec luy: toutefois le pere une nuict aiant beu, demanda de la chandelle: et la nourrice à grand haste alla esveiller la fille, laquelle s'enfuit aux champs toute grosse, là où elle se jetta du hault en bas d'un precipice, neantmoins son fruict vescut, car elle demoura enceinte au bas du precipice, et au bout de son terme accoucha d'un fils qui eut nom Sylvanus, en langage Romain, et en Grec Ægipan. Valerius de regret qu'il en eut se precipita aussi luy mesme du precipice, comme le recite Aristides le Milesien, au troisieme livre des Histoires d'Italie.

XXIII. Après la destruction de Troye, Diomedes fut jetté par la tormente en la coste de la Libye: là où regnoit un roy nommé Lycus, qui avoit accoustumé de sacrifier à son pere le dieu Mars, les estrangers qui arrivoient en son païs. Mais Callirhoé sa fille es-

tant devenue amoureuse de Diomedes trahit son pere, et sauva Diomedes en le tirant de prison : et luy ne se souciant pas de celle qui luy avoit procuré un si grand bien, s'en partit, dont elle eut si grand regret, qu'elle s'en estrangla, comme dit Juba au troisieme des Histoires Libycques.

Calpurnius Crassus gentilhomme Romain, estant à la guerre avec Regulus fut par luy envoyé contre les Massiliens pour prendre un chasteau fort, qui s'appelloit Gerætion, là où estant pris prisonnier et destiné à estre immolé et sacrifié à Saturne, Bysathia fille du roy devenue amoureuse de luy trahit son pere, et rendit son amy victorieux : depuis le jeune homme s'en estant retourné, la fille en eut si grand desplaisir, qu'elle se tua elle mesme, comme recite Hegesianax au troisieme des Libycques.

XXIV. Priam roy de Troye sentant que sa ville s'en alloit prise, envoya son petit fils Polydorus en Thrace à son gendre Polymestor, avec grande quantité d'or et d'argent. Polymestor pour la grande convoitise de gaigner l'argent, tua l'enfant. Mais Hecuba estant venue en son païs le trompa soubs couleur de dire qu'elle luy vouloit donner cest argent, et le tirant à part à l'aide des autres dames, la premiere elle luy creva les deux yeulx avec les mains, comme dit Euripides le poëte Tragique.

Du temps que Hannibal saccageoit le païs de la Campania en Italie Lucius (1) Imber deposa en garde

(1) Thymbris. *C.*

son fils Rustius entre les mains de Valerius Gestius son gendre, avec grosse somme de deniers. Mais aiant entendu comme Hannibal avoit gaigné la bataille, par avarice viola tous les droits de nature, et fit mourir l'enfant. Le pere Imber allant par les champs rencontra le corps de son enfant, et envoya querir son gendre, luy mandant qu'il luy vouloit monstrer un tresor, mais quand il fut venu il luy creva les deux yeulx, et puis le pendit en croix.

XXV Æacus avoit eu de Psamatha un fils nommé Phocus, qu'il aimoit fort tendrement. Telamon n'en estant pas content le mena quant et luy à la chasse, et s'estant presenté devant eulx un sanglier il lança sa javeline contre celuy qu'il haïssoit, et le tua: à l'occasion dequoy le pere l'envoya en exil, ainsi que recite Dorotheus au premier des Transformations.

Caius Maximus avoit deux enfants, Similius et Rhesus, desquels Rhesus estoit né de Hameria. Ce Rhesus estant à la chasse tua son frere, puis quand il fut de retour il voulut faire à croire à son pere que ce avoit esté par cas fortuit, et non pas de guet propensé: mais le pere aiant entendu et cogneu la verité, le chassa de sa maison, comme recite Aristides au troisieme des Italiques.

XXVI. Mars eut la compagnie d'Althea, et engendra en elle Meleager. Euripides en la tragædie de Meleager.

Septimius Marcellus aiant espousé Sylvia estoit ordinairement à la chasse. Et Mars s'estant transformé en guise d'un berger força sa femme nouvelle-

ment espousée, et l'engrossa, puis se declara qui il estoit, en luy donnant une lance, et luy disant que la destinée de l'enfant qu'elle devoit enfanter de luy, gisoit en celle lance. Septimius doncques tua.... Tusquinus, et Mamercus faisant sacrifice aux dieux pour les biens de la terre mesprisa Ceres seule entre tous, laquelle estant indignée de ce mespris envoya un grand sanglier en ses terres: et luy aiant assemblé plusieurs veneurs, fit en sorte qu'il le tua, et en meit à part la hure et la peau, qu'il envoya à celle qu'il avoit fiancée: dequoy estants marris ses oncles freres de sa mere, Scimbrates et Muthias, l'allerent oster par force à la jeune fille, dont il fut si indigné qu'il en tua ses deux oncles: et sa mere, pour venger la mort de ses freres, meit la lance fée dedans le feu. Ainsi le dit Meryllus au troisieme des Italiques.

XXVII. Telamon fils d'Æacus et de Endeide s'enfuit de la maison de son pere, et arriva de nuict en l'isle de Eubœe...(1). Le pere l'aiant apperceu, cui-

(1) Tout cest endroict est par tout corrompu. *Amyot.* Voici la manière dont Méziriac corrige et supplée cet endroit: il est étonnant que ce savant critique n'ait pas aperçu que cette collection d'anecdotes ne devoit et ne pouvoit être attribuée à Plutarque. Au reste il pense qu'on peut rétablir ainsi ce passage. « Télamon, fils « d'Æacus et d'Endeide, allant en la ville de Megare, viola Erybœa, « fille d'Alcathous, et s'enfuit de nuict. Le pere l'ayant apperceu, « pensant que ce fust un de ses subjects, donna sa fille à un de « ses gardes pour l'aller jetter en la mer. Le garde en eut pitié, et « aima mieulx la vendre. Le navire estant arrivé en Salamine, « Telamon l'achepte, et enfin elle enfante Ajax, comme escrit

dant que ce fust un de ses subjects, donna la fille à un de ses gardes pour l'aller jetter en la mer. Le garde en eut pitié, et aima mieulx la vendre. La navire estant arrivée en Salamine, Telamon l'achepte, et elle en fin enfante Ajax, comme dit Aretades Gnidien au second des Insulaires.

Lucius Troscius avoit une fille nommée Florentia, de sa femme Patride. Calpurnius Romain la viola, et en estant née une fille, il la bailla à l'un de ses satellites pour l'aller jetter en la mer. Le soldat en eut pitié, et la vendit à des marchands d'une navire : qui de bonne adventure arrivez en Italie, Calpurnius l'achepta, et eut d'elle Contruscus.

XXVIII. Æolus roy de la Thoscane eut de sa femme Amphithée six filles, et autant de fils, desquels Macareus le plus jeune par amourettes en viola et engrossa l'une : elle au bout de son terme fit un enfant : ce qu'estant descouvert, le pere luy envoya une espée, et elle recognoissant la faulte qu'elle avoit commise, s'en desfit, autant en feit puis après Macareus, comme recite Sostratus au deuxieme des Thyrreniques.

Papirius Volucer aiant espousé Julia Pulchra, eut d'elle six filles, et autant de fils, desquels l'aisné Papirius Romanus estant devenu amoureux de Canulia, l'une de ses sœurs, l'engrossa. Ce que aiant entendu le pere, luy envoya une dague, dont elle mesme se

« Aretades, Gnidien, au second des Insulaires ». Je me dispenserai de rapporter la correction que propose Méziriac pour le texte grec : car cette collection n'en vaut pas la peine.

desfit : autant en fit Romanus, ainsi que raconte Chrysippus au premier livre des Histoires Italiques.

XXIX. Aristonymus Ephesien fils de Demostratus haissoit les femmes, et avoit affaire à une asnesse, laquelle avec le temps enfanta une belle fille, qui fut surnommée Onoscelis, qui est à dire cuisse d'asne. Aristote au second des Cas Estranges.

Fulvius Tellus haissant les femmes se mesloit avec une jument, qui à la fin porta une belle fille, laquelle eut nom Hippona, la deesse qui a la superintendence des juments. Agesilaus au troisieme des choses d'Italie.

XXX. Ceulx de la ville de Sardis aiants la guerre contre ceulx de Smyrne, planterent leur camp devant les murailles de la ville, et feirent sçavoir à ceulx de dedans que jamais ils ne partiroient de là, qu'ils ne leur eussent envoyé leurs femmes pour coucher avec elles : et comme les Smyrniens fussent reduits à telle necessité, qu'ils estoient prests de faire ce que leurs ennemis leur demandoient, il y eut une chambriere, belle de visage, qui s'adressant à son maistre Philarchus, luy dit, qu'il ne falloit que choisir les plus belles garses de servantes qui fussent en la ville, et les habillant en filles de bonne maison les envoyer à leurs ennemis au lieu de leurs maistresses. Ce qui fut fait : et eulx s'estans lassez à force d'avoir affaire à elles, furent surpris par ceulx de la ville qui sortirent sur eulx : d'où vient qu'encore aujourd'huy en la ville de Smyrne on celebre un jour de feste qui s'appelle Eleutheria, auquel les servantes portent accoustre-

ment des maistresses, comme dit Dasyllus au troisieme des Lydiaques.

Atepomarus roy des Gaulois faisant la guerre à ceulx de Rome, jura que jamais il ne se leveroit de devant, qu'ils ne luy eussent envoyé leurs femmes pour coucher avec elles. Mais eulx par le conseil de quelque servante leur envoyerent des chambrieres. Les barbares se meslerent tant avec elles, qu'à la fin en estants lassez, ils s'endormirent: et lors Retana (car ainsi s'appelloit la servante qui avoit donné ce conseil) print une branche de figuier, et montant dessus une muraille, fit signe aux Consuls, qui sortirent sur eulx, et les deffeirent: d'où vient que lon celebre la feste des chambrieres, ainsi que dit Aristides Milesien, au premier livre des Histoires Italiques.

XXXI. Les Atheniens aiants la guerre alencontre d'Eumolpus, Pyrander, qui avoit charge des munitions, craignant qu'il n'y eust faulte de vivres, diminua la mesure pour esparger le bled: mais les habitants pensants qu'il fust traistre l'assommerent à coups de pierres, comme dit Callistratus au troisieme des Histoires de Thrace.

Les Romains aiants la guerre contre les Gaulois, et n'aiants pas quantité grande de bleds, Cinna diminua au peuple la mesure du bled: les Romains soupçonnants qu'il prist ceste voye pour occuper le royaume et se vouloir faire roy, le lapiderent: Aristides au troisieme des Histoires Italiques.

XXXII. Pisistratus d'Orchomene durant la guerre

du Peloponese, haissoit les nobles et aimoit les hommes de bas et petit estat. Parquoy ceulx du Senat resolurent entre eulx de le tuer, et le taillant en pieces, en cacherent chascun une piece en leur sein, et raclerent la terre où le sang en estoit tombé: dequoy le menu peuple s'estant doubté s'en courut au Senat, et le plus jeune fils du roy, nommé Tlesimachus, sçachant la conspiration retira la commune de l'assemblée, et separa le peuple, asseurant avoir veu son pere qui avec une plus grande et plus auguste forme s'en alloit monter à la cyme du mont de Pisæe, comme dit Theophile au second des Peloponesiaques.

A cause des guerres voisines de Rome, le Senat osta au peuple la mesure de bled qu'il souloit avoir, et Romulus en estant marry la leur rendit et en chastia plusieurs des plus grands, lesquels s'estants bandez contre luy le tuerent au milieu du Senat, et le taillant en pieces en jetterent chascun une piece en leur sein. Le peuple Romain y accourut incontinent pour mettre le feu dedans le Senat: mais Proclus l'un des plus nobles de la ville, dit qu'il avoit veu Romulus en une montagne plus grand que nul homme, et qu'il estoit devenu un dieu: ce que le peuple de Rome s'estant persuadé pour l'authorité du personnage, se retira, ainsi que dit Aristobulus au troisieme des Italiques.

XXXIII. Pelops fils de Tantalus et de Euryanassa, aiant espousé Hippodamia, en eut Atreus et Thyestes, et de la Nymphe Danaïde Chrysippus, lequel il

aimoit plus que ses autres enfants legitimes : mais Janus le Thebain en estant devenu amoureux le ravit, et estant ainsi pris par Thyestes et Atreus, il obtint sa grace envers Pelops à cause qu'il l'avoit fait par amour. Hippodamia persuada à Thyestes et Atreus ses enfans, qu'ils le feissent mourir, sçachant qu'il aspiroit à occuper le royaume de leur pere. Ce que eulx aiants refusé de faire, elle mesme employa ses mains à commettre ce malefice : car une nuict comme il dormoit profondement, elle prit l'espée de Laïus, et en donna un grand coup à Chrysippus, ainsi comme il dormoit, laissant expressément l'espée en la playe. Si fut Laïus souspeçonné de ce meurtre, à cause de l'espée : mais le jeune homme qui estoit à demy mort le deschargea, et declara toute la verité du faict. Au moien dequoy Pelops aiant fait inhumer son corps, chassa et bannit sa femme Hippodamia, ainsi que recite Dositheus en son livre des Pelopides.

Hebius aiant espousé une femme qui se nommoit Nuceria, en eut deux enfants, et d'une serve affranchie eut un autre fils nommé Firmus, qui estoit d'excellente beauté, et qu'il aimoit plus cherement que ses enfants légitimes. Nuceria aiant en haine ce beau fils, essaya de persuader à ses enfants qu'ils le tuassent : ce que sainctement ils refuserent de faire, mais elle l'entreprit à executer, et de faict la nuit prit l'espée de l'un des gardes, dont elle donna un coup mortel au jeune homme, ainsi qu'il dormoit : le garde en estant souspeçonné à cause de son espée que lon trouva, l'enfant luy mesme descouvrit toute

la verité, et le pere après avoir fait inhumer son corps, chassa et bannit sa femme, comme recite Dositheus au troisieme livre des Italiques.

XXXIV. Theseus estant veritablement fils de Neptune, eut un fils de la princesse des Amazones Hippolyte, qui fut appellé Hippolytus, et depuis luy amena en sa maison une marastre, nommée Phædra, fille de Minos, laquelle estant tombée en l'amour d'Hippolytus lui envoya sa nourrice pour le solliciter, mais luy n'y aiant voulu entendre, abandonna la ville d'Athenes, et s'en alla à (1) Thirezeus, là où il s'addonna à la chasse. La mauvaise femme se trouvant frustrée de son dessein, escrivit de mauvaises lettres à son mary, contre l'honneste et chaste jeune homme, et de despit s'estrangla avec un cordeau. Theseus adjoustant foy à ce qui estoit contenu dedans les lettres, requit à son pere Neptune qu'il feist mourrir Hippolytus pour l'une des trois requestes, dont il luy avoit donné le chois. Neptune pour luy obtemperer envoya à Hippolytus qui se promenoit au long de la mer, un taureau qui effroya tellement les chevaulx de son coche, qu'ils renverserent Hippolytus et le briserent.

Comminius Suber Laurentin aiant eu un fils nommé Comminius, de la nymphe Ægeria, espousa depuis une femme Gidica, laquelle devenue amoureuse de son beau fils, et par luy esconduite de son amour, se pendit et estrangla, laissant des lettres faulses et

(1) Lisez : *Trœsène. C.*

controuvées. Comminius aiant leu les calumnieuses imputations qui estoient dedans lesdittes lettres, et se laissant aller à sa jalousie, invoqua Neptune, lequel monstra à son fils qui estoit monté sur son chariot un taureau : les chevaulx effroyez tirerent en sorte qu'ils demembrerent le fils, ainsi que recite Dositheus au troisieme des Italiques.

XXXV. La peste estant grande au païs de Lacedæmone, l'oracle d'Apollo leur respondit que la pestilence cesseroit proveu qu'ils immolassent tous les ans une jeune fille de noble lignée. Il advint une année que le sort tomba sur Helene, de sorte qu'elle fut menée toute accoustrée et preste pour estre immolée : une aigle fondit sur elle, qui ravit l'espée, qu'elle porta au pastis, auquel estoient les trouppeaux de bestes, et la posa dessus une jeune genisse. Au moien dequoy de là en avant ils se deporterent de plus sacrifier des filles.

La pestilence travailloit les Phaleriens, et estant la contagion grande, il leur fut donné un oracle, que laditte affliction cesseroit, si tous les ans ils sacrifioient à Juno une fille. Ceste superstition estoit tousjours demourée : Valeria Luperca estant appellée au sacrifice par le sort, ainsi que l'espée fut desguainée, une aigle fondit sur elle qui l'emporta, et dessus l'autel, où estoit le feu allumé, meit une petite verge, au bout de laquelle y avoit un maillet emmanché. Et quant à l'espée elle la posa dessus une jeune genisse, qui passoit au long du temple. Ce que considerant la jeune fille, après avoir immolé la genisse,

elle emporta le maillet, avec lequel allant de maison en maison elle frappoit doulcement tous ceux qui estoient malades, en leur disant qu'ils fussent sains. D'où vient qu'encore au jourd'huy ceste mystique cerimonie s'observe, comme dit Aristides au dixneufieme de ses Italiques.

XXXVI. Philonome fille de Nictimus et de Arcadia, chassoit avec Diane, et Mars se desguisant en berger l'engrossa. Elle aiant enfanté deux jumeaux, et redoutant son pere, les jetta dedans le fleuve de Erymanthus, et eulx par la provoyance des dieux allerent à val l'eau sans danger, jusques à ce que le cours de l'eau les jetta contre un chesne creux estant au bord de l'eau, là où une louve aiant des petits faisoit son giste: la louve jetta ses petits en la riviere, et donna la mammelle à ces deux petits enfans jumeaux. Ce qu'aiant apperceu un pasteur nommé Tyliphus, recueillit les enfans, et les feit nourrir comme siens, appellant l'un Lycastus, et l'autre Parrhasius, qui succederent au royaume d'Arcadie, ainsi qu'escrit Zopyrus Byzantin au troisieme de ses Histoires.

Amulius se portant tyranniquement et violentement envers son frere Numitor, tua son fils Ænitus à la chasse, et rendit religieuse de Juno sa fille, qui avoit nom Ilia Sylvia. Mars l'engrossa, et elle au bout de son terme enfanta deux jumeaux, et confessa toute la verité au Tyran, lequel les feit tous deux jetter dedans la riviere du Tybre. L'eau les porta tous deux en un endroit de la rive, où une louve avoit n'agueres fait ses petits, lesquels elle abandonna et jetta,

et nourrit les deux enfans jumeaux. Faustus berger aiant veu cela, les prit et les nourrit, et en appella l'un Remus et l'autre Romulus, les fondateurs de Rome. Ainsi que recite Aristides le Milesien en ses Histoires Italiques.

XXXVII. Après la prise et destruction de Troye Agamemnon fut tué avec Cassandre, mais Orestes estant ce pendant nourry par Strophius, feit la vengeance de ceux qui avoient tué son pere, comme dit Pyrander au quatrieme des Peloponesiaques.

Fabius Fabricianus parent du grand Fabius, aiant pris et saccagé Thuscia ville capitale des Samnites, envoya à Rome l'image de Venus victorieuse : car elle estoit en grande veneration envers eux. Sa femme aiant esté cogneuë par adultere d'un beau jeune homme, qui s'appelloit Retinius Valentin, tua depuis son mary en trahison : mais Fabia sa sœur sauva un sien petit fils, qui se nommoit Fabricianus, qui estoit encore enfant, et le feit secrettement nourrir : depuis quand le jeune homme fut venu en aage, il tua sa mere avec son adultere, et en fut absouls par le senat. Ainsi l'escrit Dositheus au troisieme de ses Italiques.

XXXVIII. Busyris fils de Neptune et d'Antippe fille du Nil, soubs pretexte de recevoir courtoisement les estrangers passans en sa maison, les immoloit. Mais la vengeance divine vengea finablement la mort de ceux qu'il avoit ainsi fait mourir, car Hercules l'assaillant avec sa massue le desfit. Ainsi l'escrit Agathon Samien.

Hercules emmenant les bœufs de Geryon à travers l'Italie, alla loger chez le roy Faunus, qui estoit fils de Mercure, et sacrifioit tous les estrangers à son pere, mais en aiant voulu faire autant à Hercules, il fut tué luy mesme. Ainsi l'escrit Dercyllus au troisieme des Italiques.

XXXIX. Phalaris Tyran des Agrigentins homme cruel, avoit accoustumé de gehenner les passans: et Perillus qui de son mestier estoit fondeur de cuivre, luy feit une vache de bronze qu'il luy donna, à fin qu'il feist brusler les passans dedans le corps d'icelle. Le Tyran se monstra juste en cela seulement, car il le feit mettre dedans, et sembloit que la vache rendist un mugissement. Ainsi est il escrit au troisieme des Causes.

En Ægeste ville de la Sicile fut jadis un cruel Tyran Æmilius Censorinus, lequel faisoit des presens à ceux qui lui inventoient quelque nouvelle sorte de gehenne à tourmenter les hommes. Si y eut un nommé Arontius Paterculus, qui aiant forgé et fabriqué un cheval de bronze le luy donna, à fin qu'il y jettast dedans qui il voudroit: et luy, faisant lors premier acte de justice, feit jetter dedans le premier celuy qui luy avoit donné, à fin que luy premier experimentast le tourment qu'il avoit cuidé inventer pour les autres. Et le prenant après le precipita du haut en bas du mont Tarpeien. Et semble que ceux qui ont violentement regné, ont esté de luy appellez les Æmiliens, comme dit Aristides au quatrieme des Italiques.

XL. (1) Evenus fils de Mars et de Sterope, espousa Alcippe fille d'Oenomaüs, dont il engendra une fille Marpisse, laquelle il vouloit garder vierge, mais Apharclus l'aiant veuë (2) la ravit en une danse. Le pere courut après pour la penser recourrir, mais jamais ne le peut atteindre, tellement que de douleur il se jetta en la riviere de Lycormas, et fut fait immortel, ainsi que dit Dositheus au premier des Italiques.

Anius roy des Thoscans, aiant une belle fille nommée Salia, la gardoit fille, mais Cathetus l'un des nobles, voiant ceste pucelle qui se jouoit, en devint amoureux, et ne pouvant vaincre la passion de son amour, la ravit et la mena à Rome. Son pere s'estant mis à le poursuivre, et ne l'aiant sceu atteindre, se jetta dedans la riviere qui lors s'appelloit Parension, et depuis a esté de son nom surnommée Anio. Et Cathetus couchant avec Salia engendra en elle Salius et Latinus, desquels sont descendues les plus nobles familles du païs, comme Aristides le Milesien et Alexandre le Polyhistor escrivent au troisieme des Italiques.

XLI. Egesistratus natif de la ville d'Ephese, aiant

(1) Il faut corriger le texte et lire : *Évenus, fils de Mars, épousa Alcippe, fille d'OEnomaüs et de Stérope. C.*

(2) Amyot, comme l'observe très bien Méziriac, fait un participe d'un nom propre. Il y a dans le grec Ἴδας et non Ἴδων. Il faut d'ailleurs lire Ἀφαρέως. La version angloise est conforme à ces corrections, et lit, avec Méziriac : « Mais Idas, le fils d'Aphareus, la « ravit en une danse. »

tué l'un de ses parens s'enfouit en la ville de Delphes, et demanda à Apollo en quel lieu il se devoit habituer. Apollo luy respondit qu'il s'arrestast là où il trouveroit des païsans dansans, couronnez de chappeaux faits de rameaux d'olive. Estant donques arrivé en certain endroit de l'Asie, où il trouva les laboureurs couronnez de rameaux d'olive, et dansans, il fonda là une ville, laquelle il nomma Eleunte, comme recite Pythocles Samien au troisieme de ses Georgiques.

Telegonus fils d'Ulysses et de Circé envoyé pour chercher son pere, eut advis par l'oracle qu'il edifiast une ville au lieu où il trouveroit les laboureurs couronnez de chappeaux, et dansans ensemble. Parquoy estant arrivé en un certain endroit de l'Italie, et y voiant les païsans couronnez de rameaux et branches d'oliviers sauvages, et s'esbattans à danser, il y edifia une ville, que pour l'evenement il appella Prineste, laquelle depuis les Romains en tordant un peu le nom, ont appellée Præneste, ainsi que recite Aristocles au troisiesme des Italiques.

DECRETS

PROPOSEZ AU PEUPLE A ATHENES.

Demochares fils de Laches du bourg de Leucouthée, demande pour Demosthenes fils de Demosthenes Pæanien, une statue de bronze, bouche à court en l'hostel de ville, et le premier lieu aux seances d'honneur, pour luy et pour l'aisné de ses descendants à perpetuité (1), pource qu'il a esté tousjours bienfaiteur du public, et qu'il a conseillé au peuple d'Athenes plusieurs belles et honorables choses : qu'il a tousjours exposé son bien pour le service de la chose publicque : qu'il a liberalement contribué huict talents et une galere, lors que le peuple affranchit et delivra l'isle d'Eubœe : et une autre quand le capitaine Cephisodorus alla au voiage de l'Hellespont : et une autre quand Chares et Phocion capitaines furent envoyez à Byzance par le peuple : pource qu'il a racheté de son argent plusieurs des citoiens qui avoient esté pris prisonniers par Philippus, ès villes de Pydne, de Methone et d'Olynthe : qu'il a defrayé à ses propres cousts et despens les danses et les jeux publicques, quand la lignée des Pandionides faillit à fournir de defrayeurs : qu'il a fourny d'armes plusieurs pauvres citoiens qui n'avoient pas dequoy en avoir : et qu'aiant esté par le peuple esleu commis-

(1) Voyez la Vie de Démosthènes, tome XXI.

saire pour faire racoustrer les murailles de la ville, il y a employé trois talents de son argent, outre les dix mille drachmes qu'il emploia aussi du sien à faire faire deux trenchées alentour du port de Pirée : et qu'après la bataille de Cheronée il donna de son propre un talent, et un autre pour acheter du bled en la famine. Et que par ses persuasions et ses bienfaicts aiant induit les Thebains, les Euboiens, les Chorinthiens, les Megariens, les Acheiens, les Locriens, les Byzantins, les Messeniens à entrer en ligue offensive et defensive avec le peuple d'Athenes : il a assemblé une armée de dix mille hommes de pied armez, et de mille chevaulx, outre la contribution de deniers : qu'estant ambassadeur il a persuadé aux alliez et confederez de contribuer jusques à la somme de plus de cinq cents talents, outre qu'il a empesché les Peloponesiens de secourir Alexandre alencontre des Thebains, donnant de son argent, et allant luy mesme en ambassade : et pour plusieurs autres bons et grands services qu'il a faicts, et plusieurs conseils qu'il a donnez au peuple, autant ou plus que nul autre qui se soit entremis des affaires de son temps, pour la conservation de la liberté et de l'authorité du peuple. Joinct qu'il en a esté banny de son païs par les seditieux usurpateurs, qui supprimerent pour un temps l'authorité du peuple : et finablement qu'il est mort en la ville de Calauria, pour l'amour et bienvueillance qu'il a toujours portée au peuple, aiant envoyé Antipater des soudards pour le prendre : nonobstant lequel peril il est tousjours demouré

fermé en sa bonne affection et bonne volonté envers le peuple, jusques à ne faire ny ne dire chose qui fust indigne de la grandeur du peuple, encore qu'il fust tombé en la main de ses ennemis, et prochain de sa mort.

Laches (1) fils de Demochares de Leuconée demande en don au Senat et au peuple d'Athenes, pour Demochares fils de Laches Leuconien, une statue de bronze pour mettre sur la place, et bouche à court en l'hostel de ville, pour celuy qui sera tousjours l'aisné de ses descendans, et preseance en tous spectacles et jeux publiques : pour ce qu'il a tousjours esté bienfaitteur et bon conseiller au peuple, aiant bien merité du public, tant ès choses qu'il a escrittes, mises en avant, negociées ès ambassades, comme en son administration publicque, à faire rebastir les murailles de la ville, faire provision d'armes, de traicts et d'engins de batterie et d'artillerie, et pour avoir bien fortifié la ville durant la guerre qui a duré quatre ans avec les Bœotiens, pour lesquelles causes il auroit esté déchassé hors la ville par les Tyrans qui oppresserent l'authorité du peuple : et depuis qu'il fut rappellé par le peuple, l'année que Diocles fut prevost, il fut le premier qui restreignit l'administration de ceulx qui espargnoient leurs biens, et qui envoyoient ambassades vers Lysimachus : et qu'il prit pour le bien public du peuple trente talents, et depuis autres cent : qu'il meit en avant d'envoyer

(1) Ceste présente année que Pytharatus estoit prevost. Voyez *ib.*

ambassade devers Ptolemæus en Ægypte en laquelle ceulx qui allerent, rapporterent cinquante talents d'argent au peuple. Et pour ce qu'il fut en ambassade devers Antipater, duquel il receut vingt talents d'argent qu'il apporta au peuple en la ville d'Eleusine : et pour ce qu'il persuada au peuple de les prendre : et pour ce qu'il a esté banny à cause qu'il estoit defenseur et protecteur de la puissance et authorité populaire, et qu'il ne fut oncques participant d'aucune faction des usurpateurs, ne qu'il n'eut jamais office ne magistrat depuis que l'estat populaire fut abbatu. Et pour ce que luy seul de tous ceux qui se sont entremis des affaires de son temps, ne s'est jamais éstudié ny entremis de rien remuer au gouvernement de son païs, pour le reduire à autre estat que le gouvernement populaire. Et pour ce que par son conseil et administration il a mis et entretenu en seureté les jugemens, les loix, les biens et facultez de tous les Atheniens, par ses deportemens au maniement des affaires, et qu'il n'a jamais rien fait ny attenté qui ait aucunement prejudicié à l'estat du gouvernement populaire, ny en faict ny en parole.

Lycophron fils de Lycurgus de Bute (1), a presenté requeste que bouche à court luy fust donnée en l'hostel de ville, selon le don et octroy qui en a par cy devant esté fait à son pere Lycurgus, l'année qu'Anaxicrates estoit prevost, et la lignée Antiochade presidoit. Stratocles fils d'Euthydemus Diopithien

(1) Voyez la Vie de Lycurgue, t. XXI.

proposa : Comme ainsi soit que Lycurgus fils de Lycophron de Bute, aiant receu de ses ancestres de main en main une bienveuillance et affection hereditaire envers le peuple, et que ses predecesseurs Diomedes et Lycurgus en leur vivant ont esté estimez et honorez par le peuple, et après leur trespas le peuple leur a donné l'honneur d'estre publicquement inhumez en la rue de Ceramicque, pour leur vaillance et preudhommie : et que Lycurgus luy mesme s'entremettant des affaires de la chose publicque, a mis en avant plusieurs belles, bonnes et honnestes loix pour son païs : et que estant tresorier general du revenu de la chose publicque, par l'espace de quinze ans, durant lesquels il a manié des deniers publicques jusques à la somme de dix huit mille neuf cens talens : et qu'il a eu plusieurs sommes notables des particuliers en depost entre ses mains, pour la foy que l'on avoit de sa loyauté : et qu'il a presté et avancé du sien à plusieurs divers temps et affaires de la chose publicque, jusques à la somme de six cens cinquante talens : et que pourautant qu'il a esté tousjours en toute son administration trouvé très fidele et loyal, et s'y est porté en fort homme de bien, il a esté plusieurs fois couronné par la ville. Et davantage pour ce qu'aiant esté esleu par le peuple superintendant des finances, il a assemblé bonne somme de deniers dedans le chasteau : et qu'il a faict faire un grand ornement à la deesse Minerve, à sçavoir des images de victoire toutes d'or, et des vases à porter en procession, d'or et d'argent, et autres joyaux d'or pour

le service de la deesse Minerve, jusques au nombre de cent paniers ou corbeilles d'or à porter sur la teste dés filles en procession. Et qu'aiant esté aussi esleu commissaire pour les munitions et provisions necessaires à la guerre, il a assemblé grand nombre d'armes dedans la citadelle, et entre autres y a fait porter cinquante mille traicts. Qu'il a equippé et mis sus quatre cens galeres, les unes qu'il a fait bastir tout de neuf, les autres qu'il a fait racoutrer. Et qu'en outre aiant trouvé des ouvrages imparfaits, l'arcenal, l'armurerie, et le theatre de Bacchus, il les a fait parachever, et parfaire la Carriere panathenaïque, le Parc aux exercices, le Lyceum : et qu'il a embelly la ville de plusieurs autres fabriques, et edifices publiques. Et comme ainsi soit que le roy Alexandre aiant desjà subjugué toute l'Asie, et voulant commander universellement à toute la Grece, il auroit demandé Lycurgus, comme celuy qui estoit du tout contraire à ses desseins, le peuple ne luy ait point voulu livrer pour quelque crainte qu'il eust de luy : et qu'aiant plusieurs fois esté appellé en justice, pour rendre compte de son gouvernement et administration, il a tousjours esté trouvé irreprehensible, non taré d'aucune concussion ny corruption en jugement de ville libre, et gouvernée en estat populaire : A fin qu'un chascun cognoisse que ceux qui sont ainsi bien affectionnez à la conservation de la liberté, et de l'estat populaire, le peuple en fait grand compte tant qu'ils sont vivans, et après qu'ils sont decedez leur en veut encore rendre graces immortelles : A la bonne heure

et bonne encontre, qu'il soit ordonné par le peuple que lon honore Lycurgus fils de Lycophron de Bute, à cause et pour le mérite de sa vertu et justice, et que le peuple luy face dresser et eriger une statue de bronze dedans la place, excepté s'il y a quelque endroit où la loy defende d'y en poser, et que lon decerne bouche à court à celuy qui sera tousjours le plus aagé de ses descendans à perpétuité. Que les decrets par luy proposez soient tous ratifiez, et par le greffier de la ville soient escrits en coulonnes de pierre dressées dedans le chasteau joignant les offrandes qui sont faittes à la deesse, et que pour faire escrire lesdittes coulonnes, le tresorier de la ville ait à fournir cinquante drachmes d'argent, des deniers qui sont destinez à despendre pour les decrets et ordonnances du peuple.

DE TROIS SORTES DE GOUVERNEMENT,

PRINCIPAUTÉ, ESTAT POPULAIRE,

ET SEIGNEURIE (1).

COMME j'estois en pensement d'apporter et mettre au jugement de ceste compagnie, les propos et devis que je teins hier devant vous, il me fut advis que j'entendis la vertu politique, ne sçay si c'estoit illusion de songe ou essence de verité qui me dit,

Le fondement des disputes dorées,
Est preparé pour les Muses sacrées.

Nous avons jà posé le fondement du discours suadant et enhortant à s'entremettre des affaires de la chose publique, et maintenant poursuivons à suredifier la doctrine qui est deuë après une telle exhortation : car depuis qu'un homme a receu l'admonition et exhortation à se mesler des affaires, on luy doit consequemment bailler les preceptes de gouvernement, suivant et observant lesquels il pourra, autant comme il est possible à l'homme, profiter au public, et ce pendant faire honnestement ses besongnes, avec telle seureté et tel honneur qu'il sera convenable. Premierement doncques il nous faut discourir un poinct, qui est preallable à ce que nous devons dire

(1) C'est un fragment d'une declamation, en presupposant une autre exhortatoire à s'entremettre du gouvernement de la chose publicque. *Amyot.* Voyez les Observations.

par cy après, et qui depend de ce que nous avons dit par cy devant : c'est à sçavoir, quelle sorte de Police et de gouvernement est la meilleure : car ainsi qu'il y a plusieurs sortes de vie des hommes particuliers, aussi y a il du peuple, et la vie du peuple, c'est la Police et le gouvernement. Il est doncques necessaire de declarer quelle est la meilleure et l'homme d'estat choisira celle là entre toutes : ou s'il luy est impossible, il prendra d'entre les autres celle qui plus ressemblera à la meilleure. Or y a il une signification de ce mot de Police, qui signifie autant que bourgeoisie, c'est à dire, participation des droicts et privileges d'une ville : comme quand nous disons, que les Megariens par ordonnance de leur ville donnerent à Alexandre le grand leur Police, c'est à dire, leur bourgeoisie, et qu'Alexandre se prit à rire de l'offre qu'ils luy faisoient : mais ils luy respondirent qu'ils n'avoient jamais decerné cest honneur qu'à Hercules seul, et depuis à luy : dequoy s'esmerveillant il accepta leur offre, la reputant honorable, d'autant qu'elle estoit rare. On appelle aussi la vie d'un personnage politicque, qui se mesle du gouvernement de la chose publicque, la Police, comme quand nous louons la Police de Pericles, ou de Bias, c'est à dire, la façon de leur gouvernement, et au contraire nous blasmons celle d'Hyperbolus et de Cleon. Encore y en a il qui appellent une action grande et memorable en l'administration de la chose publique, Police, comme la distribution d'argent, un amortissement de guerre, une introduction de

quelque decret notable et digne de memoire. En laquelle signification nous disons en usage commun de parler, celuy là a ce jourd'huy fait Police, si d'adventure il a fait quelque cas remarquable au gouvernement de la chose publicque. Outre toutes ces significations là il y en a encore une autre, qui est l'ordre et l'estat par lequel se gouverne une ville, par lequel sont maniez et administrez les affaires, selon laquelle signification nous disons qu'il y a trois sortes de Polices, c'est à dire, de gouvernemens des villes, à sçavoir, Monarchie, qui est principauté: Oligarchie, qui est seigneurie: et Democratie, qui est estat populaire: desquelles Herodotus fait mention en son troisieme livre, et les compare l'une avec l'autre: et semble que ce sont les plus generales qui soient, car toutes autres sortes sont comme depravations de celles cy, par peu ou par trop, comme ès premieres consonances de la musique, quand on tend ou que lon lasche trop les chordes. Et si a departi ces trois gouvernemens par les nations qui ont eu très grand empire: ou plus grand que nulle autre, comme les Perses ont tenu la principauté ou royauté, pour ce que leur roy avoit plein pouvoir de toutes choses, sans estre subject d'en rendre compte à personne. Les Spartiates ont tenu le conseil d'un petit nombre des plus gens de bien, qui despeschoient tous affaires. Les Atheniens ont maintenu la domination populaire, franche et libre de toute autre mixtion. Esquelles administrations quand il y a des fautes, les transgressions et debordemens d'icelles se nomment

tyrannies, oppressions des plus forts, licence effrenée d'une commune : c'est à sçavoir, quand le prince qui a la royauté se permet de faire outrage à qui il veult, sans vouloir souffrir qu'on luy en remonstre rien, il devient Tyran : La seigneurie de peu de senateurs, quand ils entrent en telle arrogance qu'ils mesprisent tous les autres ils sont oppresseurs : L'estat populaire quand il apporte desobeissance, et l'égalité, licence desmesurée, et toutes ensemble temerité et follie. Ne plus ne moins doncq comme le bon musicien se servira de toutes sortes d'instrumens à chanter dessus, en s'y accommodant selon que la qualité de l'instrument le pourra comporter, et sera propre à raisonner, mais toutefois s'il veut suivre le conseil de Platon, il laissera les espinettes, les manicordions, les psalterions, la harpe, et preferera à tous autres la lyre ou la cithre. Au cas pareil le bon politicque maniera dextrement la seigneurie Laconique et Lycurgienne, accommodant à soy ses compagnons qui auront pareille authorité que luy; et peu à peu les attirant et amenant à soy : et se comportera aussi sagement en un estat populaire, comme en un instrument à plusieurs chordes et plusieurs sons, en laschant aller tantost quelque chose, et en se roidissant aussi quand il verra qu'il en sera temps, et s'attachant vivement, sçachant bien quand et comment il faudra resister et contredire : mais si on luy donnoit le chois, ne plus ne moins que d'instrumens de toutes sortes de gouvernemens, il n'en esliroit jamais d'autre que la principauté, s'il veut adjouster foy à

Platon, comme celle qui seule à la verité peut supporter celuy plus parfait et plus aigu son de la vertu, sans se laisser, ou par force, ou par grace et faveur, accommoder à l'utilité : car toutes autres sortes de gouvernemens emmeinent autant, par maniere de dire, le politicque, comme luy les emmeine, et l'emportent autant comme luy les emporte, d'autant qu'il n'a pas puissance certaine sur ceux dont il a son authorité, ains bien souvent est contrainct d'exclamer ces vers du poëte Æschylus, que souvent escrioit le roy Demetrius surnommé, le preneur de villes, après qu'il eut perdu son royaume,

Tu as voulu premierement me faire,
Et tu me veux, ce semble, ores deffaire.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

CONTRE L'ÉPICURIEN COLOTES.

Occasion de ce Traité. II. Méthode de Socrate contre les railleries des Épicuriens. III. Méthode opposée des autres philosophes grecs. IV. Différente opinion des Épicuriens et des autres philosophes sur le souverain bien. V. Source d'où Colotes a tiré ses erreurs. VI. Épicure a-t-il été disciple de Démocrite? VII. Celui-ci admettoit la vérité des jugements fondés sur le rapport des sens. VIII. Épicure les rejetoit tous au contraire; et pourquoi. IX. Raisonnement d'Épicûre appliqué aux qualités du vin. X. Aux saveurs et aux couleurs. XI. Opinion de Démocrite sur les principes des choses. XII. Absurdité de cette opinion. XIII. Épicure a suivi la même opinion. XIV. Système d'Empédocle sur la génération. XV. Ce système ne peut cadrer avec les atomes d'Épicure. XVI. Argument pressant contre la manière de raisonner de Colotes. XVII. Définition de la nature par Épicure, expliquée. XVIII. Cette définition amène le vrai sens des expressions d'Empédocle sur la nature. XIX. Colotes ne peut pas plus alléguer en sa faveur l'opinion de Parménides. XX. Éloge de Parménides. XXI. Deux parties dans la nature suivant Parménides.

XXII. Admises par Platon lui-même. XXIII. Platon et les autres philosophes mal entendus par Colotes. XXIV. Celui-ci prête à Platon ce qu'il n'a dit nulle part. XXV. Différence de substance dans les êtres d'après Platon. XXVI. Épicure a mieux observé que ce philosophe la valeur des expressions. XXVII. Défense contre Colotes de l'oracle de Delphes en faveur de Socrate. XXVIII. Folies des Épicuriens et de Colotes en particulier. XXIX. Éloge de Socrate par ses propos et sa conduite. XXX. Le sage seul peut-il avoir des connoissances certaines et incontestables sur les objets qui frappent nos sens? XXXI. Éloge de la maxime de Socrate, *connois-toi toi-même*. XXXIV. Défense de Stilpon contre Colotes. XXXV. Reproches d'impiété faits à celui-ci. XXXVI. Erreurs des Épicuriens dans leur manière de s'expliquer. XXXVII. Dans quel sens Stilpon disoit-il, *que l'un ne s'affirme pas de l'autre?* XXXVIII. Développement de l'opinion des Cyrénaïques et des académiciens sur les jugements fondés sur le rapport des sens. XLI. Éloge d'Arcesilaüs l'académicien, d'après Colotes lui-même. XLII. Toutes nos actions procèdent de l'imagination, de l'appétit et du consentement, suivant les académiciens. XLIII. Ils agissent, mais ils s'abstiennent de juger d'après le rapport des sens. XLIV. Absurdité de la doctrine des Épicuriens. XLV. Le doute des académiciens est plus raisonnable que l'obstination des Épicuriens à ne rien croire. XLVI. Impudence de Colotes. XLVII. La doctrine d'Épicure réduit l'homme à

la condition des animaux. XLIX. Preuves de la nécessité d'un culte. L. Services rendus par plusieurs philosophes des diverses écoles. LI. Celle d'Épicure n'a jamais produit aucun homme utile dans aucun genre. LIV. Conclusion de ce Traité.

CONTRE COLOTES

L'EPICURIEN (1).

Colotes celuy qu'Epicurus souloit appeller Collotare, ou Collotarion, par une mignarde et flatteuse diminution, amy Saturnin, a composé et mis en lumiere un livre, lequel il inscrit, Que ce n'est pas vivre que de vivre suivant les opinions des autres philosophes : et a dedié ce livre là au roy Ptolomæus : J'ay pensé que tu prendrois plaisir à lire par escript, ce qui me vint en l'entendement de dire alencontre de ce Colotes, pour ce que tu aimes toutes choses honnestes, et mesmement qui appartiennent à la cognoissance de l'antiquité, et que tu estimes que la plus belle estude et plus royale que lon sçauroit faire, est d'avoir bien en memoire et à la main les propos et discours des anciens sages, le plus que lon peult. N'agueres doncques, comme je le faisois lire, l'un de noz amis que tu cognois bien, Aristodemus natif (2) d'Argie, fort passionné, et par maniere de dire, forsené sectateur de Platon, encore qu'il ne porte pas la ferule, comme les supposts de Bacchus, je ne sçay comment se teint quoy, contre sa coustume, tant que la lecture dura, et l'ouit patiemment jusques au bout sans mot dire : puis quand ce fut à la fin, Et bien (dit il) qui

(1) Voyez les Observations.
(2) Lisez : *d'Ægium*. C.

faisons nous lever pour combattre alencontre de cestuy-cy pour la defense des philosophes ? car je ne suis pas de l'advis de Nestor, qui commeit à l'adventure du sort l'election du plus vaillant des neuf guerriers qui se presenterent pour combattre Hector teste à teste : mais aussi tu vois, dis-je, que luy mesme se met à ordonner et disposer du sort, de maniere que le chois des neuf se fait soubs le gouvernement du plus sage,

Mais de l'armet le sort d'Ajax sortit
Lequel estoit plus à leur appetit (1).

Toutefois si tu me commandes que je face l'election,

Comment pourrois-je estre au choisir si vain
Que d'oublier Ulysses le divin (2)?

Parquoy regarde et advise bien comment tu pourras refuter cest homme. Et lors Aristodemus, Voire mais tu sçais (dit il) ce que feit jadis Platon, lequel s'estant courroucé à son valet, ne le voulut pas fouetter, ains commanda à son nepveu Speusippus de ce faire, disant qu'il estoit en cholere. J'en diray autant de cestuy-cy, « Prens le, et le fouette à ton plaisir, « car quant à moy je suis courroucé contre luy ».

II. Et comme tous les autres de l'assistance me priassent de prendre ceste charge, Il fault doncques faire, dis-je, puis qu'il vous plaist ainsi : mais j'ay peur qu'il ne semble que je face plus de compte

(1) Iliad. VII, 182. (2) *Ibid.* X, 243.

de ce livre qu'il ne merite, pour soustenir et defendre Socrates contre l'incivilité, la mesdisance, et l'insolence de cest homme, qui par maniere de dire, luy presente du foin comme à une beste, et l'interrogue comment il porte la viande en la bouche, et non pas à l'oreille, là où à l'adventure ne faudroit il faire autre chose que se rire d'une telle raillerie, mesmement quand on considereroit bien la doulceur et la grace de Socrates en telles choses.

III. Mais pour tout l'exercite des autres philosophes Grecs, comme Democritus, Platon, Empedocles, Parmenides et Melissus, (1) lesquels respondans aux blasmes que lon leur donnoit, et aux injures qu'on leur disoit, ont estimé, que se taire en telles choses non seulement estoit infame, mais que ce seroit un sacrilege de ceder et remettre aucun poinct de la franchise de parler pour eux mesmes, et par ce moien ont avancé la philosophie en tel honneur et telle reputation comme elle est.

IV. Et certes noz peres et meres avec les dieux nous ont donné le vivre, mais le bien vivre nous vient de la raison que nous avons apprise des philosophes, favorisant la loy et la justice, et refrenant noz cupiditez. Et ce bien vivre là est vivre socialement, amiablement, temperéement et justement: de toutes lesquelles bonnes conditions ne nous en lais-

(1) Lisez: « qu'il a également maltraités de paroles, non seulement il seroit honteux de garder le silence; mais ce seroit même un sacrilège que de céder et remettre aucun point de la franchise de parler pour eux, qui ont avancé la philosophie, etc. » *C.*



sent pas une ceux qui crient, que le bien souverain de l'homme gist au ventre, et qu'ils n'achetteroient pas toutes les vertus ensemble d'un denier percé, si lon en chassoit de tout poinct et de tous costez la volupté. Et en leurs discours qu'ils font de l'ame, et des dieux, ils tiennent que l'ame perit quand elle est separée du corps, et que les dieux ne se meslent point de noz affaires. Ainsi les Epicuriens reprochent aux autres philosophes que par leur sapience ils ostent la vie à l'homme : et les autres à eux, qu'ils enseignent les hommes à vivre laschement et bestialement. Et quant à cela, il est semé par cy par là dedans les escripts d'Epicurus, et respandu par toute sa philosophie.

V. Mais ce Colotes icy en a extraict quelques paroles vuides de sens et de substance, et en tire quelques parties comme des lambeaux, sans arguments quelsconques pour les prouver, ou pour les donner à entendre, dont il a composé son livre, comme un recueil ou un tableau de monstres : ce que vous sçavez mieux que nuls autres, par ce que vous avez tousjours en main les œuvres des anciens.

VI. Si me semble que comme le Lydien, il n'ouvre pas une seule porte contre luy, ains qu'il enveloppe Epicurus en beaucoup de très grandes doubtes et difficultez : car il commance à Democritus, lequel reçoit de luy beau salaire de son apprentissage, estant certain qu'Epicurus luy mesme s'appella long temps Democritien, ainsi comme d'autres le disent, et mesmement Leonteus, l'un des plus subtils disciples

d'Epicurus, en une lettre qu'il escrit à Lycophron, disant, qu'Epicurus honoroit Democritus, à cause qu'il avoit le premier attainct un peu de loing la droitte et saine intelligence de la verité, et que generalement tout le traicté des choses naturelles s'appelloit Democritien, par ce que Democritus le premier estoit tombé sur les principes, et avoit rencontré les premiers fondements de la nature. Et Metrodorus dit tout ouvertement de la philosophie : Si Democritus n'eust ouvert et enseigné le chemin, Epicurus ne fust jamais arrivé à la sapience. Et s'il est vray ce que cestuy-cy dit, que vivre selon les opinions (1) des autres philosophes, ce n'est pas vivre, Epicurus estoit doncques un sot, qui suivoit Democritus, lequel le conduisoit à non vivre. Et reprent en luy premierement, que supposant que chasque chose ne soit point plustost telle que telle, il confond par là toute la vie humaine.

VII. Mais il s'en fault tant que Democritus ait eu ceste opinion, que nulle chose ne soit plustost telle que telle, qu'il en combatit alencontre du sophiste Protagoras qui l'avoit dit, et escrivit plusieurs bons argumens concluans alencontre, lesquels ce beau Colotes ne veit ny ne leut jamais, non pas en songe, ains s'est abusé à faulte d'entendre un passage qui est en ses œuvres, là où il determine que Den n'est pas plus que Meden, nommant en ce lieu là Den le

(1) Lisez : « que vivre selon les opinions de Démocrite, ce n'est « pas vivre. » C.



corps, et Meden le vuide, voulant entendre que le vuide avoit sa propre nature et subsistance aussi bien comme le corps.

VIII. Mais celuy qui est d'opinion que nulle chose n'est plustost telle que telle, se sert de l'une des sentences d'Epicurus, en laquelle il dit, que toutes les apprehensions et imaginations que nous donnent les sentimens sont veritables : car si deux hommes qui diront, l'un ce vin est rude, l'autre ce vin est doulx, ny l'un ny l'autre ne ment en son sentiment : pourquoy est-ce que le vin sera plustost rude que doulx? Lon verra bien souvent qu'un mesme baing, l'un le trouvera chaud, l'autre le trouvera froid, par ce que l'un commandera que lon y verse de l'eau froide, l'autre de la chaude. Lon dit qu'il y eut une dame Lacedæmoniene qui alla pour visiter Berenice, la femme du roy Dejotarus, mais quand elles furent près l'une de l'autre, elles se tournerent incontinent arriere, l'une abhorrissant la senteur du beurre, l'autre du parfum. Si doncques le sentiment de l'un n'est point plus veritable que le sentiment de l'autre, il est aussi vray semblable que l'eau n'est point plus chaulde que froide, et que le parfum et le beurre ne sont point plustost bien odorans que puants : car si quelqu'un dit qu'il sera un à l'un, et autre à l'autre, sans y penser il affermera qu'il sera l'un et l'autre tout ensemble. Et puis ces proportions et convenances des pores ou petits pertuits des sentiments dont ils babillent tant, et les diverses meslanges des semences qu'ils disent estre esparses par toutes les saveurs,

odeurs et couleurs, ne conduisent elles pas manifestement les choses à n'estre point plustost unes qu'autres? Car ceux qui pensent que le sentiment se trompe et qu'il mente, par ce qu'ils voyent de contraires evenements en ceux qui usent de mesmes objects, ils sauvent ceste objection en enseignant que toutes choses estants meslées et confuses ensemble, l'une est neantmoins plus sortable et plus convenable à l'un, et l'autre à l'autre : au moien de quoy il ne se fait pas attouchement ny comprehension d'une mesme qualité, ny l'objeet n'emeut pas egalement tous de toutes ses parties, ains rencontrant chascun seulement celles ausquelles il a le sentiment proportionné, ils ont tort d'opiniastrer que la chose soit colorée ou non, blanehe, ou non blanche, pensans establir leurs sentimens en destruisant ceux des autres : là où il ne fault pas ny combatre contre les sentimens, par ce que tous touchent à quelque qualité (chascun puisant, comme d'une vive et large fontaine, de ceste confuse meslange, ce qui luy est sortable et convenable) ny accuser le tout en touchant seulement à des parties, ny estimer que tous doivent souffrir une mesme chose, attendu que l'un souffre par une qualité et puissance, et l'autre par une autre. Fault il donc maintenant douter qui sont ceux qui mettent en avant ceste opinion, que les choses ne soient point plustost telles qu'autres, sinon ceux qui tiennent que tout ce qui est sensible soit une meslange composée de toutes qualitez ensemble, comme un instrument d'orgues où il y a de tous jeux? Ils confessent, que

toute regle, toute touche, et toute certitude de juger est perdue, s'il n'y a pas un object sensible qui soit pur et simple, ains que chascun en soit plusieurs.

IX. Voyez à ce propos ce que Polyænus au convive d'Epicurus discourt et dispute de la chaleur du vin : car il luy demande, Dis tu Epicurus, que le vin n'eschauffe pas? Quelqu'un respond, N'afferme pas que universellement le vin eschauffe, mais bien que telle quantité de vin eschauffe un tel. Et puis y adjoustant la cause, il allegue les espanchemens et dispersions des atomes, et les compressions et conjonctions des autres, quand le vin se vient à mesler avec le corps : Et puis il y adjouste ceste conclusion, Universellement doncques ne fault il pas dire que le vin eschauffe, mais bien d'une telle nature ainsi disposée, et en telle quantité, et qu'une autre en telle quantité, il la refroidit. Car en tel amas il y a des natures et complexions, desquelles il se composeroit du froid, si besoing estoit, et estants conjoinctes à d'autres, elles rendroient une vertu refrigerante. Voylà pourquoy se trompent les uns disans le vin estre universellement eschauffant, et les autres universellement refroidissant. Celuy donc qui dit estre deceus et trompez plusieurs qui tiennent que ce qui eschauffe soit eschauffant, et ce qui refroidit soit refroidissant, luy mesme se trompe, s'il ne pense qu'il s'ensuit de ce qu'il dit, que une chose n'est point plus telle qu'une autre. Il adjouste puis après, que bien souvent le vin entrant dedans un corps n'y porte ny vertu ny eschauffante ny refroidissante,

ains que estant remuée et agitée la masse du corps, et se faisant une transposition des parties, les atomes qui produisent le chaud s'assemblent maintenant en un, et pour leur multitude apportent une chaleur et inflammation au corps: et maintenant au rebours se desassemblants, ils refroidissent.

X. Mais encore est il tout manifeste, qu'il s'est avancé jusques à dire, que ce que lon appelle et que lon estime amer, doux, purgeant, dormitif, lumineux, que nul de toutes ces choses n'a une entiere et parfaitte qualité et proprieté de produire tels effects, ny de faire plustost que de souffrir, quand ils sont dedans les corps, mais qu'ils y prennent autre et autre temperature et difference. Car Epicurus mesme en son second livre alencontre de Theophraste, disant que les couleurs ne sont pas attachées aux corps, ains qu'elles s'y engendrent, selon certaines situations et positions à la veuë de l'homme: « Par ceste « raison, dit il, le corps n'est point plustost coloré « que sans couleur ». Et un peu au dessus, de mot à mot il escrit ainsi, « Mais sans cela je ne sçay com« ment on peult dire que ces corps qui sont en tene« bres aient couleur, combien que bien souvent l'air « egalement tenebreux, estant espandu alentour, les « uns distinguent les diversitez des couleurs, les au« tres ne les apperçoivent point, à cause de l'imbe« cillité de leur veuë: et puis entrans dedans une « maison tenebreuse et obscure, nous ne voions d'ar« rivée nulle diversité de couleur, et quand nous y « avons un peu esté, nous en voions. Parquoy il

« fauldra doncques dire, que chasque corps ne sera « point plustost coloré, que non coloré. Or si la cou-« leur est relative, et a son estre du regard d'autre « chose, aussi l'est donc le blanc, et le bleu aussi : et « si les couleurs le sont, aussi le seront le doux et « l'amer, tellement que lon pourra veritablement af-« fermer de toute qualité, qu'elle ne sera point plus « tost telle que non telle, car elles le seront à ceulx « qui seront ainsi disposez, et à ceulx qui ne le seront « pas, aussi ne seront elles pas telles ». Colotes donc respand sur soy mesme, et sur son maistre, le bourbier et la fange, où il dit que sont embourbez ceux qui tiennent, que les choses ne sont point plus tost telles que telles.

XI. Mais est-ce en cela tant seulement, que, comme dit le commun proverbe,

Tout ulceré il veult guarir les autres?

Non certainement, ains encore beaucoup plus en sa seconde reprehension, il chasse sans s'en prendre garde, Epicurus avec Democritus hors de ceste vie. Car il met en avant que Democritus dit, que les atomes sont aux sentiments couleur, sont doux, sont amers par certaine ordonnance. Et que celuy qui use de ceste raison là, et tient ceste opinion, ne sçauroit luy mesme imaginer, s'il est mort ou vif. Je ne sçay que contredire à ce propos là, mais bien dis-je que cela est autant inseparable des sentences et doctrines d'Epicurus, comme eulx disent que la figure et le pois sont inseparables des atomes. Car qu'est ce que

dit Democritus? Qu'il y a des substances en nombre infiny qui s'appellent atomes, par ce qu'elles ne se peuvent diviser, differentes toutefois, sans qualité quelconque, impassibles, qui se meuvent, disperses çà et là en vuide infiny, et quand elles s'approchent les unes des autres, ou qu'elles s'assemblent et conjoignent, que de tels assemblements l'un apparoist eau, l'autre feu, l'autre arbre, l'autre homme, et que tout est atomes, qu'il appelle aussi idées, et qu'il n'est rien autre, par ce qu'il ne se peult faire generation de ce qui n'est pas, comme aussi ce qui est ne peult devenir rien, par ce que les atomes sont si fermes, qu'ils ne peuvent ne se changer et alterer, ny souffrir. Parquoy il ne se peult faire couleur de ce qui est sans couleur, ny nature ou ame de ce qui est sans qualité et sans ame.

XII. Democritus doncques est reprehensible en ce qu'il ne confesse pas ce qui advient aux principes, ains suppose des principes ausquels cela advient. Car il ne falloit pas supposer les principes immuables, ou bien en le supposant ne s'appercevoir pas que toute qualité s'en alloit quant et quant : Et de le nier après que lon s'apperçoit de l'absurdité qui s'en ensuit, c'est une impudence très grande.

XIII. Epicurus dit, qu'il suppose bien les mesmes principes que fait Democritus, mais qu'il ne dit pas que le doux, le blanc, et les autres qualitez, soient par certaine ordonnance. Or s'il ne confesse pas qu'il die ce que toutefois il dit, ce n'est que sa coustume de faire : car c'est comme quand il oste la provi-

dence divine, et neantmoins il dit, qu'il laisse la pieté et devotion envers les dieux : et disant que pour la volupté il choisit l'amitié, toutefois que pour ses amis il endure de très griefves douleurs, et qu'il suppose que l'univers est infiny, et toutefois il ne tollit pas le hault et le bas (1)....... Mais ce n'est pas comme quand on boit l'un à l'autre à la table, où vous pouvez, prenant la couppe, boire tant que bon vous semble, et puis rendre le demourant : ains aux propos d'un sage philosophe il se fault bien souvenir de ceste notable sentence : « Les principes n'estants pas necessaires, les fins et consequences en « sont necessaires ». Il n'estoit doncques pas necessaire de supposer, ou pour mieux dire de desrober à Democritus, que les atomes soient les principes de l'univers : ou bien après avoir supposé ceste doctrine, et s'estre pleu et glorifié des premieres vray-semblables et belles apparences d'icelle, il fault après aussi avaller ce qu'il y a de fascheux, où il fault monstrer comment des corps qui n'ont aucune qualité peuvent apporter aux autres toutes sortes de qualitez, par s'assembler et se conjoindre ensemble seulement. Comme, pour prendre la premiere venuë en main, celle que nous appellons chaleur, dont est elle venuë, et comme s'est elle engendrée ès atomes, s'ils n'avoient point de chaleur quand ils sont venus, ny ne sont devenus chauds après s'estre joincts ensemble ? Car l'un presuppose qu'ils eussent quelque qualité, et

(1) Je crois qu'il ne manque rien. *C.*

l'autre qu'ils fussent idoines à en recevoir. Et vous dittes qu'il ne fault pas dire, que l'un ne l'autre convienne aux atomes, d'autant qu'ils sont incorruptibles : Comment donc Platon, Aristote, Xenocrates, ne produisent ils pas de l'or de ce qui n'est pas or, et de la pierre de ce qui n'est pas pierre, et plusieurs autres choses des quatre premiers simples corps? Ouy bien. Mais avec ces corps concourent incontinent aussi les principes à la generation de chasque chose, portans quant et eulx de grandes contributions, c'est à sçavoir les premieres qualitez qui sont en eulx, puis quand viennent à s'assembler et joindre en un, le sec avec l'humide, le froid avec le chaud, le ferme avec le mol, c'est à dire, corps agents avec autres aptes à souffrir et à recevoir toute alteration et mutation, alors se fait la generation en passant d'une temperature en une autre. Là où l'atome estant seul est privé et destitué de toute qualité et force generative, et quand il vient à se rencontrer avec les autres, il ne peult faire qu'un bruit et un son, à cause de sa dureté et fermeté, et non autre accident. Car ils frappent et sont frappez tousjours, ne pouvans par ce moien composer ny faire un animal, une ame, ou une nature, mais non pas seulement un monceau ny un tas d'entre eulx mesmes, attendu qu'ils se heurtent et se desemparent l'un d'avec l'autre.

XIV. Mais Colotes, comme s'il parloit à quelque roy ignorant des lettres, attache derechef Empedocles en ce qu'il dit,

Je diray plus, il n'y a geniture

Entre mortels, vie, mort, ny nature,
Ains seulement meslange et union,
Puis des meslez après desunion,
Ce que nature ont appellé les hommes.

Je ne voy point, quant à moy, comment cela repugne et contrarie à la vie ny au vivre, mesmement à ceux qui estiment qu'il n'y a point de generation de ce qui n'est pas, ny de corruption de ce qui est, mais que l'assemblée et union des choses qui sont, s'appelle generation, et la dissolution et desunion se nomme mort et corruption. Car qu'il ait pris nature pour generation, et qu'il l'entende ainsi, luy mesme l'a declaré, quand il a opposé la nature à la mort : et si ceulx ne vivent pas, ny ne peuvent vivre, qui mettent la generation en l'union, et la mort en la desunion, que font ces Epicuriens icy autre chose? Combien qu'Empedocles collant et conjoingnant les elements ensemble, par chaleurs, mollesses et humiditez, encore leur donne il aucunement mixtion et composition unitive : mais ceulx qui chassent et poulsent ensemble les atomes qu'ils disent estre immuables et impassibles, ils ne composent rien provenant d'iceulx, mais bien font ils plusieurs et continuels battements d'eulx.

XV. Car l'entrelassement empeschant la dissolution, augmente davantage le froissement, et le conquassement, de maniere que ce n'est ny mixtion ny attachement et collement, ains une combustion et combat qu'ils appellent selon eulx, generation. Et si

les atomes maintenant se reculent pour le choc qu'ils ont donné, maintenant se raprochent après le coup passé, ils sont plus que le double du temps arriere les uns des autres, sans se toucher ny approcher, tellement qu'il ne se sçauroit rien composer d'eulx, non pas corps mesmes sans ame : mais le sentiment, l'ame, l'entendement et la prudence, il n'est homme qui peust seulement penser ny imaginer, comment ils se pourroient former d'un vuide, et des atomes, lesquels ny à part quant à eulx, n'ont qualité quelconque, ny passion ou alteration aucune, quand ils sont assemblez ensemble, attendu mesmement que cest assemblement n'est point une incorporation, et attachement ou liaison, ains un battement et un rejaillissement : de maniere que selon la doctrine de ces gens icy, le vivre vient à estre osté, et l'estre animal, attendu qu'ils supposent des principes vuides impassibles, invisibles, et encore ne pouvans admettre ny recevoir mixtion ou incorporation aucune. Comment doncques est-ce qu'ils admettent et laissent la nature, l'ame, l'animal? Tout ainsi comme ils laissent le jurement, la priere, le sacrifice et l'adoration des dieux, ainsi comme ils l'adorent de bouche et de parole, en les nommant et feignant seulement, ce que par leurs principes, et selon leurs doctrines ils ostent et abolissent totalement : ainsi que lon appelle ce qui est né la nature, et ce qui est engendré, la generation, comme ordinairement on nomme le bois mesme, la coupe et façon de bois : ou consonance

et accord, les voix accordantes et consonantes. D'où luy est venu en l'entendement d'objicer de telles paroles à Empedocles?

XVI. « (1) Quel tort faisons nous à vous autres (2), « si nous avons soing de nous mesmes, et si nous « appetons certaines choses, et nous gardons de cer« taines autres? Car nous ne sommes pas vous autres, « ny ne vivons pas pour les autres ». Mais on luy pourroit dire: N'ayes pas de peur, Colotes mon amy, il n'y a personne qui t'empesche que tu n'ayes soing de toymesme, enseignant que la nature de Colotes, c'est Colotes luy mesme, et non autre chose, ny que vous n'appetiez certaines choses: mais ces choses là sont les voluptez, en monstrant que ce n'est pas la nature des tartes, ny des marchepans, ny des senteurs, ny de l'amour que vous appetez, ains ce sont tartes mesmes, et parfums, et femmes. Car le grammairien qui dit, la force d'Hercules, il ne nie pas pour cela Hercules, ny ceulx qui disent que consonances ou opinions sont seulement prolations, ne disent pas pour cela que les sons et les apparences ne soient pas, veu que quelques uns ostants et abolissans l'ame et la prudence, ne semblent pas abolir ny le vivre, ny l'estre prudent.

XVII. Et quand Epicurus dit, la nature des choses

(1) Lisez: « Pourquoi nous donnons-nous de la peine pour nous« mêmes? Pourquoi appétons-nous certaines choses, et nous gar« dons-nous de certaines autres? car nous ne sommes pas nous« mêmes, ni ne vivons pas avec les autres. » *C.*

(2) Grec: dit Colotes.

est le corps et le lieu d'iceux, le prenons nous comme s'il vouloit dire, que la nature fust autre chose que les choses qui sont, comme la nature du vuide, le vuide mesme, comme certainement la nature de l'univers, l'univers mesme? Et si quelqu'un luy demandoit, Que dis tu Epicurus, que cecy est le vuide, et cela est la nature du vuide? Non certes, dira il. Mais ceste communication de noms l'un pour l'autre, n'est elle point en usage par loy et coustume, ou non? Je le confesse.

XVIII. Qu'a doncques fait Empedocles autre chose, qu'enseigner que la nature n'est autre chose que ce qui naist, ny la mort autre chose que ce qui meurt? Mais comme les poëtes bien souvent en langage figuré, formans comme une image, disent,

Là demouroit querelle, trouble, et noise,
Là cœur maling, et volonté mauvaise:

aussi appellent plusieurs generation et corruption, l'assemblement et desassemblement des choses. Mais tant s'en fault qu'il ait remué et osté ce qui est, ne qu'il contrevienne à ce qui evidemment apparoist, qu'il ne jette pas une seule parole hors de l'accoustumé usage, ains en ostant toute la fraude figurée qui pourroit nuire et porter dommage aux choses, il rend de rechef l'accoustumée et ordinaire signification aux mots en ces vers,

Meslez ensemble ores un homme ils font,
Ores des bois et des bestes ils sont,
Ou des oyseaux, et cela est nature:

Puis se venant à rompre la joincture,
Le depart d'eulx s'appelle triste mort.

Toutefois je dis moy mesme que Colotes alleguant cela, n'entend pas qu'Empedocles n'oste pas les hommes, les bestes, les buissons, ny les oyseaux qu'il dit estre composez des elements meslez ensemble : et enseignant comment se trompent ceulx qui accusent et appellent ceste composition là, nature et vie : et ceste dissolution infortune malheureux, et mort evitable : il n'a pas osté le moien d'user des paroles accoustumées touchant cela. Quant à moy il me semble qu'Empedocles ne remue point en ces lieux-là la façon de proferer et prononcer par paroles, ains realement estre en different de la generation des choses qui sont, que les uns appellent nature. Ce qu'il monstre manifestement par ces vers,

Fols, ignorants, de loing pas ils ne voient,
Qui pouvoir rien venir en estre croient
Qui paravant ne fust aucunement,
Ou bien périr de tout entierement.

Car ces vers là crient assez hautement à ceulx qui ont des aureilles, qu'il ne tollit pas la generation, ains la procreation de rien, ny la corruption, ains la totale destruction, c'est à dire, reduction à rien. Car à celuy qui ne voudroit pas si sauvagement et si sottement, ains plus doucement calomnier, les vers qui suivent après donneroient occasion colorée de charger Empedocles au contraire, là où il dit,

L'homme de sens et de bon jugement
Ne mettra point en son entendement,
Que tant qu'il vit cela vie il appelle,
Là où de biens et de maux, pesle mesle,
Tant il essaye, et qu'il n'ait esté rien,
Avant que fust formé son corps terrien :
Ou retourner qu'il s'en doive à non estre,
Dissoulte estant cette masse terrestre.

Ces termes là ne sont pas d'homme qui nie que ceux qui sont nez, et qui vivent, ne soient pas, ains plus tost qui pense que ceulx qui ne sont pas encore nez soient, et aussi ceulx qui sont des-jà morts. Et generallement aussi ne reprend pas Colotes cela, ains il dit, que selon luy nous ne serions jamais blecez ny jamais malades. Et comment est il possible que celuy qui dit, que les hommes sont devant leur vie et après leur mort, et que durant leur vie ils ont beaucoup de biens et de maux pesle mesle, ne leur laisse pas le pouvoir souffrir? Mais à qui doncques est-ce qu'il s'ensuit qu'on ne puisse estre ny blecé ny malade? C'est à vous autres qui estes composez d'atomes et du vuide, car ny l'un ny l'autre, ce dittes vous, n'a sentiment. Et pour cela encore non force : mais qui pis est, il ne vous demeure rien qui face volupté, par ce que les atomes ne reçoivent point les choses qui sont aptes à la faire, et le vuide ne peult souffrir d'elles.

XIX. Mais pource que Colotes a voulu incontinent après Democritus enfouir et enterrer Parmenides, et que remettant un peu la defense de Parmenides, j'ay

entre-deux compris un peu celle d'Empedocles, par ce qu'elle me sembloit estre plus adherente et tenante d'une suitte aux premieres reprehensions : revenons maintenant à Parmenides. Colotes dit qu'il a mis en avant des honteuses et villaines inventions sophisticques, et toutefois par ses sophisteries ce personnage là n'a point rendu l'amitié moins honorée, ny la concupiscence des voluptez plus audacieuse et effrenée. Il n'a point osté à l'honnesteté la proprieté d'attraire à soy, ny d'estre venerable et recommandable de soy. Il n'a point perturbé les opinions que lon doit avoir des dieux : ains aiant dit, que le tout est un, je ne voy pas comment pour cela, il vous empesche de vivre. Car quand Epicurus mesme dit, que le tout est infiny, qu'il n'est point engendré, ny point perissable, qu'il ne peult croistre ny diminuer, il parle de l'univers, comme d'une seule chose. Et au commáncement du traitté de ceste matiere, aiant dit, que la nature de l'univers consiste ès petits corps indivisibles, qu'il appelle atomes, et au vuide, il fait la division, comme d'une chose en deux, dont l'une à la verité n'est point subsistante, aussi l'appellez vous impalpable, vuide, sans corps, de maniere qu'en ceste sorte, le tout vient à vous estre aussi un, si vous ne voulez user de vaines paroles et vuides de sens, en parlant du vuide, en combattant en vain alencontre des anciens. Mais, les corps atomes (direz vous) sont en quantité infinie, selon l'opinion d'Epicurus, et est chasque chose qui nous apparoist composée d'iceulx. Or voy maintenant quels princi-

pes donc vous supposez de la generation, l'infiny et le vuide, dont cestuy-cy est sans action, sans passion et sans corps, et celuy là est desordonné, sans raison, incomprehensible, se confondant et dissolvant soymesme, par ce qu'il ne peult estre contenu, compris, ny limité.

XX. Mais Parmenides n'a osté ny le feu ny l'eau, ny les rochers et precipices, ny les villes, comme dit Colotes, qui sont basties et habitées tant en Europe, comme en Asie, attendu qu'il dit que le monde est Jupiter: et que meslant les elements, et le lumineux et le tenebreux, de ces choses, et par ces choses il compose tout ce qui est au monde. Car il a beaucoup escrit de la terre, et du ciel, du soleil et de la lune, et des astres, et a parlé de la generation des hommes, et comme ancien philosophe, il n'a rien laissé en nature, dont il n'ait parlé et escrit sa doctrine propre, non point empruntée d'ailleurs, ((1) et n'a point fait de difference entre les communes et principales sentences.)

XXI. Davantage il a le premier devant tous autres, et devant Socrates mesme, entendu qu'en la nature il y a une partie subjecte à l'opinion, et une autre intelligible : et celle qui est soubs l'opinion inconstante, vagabonde et errante en plusieurs passions et plusieurs mutations, subjecte à diminution et augmentation, et à estre autrement et autrement disposée, et non pas tousjours d'une sorte, ny envers un

(1) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

mesme. Et quant à la partie intellectuelle, c'est tout une autre espece.

Constante, entiere, et non point generable,

comme il dit, tousjours semblable à soy mesme, et perdurable en estre. Colotes calomniant cela, en s'attachant aux paroles non pas aux choses, et en oppugnant ce propos, non de fait mais de paroles, il afferme que Parmenides oste et subvertit toutes choses egalement en un mot, supposant que tout soit un: mais au contraire il ne tollit ny l'une ny l'autre partie de la nature, ains rend à chascune ce qui luy appartient, et qui luy est convenable. Car il met l'intelligible en l'espece ou idée de l'un, et de ce qui est, disant qu'il est proprement, parce qu'il est eternel et incorruptible: et un, parce qu'il se ressemble tousjours à soy mesme, et ne reçoit point de diversité: et au reng de l'incertain, desordonné, et tousjours mouvant, ce qui est subject au sentiment: desquelles deux parties chascune a son propre jugement en l'ame,

Verité l'une et certaine science,

qui concerne ce qui est intelligible, et tousjours d'une mesme sorte egalement:

L'autre doubteuse opinion humaine,
Dont la foy n'est pas seure ny certaine,

par ce qu'elle verse en choses qui reçoivent toutes sortes de diversitez et de mutations, et de passions:

et toutefois comment eust il laissé le sentiment et l'opinion, s'il n'eust quant et quant laissé ce qui est opinable et sensible? On ne le sçauroit maintenir. Mais pource qu'à ce qui est veritablement appartient le demourer en estre, et que les choses sensibles tantost sont, et tantost ne sont pas, ains passent tousjours d'un estre en un autre, et changeant perpetuellement, de maniere qu'elles meritent plus tost une autre appellation que celle de l'estre. Ce propos là de dire que tout soit un, n'est pas oster la pluralité des choses sensibles, ains est monstrer la difference qu'il y a d'icelles avec les intelligibles.

XXII. Laquelle difference Platon au traitté des Idées voulant encore plus declarer, donne une prise à Colotes. Et pourtant me semble il raisonnable de prendre tout d'un train de reng ce qu'il a aussi dit alencontre de luy.

XXIII. Mais premierement nous considererons la diligence, et le grand et profond sçavoir (1) de ce philosophe Platon, attendu qu'Aristote, Xenocrates, Theophrastus, et tous les Peripateticques ont suivy sa doctrine. Car en quelle partie inhabitable du monde est-ce que tu as, Colotes, escrit ton livre, où tu as compris toutes ces reprehensions contre tels personnages, dont tu n'as jamais leu les œuvres, ny pris en main les livres d'Aristote du ciel et de l'ame, ny ceux de Theophrastus contre les naturels, ny le Zoroastres

(1) Lisez: « de ce philosophe qui dit qu'Aristote, Xénocrate, « Théophraste et tous les péripatéticiens ont suivi la doctrine de « Platon. » *C.*

d'Heraclitus, celuy des enfers, celuy des doubtes naturelles, celuy de Dicæarchus de l'ame, en tous lesquels livres ils contredisent et repugnent ès plus grands et principaux poincts de la physique à Platon? Et mesme le prince des autres Peripateticques Straton ne convient pas mesme en toutes choses avec Aristote, et a toutes contraires opinions à celles de Platon, touchant le mouvement, touchant l'entendement, de l'ame, de la generation : en fin il tient que le monde n'est point un animal et que ce qui est selon nature suit ce qui est selon fortune, parce que le cas fortuit a donné le commancement, et puis tous les effects naturels en ont esté parachevez après. Quant aux idées, touchant lesquelles Aristote reprend Platon, remuant ceste matiere à tout propos, alleguant toutes doubtes alencontre en ses livres des Ethicques, de la Physique (1), plus opiniastrement que philosophiquement, comme il semble à beaucoup de gens, comme s'estant proposé d'abaisser et mespriser la philosophie de Platon, tant il est loing de la vouloir ensuivre. Quelle impudente temerité doncques est-ce, que n'aiant pas sçeu ne veu ce que ces personnages ont escrit, et quelles ont esté leurs opinions, aller controuver ce qu'ils n'ont jamais escrit ne pensé, et en se faisant à croire qu'il reprouve et refute les autres, produire une preuve escrite de sa main propre, qui l'argue et le convainct luy mesme d'ignorance et de temeraire et effrontée impudence, en disant que

(1) Ajoutez : « et dans ses dialogues exotériques. » *C.*

ceux qui contredisent à Platon luy consentent, et que ceux qui luy repugnent le suyvent?

XXIV. Platon, ce dit il, escrit, que les chevaux pour neant estoient chevaux, et les hommes aussi. Et en quels œuvres de Platon est-ce que Colotes a trouvé cela caché? Car quant à nous nous lisons en tous ses livres, que les chevaux sont chevaux, et les hommes hommes, et que le feu est par luy estimé feu, par ce qu'il tient que chascune de ces choses est sensible et subjette à l'opinion.

XXV. Mais ce beau Colotes icy, comme celuy qui ne sçait rien en philosophie, a pensé que ce fust une mesme chose et tout un de dire, L'homme n'est point, et L'homme est ce qui n'est point. Mais Platon estime qu'il y a merveilleusement grande difference entre n'estre point du tout et estre ce qui n'est point, par ce que le premier emporte l'aneantissement et abolissement de toute substance, et l'autre monstre la difference qu'il y a entre ce qui participe, et qui est participé, laquelle difference les suivants qui sont venus depuis ont distingué en genres, especes, differences, propres et communes qualitez et accidents seulement, et ne sont point montez plus hault, tombans en plus raisonnables doubtes et difficultez. Mais il y a proportion entre ce qui participe et qui est participé, comme de la cause à la matiere, de l'original à l'image, et de la puissance à la passion. En quoy principalement differe ce qui est par soy et tousjours mesme, de ce qui est autre, et non jamais d'une mesme sorte, par ce que l'un ne fut jamais qu'il ne

fust, ny ne sera jamais qu'il ne soit, et à ceste cause il est veritablement et totalement subsistant : et l'autre, ce qu'il n'a pas de soy, ains le participe et le prend d'ailleurs, encore ne l'a il pas ferme et constant, ains en sort par son imbecillité, par ce que la matiere en l'espece glisse et coule tousjours, et reçoit plusieurs passions et plusieurs mutations envers l'image de la substance, tellement qu'elle remue et branle tousjours. Tout ainsi donc, comme celuy qui dit que Platon n'est pas l'image de Platon, il n'oste pas le sentiment ny la substance de l'image, ains monstre la difference de ce qui est par soy, et d'un autre qui est au regard de celuy là : aussi n'ostent ny la nature, ny l'usage, ny le sentiment des hommes, ceulx qui disent que chascun de nous est par participation de l'idée d'une commune substance, l'image de ce qui nous baille sa similitude à la nostre naissance. Car ny celuy qui dit que le feu n'est pas le fer rouge de feu, ny la lune le soleil, ains comme dit Parmenides :

Flambeau portant sa lumiere empruntée
A l'environ de terre la nuictée,

ne tollit pas l'usage du fer, ny la nature de la lune, s'il ne disoit que ce n'est pas un corps, et qu'il n'est pas enluminé, alors il contrediroit aux sentiments, comme celuy qui ne laisse ny corps, ny animal, ny generation, ny sentiment : mais celuy qui par opinion imagine que ces choses là ne subsistent que par participation, et combien elles sont esloingnées et dis-

tantes de ce qui tousjours est, et qui leur baille l'estre, il n'omet ny ne laisse pas pour cela le sensible, ains dit que l'intelligible est, ny ne tollit et abolit pas les effects qui se font et qui se voyent en nous, ains monstre à ceux qui le suivent qu'il y en a de plus fermes et de plus stables quant à l'essence, par ce qu'elles ne naissent ny ne perissent point, ny ne souffrent aucunement, et enseigne en touchant la difference plus purement par les noms, à nommer les unes naissantes, les autres subsistantes. Et le mesme entrevient aussi aux modernes, lesquels privent de l'appellation de subsistance plusieurs grandes choses, comme le vuide, le temps, le lieu, et generalement tout le genre entier des dicts, où sont comprises toutes choses vrayes, qui sont et ne sont, et toutefois ils en disent aucunes estre, et en usent tant en la vie qu'en la philosophie, comme de choses subsistantes et existantes. Mais je demanderois volontiers à nostre accusateur, si en leurs affaires ils n'apperçoivent pas eux mesmes ceste difference, par laquelle aucunes choses sont permanentes et immuables de leurs substances, comme ils disent que les atomes en tous temps sont tousjours d'une mesme sorte, à cause de leur impassibilité et dureté, et les composez d'iceux sont tous flexibles, muables, naissans et perissans, d'autant que infinies images s'en departent tousjours et en sortent, et autres infinies, comme il est vraysemblable, y recoulent de l'air environnant, et remplissent ce qui estoit diminué de la masse qui se diversifie et se transvase ainsi par ceste permuta-

tion, attendu mesmement que les atomes qui sont au fond et au cœur de la masse ne peuvent jamais cesser de se remuer ny de s'entrechocquer les uns les autres, comme ils disent eulx mesmes. Ainsi y a il entre les choses une telle difference de substance.

XXVI. Et neantmoins Epicurus est plus sage et plus docte que Platon, en ce qu'il appelle toutes choses egalement subsistantes, le vuide impalpable et le corps solide, les principes et les composez : et qu'il estime que l'eternel participe de commune et non propre substance avec ce qui naist, et ce qui est immortel avec ce qui se corrompt, et les natures impassibles, perdurables et immuables, et qui ne peuvent jamais decheoir ny estre privées de leur estre, et celles cy qui ont leur estre en souffrir et en changer, et qui jamais ne demeurent en un mesme estat. Mais quant bien Platon auroit merité le plus justement du monde d'estre condamné d'avoir failly en cela, encore ne fauldroit il qu'il fust condamné envers ces messieurs icy qui parlent plus correctement et plus elegamment, sinon que pour avoir confondu les noms, et improprement parlé, non pas pour avoir osté les choses, ny pour nous avoir tiré hors de la vie, pour ce qu'il auroit appellé les choses naissantes, et non pas existentes comme ceux-cy.

XXVII. Mais pource que nous avons passé par dessus Socrates après Parmenides, il le nous fault reprendre. Colotes doncques a commancé d'entrée, comme lon dit en commun proverbe, à remuer celuy de la ligne sacrée, et en aiant recité comme Che-

rephon avoit apporté un oracle de Delphes touchant Socrates que nous sçavons tous, il dit ainsi : « Or quant « à tout ce narré de Cherephon, pour ce qu'il est fort « fascheux, plein de faulseté, et sophistique, nous le « laisserons là ». Platon doncques est aussi fascheux qui l'a couché par escript, à fin que je ne die rien des autres : et encore plus fascheux les Lacedæmoniens qui ont celuy de Lycurgus entre leurs plus anciennes et plus authentiques incriptions. Aussi fut ce une feinte sophistique, que l'oracle de Themistocles, par lequel il persuada aux Atheniens d'abandonner leur ville, et desfeit en bataille navale le barbare Xerxes. Aussi sont fascheux tous les anciens legislateurs et fondateurs des Grecs, qui ont estably la plus part des temples, sacrifices et festes par response de l'oracle Pythique.

XXVIII. Mais s'il est ainsi que l'oracle apporté de Delphes touchant Socrates, homme ravy de zele divin à la vertu, par lequel il est appellé et declaré sage, soit fascheux, feint et sophistique, de quel nom appellerons nous voz cris, voz bruits, voz hurlements, voz plaudissements, voz adorations et canonisations dont vous exaltez et celebrez celuy qui vous incite et enhorte à voluptez continuelles, qui en une sienne missive à Anaxarchus, escrit en ceste sorte : « Quant à moy, je vous invite et convie à continuelles « voluptez, et non pas à vaines et inutiles vertus, et « qui n'ont que des esperances turbulentes de faicts « incertains ». Et toutefois Metrodorus escrivant à Timarchus luy dit, « Nous ferons quelque chose de

« beau et sur des beaux, prouveu que nous ne nous « laissions point plonger à des reciproques affections, « ains que nous retirans de ceste vie basse et terres- « tre, nous nous eslevions jusques aux veritablement « sainctes et divinement revelées cerimonies et mys- « teres d'Epicurus. » Et Colotes luy mesme escoutant un jour Epicurus qui discouroit des choses naturelles, soudain s'alla jetter à ses pieds luy embrassant les genoulx, et luy mesme Epicurus s'en glorifiant, l'escrit : « Car comme si tu eusses adoré ce que lors je « disois, il te prit soudainement une envie, qui ne « procedoit point de cause naturelle, de me venir, « prosterné en terre, ambrasser les genoulx, et d'user « de toutes les prehensions envers nous dont usent « ordinairement ceux qui adorent et qui prient les « dieux, tellement que tu feis que reciprocquement « aussi je te deifiay et adoray ». Je pardonne certainement à ceux qui disent qu'ils achetteroient, tout ce que lon voudroit, un tableau où ceste belle histoire fust depeinte, de l'un qui se prosternast à genoulx, et ambrassast les jambes de l'autre, qui mutuellement le contre adorast, et luy feist ses devotes prieres. Mais toutefois ce devot service, combien qu'il eust esté bien attiltré et composé par Colotes, ne receut pas le fruict condigne qu'il attendoit : car il ne fut pas declaré sage, ains luy fut dit seulement, « Va « t'en et te pourmene incorruptible, et nous repute « aussi semblablement incorruptibles ». Ces gens icy sachans bien en leurs consciences qu'ils ont usé de si folles paroles, qu'ils ont eu de tels mouvements, et

de telles passions, osent neantmoins encore appeller les autres fascheux. Et Colotes vrayement, aiant fait ces belles premisses touchant les sens naturels, que nous mangeons de la viande, et non pas du foin ny du fourrage, et que quand les rivieres sont grandes nous les passons à batteaux, et quand elles sont basses et faciles à passer nous les traversons à gué, il exclame puis après, « Tu usois bien de vaines paro-« les, ô Socrates, et tenois d'autres propos à ceux « qui parloient à toy, et faisois d'autres choses. »

XXIX. Mais je voudrois bien sçavoir : comment les propos de Socrates estoient vains et arrogants, veu qu'il disoit ordinairement qu'il ne sçavoit rien, mais qu'il apprenoit continuellement, et alloit enquerant et cherchant la verité. Mais si tu fusses tombé en tels propos de Socrates, comme sont ceux qu'Epicurus escrit à Idomeneus : « Envoye nous doncques « des premisses pour le traittement de nostre sacré « corps, pour nous et pour noz enfans ». Il me prent envie de te demander, de quels termes plus arrogants et plus insolents eusses tu peu user? Et toutefois que Socrates ne parlast autrement qu'il ne faisoit, il en baille de merveilleuses preuves en la battaille de Delium, et en celle de Potidée, ce qu'il feit durant le temps des trente tyrans, alencontre d'Archelaüs, envers le peuple : sa pauvreté, sa mort, ses deportemens en tous ces endroits là ne respondent ils pas aux propos et à la doctrine de Socrates? C'estoit là la vraye preuve, pour monstrer qu'il faisoit autrement qu'il ne parloit, si se proposant que la fin de l'homme

fust de vivre joyeusement, il a ainsi vescu. Voilà quant aux injures qu'il dit à Socrates.

XXX. Au demourant, il ne s'apperçoit pas qu'il se treuve luy mesme entaché du crime d'impieté qu'il luy objice : car l'une des sentences et propositions d'Epicurus est, Que personne ne se doit irrevocablement et immuablement rien persuader, sinon le sage. Or puis que Colotes n'estoit pas sage, après mesmes les adorations qu'il avoit faittes à Epicurus, qu'il face premierement ces questions et interrogatoires là siennes, comment est ce qu'il mange de la viande et non du foin, et pourquoy il vest alentour de son corps une robbe, et non alentour d'une colonne, veu qu'il ne se persuade pas irrevocablement que ce soit viande que la viande, ny robbe que la robbe. Et s'il fait cela, et ne passe pas les rivieres à gué quand elles sont grandes et grosses, et s'il fuit les serpens et les loups, ne se persuadant point irrevocablement, que rien de cela soit tel comme il semble, ains faisant chasque chose selon ce qui luy apparoist : l'opinion des sentiments n'empeschoit doncques non plus Socrates d'user semblablement de ce qui luy apparoissoit, car le pain n'apparoissoit point pain à Colotes, ne le foin foin, pour ce qu'il avoit leu les sainctes regles descendues du ciel d'Epicurus : ny Socrates pour sa vanité, ne prenoit point fantasie que du pain fust du foin, et du foin du pain, car ces sages icy ont les opinions et les propos meilleurs que nous. Mais le sentir et le recevoir impression en l'imaginative, est commun aussi bien aux ignorants comme

aux sages, par ce que cela procede de causes où il n'est point besoing de discours de raison. Mais la proposition qui dit, Que les sentiments naturels ne sont pas suffisans ne certains assez pour faire foy entiere, n'empesche pas que chasque chose ne nous apparoisse, ains nous en laissant user aux actions selon ce qui apparoist, elle ne nous permet pas d'y adjouster foy comme estants du tout en tout veritables et sans erreur : car il suffit qu'en ce qui est necessaire et utile à l'usage, il n'y a rien de meilleur. Mais quant à la science et de cognoissance et de perfection, qu'une ame de philosophe desire avoir de chasque chose, les sens ne l'ont pas. Et quant à cela, Colotes nous donnera encore occasion d'en parler ailleurs, car il objice ceste mesme objection à plusieurs autres.

XXXI. Au reste, ce en quoy il se mocque plus de Socrates, et le vilipende le plus, c'est de ce qu'il demande que c'est de l'homme, et fait le niais, dit-il, affermant qu'il ne le sçavoit pas bien, il appert que luy mesme qui s'en mocque n'a jamais pensé à cela : là où Heraclitus au contraire, comme aiant fait quelque chose de grand et digne, dit de soy, « Je me suis « cherché moy mesme ». Et des sentences qui sont escrites aux portes du temple d'Apollo en Delphes, la plus digne et plus divine semble celle là, « Cog« nois toy mesme ». Ce qui donna à Socrates occasion et commancement de doubter et enquerir de cela, ainsi comme Aristote le met en ses demandes Platoniques. Et cela semble ridicule et digne de moc-

querie à Colotes, et m'esbahis comment il ne se mocque aussi de son maistre mesme qui en fait autant, quand il escrit ou qu'il discourt de la substance de l'ame, et du principe du composé : car si ce qui est constitué des deux, comme ils veulent eux, de l'ame et du corps, est l'homme, celuy qui cherche la nature de l'ame, cherche consequemment aussi la nature de l'homme en son principal principe.

XXXII. Et qu'elle soit bien difficile à comprendre par la raison, mais par le sens exterieur de tout poinct incomprehensible, ne l'apprenons pas de Socrates, qui est un homme vain et disputateur sophistique, mais prenons le de ces sages icy, lesquels forgent et constituent la substance des facultez de l'ame en la chair, par lesquelles elle donne chaleur, mollesse et roideur au corps, de je ne sçay quoy de chaud et d'esprit aëré, et ne penetrent pas jusques à ce qui est le principal, ains demeurent las et recreus en chemin : mais ce dont elle juge, dont elle se souvient, dont elle aime et hait, et bref la raison qui prevoit et discourt, se faict puis après de je ne sçay quelle qualité qui n'a point de nom. Nous sçavons bien que c'est une confession d'ignorance qui a honte, faisant semblant de ne pouvoir nommer ce qu'elle ne peult entendre ny comprendre. Mais que cela leur soit pardonné, car ce n'est pas petite chose ny legere, ou facile à trouver et comprendre au premier venu, ains qui est enfoncée au fond de quelque lieu bien arriere et fort obscurement cachée, puis qu'il n'y a

entre tant de mots et de termes qui sont en usage, pas un qui la sceust expliquer ny monstrer.

XXXIII. Parquoy il fault doncques dire, que Socrates n'estoit point un sot ny un lourdault, qui alloit cherchant qui il estoit, mais plus tost ceux qui cherchent quelque autre chose devant celle là, dont la cognoissance est si necessaire et difficile à trouver: car à peine pourra il esperer de comprendre la science d'une autre chose, qui ne peult pas entendre la principale partie de soy mesme. Mais quant bien nous luy aurions confessé, qu'il n'y a rien si vain ne si inutile et fascheux, que de se chercher soy mesme, nous demandons quelle confusion y a il de la vie humaine en cela, ou comment est-ce que l'homme ne peult demourer en vie quand il vient à compter et discourir en soy mesme, Qui suis-je moy? Suis-je un suppost meslé et composé d'ame et de corps, ou plus tost une ame qui se sert et use du corps, comme un chevaucheur se sert d'un cheval, et non pas un suppost composé de cheval et d'homme? Ou bien si chascun de nous est la principale partie de l'ame, par laquelle nous entendons, nous discourons, nous faisons, et toutes les autres parties et de l'ame et du corps ne sont qu'organes et outils de celle puissance? Ou si totalement il n'y a point de propre substance de l'ame à part, ains est seulement la temperature et complexion du corps ainsi disposé, qu'il a la force et pnissance d'entendre et de vivre? Socrates en cela ne confond point la vie humaine, veu que tous les phi-

losophes naturels traittent ceste mesme matiere. Mais ce sont ces mauvaises questions et inquisitions qui troublent la republique sans dessus dessous, qui sont au Phædre, là où il dit, qu'il se fault examiner et considerer soy mesme, si lon n'est point une beste sauvage plus cauteleuse que ne fut (1) oncques le serpent Typhon, et plus audacieuse, et plus furieuse : ou bien un animal plus doulx et plus simple, participant de meilleure condition, et non superbe. Mais par ces discours et raisonnemens là il ne renverse point sans dessus dessous la vie de l'homme, mais il en dechasse la presumption et l'arrogance, et les orgueilleuses et enflées opinions et outrecuidances de soy mesme : car cela est le serpent Typhon que vous a bien imprimé en la teste vostre precepteur et maistre, en faisant la guerre aux dieux et aux hommes divins.

XXXIV. Après Socrates et Platon il prent a combatre Stilpon. Et quant à ses vrayes doctrines et bons discours dont il regentoit et gouvernoit soy mesme, son païs, ses amis: et quant aux princes qui l'aimoient et en faisoient estime, il n'en a rien escrit, ne combien il y avoit de magnanimité en son cœur, avec mansuetude, modestie et douceur, ains fait mention d'un petit mot qu'il dit en jouant et se riant des sophistes, et sans alleguer aucune raison alencontre, ny souldre l'arguce de ses objections, il excite une

(1) Les mots *le serpent* ne sont point dans le texte ; et Amyot a mis cela mal-à-propos ; Typhon en effet n'étoit point un serpent. C.

tragædie alencontre de Stilpon, et dit que la vie est ostée et subvertie par luy, d'autant qu'il dit, que l'un ne s'afferme point de l'autre : « Car comment, dit-il, « vivrons nous, si nous ne pouvons dire, Bon homme, « ny, Homme capitaine, ains qu'il nous faille dire à « part, Bon bon, et, Capitaine capitaine, ne, Dix « mille chevaulx, ny, Ville forte, mais Gens de che- « val gens de cheval, et Dix mille dix mille, et autant « des autres »? Et qui est l'homme qui pour cela ait pirement vescu? Et qui est celuy qui aiant ouy ce propos n'ait incontinent apperceu et entendu que c'est un dire d'homme qui se jouë galantement, et qui propose aux autres ceste question là de dialectique pour les exercer?

XXXV. Ce n'est pas un grand et dangereux scandale, Colotes, de ne dire pas, Homme bon, ny, Dix mille chevaux, mais bien de dire, que Dieu n'est pas Dieu, comme vous faittes vous autres, qui ne voulez pas confesser qu'il y ait un Jupiter presidant à la generation, ny une Ceres legifere, ny un Neptune arrosant les plantes. C'est ceste separation là de noms qui est pernicieuse, et qui remplit la vie d'un mespris, d'impieté, et d'une temerité : quand vous destachez les noms et appellations qui sont attachées aux dieux, vous abolissez quant et quant les sacrifices, les mysteres, les processions, les festes : car à qui sacrifierons nous le sacrifice nuptial, à qui offrirons nous le sacrifice de salut, les Bacchanales, le sacrifice des funerailles, ne laissans ny les presbtres Bacchanaux, ny les porte-torches, ny les sacrifices

que lon fait avant les semailles, ny les dieux sauveurs? Car cela touche aux principaux et plus grands poincts, estant l'erreur ès choses, et non pas ès paroles, ny en la tissure des propositions, ou en l'usage des termes.

XXXVI. Mais si c'est cela qui trouble et renverse la vie humaine, qui sont ceux qui pechent et faillent plus au langage que vous, attendu que vous dittes que les propositions sont la seule substance de l'oraison, et abolissez totalement l'estre des simples dictions, et laissans seulement ce qui est par composition, vous ostez ce pendant les choses particulierement entre deux signifiées, par lesquelles se font les apprentissages, les enseignements, les anticipations, les intelligences, les inclinations et les consentements, et tenez qu'elles ne sont du tout point?

XXXVII. Mais ce pendant le dire de Stilpon est tel, Si nous affermons le courir du cheval, il dit, que ce n'est pas tout un ce qui est affermé, que ce dont il est affermé, ains que la definition essentielle de l'Homme est autre que celle du Bon, et derechef que l'Estre cheval est autre chose que l'Estre courant : car si lon nous demande la definition de l'un et de l'autre, nous n'en rendons pas une mesme pour les deux, et pourtant que ceux là faillent qui afferment l'un de l'autre : Car si c'estoit tout un, Homme et Bon, et Cheval et Courir, comment est ce que le Bon s'afferme et d'une viande, et d'une drogue, et le Courir semblablement, d'un lyon et d'un chien? Et si c'est autre chose, adonc nous ne disons pas bien,

Bon Homme, et Cheval Court. Si en cela Stilpon s'abuse lourdement, ne laissant aucune liaison ny complexion de ce que lon dit estre en subject, ou affermé d'un subject avec le subject mesme, ains si chascun n'est parfaittement un avec ce dont il est dit, n'estimant pas qu'il s'en doive dire et affermer, au moins comme accident, s'offensant de quelques dictions, et s'opposant à l'accoustumance de parler, pour cela il ne renverse pas la vie humaine sans dessus dessous, ny les affaires, comme il est tout evident.

XXXVIII. Colotes doncques estant depestré des anciens se tourne aux philosophes de son temps, sans en nommer pas un, combien qu'il eust esté meilleur d'arguer aussi bien ces modernes là comme les anciens, par leur nom, ou bien ny les uns ny les autres. Mais luy qui tant de fois a passé Socrates, Platon et Parmenides par sa plume, monstre evidemment que c'est par couardise de ne s'oser attacher aux vivans, non par modestie et reverence, laquelle il ne portoit pas à ceux qui estoient plus excellens qu'eux : et veult, comme je me doubte, assaillir les Cyrenaïques les premiers, et puis après les academiques d'Arcesilaüs : car ceux-cy estoient ceux qui doubtoient de toutes choses, et ceux là mettans les passions et les imaginations en eux mesmes, estimoient que la foy procedente d'icelles n'estoit pas suffisante pour asseurer les choses, mais comme en un siege de ville abandonnans ce qui est au dehors, ils se sont enfermez dedans les passions, mettans, Il

semble : et n'asseurans pas du dehors, Il est. Et pourtant dit Colotes, qu'ils ne peuvent vivre ny user des choses. Et puis en se farçant, « Ceux-cy (dit-il) nient « que l'homme, le cheval, le mur, soient : mais qu'eux « deviennent mur, deviennent cheval, deviennent « homme, abusant en premier lieu malicieusement « des termes, comme font ordinairement les calom- « niateurs, car ils sont coustumiers de ce faire ».

XXXIX. Mais il falloit prendre le faict ainsi comme eux l'enseignent : car ils disent que devenir doulx, devenir amer, devenir lumineux ou tenebreux, se fait quand chasque chose a l'effect de ces passions là en soy, sans en estre distrait : mais si le miel est doulx, l'olivier amer, la gresle froide, le vin chaud, et l'air de la nuict tenebreux, il y a plusieurs animaulx, plusieurs choses et plusieurs hommes qui tesmoignent le contraire, les uns abhorrissans le miel, et les autres mangeans les branches de l'olivier, les autres estants bruslez par la gresle, et refroidis par le vin, et ne pouvans regarder le soleil, et voians bien la nuict. Parquoy l'opinion se contenant en ces passions se conserve sans faillir, mais quand elle sort dehors, en jugeant et prononçant des choses exterieures, elle se trouble bien souvent elle mesme, et combat contre d'autres, qui de mesmes objects prennent de contraires passions, et de differentes imaginations.

XL. Et Colotes ressemble proprement aux jeunes enfans, qui ne font que commancer à apprendre les lettres : car estants accoustumez de nommer les let-

tres gravées dedans des tablettes de bois, quand ils les voient escrites ailleurs, ils doubtent alors et se troublent : aussi luy, les propos qu'il louë et approuve ès escrits d'Epicurus, il ne les entend ny ne les recognoist point, quand ils sont dits par d'autres : car ceux qui disent que le sentiment est veritablement informé et moulé quand il se presente à nous une image ronde, et une autre rompuë, et neantmoins ne permettans pas que lon prononce que la tour est ronde, et la rame rompue, ils confirment que les passions sont les imaginations, mais ils ne veulent pas advouer et confesser que le dehors soit ainsi. Mais comme ceux là ne disent pas qu'ils soient cheval, ny mur, mais bien qu'ils soient emprai nts d'image de cheval et de mur : aussi est il necessaire de dire que la veuë s'imprime figure ronde et triangle à trois differents costez, mais non pas que la tour soit necessairement ronde ny triangle à differents costez, par ce que l'image dont la veuë est imprimée est rompue, et la rame dont procede l'image n'est pas rompue. Puis donc qu'il y a difference de la passion, avec le subject de dehors, ou il fault que la foy demeure en la passion, ou bien que l'estre qui est affermé par l'apparoistre soit argué et convaincu de faulseté. Et ce qu'ils crient et qu'ils se courroucent touchant le sentiment, ils disent que le dehors n'est point chaud, mais que la passion du sentiment est telle : n'est-ce pas tout un que ce qui se dit touchant le goust, qu'il ne dit pas que le dehors soit doux, mais que c'est quelque passion et quelque mouvement

en iceluy sentiment? Et celuy qui dit qu'il a pris apprehension de forme humaine, mais que s'il est homme il ne le sent pas, dont a il pris occasion de dire cela? N'a ce pas esté de ceux qui disent, qu'ils prennent une imagination et apprehension de figure et forme ronde, mais s'il est courbe ne rond, que la veuë ne l'afferme pas. Ouy bien, dit quelqu'un, mais moy approchant de la tour, ou bien touchant la rame, prononceray et affermeray que l'une est droitte, et l'autre a plusieurs angles et plusieurs faces : mais luy quand il sera près, confessera qu'il luy Semble et qu'il luy Apparoist ainsi, et rien plus. Ouy certainement plus que cestui-cy, voyant et gardant que toute fantaisie et imagination est semblablement digne de foy pour soy mesme, et pour autruy nulle, ains qu'elles sont toutes en egale condition. Et ton opinion s'en va à vau-l'eau, qu'elles soient toutes veritables, et qu'il n'y en ait pas une faulse ny incroyable : si tu estimes qu'il faille que celles cy prononcent de ce qui est dehors, et qu'à celle là loingtaine tu ne croies rien d'avantage que ce qu'elles seuffrent. Car si elles sont en pareille condition, quand elles sont de près et quand elles sont de loing pour estre creuës, il est juste, ou que à toutes, ou que non à cestes-cy, ne suive le jugement affirmatif de l'estre : mais s'il y a difference de passion entre ceux qui sont près, et ceux qui sont loing, il est doncques faux qu'il n'y ait ny apprehension ny sentiment qui soit plus exprès et plus evident l'un que l'autre, comme celles qu'il appelle attestations, lesquelles ne sont rien de

plus quant au sentiment, mais ouy bien quant à l'opinion, tellement que suivant icelles, ils veulent que lon afferme et prononce des choses exterieures, attribuants le jugement de l'estre à l'opinion, et au sentiment la passion qui apparoist, et transportent le jugement de ce qui est totalement vray, à ce qui eschappe bien souvent. Toutefois il n'est jà besoing de dire maintenant combien il y a de confusion et de contradiction en cela.

XLI. Mais il semble que la reputation d'Arcesilaüs fasche bien fort Epicurus qui fut entre tous les philosophes le mieulx aimé et le plus estimé de ce temps là. Car ne disant rien du sien ny de son invention, il dit qu'il imprimoit aux hommes ignorants, opinion et estime qu'il fust bien sçavant et fort lettré. Mais tant s'en falloit qu'Arcesilaüs aimast la reputation d'estre remueur de nouvelles opinions, ne qu'il s'attribuast celles des anciens, (1) qu'il reprenoit et tansoit les sophistes de son temps, de ce qu'ils attribuoient à Socrates, à Platon, à Parmenides et à Heraclitus, les opinions et doctrines de la retention et de l'incomprehensibilité, qui n'en pouvoient mais, et n'estoient que pour en referer la probation et confirmation à tels illustres personnages. Or quant à cela je rends graces à Colotes et à tous ceux qui disent et afferment, que la doctrine academique a esté introduite par Arcesilaüs : mais quant à la retention (2) et

(1) Lisez : « que les sophistes de son temps le reprenoient de ce « qu'il attribuoit à Socrate, etc.... et n'étoit que pour, etc. » *C.*

(2) Lisez : *du consentement*. *C.*

consentement et doute de toutes choses, ny ceulx qui s'en sont beaucoup travaillez, et qui se sont tendus à en composer de gros livres, et grands traittez, ne l'ont jamais peu remuer, ains amenans à la fin de la doctrine des stoïques, comme la fée Gorgonne pour faire peur aux gens, la cessation de toutes actions, ils s'en sont lassez, après qu'ils ont veu que combien qu'ils remuassent et essayassent toutes choses, l'instinct ou l'appetition ne leur obeissoit point pour faire un consentement, ny ne recevoit point le sentiment pour origine et principe de la propension, ains se presentoit d'elle mesme aux actions, n'aiant point de besoing de s'adjoindre à rien, mais le combat et la dispute est legitime et juste alencontre de tels adversaires.

Et tout autant, comme tu leur diras,
Te replicquer de mesme tu orras (1).

Car de parler à Colotes de l'instinct ou appetition, et du consentement, c'est autant comme, sonner de la lyre à un asne.

XLII. Mais on dit à ceux qui le peuvent consuivre et entendre qu'il y a en nostre ame trois sortes de mouvements, l'imaginative, l'appetitive et la consentante: quant à l'imaginative ou apprehension, on ne la sçauroit oster quand bien on le voudroit, parce qu'il est force que quand on approche des choses, on soit informé et moulé, en maniere de dire, par

(1) Iliad. XX, 250.

icelles, et que lon reçoive impression d'icelles. L'appetitive esmeut activement l'homme à ce qui est propre et convenable à sa nature, ne plus ne moins que quand en la ratiocinative il se fait une propension et inclination. Or ceux qui se retiennent et doubtent de toutes choses, n'ostent point cela, ains se servent de l'appetition ou instinct naturellement conduisant chascun à ce qui luy est propre. Qu'estce doncques qu'ils fuient ? C'est l'opiner, applicquer et prester son consentement, en quoy seul est la mensonge, et la tromperie, qui est un ceder par imbecillité à ce qui apparoist, et qui n'a aucune vraye utilité. Car l'action a besoing de deux choses, de l'apprehension ou imagination de son propre, et de l'instinct et appetition poulsant à son propre, dont ny l'un ny l'autre ne repugne à la retention : car ce discours nous retire de l'opinion, et non pas de l'appetition ny de l'imagination. Quand doncques le delectable nous semble nostre propre, il n'est point de besoing d'opinion pour nous mouvoir et tendre à luy, ains se presente incontinent l'appetition qui n'est autre chose que le mouvement et allure de l'ame : et pourtant qu'il est force d'avoir sentiment de ces choses là, et d'estre de chair et de sang, aussi semblera la volupté estre le bien. Parquoy aussi le semblera elle estre à celuy qui defend la retention, parce qu'il est participant du sentiment, et est de chair et d'os, et depuis qu'il a pris imagination du bien, il l'appete, et fait toutes choses, à fin qu'il ne luy eschappe point : mais autant qu'il luy sera possible il

hantera, et conversera tousjours avec son propre, poulsé et attiré par contrainctes naturelles, non pas geometriques. Car ces doulx et gracieux eslans-là de la chair attrayent assez et sans maistre, comme ils n'oublient pas à dire eulx, et convient celuy mesme qui nie et fait semblant de n'estre point plié ny amolly par iceulx.

XLIII. Mais tu me demandes pourquoy c'est que le retenu, et doutant, ne s'en va courant amont une montaigne, et non pas aux estuves, et pourquoy ne donne il de la teste contre la muraille, et non droit à la porte, quand il veult sortir pour aller sur la place? Me demandes tu cela toy qui tiens que les sentimens sont infaillibles, et les apprehensions de l'imaginative certaines et veritables? C'est par ce que l'estuve luy apparoist, et non pas la montaigne, et la porte, non pas la muraille, et ainsi de chascune des autres choses. Car le propos de la retention ne subvertit pas le sentiment, ny ne luy apporte pas d'estranges passions et mouvements qui luy troublent l'imaginative, ains oste et subvertit seulement les opinions, se servant au demourant des autres choses, selon leur naturel. Mais il est impossible de ne consentir point aux evidences: car nier ce que lon croit est plus hors de raison, que ne nier ny n'affermer rien.

XLIV. Qui sont doncques ceulx qui nient ce qu'ils croient, et qui combattent contre les evidences? Ceux qui ostent et tollissent la divination, et qui disent qu'il n'y a point de gouvernement de providence divine, ny que le soleil n'est point animé ny

la lune, ausquels tous hommes sacrifient, les honorent et adorent. Mais vous ne tollissez vous pas ce qui semble et qui paroist à tout le monde, (1) que les enfans soient contenus dedans les parents, et qu'entre douleur et volupté il n'y ait rien de moien? Ne l'affermez vous pas contre ce que tous hommes experimentent, disans que s'esjouir est ne se douloir point, (2) et souffrir ne faire point? Mais à fin que je laisse tout le demourant, quelle chose est plus evidente ny plus creuë de tout le monde, que ce que les malades de melancholie, et qui ont le cerveau troublé et le sens transporté, pensent voir et ouir choses qu'ils n'oient ny ne voient quand l'entendement vient à estre ainsi alteré et transporté? Comme de celuy qui dit,

Femmes aiants des habits noirs me dardent
Contre les yeux brandons de feu, qui m'ardent
Tout le visage espouvantablement.

Et,

Entre ses bras elle soustient ma mere.

Et beaucoup d'autres illusions encore plus estranges et tragiques, resemblans aux monstres et prodiges que descrit Empedocles, dont ils se rient et se mocquent, jambes torses, teste de belier, corps de bœuf, et devant d'homme, et toute autre sorte de figure

(1) Lisez : « que la nature porte tous les animaux à aimer leurs « enfants. » *C.*

(2) Il faut suppléer avec M. Wyttembach : « et que l'absence du « plaisir est la douleur. » *C.*

monstrueuse et de nature estrange meslée ensemble, prise des illusions de songes, et du transport d'esprits esgarez : ils disent qu'il n'y a rien de tout cela qui soit esgarement ou erreur de veuë, ny mensonge, ains que ce sont toutes vrayes imaginations de corps et de figures qui viennent de l'air circonstant et environnant. Et puis qu'est il plus impossible de doubter en la nature, s'il est possible de croire telles resveries? Car ce que jamais faiseur de masques, ny potier de terre, ou mouleur de figures estranges, ny peintre habile n'oza joindre ensemble pour abuser les regardans, ou leur donner du passe-temps : ceux-cy supposans à certes que telles choses subsistent à bon escient, et qui plus est affermans que toute fermeté de creance, toute certitude de jugement et de verité s'en va perissant, si telles choses ne subsistent, ce sont ceux qui jettent toutes choses en obscurité incertaine, qui ostent l'apparence de toutes choses, et qui induisent aux jugemens des frayeurs, aux actions des soupçons, si les ordinaires apprehensions, et qui nous sont tousjours prestes à la main, sont portées en mesme imaginative avec mesme seureté et certitude de creance que ces illusions là enormes, estranges, et extravagantes : car l'egalité qu'ils supposent en toutes, oste plus tost la foy aux ordinaires, qu'elle ne la donne aux estranges et extravagantes. C'est pourquoy nous cognoissons beaucoup de philosophes qui confesseroient plus tost, et plus volontiers, que nulle imagination n'est veritable, que toutes le soient, et qui plus tost refuseroient à croire

tous hommes qu'ils n'auroient pas hantez, toutes choses qu'ils n'auroient pas experimentées, et generalement tous propos qu'ils n'auroient pas ouys, que de se persuader qu'une seule de ces telles imaginations et illusions là qu'ont les furieux enragez, ou les fanatiques possedez de fureur divine, ou que ceulx qui resvent en dormant prennent.

XLV. Puis donc qu'il y a des imaginations que lon peult oster, et d'autres non, on peult doncques se retenir et doubter des choses, si elles sont ou non, quand il n'y auroit autre cause, que celle discordance-là qui est suffisante pour faire soupçonner si les choses sont ou non, et ainsi rien d'asseuré ny de certain, ains une incertitude et perturbation grande. Car quant à l'infinité des mondes, à la nature des atomes, aux diversitez et differences des torses et declinations, encore qu'elles troublent et empeschent beaucoup de gens, si y a il au moins ceste consolation, qu'en cela il n'y a rien qui soit près de nous, et que toutes ces questions là sont oultre et par de là les sentiments. Mais ceste deffiance, ceste perturbation, ceste ignorance, touchant les choses sensibles, et les imaginations, à sçavoir si elles sont faulses ou vrayes, quelle opinion est-ce qu'elles n'esbranlent, quel consentement, et quel jugement estce qu'elles ne mettent sans dessus dessoubs ? Car si des hommes, n'estans point yvres, ny ensorcelez, ny hors du sens, ains sobres, sains d'entendement, et faisans profession d'escrire de la verité, des regles et instruments de bien juger, ès plus evidentes pas-

sions et mouvements du sentiment posent et mettent pour vray ce qui ne subsiste point, ou pour faulx ce qui subsiste : il ne se fault pas esmerveiller ny mescroire, s'ils ne font aucun jugement des imaginations qui apparoissent, mais plus tost s'ils en ont contraires jugements. Car il est moins esmerveillable ne poser ny l'un ny l'autre, ains se retenir entre choses opposites, que non pas affermer choses repugnantes et contraires. Car celuy qui n'afferme ny ne nie, ains se tient quoy, repugne moins à celuy qui afferme et qui pose une opinion, que celuy qui la nie, et moins à celuy qui nie, qu'à celuy qui afferme. Et s'il est possible de doubter de cela, aussi n'est il pas impossible des autres, au moins selon vous, qui estimez qu'il n'y ait rien qui soit de difference entre sentiment et sentiment, imagination et imagination. Ce n'est doncques pas une fable ny un esbat de jeunes gens temeraires qui ont envie de babiller et de causer, comme dit Colotes, que le propos de la retention : ains est une habitude et disposition certaine d'hommes qui se veulent garder de mesprendre ny de tomber, et qui n'abandonnent ny ne jettent pas à la volée leur jugement à l'appetit des sentiments si decriez et si ambigus, et ne se laissent pas decevoir avec ceulx qui tiennent que les choses apparentes ont la foy, et doivent estre creuës comme certaines, voians une si grande obscurité et si grande incertitude ès imaginations et choses apparentes, mais bien est-ce une fable que l'infinité que vous mettez, et les images que vous resvez : et imprime bien une

temerité de babil affetté aux jeunes gens celuy qui escrit de Pythocles, lequel n'avoit pas encore dix-huit ans, qu'il n'y avoit pas en toute la Grece une meilleure ny plus excellente nature, et qu'il exprimoit ses conceptions monstrueusement bien. Et si fait comme les femmes celuy, qui prie que ces excessives louanges qu'il donne à ce jeune adolescent ne luy tournent point à haine ny à envie.

XLVI. Mais bien sont sophistes et hommes vains ceux, qui contre les grands et excellents personnages escrivent si impudemment et si superbement. Et toutefois Platon, Aristote, Theophraste et Democrite, ont bien contredit à ceux qui ont escrit devant eulx, mais il n'y eut jamais homme qui osast composer un livre alencontre de tous ensemble avec une telle inscription que celuy là.

XLVII. Et puis, comme ceux qui ont offensé les dieux, (à la fin de son livre), confessant ses faultes, il dit, que ceux qui ont estably les loix et ordonnances, qui ont institué les royaultez et les gouvernements des villes et citez, ont mis la vie humaine en grand repos et grande seureté, et l'ont delivrée de grands troubles, et que si lon ostoit cela, nous vivrions une vie de bestes sauvages, et que l'un mangeroit l'autre, le premier qu'il rencontreroit, car ce sont les propres mots, dont il a usé, mais injustement et non veritablement. Car qui osteroit les loix, et laisseroit les doctrines et livres de Socrates, de Platon, et d'Heraclitus, il s'en faudroit beaucoup que nous ne mangeissions les uns les autres, et ne vescussions

une vie sauvage : car nous craindrions les choses deshonnestes, et honorerions pour l'honnesteté seulement la justice, les dieux, les superieurs et magistrats, croians que nous avons des esprits et dæmons qui sont gardiens et surintendans de la vie humaine, et n'estimans pas que tout l'or qui est dessus, ny dedans la terre, soit à contrepeser à la vertu, et faisans volontiers pour la raison, ce que nous faisons maintenant à force, par crainte de la loy. Quand doncques deviendra nostre vie sauvage et bestiale ? Ce sera quand les loix seront ostées, que lon laissera les livres et doctrines qui incitent les hommes à la volupté, et que lon croira que le monde ne soit point regy ny gouverné par la providence divine, et que lon jugera sages ceulx qui cracheront contre l'honnesteté mesme, s'elle n'est conjoincte avec volupté, et qui se mocquent de tels propos et de telles sentences,

Par tout s'estend l'œil divin de justice.

Et cest autre,

Dieu tousjours est près de nous, qui tout voit.

Et ceste autre notable sentence, « Dieu (ainsi que dit « le mot ancien) tenant le commencement, le milieu, « et la fin du monde, se promene par la nature, faisant « une ligne droitte, et après luy marche la justice ven- « geresse de ce qui a esté commis ou forfaict contre la « loy divine (1). » Car ceulx qui mesprisent ces ensei-

(1) Ce sont les paroles de Platon au 4. des loix. *Amyot.*

gnements là, et qui estiment que le souverain bien de l'homme consiste au ventre, et aux autres endroits par où lon jouist de la volupté, ce sont ceux là qui ont besoing de loy, de crainte, de fouet, d'un roy, et d'un prince et magistrat qui ait la justice en la main, à fin qu'ils ne devoyent leurs voisins par leur gloutonnie, se confians en leur impieté de ne craindre point les dieux. Car c'est la vie des bestes sauvages, par ce que les bestes ne sçavent rien de meilleur ny de plus honneste que la volupté, ne cognoissent point la justice des dieux, ny ne reverent point la beauté de la vertu : ains si la nature a mis en elles quelque poinct de hardiesse, de ruse, d'efficace, elles en usent à assouvir leurs voluptez et accomplir leur cupidité. Et pourtant est estimé par eulx un grand sage homme Metrodorus, quand il dit : « Toutes les belles, subtiles et ingenieu-« ses inventions de l'ame ont esté trouvées pour le plai-« sir et la volupté de la chair, ou pour l'esperance d'y « pouvoir parvenir et en jouir, et est vain et inutile « tout acte qui ne tend à celle fin. (1) Les loix ostées, « il y a des ongles de lions, des dents de loups, des « ventres de bœufs, des cols de chameaux ». En tels discours et en telles raisons de philosophie, et à faulte de sçavoir escrire ou parler, les bestes enseignent et preschent telles opinions et telles doctrines par huglements, hennissements, et brayements, et toute leur

(1) Lisez : « Les lois étant ôtées par ces raisonnements et cette « manière de philosopher, il ne nous manque plus que des ongles « de lions, des dents de loups, des ventres de bœufs et des cols « de chameaux, pour vivre comme les bêtes féroces. » *C.*

voix est pour leur ventre, et pour la volupté de leur chair, qui leur rit presente, ou qu'ils attendent, si d'aventure ce n'est quelque espece d'animaux qui aiment à cacquetter et à gazouiller.

XLVIII. Nul doncques ne pourroit assez suffisamment louër ceux qui font des loix alencontre de ces affections-là si furieuses, qui ont estably l'estat et gouvernement des villes, ont ordonné les magistrats, et dressé les bons edicts. Mais qui sont ceux qui confondent cela, et l'abolissent du tout? Ne sont-ce pas ceux qui disent que la couronne de tranquillité et de vie reposée n'est point comparable, ains vault mieux que tous les royaumes et principautez du monde? Ne sont-ce pas ceux qui tiennent que l'Estre Roy, et Regner, est un faillir le chemin, et s'esgarer de la droitte voye de felicité? et qui escrivent en ces propres termes, « Il fault dire comment on pourra maintenir et « garder la fin de nature, et comment on evitera dès « le commancement d'entrer de gré, et volontaire- « ment ès offices et magistrats des peuples. Et encore « ces autres paroles. Il n'est doncques point de be- « soing de se tuer le cœur et le corps pour sauver les « Grecs, ny pour obtenir d'eulx une couronne de sa- « gesse, mais bien boire et manger, Timocrates, sans « faire dommage, ains donnant plaisir à la chair ».

XLIX. Et toutefois le premier article de l'establissement des loix, et de la police que Colotes louë tant, et le plus important, c'est la creance et persuasion des dieux, par le moien de laquelle Lycurgus sanctifia jadis les Lacedæmoniens, Numa les Romains,

lon les Atheniens, et Deucalion tous les Grecs universellement, en les rendant devots et affectionnez envers les dieux, en prieres, serments, oracles et propheties, par le moien de la crainte et de l'esperance qu'ils leur imprimerent, de sorte qu'allant par le monde, vous trouverez des villes qui ne sont point closes de murs, qui n'ont point de lettres, qui n'ont aucuns roys, voire qui n'ont point de maisons, ny point d'argent, ny ne se servent point de monnoye, qui ne sçavent que c'est de theatres ny des exercices du corps : mais vous n'en trouverez jamais qui soit sans dieu, qui n'ait point de serment à jurer, qui n'use point de prieres ny de sacrifices, pour obtenir des biens et destourner des maulx, jamais homme n'en veit, ny n'en verra jamais : ains me semble que plus tost une ville seroit sans sole, que une police ne s'y dresseroit et establiroit sans aucune religion ou opinion des dieux, et sans la conserver après l'avoir euë. C'est ce qui contient toute societé humaine, c'est le fondement et appuy de toutes loix, lesquelles subvertissent et renversent ceux cy, qui ne sappans point alentour ny secrettement et par circuit de paroles couvertes, ains de primsault ouvertement assaillent la principale des opinions de la religion, et puis comme estants agitez de furies, ils viennent à confesser qu'ils ont griefvement peché, en ostant ainsi les loix, et confondant les ordonnances de la justice et police, à fin qu'ils ne soient pas dignes de pardon. Car faillir en opinion, encore que ce ne soit pas fait de sages hom-

mes, si est ce pour le moins que c'est fait d'hommes.

L. Mais de vouloir imputer à autruy les erreurs et pechez qu'ils commettent eulx mesmes, qui se tiendroit de les appeller par les noms qu'ils meritent? Car si escrivant alencontre d'un Antidorus, ou d'un Bion le sophiste, il eust fait mention des loix, de la police, de l'ordre et de la justice, on ne luy eust point dit, comme fait Electra à son frere furieux Orestes,

Demeure quoy miserable en ton lict,

enveloppant bien et tenant chaudement ta pauvre chair. C'est à faire à ceux qui ont vescu en gens d'estat et d'honneur, et en bons mesnagers, à reprendre de cela tels comme sont ceux que Colotes en son livre a injuriez. Entre lesquels Democritus admoneste par ses escripts d'apprendre la science militaire, comme la plus grande de toutes, et s'accoustumer à supporter les travaux d'icelle, dont les grands biens et grands honneurs viennent aux hommes. Et Parmenides orna et decora son païs de très bonnes loix qu'il y institua, de sorte que tous les ans encore fait on jurer aux officiers, quand ils entrent nouvellement en l'exercice de leurs estats, qu'ils observeront les loix et ordonnances de Parmenides. Et Empedocles meit en justice, et feit condamner des principaux de sa ville qui abusoient insolentement, et desroboient tous les deniers publiques, et si delivra son païs de sterilité et de peste, ausquels maulx il estoit au paravant subject, en faisant boucher et murer des trous de montaignes, dont il sortoit un vent chaud de

midy, qui couroit toute la campagne. Et Socrates, depuis qu'il eut esté condamné à mort, ses amis luy donnants moien de se sauver, s'il eust voulu, il n'en voulut point user, pour conserver l'autorité des loix, ains aima mieux mourir injustement, que se sauver en desobeïssant aux loix de son païs : et Melissus estant capitaine general de sa ville, desfeit les Atheniens en une bataille navale. Et Platon a bien laissé par escript de beaux discours touchant les loix, le gouvernement et la police : mais il en imprima encore de plus beaux ès cœurs et esprits de ses disciples et familiers, qui furent cause que Dion delivra la Sicile de la tyrannie de Dionysius, et Python delivra la Thrace avec Heraclides, qui tuerent le roy Cotys : Chabrias et Phocion, deux grands capitaines des Atheniens, sont sortis de l'academie, eschole de Platon : là où Epicurus envoya jusques en Asie tanser Timocrates, et le retirer de la court, pour ce qu'il s'estoit courroucé à Metrodorus estant son frere, et cela est escrit dedans leurs livres. Et Platon envoya de ses disciples et familiers Aristonymus aux Arcadiens, pour ordonner leur republique : et Phormion aux Eliens, Menedemus à ceulx de Pyrrha, Eudoxus aux Gnidiens, et Aristote à ceulx de Stagira, qui tous estants ses disciples escrivirent et establirent des loix : et Alexandre le grand demanda à Xenocrates des regles et preceptes pour bien regner. Et celuy qui fut envoyé devers Alexandre par les peuples Grecs habitans en Asie, et qui l'enflamma et l'esguillonna le plus à ambrasser et entreprendre la

guerre contre le roy barbare de Perse, ce fut Delius Ephesius, qui estoit l'un des familiers de Platon : et Zenon le familier de Parmenides entreprit de tuer le tyran Demylus, et aiant failly à son entreprise, mainteint la doctrine de Parmenides, comme un or fin, sans tare, espuré par le feu, monstrant par effect qu'il n'y a rien qui soit espouventable à l'homme magnanime, sinon le deshonneur, et qu'il n'y a que les enfans et les femmes, ou bien les hommes qui ont cœur de femmes, qui craignent la douleur : car tronçonnant luy mesme sa langue avec les dents, il la cracha au visage du tyran.

LI. Mais de l'eschole et de la doctrine d'Epicurus, je ne demanderay pas qui soit sorty pour tuer un tyran, quel vaillant homme ait fait de grandes apertises (1) d'armes, quel legislateur, quel magistrat, quel conseiller du roy, ou gouverneur de peuple, qui soit mort, ou qui ait esté tormenté pour soustenir le droict et la justice : mais seulement quel de tous ces sages icy a jamais fait un voiage par mer, pour le bien et service de son païs, qui a esté en ambassade, qui a despendu quelque argent, ou qui a escrit aucun beau faict de gouvernement que vous aiez oncque fait. Et toutefois pource que Metrodorus descendit un jour depuis la ville jusques au port de Pyrée, et feit environ quatre ou cinq lieuës (2) pour aller secourir un Mithres Syrien, des gens du roy

(1) Science, habileté, sçavoir. Ce vieux mot se dit ironiquement en basse Normandie. Voilà une belle *apertise*, une belle idée.

(2) Grec : quarante stades.

de Perse, qui avoit esté pris et arresté prisonnier, il l'escrivit à tout le monde : et magnifie et exalte Epicurus ce voyage là en plusieurs missives. Qu'eussent ils doncques fait au pris, s'ils eussent fait un tel acte qu'Aristote, qui feit restaurer et rebastir la ville de sa naissance Stagira, qui avoit esté destruitte par le roy Philippus, ou comme Theophrastus qui par deux fois delivra sa ville occupée par des tyrans? Le Nil eust plustost cessé de porter l'herbe du papier, qu'eulx se fussent lassez d'escrire de leurs beaux faicts. Et n'est-ce pas chose indigne que de tant de sectes de philosophes qui ont esté, eulx seuls jouissent des biens qui sont ès villes sans y avoir jamais rien contribué du leur? Il n'est pas les poëtes des tragædies ou comædies qui ne s'efforcent de faire et dire tousjours quelque chose de bon pour la defense des loix et de la police : Mais ceux-cy, si d'aventure ils en escrivent, ils escrivent de la police, à fin que nous ne nous entremettions point du gouvernement de la republique : et de la rhetorique, à fin que nous ne facions acte quelconque d'eloquence : et de la royauté, à fin que nous ne fuyons de hanter et converser autour des roys : et ne nomment jamais les grands personnages qui se sont meslez d'affaires, sinon pour s'en mocquer, ou pour abolir leur gloire, comme ils disent d'Epaminondas, qu'il avoit bien quelque chose de bon, mais encore bien mince, car ils usent de ce propre terme. Au demourant ils l'appellent cœur de fer, et demandent qu'il avoit à s'aller ainsi promenant avec son armée par tout le

Peloponese, et pourquoy il ne se tenoit plustost quoy en sa maison, avec un petit chappellet en la teste, entendant à faire bonne chere et à se bien traitter.

LII. Mais il me semble que je ne dois pas omettre en cest endroit, ce que Metrodorus escrit en son livre de la philosophie, abjurant toute entremise du gouvernement de la republique, et dit ainsi: « Quelques uns de ces sages par abondance de va« nité et d'arrogance enveloppent tellement l'ou« vrage d'icelle, qu'ils se laissent emporter aux cupi« ditez de Lycurgus et de Solon, en traittant des pre« ceptes de la vie et de la vertu ». Comment, c'estoit doncques vanité et abondance de vanité et d'arrogance, de rendre la ville d'Athenes libre, de rendre la Sparte policée et gouvernée de bonnes loix, que les jeunes gens ne feissent rien licencieusement, et n'engendrassent point d'enfans de courtisannes et putains publiques, et que la richesse, les delices, l'intemperance et la dissolution n'eussent point la vogue ny le commandement par les citez, ains la loy et la justice? car c'estoient là les cupiditez de Solon. Et Metrodorus, en se mocquant et gaudissant adjouste une telle conclusion. « Parquoy il est bien « seant que lon s'en rie d'un rire libre, et de tous « autres hommes, et mesme de ces Solons et de ces « Lycurgues, icy ». Mais certainement ce n'est pas là un rire libre, Metrodorus, ains servile, dissolu, et qui auroit besoing de fouët, non pas de celuy dont on fouëtte les personnes libres, mais où il y

eust à chasque bout de corde de petits osselets, dont on punit et chastie les chastrez sacrificateurs, quand ils ont failly aux cerimonies et sacrifice de la mere des dieux.

LIII. Mais qu'ils ne feissent pas la guerre au legislateur, ains aux loix mesmes, on le peult ouir et entendre d'Epicurus : car il demande en ses questions, « Si le sage, asseuré que lon n'en sçaura rien, « commettra et fera quelque chose de ce que les loix « defendent. » Et respond une response qui n'est point ouverte ny plaine et ronde, « Il le fera : mais « je ne le veux pas confesser ». Et derechef ailleurs, escrivant, ce me semble, à Idomeneus, il l'admoneste de n'asservir point sa vie aux loix, ny aux opinions et reputations des hommes, sinon autant qu'elles preparent uue fascherie par de prochains coups de fouët.

LIV. S'il est doncques ainsi que ceux qui abolissent les loix, et les gouvernemens et polices des hommes, pervertissent et destruisent la vie des hommes, et Epicurus et Metrodorus le font, divertissans leurs familiers et disciples, de s'entremettre du gouvernement des villes, et haïssans ceux qui s'en meslent, mesdisans des premiers et plus sages legislateurs, et admonestans de mespriser les loix, prouveu qu'il n'y ait point de crainte ny de danger du fouët, et de la punition, je ne voy point que Colotes ait tant proposé d'accusation faulse contre les autres philosophes, comme il en a allegué et mis en avant de vrayes contre les escrits et doctrines d'Epicurus.

SOMMAIRE
DU DIALOGUE
SUR L'ESPRIT FAMILIER DE SOCRATE.

Entrée et sujet du dialogue. III. Personnages présents à ce dialogue. V. État précis de la question. VI. État de Thèbes au-dehors et au-dedans avant l'exécution de la conspiration contre les tyrans. VII. Humanité d'Épaminondas en cette occasion. VIII. Inquiétudes des conjurés. IX. Digression sur la sépulture d'Alcmène, et présages qu'on en tire au sujet de la conspiration. X. Interprétation de certains caractères trouvés dans la sépulture d'Alcmène. XI. Confirmation de cette interprétation. XII. Le tombeau de Lysis visité à l'occasion d'une vision. XIII. Digression contre la superstition. XIV. Socrate l'a bannie de la philosophie. XV. De l'esprit familier de Socrate. XVI. Fait qui prouve son existence. XVII. Interprétation de ce fait, par laquelle on attaque cette existence. XVIII. Autre interprétation qui tend au même but, et éloge du caractère de Socrate. XIX. Prédiction de Socrate expliquée d'après cette dernière interprétation. XX. Les signes extérieurs, tels que les éternuements et autres, ne peuvent avoir tenu lieu à Socrate d'esprit familier. XXI. Preuves très fortes de cette assertion. XXII. Histoire de l'étranger qui étoit venu visiter le tombeau de Lysis, et raisons de cette démarche. XXIV.

On refuse l'argent qu'il offre pour les bons traitements faits à Lysis : éloge de la pauvreté. XXV. On ne doit pas refuser des biens offerts par une main honnête. XXVI. Excellente digression contre l'amour des richesses. XXVIII. L'étranger rend justice à la piété des Thébains dans la manière dont ils avoient rendu les derniers devoirs à Lysis. XXIX. Nouvelles inquiétudes sur le succès de la conspiration. XXXI. Présages crus funestes. XXXII. Interprétés en bonne part. XXXIII. Obstacles survenus par les débats ridicules d'un mari et de sa femme. XXXIV. Reprise de l'entretien sur la nature de l'esprit familier de Socrate. XXXV. Opinion sur la nature de cet esprit. XXXIX. Vision extraordinaire. XL. On y voit l'état des ames séparées du corps. XLI. On conclut de cette vision que les dieux ne favorisent pas également tous les hommes. XLII. Office des démons auprès des hommes; nécessité d'obtempérer à leurs secrètes insinuations. XLIII. Avis sage et humain d'Épaminondas pour le succès de la conspiration. XLIV. Réunion des conjurés. XLV. Nouvelles inquiétudes qui les troublent. XLVI. Ils reprennent courage, et le succès leur est assuré de toutes manières. XLVII. Massacre des tyrans. XLVIII. Vigoureuse défense du tyran Léontidas, tué par Pélopidas. XLIX. Délivrance des prisonniers. L. Premier effet de la défaite des tyrans sur tous les Thébains. LI. Les Thébains, animés par ce premier avantage, s'emparent de la citadelle, et chassent les Spartiates de leur territoire.

DU DÆMON

OU ESPRIT FAMILIER DE SOCRATES (1),

EN FORME DE DEVIS.

ARCHIDAMUS. J'ai souvenance, Caphisias, d'avoir ouy un propos qui n'est pas mauvais d'un peintre qui faisoit comparaison de ceux qui venoient regarder les tableaux qu'il avoient peints : car il disoit que les ignorants spectateurs, et qui n'entendent rien en l'art de la peinture, ressembloient à ceux qui saluënt en trouppe tout un peuple : et que les sçavans et bien entendus en l'art, ressembloient à ceux qui saluënt par nom et par surnom chascun de ceux qu'ils rencontrent : par ce que ceux là n'ont pas une cognoissance exquise, ains superficielle et grossiere des ouvrages : et au contraire ceux-cy faisans jugement à part de chascune des parties de l'œuvre l'une après l'autre, ne laissent rien à considerer, à remarquer et nommer, de ce qui y est bien ou mal fait. Si me semble que tout de mesme ès vrayes et non peintes actions l'entendement des hommes lasches et paresseux se contente de sçavoir et entendre seulement le sommaire et l'issue du faict : mais au contraire celuy des hommes diligents amateurs des choses belles et honnestes, ne plus ne moins qu'un aigu et excellent spectateur de

(1) Voyez les Observations.

vertu, comme d'un art grande, prend plus de plaisir à ouïr les particularitez par le menu, d'autant que la fin ordinairement a beaucoup de choses communes avec la fortune : mais le bon sens se voit mieux ès causes, et en la vertu des particulieres occurrences et affaires qui se presentent, quand la hardiesse se monstre non estonnée, ains bien advisée au fort des perils, où il fault que le discours de la raison soit meslé avec la passion qu'apporte la soudaineté presente du danger. Or pense donc que nous soions de ce genre là de spectateurs, et nous recite maintenant dès l'entrée, comment tout ce faict est passé, et a esté executé, et quels propos y ont esté tenus, estant vraysemblable que tout y a esté dit en ta presence : car quant à moy j'ai si grande envie de l'entendre que je ne feindrois point d'aller jusques à Thebes pour le sçavoir, si ce n'estoit qu'il semble aux Atheniens que je favorise encore à ceste heure aux Bœotiens oultre le devoir.

II. Caphisias. Certainement, Archidamus, puis que tu as si grande envie de sçavoir et entendre comme cest affaire est passé, pour la bienveuillance que tu nous portes, il eust fallu, comme dit Pindare, mettre devant tout autre affaire, le venir icy exprès pour te le raconter : mais estans icy venus en ambassade, et nous trouvans de loisir, en attendant la response que nous voudra faire le peuple d'Athenes, restiver et faire le fascheux, en refusant d'obtemperer à si civile requeste, d'un personnage tant affectionné envers ses amis, seroit resveiller l'ancien reproche

que lon faisoit aux Bœotiens, qu'ils haissoient les lettres et le bien parler, lequel reproche commance à se passer et estaindre chez votre Socrates, et si en ce faisant il semble que nous traittons d'affaires chez deux presbtres. Parquoy voiez et sachez si ces seigneurs icy presens sont disposez à ouir le recit de tant de propos, et de tant de faicts, pour ce que tu me commandes d'y adjouster aussi les propos, car la narration n'en sera pas courte.

III. ARCHIDAMUS. Tu ne les cognois pas, Caphisias, mais ils sont bien dignes d'estre cogneus: car ils sont yssus de gens de bien, et qui ont esté bien affectionnez envers nostre païs. Cestui-cy est Lysithides neveu de Thrasybulus, et cestui-cy Timotheus fils de Conon : ceux cy sont les enfans d'Archinus, et les autres sont noz familiers amis, de sorte que tu as un auditoire benevole, et qui prendra plaisir d'ouir ceste narration.

IV. CAPH. Tu parles bien : mais d'où seroit il bon que je commanceasse mon propos, pour ne redire point ce que vous sçavez desjà bien?

V. ARCHID. Nous sçavons presque, Caphisias, l'estat auquel estoit la ville de Thebes, avant le retour des bannis, Comment Archias et Leontidas eurent intelligence avec Phœbidas capitaine Lacedæmonien, et luy persuaderent durant la paix de surprendre d'emblée le chasteau de la Cadmée, et comment cela aiant esté executé ils chasserent aucuns des citoiens hors de la ville, et en meirent d'autres en prison, dominans ce pendant eux tyranniquement et vio-

lentement : ce que j'ay bien peu sçavoir, par ce que j'estois hoste de Melon et de Pelopidas, et tant qu'ils furent en exil hors de leurs maisons, j'ai hanté et conversé tousjours fort familierement avec eux. Aussi sçavons nous davantage comme les Lacedæmoniens condamnerent Phœbidas en l'amende, pour avoir occupé et saisi le chasteau de la Cadmée, et comme ils le rappellerent du voiage d'Olynthe, où ils l'envoyoient, et neantmoins despescherent Lysanoridas avec deux autres capitaines, au lieu de luy, et meirent grosse garnison dedans le chasteau. Aussi entendismes nous bien, comme Ismenias fut assez meschamment tué, après qu'on luy eut faict je ne sçay quel procès, par ce que Gorgidas escrivoit tout de poinct en poinct aux bannis par deçà, de sorte qu'il ne te reste à reciter sinon le retour d'iceux bannis, et la surprise des Tyrans.

VI. Caph. Environ ces jours là, Archidamus, tous nous autres qui estions de la ligue et de l'intelligence, soulions nous assembler en la maison de Simmias, qui se revenoit et guarissoit d'une bleceure qu'il avoit receuë en la cuisse, et là conferions secrettement ensemble, s'il estoit besoin, de noz affaires, mais à descouvert nous y communiquions des lettres et de la philosophie, y attirant bien souvent Archias et Leontidas, qui n'estoient point alienés de telle conference et communication, à fin de destourner toute souspeçon de telle assemblée : car Simmias aiant esté longuement en païs estrange parmy les barbares, et en estant retourné à Thebes peu de

temps au paravant, estoit plein de contes nouveaux et de propos estranges des nations barbares, de sorte que quand Archias estoit de loisir, il l'en escoutoit volontiers discourir, s'y trouvant avec nous autres jeunes gens, outre ce qu'il estoit bien aise que nous nous adonnissions à l'estude des lettres, plus tost qu'à penser et prendre garde à ce qu'ils faisoient eux ce pendant. Et le jour propre auquel sur le soir quand la nuict close seroit venue, les bannis se devoient trouver secrettement au pied de la muraille, il arriva de cesté ville un homme que Pherenicus envoyoit, que nul de nous ne cognoissoit, sinon Charon, et nous certifia que douze des plus jeunes et des plus gaillards des conjurez estoient avec des chiens en la montagne de Citheron, là où ils chassoient, pour se trouver en la ville sur le soir, et qu'ils l'avoient envoyé devant, pour nous advertir de cela, et pour sçavoir qui seroit celuy qui bailleroit la maison, en laquelle ils se cacheroient quand ils seroient arrivez, à fin que quand ils en seroient bien advertis ils s'y en veinssent rendre tout droit.

VII. Cest homme delibera de s'en retourner incontinent en diligence devers les bannis : et lors Theocritus le devin me serrant fort la main, et regardant Charon qui marchoit devant : Cestui-cy, dit-il, Caphisias, n'est pas philosophe, et n'a point de lettres exquises ny de sçavoir excellent (1), comme son frere Epaminondas, et neantmoins tu vois, comme estant

(1) Lisez, *comme ton frère* C.

naturellement poulsé et conduit par les loix à l'honneur et à la vertu, il s'expose volontairement au danger de la mort pour delivrer son païs : et ce pendant Epaminondas qui a esté mieux instruit et nourry à la vertu que nul autre des Bœotiens, est ainsi mousse, et fait du restif quand il est question d'executer une si grande entreprise pour la delivrance de son païs. A quelle meilleure occasion sera il jamais mieux disposé ny plus preparé à s'employer pour sa patrie? Je luy respondy, Nous faisons, gentil Theocritus, ce que nous avons trouvé bon, conclud, et arresté entre nous, mais Epaminondas ne nous aiant peu donner à entendre, et faire croire ce qu'il pense luy, qu'il vault mieux ne faire pas ce que nous entreprenons, à bon droit resiste à ce à quoy sa nature repugne, et n'approuve pas ce à quoy on le convie : car il ne seroit pas raisonnable de contraindre un medecin, lequel promettroit de guarir le mal autrement sans feu ny fer, d'user d'incision ou de cautere. Comment, dit Theocritus, il n'approuvoit doncques pas la conspiration? Non pas, dis-je, de faire mourir aucun des citoyens qu'ils ne fussent premierement condamnez par la justice : mais bien, disoit-il, que si sans meurtre et effusion de sang des citoyens ils vouloient tascher à delivrer la ville, il leur aideroit fort volontiers. Et voiant qu'il ne nous pouvoit induire à croire ses raisons, et que nous poursuivions notre chemin, il nous pria de le laisser pur et incontaminé du sang de ses citoyens, et sans coulpe espier et attendre l'occasion à laquelle avec

justice il peust s'attacher à ce qui seroit utile pour le public : car le meurtre, dit-il, ne se contiendra pas dedans les limites qu'il faudroit, ains croy-je bien, disoit-il, que Pherecides et Pelopidas à l'adventure s'addresseront principalement à ceux qui sont autheurs de la tyrannie, et qui sont meschans : mais un Eumolpidas et un Samiadas, hommes ardens de cholere et violens, prenans licence de la nuict, ne poseront jamais les armes, ny ne renguaineront jà leurs espées, qu'ils n'aient premierement remply toute la ville de meurtres, et qu'ils n'aient fait mourir plusieurs des principaux de la ville.

VIII. Comme je devisois ainsi avec Theocritus, Anaxidorus nous aiant entre-ouis : car il estoit tout auprès de nous : Arrestez-vous, dit-il, car je voy Archias, et Lysanoridas le capitaine Spartain, qui sortent du chasteau, et semble qu'ils viennent le grand pas droit à nous. Nous arrestames, et Archias appellant Theocritus, et l'approchant à part de Lysanoridas, devisa longuement avec luy, le tirant hors du chemin, un peu au dessoubs du temple d'Amphion, de maniere que nous estions en une extrême agonie, qu'ils n'eussent quelque suspicion de nostre entreprise, ou quelque descouverture, de laquelle ils enquissent Theocritus. En ces entrefaittes, Phyllidas que tu cognois, Archidamus, qui estoit lors greffier et secretaire soubs Archias, estant capitaine general, arriva là, qui dit tout hault à Archias, Ils viendront. Et estant de nostre intelligence, me prit comme il avoit accoustumé par la main, et tout ou-

vertement commença à nous railler et mocquer de noz exercices, et de la luicte, et puis me tirant à part, assez loing des autres, il me demanda si les bannis viendroient pas ce jour là. Je luy respondy, que ouy. J'ay doncques, dit-il, bien à propos preparé le festin aujourd'huy pour festoyer Archias en mon logis, et pour le livrer aisement entre leurs mains quand il sera bien saoul, et qu'il aura bien beu. Très bien, luy dis-je, Phyllidas, et te prie de tascher à les assembler tous, ou le plus qu'il sera possible de noz ennemis ensemble. Il n'est pas facile, dit-il, et plus tost est il impossible, car Archias esperant qu'une dame d'estat et de qualité le doit là venir trouver aujourd'huy, ne veult pas que Leontidas y soit, tellement qu'il nous est force de les diviser et separer par leurs maisons : mais si Archias et Leontidas sont une fois attrapez, je pense que les autres s'enfuiront de belle heure, ou bien qu'ils demoureront quoys, se contentans bien que lon leur donne asseurance de leur vie. Nous le ferons aussi, dis-je, mais quel affaire ont ils avec Theocritus, auquel ils devisent si longuement? Phyllidas respondit, Je ne le sçay pas certainement, ny comme l'aiant ouy, mais j'ay entendu qu'il y a des signes fascheux et mauvais presages sur la ville de Sparte.

IX. Comme Theocritus fut retourné à nous, Phidolaüs Haliartien nous venant alencontre : Simmias, dit-il, vous prie que vous l'attendiez un peu icy : car il intercede pour Amphitheus, par le moien de Leontidas, taschant de faire que la peine de mort luy soit

commuée en bannissement. Voilà qui vient bien à poinct, dit Theocritus, et comme s'il eust esté fait à poste expressément : car je te voulois demander, quelles choses lon avoit trouvées dedans la sepulture d'Alcmena, et quelle en estoit la veuë quand on l'a ouverte en vostre païs, et si tu y avois esté present quand Agesilaüs y envoya pour en faire rapporter les reliques à Sparte. Phidolaüs respondit, Je ne m'y trouvay pas present, et m'en courroucay et tourmentay bien fort alencontre de noz citoyens, mais ils m'abandonnerent. Au reste on y trouva avec les ossemens et reliques du corps un carquant de cuivre qui n'estoit pas grand, et deux urnes de terre pleines de terre, laquelle pour l'antiquité s'estoit desjà convertie en pierre. Au dessus de la sepulture y avoit une table de cuivre aussi, où il y avoit des lettres fort ancienes et merveilleuses : car on n'en peut jamais rien lire, combien que les lettres apparussent bien, après que lon eut fait laver et nettoyer le cuivre, mais c'estoit une certaine forme de characteres estrange et barbaresque, qui ressembloit fort aux lettres des Ægyptiens. Et pourtant Agesilaüs en envoya, ce disoit on, une copie au roy d'Ægypte, le priant de les monstrer à leurs presbtres, pour veoir s'ils y entendroient rien. Mais à l'adventure que Simmias nous en pourroit bien dire quelques nouvelles, aiant environ ce temps là fort hanté et prattiqué avec les presbtres Ægyptiens pour la philosophie. Et ceux de la ville d'Aliarte ont opinion que la grande sterilité et le desbordement et inundation du lac

n'advint pas fortuitement, mais que c'estoit une vengeance divine sur ceux qui avoient souffert et enduré que lon eventast celle sepulture. Et lors Theocritus après avoir fait un peu de pause, les Lacedæmoniens mesme en sont aussi menassez de l'ire des dieux, ainsi que presagissent des signes et prodiges dont me parloit à ceste heure Lysanoridas, qui de ce pas s'en va en la ville d'Aliarte pour faire recombler ceste sepulture, et y offrir les effusions funebres à l'ame d'Alcmena et d'Aleus suivant je ne sçay quel oracle, ne sçachant qui est cest Aleus : et retourné qu'il sera de là, il doit aussi chercher la sepulture de Dircé, que les Thebains ne cognoissent pas s'ils ne sont capitaines de la chevalerie : car celuy qui sort de cest office, mene celuy qui y entre seul de nuict, là où ils font quelques cerimonies sans feu, dont ils effacent et confondent puis après les signes et les marques et puis s'en vont en tenebres, l'un deça l'autre delà. Mais quant à moy Phidolaüs, je croy qu'il ne la trouvera point autrement : car la plus part de ceux qui ont esté legitimement capitaines de la chevalerie, ou plus tost pour mieux dire, tous sont en exil, exceptez Gorgidas et Platon, lesquels ils n'interrogueroient jamais, par ce qu'ils les redoubtent. Et ceux qui sont en l'estat maintenant prennent bien la lance et l'aneau dedans le chasteau de la Cadmée, mais au demourant ils n'en sçavent ny n'en monstrent rien.

X. Ainsi que Theocritus disoit cela, Leontidas sortit avec ses amis, et nous entrans saluasmes Sim-

mias, estant assis sur son lict, et croy qu'il n'avoit pas obtenu ce qu'il demandoit, car il estoit fort pensif et fort triste, et nous regardant tous au visage : O Hercules, dit-il, les sauvages et barbares meurs d'hommes! Et ne fut-ce doncques pas fort bien respondu à Thales, lequel aiant esté long tems hors de sa maison errant en païs estrange, à son retour, comme ses familiers et amis luy demandassent ce qu'il avoit veu de plus estrange et plus nouveau, il leur respondit, « un Tyran envieilly » : car celuy mesme, qui en son particulier n'a point receu de tort et d'outrage d'un Tyran, toutefois pour la fascherie et la dureté qu'il y a d'avoir affaire avec eux, il est ennemy de tous ceux qui usurpent une souveraine domination, non subjette à rendre compte aux loix. Mais à l'adventure, dit-il, Dieu y pourvoyera. Au demourant Caphisias, sçais tu qui est cest estranger venu vers vous? Je ne sçay, dis-je, de qui tu parles. Si est-ce, dit-il, que Leontidas me vient de dire, que lon voit la nuict un homme qui se leve alentour de la sepulture de Lysis, accompagné d'une grande suitte d'hommes bien en ordre et en bon poinct, qui se loge là, et couche sur des paillasses, par ce que lon y voit le matin de petits licts d'ozier franc et de bruyere, et si y voit on des marques de feu, et des effusions et oblations de laict, et que dès le matin il demande aux premiers qu'il rencontre, s'il trouvera les enfans de Polymnius au païs. Et qui pourroit estre, dis-je, cest hoste-là, car à t'ouir conter ce doit estre quelque gros personnage,

et non pas un homme privé, de bas estat. Non, ce dit Phidolaüs, mais quant à celuy là, quand il viendra il sera bien venu, et nous le recevrons. Mais pour le present, Simmias, si d'adventure tu sçais quelque chose touchant les lettres dont nous estions n'agueres en doubte, declare le nous : car on dit que les presbtres d'Ægypte entendent les lettres d'une table de bronze, que n'agueres Agesilaüs prit chez nous, dedans la sepulture d'Alcmena quand il la feit ouvrir. Je n'ay point veu ceste table là, Phidolaüs, respondit Simmias, mais Agetoridas Spartiate, aiant plusieurs lettres d'Agesilaüs vint en la ville de Memphis devers le prophete Conuphis, avec lequel conferans de la philosophie, nous avons demouré quelque temps moy et Platon, et Ellopion Peparethien : et y vint envoyé par le roy Agesilaüs, qui prioit Conuphis, que s'il entendoit quelque chose de ces lettres qui estoient escrites en ce cuivre, qu'il les luy interpretast et renvoyast incontinent. Si fut ce prophete trois jours à part soy à feuilletter toutes sortes de figures et characteres des anciennes lettres, et finablement feit response au roy Agesilaüs, et nous dit de bouche à nous, que ces lettres commandoient aux Grecs, de celebrer des festes et jeux en l'honneur des Muses, et que les formes des lettres estoient celles dont on usoit du temps que Proteus regnoit en Ægypte, lesquelles Hercules fils d'Amphitryo avoit apprises, et que Dieu par icelles lettres conseilloit et admonestoit les Grecs de vivre en paix et en repos, en instituant des jeux aux Muses pour

l'estude de la philosophie et des lettres, et en disputant les uns contre les autres avec raisons et paroles de la justice, mettans bas les armes.

XI. Quant à nous, nous jugeames bien sur l'heure mesme que Conuphis disoit la verité, mais encore bien plus le dismes nous, quand à nostre retour d'Ægypte, ainsi que nous passions le long de la Carie, quelques gens de l'isle de Delos, nous rencontrerent, qui feirent requeste à Platon, comme estant bien versé et exercité en la geometrie, de leur soudre un oracle estrange et fascheux à entendre que Dieu leur avoit donné : la teneur de l'oracle estoit, que les Deliens et tous les autres peuples Grecs auroient cessation de leurs maux et miseres, quand ils auroient doublé son autel qui estoit au temple de Delos. Car ils ne pouvoient imaginer que vouloit dire la substance de cest oracle, et si se feirent mocquer d'eux, quand ils cuyderent doubler la structure et fabrique de cest autel, car en aiant doublé chasque costé, ils ne se donnerent garde qu'ils avoient faict un corps solide huict fois aussi grand comme il estoit au paravant par ignorance de la proportion qui double telle grosseur. Si recoururent à l'aide de Platon en ceste difficulté. Et luy se souvenant du presbtre Ægyptien leur dit, que Dieu se jouoit aux Grecs, qui mesprisoient les sciences, comme en leur reprochant leur ignorance, et leur commandant d'estudier à bon escient, et non pas par dessus, en la geometrie, par ce que ce n'estoit pas œuvre d'entendement mousse, ne qui veist trouble, ains qui fust extremement exer-

cité en la science des lignes, que de sçavoir trouver deux lignes moyennes proportionales : qui est le seul moien de doubler un corps quarré, en augmentant egalement toutes ses dimensions : et quant à cela que Eudoxus le Gnidien, ou Helicon le Cyzicenien, le leur rendroient parfaict. Mais au reste, que Dieu n'avoit que faire de ce redoublement là, ny n'estoit pas ce qu'il vouloit dire, ains qu'il commandoit aux Grecs, de quitter les armes pour converser avec les Muses, en adoucissant leurs passions par l'estude des lettres et des sciences, et ainsi se comporter ensemble en proffitant, et non pas en portant dommage les uns aux autres.

XII. Comme Simmias parloit, mon pere Polymnius entra, et se seant auprès de Simmias : Epaminondas, dit-il, vous prie, et toy, et vous tous qui estes icy, si vous n'avez quelque plus grand affaire, que vous ne failliez de l'attendre icy, voulant vous faire cognoistre cest estranger, qui est quant à luy gentil et genereux personnage, et si est venu par deça avec une genereuse et honneste intention, estant des philosophes Pythagoricques d'Italie, et est venu admonesté par quelques visions qu'il a euës en songeant, comme il dit, et quelques apparitions bien evidentes, pour offrir et respandre au bon vieillard Lysis, sur sa tumbe, des effusions que lon donne aux trespassez. Et aiant apporté quant et luy une bonne somme d'or, il pense estre tenu de payer à Epaminondas la despense qu'il a faite à nourrir et entretenir le bon homme Lysis en sa vieillesse, et veult à toute force

contre nostre gré et volonté, survenir à nostre pauvreté. Dequoy Simmias estant tout resjouy, Tu nous parles d'un merveilleux homme et digne certes de la philosophie, mais pour quelle cause ne vient il tout droit vers nous? Pource qu'il a couché la nuict sur la sepulture de Lysis, et à mon advis, Epaminondas l'a mené à la riviere d'Ismenus pour le laver, et puis ils s'en viendront ensemble icy vers nous : mais premier que parler à nous, il s'est logé sur la tumbe de Lysis, en propos, comme je croy, d'en enlever les os, pour les emporter quant et luy en Italie, s'il n'y avoit quelque dæmon qui l'en empeschast la nuict.

XIII. Mon pere aiant dit cela se teut, et lors Galaxidorus : « O Hercules, dit-il, combien il est diffi« cile de trouver homme où il n'y ait tousjours quel« que espece de vanité et de superstition » ! Car il y en a qui malgré eux sont quelques fois surpris de ces passions là, ou pour leur ignorance, ou pour leur imbecilité, et les autres à fin qu'on les estime plus religieux, plus devots et plus aimez des dieux, referans leurs actions aux dieux, comme s'ils en estoient autheurs, et mettans au devant des inventions qui leur viennent en l'entendement, des songes et des apparitions de fantasmes, et toute telle enflée apparence : ce qui à l'adventure n'est pas mal seant ny inutile à ceux qui manient affaires d'estat, et qui sont contraincts de vivre au gré d'une tourbe populaire desordonnée et temeraire, pour ramener et retirer avec la superstition, comme avec un mors de bride, une populace. Mais ce masque non seulement me sem-

ble indecent et laid à la philosophie, mais aussi contraire à sa profession, par laquelle elle nous promet de nous enseigner tout ce qui est bon et utile avec la raison, et puis après referer le principe des actions aux dieux, comme mesprisant la raison et deshonorant la preuve de la demonstration en ce où elle semble plus estre excellente, en se tournant à je ne sçay quels oracles, et je ne sçay quelles visions de songes, en quoy le plus meschant bien souvent rencontre autant, comme fait le plus homme de bien du monde.

XIV. C'est pourquoy il m'est advis que nostre Socrates s'est servy et a usé de la forme d'enseigner qui est la plus digne d'un philosophe, simple, sans fard ne fiction quelconque, l'aiant choisie comme la plus franche et plus amie de la verité, et aiant renvoyé et rejetté la vanité et la mine, comme une fumée de la philosophie, aux sophistes. Adonc Theocritus prenant la parole: Comment, dit-il, Galaxidorus, Melitus t'a il doncques persuadé, aussi bien qu'aux juges, que Socrates mesprisoit les choses divines? Car c'est dequoy il l'accusa envers les Atheniens. Nullement, dit-il, quant aux choses divines, mais prenant la philosophie des mains de Pythagoras, et d'Empedocles pleine de derisions, de fables, de superstitions et de fantasmes, et faisant la folle à bon escient, il l'a accoustumée de s'attacher sagement aux choses qui sont, et à recognoistre qu'en raison sobre gist la verité.

XV. Soit ainsi, dit Theocritus, mais quant à l'esprit de Socrates qu'en disons nous? Est-ce une men-

terie et une fable, ou quoy? Car quant à moy, il me semble que tout ainsi comme Homere feint que Minerve assistoit à tous les travaux et perils d'Ulysses, ainsi que dès le commancement la divinité attacha à Socrates une vision qui le guidoit en toutes actions de sa vie, laquelle vision seule marchant devant luy estoit comme une lumiere en affaires où lon ne voyoit goutte, et qui ne se pouvoient comprendre ny colliger par raison et prudence humaine, comme bien souvent l'esprit parloit avec lui, gouvernant et inspirant divinement ses intentions.

XVI. Et qui en voudroit avoir plus grand nombre de preuves et de plus merveilleuses, il les faudroit ouïr de Simmias, et des autres qui ont vescu familierement avec luy : mais quant à moy, j'en diray un exemple que j'ay veu devant mes yeux, et où j'ay esté present. Un jour que j'allois chez le devin Eutyphron, Socrates montoit à mont (comme il t'en peult bien souvenir Simmias, car tu y estois aussi) vers le lieu appellé Symbole (1), et vers la maison d'Andocydes, interrogant par le chemin tousjours, et harassant de questions Eutyphron, par maniere de jeu : et lors il s'arresta tout soudain, et s'appuya demourant attentif un assez long temps, puis s'en retournant tout court, s'en alla par la rue des faiseurs de coffres, et feit rappeller ceulx de ses familiers qui estoient devant, par ce que son esprit luy defendoit d'aller

(1) Le traducteur anglois a supprimé ces mots, *vers le lieu appelé Symbole.*

par là. Si y en eut la plus part qui retournerent quant et luy, entre lesquels j'en fus un, suivant tousjours Eutyphron : mais quelques autres jeunes hommes voulurent aller tout droict de propos deliberé, comme pour convaincre l'esprit de Socrates, et attirerent avec eulx Charillus le joueur de flustes, qui estoit aussi venu à Athenes quant et moy devers Cebes : et ainsi comme ils cheminoient par devant les bouticques des statuaires le long du palais où se tient la justice, ils trouverent au devant d'eulx un grand trouppeau de porceaux fort serrez tous pleins de fange et de villenie, et poulsans tous en foulle pour le grand nombre qu'ils estoient, et qu'il n'y avoit moien de se destourner, ils porterent aucuns de ces jeunes hommes par terre, et enfangerent tous les autres. Si retourna Charillus au logis, les jambes et les cuysses et tous ses habillements pleins de bouë, de sorte qu'il nous feit bien souvenir avec grandes risées de l'esprit familier de Socrates, nous esmerveillans comme la divinité n'abandonnoit jamais ce personnage là, qu'elle n'en eust tousjours soing en tout et par tout.

XVII. Et Galaxidorus : Cuydes tu donc que cest esprit familier de Socrates ait esté quelque propre et peculiere puissance, et non pas une parcelle de la commune necessité qui confirmoit cest homme par longue experience à donner le contrepois et le panchement pour le faire incliner deçà ou delà en choses obscures et difficiles à conjecturer par discours de la raison ? Car tout ainsi comme une livre par elle

seule ne mene pas la balance, mais là où le pois est entre deux fers, si on l'adjouste à l'un ou à l'autre costé, elle tire à soy et fait pancher le tout de ce costé là : aussi une voix, ou quelque autre signe petit et leger n'est pas suffisant pour attirer une grave pensée à faire quelque chose, mais adjousté à l'un des deux discours contraires, elle soult toute doute et toute difficulté estant toute l'inegalité ostée, de sorte qu'il se fait alors un mouvement et inclination.

XVIII. Adonc mon pere prenant la parole : Mais j'ay, dit-il, entendu Galaxidorus, d'un certain Megarien, qui l'avoit aussi ouy dire à Terpsion, que cest esprit n'estoit autre chose qu'un esternuement de luy ou des autres qui estoient alentour de luy. Car si un autre en sa compagnie esternuoit à la main droicte, soit qu'il fust devant, ou qu'il fust derriere, il inclinoit à faire ce qui se presentoit : et s'il estoit à la main gauche, il s'en deportoit : et si c'estoit luy mesme qui esternuast, quand il estoit en doute de faire ou non quelque chose, il se confirmoit à la faire : et si c'estoit lors que la chose estoit desjà commancée, il l'arrestoit, et empeschoit son inclination à la parfaire. Mais c'est ce que je trouve estrange, s'il est vray qu'il usast de ceste observation d'esternuer, comment il disoit doncques à ses amis, que c'estoit un esprit familier qui l'incitoit ou le retenoit de faire aucune chose. Car cela mon bel amy, ne pouvoit proceder que d'une folle vanité et d'une presumptueuse ostentation, non pas d'une verité et franche simplicité : en quoy nous estimons, que ce personnage

là veritablement a esté grand et excellent par dessus les autres, si pour quelque voix venant de dehors, ou pour quelque esternuement il se troubloit et se deportoit de continuer une action qu'il eust encommancée, et abandonnoit son dessein et sa deliberation : là où il semble au contraire, que les motions et inclinations de Socrates avoient une fermeté et une vehemence durable à quoy que ce fust qu'il se meist, comme celles qui procedoient d'un droict, puissant et fort jugement et principe. Car il demoura volontairement en pauvreté toute sa vie, là où il pouvoit avoir beaucoup de biens s'il en eust voulu recevoir de ses amis, qui eussent esté bien aises de luy en donner : il ne s'est jamais departy de la philosophie, pour tant de grands empeschemens qu'il en eust : et finablement luy estant facile de s'enfuir, et de se sauver par le moien que ses amis luy en donnoient, et l'instance qu'ils luy en faisoient, jamais il ne se laissa amollir ny plier aux prieres de ses amis, ny pour la mort presente ne desista point de se jouer en paroles, comme de coustume, ains eut tousjours la raison ferme et stable au plus fort du peril. Cela ne sont pas actes d'homme qui se laissast transporter à une voix ou à un esternuement de quelque resolution qu'il eust prise, ains qui estoit mené et conduit par une plus grande regence et plus puissante domination à son devoir.

XIX. J'entends aussi qu'il predit à quelques uns de ses familiers la perte et desfaicte de l'armée des Atheniens en la Sicile. Et devant cela encore, Pyri-

lampus fils d'Antiphon aiant esté pris par nous en la chasse, et en l'execution de la victoire de Delion blecé d'un coup de javeline, quand il entendit de ceulx qui furent envoyez d'Athenes vers nous pour traicter de la paix, que Socrates avec Alcibiades et Laches, estans descendus au chemin de Retiste, estoient retournez à sauveté, nous dit (1), que Socrates l'avoit par plusieurs fois rappellé, et quelques autres de ses amis et de sa bande, lesquels s'enfuyants avec luy le long de la montaigne de Parnes, furent attaincts et tuez par noz gens de cheval, pour n'avoir pas obey à l'esprit familier de Socrates, et avoir pris un autre chemin à la fuitte de la battaille, que celuy par où il les guidoit. Je pense que Simmias mesme l'a ouy comme nous. Oui certes, dit Simmias, plusieurs fois et de plusieurs personnes, car pour tels exemples l'esprit familier de Socrates fut fort celebré et renommé à Athenes.

XX. Quoy doncques, ce dit Phidolaüs, souffrirons nous, ô Simmias, que ce Galaxidorus icy en se jouant ravalle si fort une si grande œuvre de la divination, et la face esvanouir en je ne sçay quelles voix, et je ne sçay quels esternuemens, desquels signes le vulgaire, et les hommes ignorants se servent par risée en choses legeres et de nulle consequence : mais où il

(1) Il faut lire dans le texte ἑαυτὸν, au lieu de τοῦτον, et traduire : « Il s'accusa plusieurs fois lui-même, il accusa quelques uns de « ses amis et de ses compagnons, lesquels, etc. » M. Wyttembach a suivi ce sens dans sa traduction, sans cependant proposer aucun changement au texte. *C.*

est question de si grand danger, et d'affaires de telle consequence, alors il advient ce que dit le poëte Euripides,

Là où il fault de la vie combattre,
Il n'y a nul qui jouë ny follastre.

XXI. Et Galaxidorus, Si Simmias, dit-il, Phidolaüs, en a ouy dire quelque chose à Socrates mesme, je suis prest à l'ouir, et à luy pardonner avec vous: mais quant à ce que toy et Polymnis en dittes, il est facile à le refuter. Car comme en la medecine le poulx et la pustule n'est pas de soy grande chose, mais bien signe de grande chose: aussi à un gouverneur et pilote de navire, le bruit de la mer ou la veuë de quelque oiseau, ou de quelque petit nuau rare courant par l'air, signifie du vent, et une violente tempeste en la mer: aussi à une ame divineresse une voix ou un esternuement de soy n'est pas grande chose, mais ils peuvent estre signes de bien grands accidents. Car en nulle art et science, on ne mesprise le juger peu de beaucoup, et par petites choses de bien grandes: comme si quelque ignorant, qui ne sçauroit pas la force des lettres, les voiant peu en nombre, et de forme vile et contemptible, ne pouvoit pas croire qu'un homme docte en peust lire et reciter les grandes guerres qui ont esté par le passé, et les fondations des villes, les gestes et fortunes advenues aux grands roys, et qu'il dist qu'il y auroit quelque chose qui tout bas luy diroit et declareroit ces histoires là, il donneroit une belle envie de rire et de se

mocquer plaisamment de son ignorance, à ceux qui luy orroient dire cela. Aussi regarde que nous, pour ne cognoistre la vertu et l'efficace de chasque presage à signifier l'advenir, ne nous courroucions sottement, si quelque homme prudent et sage par ces signes-là predit quelque chose incogneuë, et mesme s'il dit que ce n'est point une voix ny un esternuement, mais un esprit familier qui luy ait declaré. Car je viens maintenant à toy Polymnius, qui admires et estimes Socrates, comme personnage qui par sa ronde simplicité, sans fard ny vanité quelconque, a plus humanisé, par maniere de dire, c'est à dire, attribué à la raison humaine, la philosophie, s'il n'appelloit pas son signe une voix ou un esternuement, ains tragicquement le nommoit un esprit familier. Car au contraire je m'esmerveillerois plus tost, si un homme si bien emparlé, si disert, et qui avoit le langage tant à main, comme Socrates, disoit que ce fust une voix ou un esternuement, et non pas un esprit divin qui luy eust enseigné, comme si quelqu'un disoit, qu'il auroit esté blecé d'une flesche, non pas de celuy qui auroit lasché la flesche: et que la balance auroit pezé, et non pas celuy qui tiendroit et manieroit la balance : car l'œuvre ne depend pas de l'instrument, mais de celuy à qui est l'instrument, et qui en use pour faire son ouvrage : et le signe et l'instrument dont use et se sert celuy qui devine, est ce qui prognostique et signifie.

XXII. Mais comme j'ay dit, il nous fault escouter

ce que Simmias nous en dira, comme celuy qui le sçait plus certainement. Et Theocritus : Ouy bien, dit-il, mais après que nous aurons veu qui sont ceulx cy qui entrent ceans : et certes c'est Epaminondas qui nous améne ce personnage estranger. Nous regardasmes tous vers la porte, et vismes Epaminondas qui marchoit devant, accompagné de Ismenodorus, de Bacchilidas, et de Melissus le joueur de flustes : l'estranger suivoit après, homme de belle presence, et face liberale, monstrant une douceur grande et humanité en son visage, accoustré et vestu venerablement. Si luy fut baillé siege auprès de Simmias, et mon frere se seit auprès de moy, et chascun des autres ainsi comme il se trouva : et s'estant fait silence, Simmias adressant sa parole à mon frere : Et bien, dit-il, Epaminondas, qui est cest estranger icy, d'où est-il, et comment a il nom ? car c'est un commancement ordinaire, et une entrée de cognoissance et d'entretien. Il a nom, respondit mon frere, Theanor, Simmias, natif de la ville de Crotone, l'un de ceulx qui pardelà font profession de la philosophie, ne faisant point de deshonneur à la gloire du grand Pythagoras, ains estant icy venu de l'Italie par si long chemin pour confirmer par bonnes œuvres, sa belle et bonne doctrine. Mais toy, Epaminondas (1), n'empesches de faire des bonnes œuvres la meilleure et la plus belle. Car s'il est honneste de faire bien à ses amis, il ne peult estre des-

(1) Ajoutez : « dit l'étranger prenant la parole. » *C.*

honneste d'en recevoir de ses amis, car pour estre grace, il est autant besoing qu'il y ait un recevant, comme un donnant, estant la grace composée de tous deux, tendant à œuvre vertueuse, et celuy qui ne la reçoit, comme un ballon qui a esté bien envoyé, il le deshonore, le laissant cheoir à terre, et demourer court. Car quel but y a il que lon soit si aise d'attaindre en y tirant, et si marry de le faillir, comme de faillir à faire bien à un homme qui en est digne, quand on le desire? Et encore en ceste comparaison là, celuy qui fault à donner au but, lequel demeure ferme, c'est sa faulte, mais icy celuy qui refuse et qui fuit, c'est celuy qui fait tort à la grace, laquelle par son refus ne peult atteindre là où elle pretend. Or t'ay-je desjà recité les causes pour lesquelles je suis venu par deça, mais je les veux reciter aussi à ces gens de bien icy presents, à fin qu'ils me soient juges alencontre de toy.

XXIII. Quand les colleges et societez des philosophes pythagoriens, qui estoient en chaque ville de nostre païs, eurent esté dechassez par la part et sedition des Cyloniens, ceulx qui estoient encore ensemble, tenans leur conseil en la ville de Metapont, les seditieux meirent le feu de tous costez en la maison où ils estoient et les y bruslerent tous ensemble, exceptez Philolaüs et Lysis, qui estoient encore jeunes, gaillards et dispos, lesquels se sauverent à travers le feu, et Philolaüs se retirant au païs des Lucaniens se sauva là avec ses amis, lesquels commançoient desjà à se rallier et avoir du meilleur alencontre de ces

Cyloniens. Quant à Lysis on fut long temps que lon ne sçeut qu'il estoit devenu, jusques à ce que Gorgias Leontin, retournant de la Grece de par deçà en la Sicile, apporta nouvelles certaines à Arcesus qu'il avoit parlé à Lysis, et qu'il se tenoit en la ville de Thebes. Si fut Arcesus en volonté de monter incontinent sur mer pour l'aller trouver, tant il en avoit grand desir, mais pour sa vieillesse et foiblesse, se trouvant indisposé à faire un tel voiage, il ordonna par testament que sur tout on ramenast Lysis vif, s'il estoit possible, en Italie, ou pour le moins ses reliques et ses os, si d'adventure il estoit mort : mais les guerres, les seditions et tyrannies qui ont esté depuis, ont empesché que ses amis n'ont peu de son vivant accomplir la charge qu'il leur avoit ordonnée. Mais depuis que l'esprit de Lysis, estant jà decedé, nous eut visiblement et manifestement annoncé sa mort, et que ceulx qui l'avoient veu et sceu certainement nous rapporterent, comme il avoit eu un liberal entretenement de sa vieillesse en une maison pauvre, où il avoit esté tenu et reputé (1) comme un des enfans de la maison, et estoit decedé en tel estat, J'ay icy esté envoyé jeune et seul par plusieurs et plus anciens, qui ont de l'argent, et vous en donnent à vous qui n'en avez point, en recompense de beaucoup de grace et d'amitié qu'ils ont receu de vous. Car Lysis a esté honnestement ensevely par vous en honorable sepulture, et plus encore honorable

(1) Lisez : « comme le père des enfants de la maison. » *C.*

luy est la grace qui en est payée à ses amis par ses confreres.

XXIV. Ainsi que l'estranger parloit, les larmes vindrent aux yeux de mon pere, qui plora longuement pour la souvenance de Lysis. Et mon frere se riant à moy, comme estoit sa coustume, Que ferons nous, dit il, Caphisias? quitterons nous nostre pauvreté pour de l'argent, et si nous nous tairons? Rien moins, dis-je, nous ne la quiterons point nostre bonne amie, sage nourrice des jeunes gens : mais toy defens là, car c'est à toy à parler. Et toutefois (1), dit mon pere, je n'avois doute que ma maison fust prenable à l'argent, sinon par cest endroit seulement du corps de Caphisias, qui auroit besoing d'une belle robbe, à fin de se monstrer pompeusement à ceux qui luy font l'amour qui sont en si grand nombre, et de beaucoup de viande et de nourriture, à fin de durer au travail des exercices, et aux combats qu'il luy fault soustenir aux escholes de la luicte : mais puis que celuy cy duquel j'avois plus de defiance, n'abandonne point la pauvreté, ny ne laisse point comme une teinture l'indigence paternelle et hereditaire, ains encore qu'il soit jeune adolescent, il se repute bien paré, et fait gloire de frugalité, se contentant de sa presente fortune, en quoy voudrons nous plus employer, et à quel usage nous servir de l'argent? Voudrons nous dorer noz armes, et couvrir nostre bouclier, comme faisoit Nicias l'Athenien,

(1) « Dit Épaminondas à mon pere, je ne craignois pas que « notre maison fust prenable, etc. » *C.*

d'or meslé avec de la pourpre? Et t'achetterons nous à toy, mon pere, un beau manteau de drap de Milet, et à ma mere une belle cotte d'escarlatte? Car certes nous n'abuserons pas de ce present pour traicter nostre ventre, en nous festoyant plus grassement et plus opulentement que de coustume, comme aiants receu en nostre logis un hoste sumptueux, qui ait la richesse. Oste mon fils tout cela, dit mon pere, j'à dieu ne plaise que je voye jamais un tel changement en ma maison. Et toutefois aussi ne demourerons nous pas assis en nostre logis, pour l'y garder oisif, car telle grace seroit trop desagreable et mal plaisante, et la possession sans honneur. A quoy faire donc le recevrions nous, mon pere? Voilà pourquoy il sembla dernierement à Jason le capitaine des Thessaliens, que je luy eusse fait une response rustique et incivile, quand il envoya ici une grosse somme d'or., et me pria de la recevoir en don. Et je luy manday, qu'il me faisoit tort, et me commançoit la guerre, d'autant que luy affectant et aspirant à une monarchie, il me venoit tenter et solliciter de me corrompre par argent, simple citoyen d'une ville libre et vivant soubs les loix. Mais quant à toy, amy estranger, j'approuve ta bonne volonté, par ce qu'elle est honneste et vertueuse, digne d'un philosophe, et l'aime singulierement, mais je te dis que tu apportes des drogues medicinales à hommes qui ne sont point malades. Tout ainsi doncques comme si aiant entendu que lon nous feist la guerre, tu fusses venu nous apporter des armes et des bastons de de-

fense pour nous secourir, et puis qu'estant arrivé sur les lieux tu eusses trouvé que nous fussions en paix et en bonne amitié avec noz voisins, tu n'eusses pas estimé devoir donner et laisser ces armes là à ceulx qui n'en auroient que faire : aussi tu es venu pour nous porter et donner aide et secours alencontre de la pauvreté, comme si elle nous travailloit, mais au contraire elle nous est aisée et plaisante à porter, et sommes bien aises de l'avoir en nostre maison logée chez nous, et pourtant ne nous fault il point d'armes ny d'argent alencontre d'elle qui ne nous fait aucun desplaisir. Mais tu feras rapport à tes freres de pardelà, qu'ils usent très honnestement de leurs biens et de leurs richesses, mais aussi qu'ils ont des amis pardeçà qui usent bien de la pauvreté : au demourant quant à la nourriture, funerailles et sepulture de Lysis, il nous les a luy mesme bien rendues et payées, nous aiant enseigné entre autres belles et bonnes choses, à ne craindre point, et ne nous fascher point de la pauvreté.

XXV. Theanor adonc prenant la parole : Comment, dit-il, si c'est faulte de cœur que de craindre la pauvreté, comment aussi ne sera-ce faulte de jugement de redoubter et fuir la richesse? (1) Cela n'est il pas hors de tout propos, mesmement si ce n'est pas avec raison, ains par mine seulement, ou par une

(1) Il faut lire avec M. Wyttembach : « Cela seroit faute de jugement, dit Épaminondas, si ce n'étoit pas avec raison, ains « par mine seulement, ou par vanité et par sottise qu'on la rejetât « ou la refusât. » *C.*

vanité et une sottise qu'on la rejette et la refuse? (1) Et quelle raison y a il qui sceust defendre l'acquisition et possession des biens, qui se fait par tous justes et honnestes moiens, comme fait Epaminondas? Mais plustost pour ce que tu t'es assez donné à entendre en la response que tu as fait touchant cecy au Thessalien Jason, je te demande Epaminondas, estimes tu qu'il y ait quelque sorte de donner argent qui soit juste et legitime, et qu'il n'y en ait nulle d'en prendre, ou si tous ceulx qui donnent et tous ceulx qui prenent pechent? Non, je ne le pense pas, respondit Epaminondas, ains estime que des biens et richesses, comme de toute autre chose, il y a une largition et possession qui est honneste, et une autre qui est deshonneste. Et bien, dit Theanor, celuy qui donne volontiers et de bon cœur ce qu'il doit, à sçavoir s'il ne le donne pas honnestement? Il le confessa. Et celuy qui reçoit ce qui se donne honnestement, ne le prend il pas aussi honnestement? Ou peult il estre plus loyale et juste prise d'argent, que celle qui se prend de celuy qui donne justement? Je croy qu'il n'y en sçauroit avoir de plus juste, dit Epaminondas. Entre deux amis donc, s'il est juste que l'un donne, il est juste aussi que l'autre prenne : car ès batailles il se fault bien destourner de devant celuy des ennemis dont on a receu quelque plaisir : mais aux bien-faicts il n'est ny beau ny honneste de fuir ne rejetter celuy

(1) « Mais quelle raison, dit Théanor, peut empêcher l'acqui« sition des biens qui se fait par tous justes et honnêtes moyens? « mais plutôt, etc. » *C.*



qui donne justement entre amis : car si la pauvreté de soy n'est point mauvaise, aussi n'est pas la richesse à ainsi rejetter et mespriser.

XXVI. Non vrayement, ce dit Epaminondas : mais il fault que tu consideres avec nous, qu'il y a en nous plusieurs cupiditez et de plusieurs choses, les unes naturelles, que lon appelle, et nées avec nous, se germans en notre chair pour les voluptez qui luy sont necessaires : les autres sont estrangeres venuës de vaines opinions, lesquelles prenans force et vigueur par traict de temps et longue accoustumance en une mauvaise nourriture, bien souvent tirent à bas et atterrent nostre ame avec plus de force et de violence que ne font pas les naturelles. Or la raison par bonne accoustumance et exercitation vertueuse nous donne moien d'en espuiser beaucoup, de celles mesmes qui sont nées avec nous, mais il fault employer toute la force et puissance de l'accoustumance et exercitation encontre les concupiscences qui sont estrangeres, et qui viennent d'ailleurs, pour les consumer, retrancher et chastier par toutes voyes de repressions et retentions raisonnables : car si la resistence que fait la raison à l'appétit de boire et de manger force bien souvent la faim et la soif, bien plus facile luy sera il de retrencher l'avarice et l'ambition, en s'abstenant et gardant des choses qu'elles convoitent, tant qu'à la fin elles en demeureront toutes desconfites. Ne te semble il pas ainsi? L'estranger le confessa. Vois-tu doncq, qu'il y a difference entre l'exercitation, et l'œuvre à laquelle se dresse l'exercitation? Et tout

ainsi comme de l'art qui enseigne les exercices du corps, vous pourriez dire, que l'œuvre en seroit l'æmulation, l'effort et la contention pour obtenir le pris de la couronne alencontre de son adversaire, et l'exercitation la preparation que fait le combattant pour y rendre son corps apte et dispos par continuation d'exercices : aussi me confesseras tu qu'il y a difference entre la vertu et l'exercitation à la vertu. L'estranger le confessa. Or me dy doncques premierement, s'abstenir de villaines et illicites voluptez, que penses tu que ce soit, exercitation à la continence, ou plustost l'œuvre et la preuve de la continence? Je pense que ce soit l'œuvre et la preuve : et l'exercitation et assuefaction à l'abstinence, n'est-ce pas ce que vous mesmes faittes, quand après vous estre travaillez le corps, et après avoir provocqué comme des bestes sauvages voz appétits, vous vous mettez à table et y demourez long temps, les tables chargées de toutes exquises et diverses viandes, sans y toucher, et les laissez à voz vallets pour s'engorger et faire grand'chere : et ce pendant vous prenez quelque bien peu de chose simple, estants desjà voz concupiscences toutes estaintes et amorties : car l'abstinence des voluptez permises est exercitation alencontre des defendues.

XXVII. Ouy certes, dit l'estranger. Il y a doncques aussi, amy, quelque exercitation de la justice alencontre de l'avarice et de la convoitise d'avoir, qui n'est pas de n'aller point la nuict desrober et piller les maisons de ses voisins, ny de ne destrousser point les passans, ne si aucun ne trahit point ses amis et

son païs pour de l'argent, cestuy-là ne s'exerce pas contre l'avarice : car la loy, peult estre, et la crainte refrene et retient sa cupidité d'offenser autruy : mais celuy qui souventefois s'abstient et se garde volontairement des justes gains, et qui luy sont concedez et permis par les loix, celuy là s'exerce et s'accoustume à se tenir loing de toute injuste et illegitime prise d'argent. Car il n'est pas possible qu'en grandes voluptez, mais mauvaises et pernicieuses, l'ame se puisse contenir de les appeter, si au paravant souventefois estant en pleine liberté d'en jouir, elle ne les a mesprisées : et n'est pas aisé de passer par dessus, et mespriser des grands proufits meschans, et de grands gains qui se presentent, à qui de longue main n'a domté et chastié la convoitise de gaigner et d'avoir, laquelle par assez d'autres habitudes et actions est nourrie et exercitée à vouloir tousjours impudemment gaigner, et frit après les injustices, s'abstenant bien fort à grand'peine et malaisément d'outrager quelqu'un pour son proufit. Mais elle n'assaudra jamais un personnage qui ne se sera point abandonné à recevoir des dons et largesses de ses amis, ny à prendre des presents des roys, qui aura renoncé mesmes aux benefices de la fortune, et qui aura esloigné et retiré l'avarice brillant après un thresor qui luy sera apparu : jamais, dis-je, elle ne l'assaudra pour le tenter de faire quelque injustice, ny jamais ne luy troublera son entendement, ains s'en servira paisiblement à faire toute chose honneste, aiant le cœur assis en bon lieu, et ne sentant rien dedans qui ne

soit grand et bon. Voilà les hommes dont Caphisias et moi sommes amoureux. Et c'est pourquoy, Simmias, nous prions cest homme de bien estranger, de nous laisser suffisamment exerciter en la pauvreté, pour parvenir à celle vertu.

XXVIII. Après que mon frere eut achevé ce propos, Simmias aiant deux ou trois fois croullé la teste, C'est un grand homme, dit-il, c'est un grand homme qu'Epaminondas, dequoy est cause ce bon pere Polymnius, qui dès le commencement a donné une telle nourriture et education en la philosophie à ses enfans : mais quant à cela, amy estranger, accorde t'en avec eulx. Au demourant je te demande, si c'est chose qui nous soit loisible de sçavoir, si tu remueras les reliques de Lysis hors de sa sepulture, et les transporteras en Italie, ou bien si tu nous les laisseras icy entre ses amis et bien-veuillans, qui seront bien aises d'estre logez avec luy quand nous serons par de là. Et Theanor se riant à luy, Il semble, Simmias, que Lysis se trouve bien par deçà, et n'en veuille point bouger, n'y aiant eu faulte de rien honneste, par le moien d'Epaminondas. Mais il y a quelques sainctes cerimonies particulieres que nous observons ès sepultures de noz confreres Pythagoriens, lesquelles si nous n'avons euës à nostre trespas, nous ne pensons pas avoir attaint la fin heureuse que nous desirons. Quand doncques nous eusmes par songes cogneu la mort de Lysis (car nous avons certain signe, auquel nous cognoissons si c'est l'image d'un vivant ou d'un trespassé) plusieurs eurent fan-

tasie qu'estant mort en païs loingtain, estranger, il auroit esté autrement inhumé, et qu'il le falloit remuer de là où il estoit, à fin qu'estant transporté il eust les services des obseques accoustumées en nostre societé. Et estant venu par deçà en ceste pensée, et aiant esté incontinent conduit par ceux du païs en sa sepulture, sur le soir je luy ay versé les effusions des mortuaires, evocquant son ame, à fin qu'elle me vint instruire comme je devois me gouverner en cela : et la nuict se passant je n'ay rien veu, mais bien m'a il semblé que j'ay ouy une voix qui me disoit que je ne remuasse point ce qui ne se devoit point remuer, par ce que le corps de Lysis avoit esté sainctement inhumé par ses amis, et que son ame estant desjà jugée avec son congé pour s'en aller à une autre nativité, accouplée avec un autre dæmon. Et le matin en aiant conferé avec Epaminondas, et entendu la maniere comme il l'avoit inhumé, j'ay cogneu comme il avoit esté bien instruict jusques aux plus secrets poincts de nostre religion, et qu'il avoit un mesme dæmon et esprit pour guide de sa vie, si je ne suis mal expert à conjecturer par la navigation le pilote : car les chemins sont bien larges de la vie, mais il y a peu d'hommes que les dæmons y conduisent. Theanor donc aiant dit cela, jetta son regard sus Epaminondas, comme si derechef il eust voulu contempler ses mœurs et son naturel, par l'inspection de sa face.

XXIX. En ces entrefaittes le chirurgien arrivé deslia le bendage de la playe de Simmias, comme pour le penser : et Phyllidas qui entra après luy avec Hip-

posthenidas, commanda à Charon et à Theocritus de nous lever, puis nous tira à part en un coing du portique, estant fort troublé à veoir son visage. Et comme je luy demandasse, Qu'y a il de nouveau, Phyllidas? Il n'est, dit-il, rien arrivé de nouveau pour moy : car je l'avois preveu et vous l'avois bien predit, redoubtant la lascheté de Hipposthenidas, que vous ne luy communiquissiez point vostre entreprise, ny ne le receussiez point en la compagnie. Ces paroles nous meirent en un grand estonnement. Et Hipposthenidas, Ne dy point cela je te prie, dit-il, au nom des dieux, ny ne veuilles estre la cause de la destruction de ceste ville, et de nostre ruine quant et quant, en pensant que temerité soit hardiesse, et ayes patience que ces personnages retournent à sauveté en la ville, s'il est ainsi en la fatale destinée. Et Phyllidas aguisé de cholere, Dy moy, dit-il, Hipposthenidas, combien penses tu qu'il y ait d'hommes qui sachent nostre secret? J'en cognois, dit-il, ce me semble, jusques à trente. Puis qu'il y en a doncques tant, dit-il, pourquoy est-ce que toy seul as esté alencontre, et empesché ce qui avoit esté conclud et arresté par tous, aiant envoyé un homme à cheval aux bannis qui estoient desjà acheminez pour venir icy, et leur as mandé qu'ils s'en retournassent arriere, et qu'ils ne poursuivissent pas leur chemin pour au jourd'huy? (1) Pour ce, dit-il, que la fortune leur a d'elle mesme procuré, à la plus part, leur retour.

(1) Lisez : « lorsque la fortune elle-même sembloit favoriser leur « retour. » *C.*

XXX. (1) Quand Hipposthenidas eut dit cela, nous nous en trouvasmes tous troublez : et Charon entre les autres jettant son œil fiché bien asprement (2) sur luy, O meschant homme que tu es, dit-il, que nous as tu faict? Rien de mal, dit Hipposthenidas, si laissant ceste aspreté de voix courroucée, tu veux avoir patience d'ouir et entendre les raisons d'un homme qui est de ton aage, et qui a le poil aussi blanc comme toy : car s'il n'est question que de monstrer à noz citoyens que nous sommes hardis et courageux, sans faire compte d'aucun peril de la vie, il y a encore beaucoup du jour, n'attendons point le soir à venir, allons nous en tout de ce pas courir sus aux tyrans avec noz espées au poing, tuons les, mourons y, et ne nous espargnons point. Cela n'est difficile ny à faire, ny a souffrir, mais de delivrer la ville de Thebes de tant d'ennemis armez qui la tienent, et d'en jetter dehors la garnison des Spartiates, pour deux ou trois hommes morts il n'est pas facile : car Phyllidas n'a pas tant apresté de vin pour son banquet, qu'il y en ait suffisamment à enyvrer les mille cinq cens soldats de garde d'Archias : mais encore que nous tuions aussi celuy là, (3) Crippidas et Arcesus sobres attendent la nuict pour faire le guet. Qu'est il besoing doncques de nous haster d'attirer noz amis en une mort toute evidente et certaine, mesmement que noz ennemis sont aucunement advertis qu'ils reviennent? Car pourquoy est-ce qu'il auroit esté

(1) Lisez : *Phyllidas ayant dit cela. C.*

(2) Lisez : *sur Hipposthenidas. C.* (3) Lisez : *Erippidas. C.*

fait par eux commandement à ceux de Thespies de se tenir prests avec leurs armes au troisiéme jour qui est cestui-cy, et qu'ils se tinssent en ordre pour partir quand les capitaines des Lacedæmoniens les manderoient, et si doivent comme j'entens au jourd'huy faire mourir Amphitheus quand Archias sera venu, après l'avoir interrogué et luy avoir donné la torture. Ne sont ce pas de grands signes que l'entreprise leur est descouverte ? Ne vaut-il pas bien mieux différer un peu de temps jusques à tant seulement qu'ils aient appaisé les dieux?

XXXI. Car les devins aiants sacrifié un bœuf à Cerès, disent que le feu du sacrifice denonce une grande sedition, et un grand peril à la chose publique : et ce qui merite bien que toy particulierement, Charon, y prennes garde, c'est que hier Hypatodorus fils de Erianthes, homme de bonne sorte au demourant, et qui ne sçait rien de ce que nous avons entrepris, (1) me dit, Charon est bien ton familier amy, Hipposthenidas, et à moy non guerres : advertis le donc, si bon te semble, qu'il se prenne garde de quelque danger fascheux et estrange qui le regarde : car la nuict passée en songeant il me fut advis que sa maison estoit comme en travail d'enfant, et que luy et ses amis en estants eulx mesmes en destresse faisoient prieres aux dieux pour elle, et luy assistoient à ce travail tout alentour, mais qu'elle mugissoit criant et jettant je ne sçay quelles voix non articulées, jusques à ce

(1) Ajoutez : « revenant des champs avec moi. » *C.*

que finablement il en sortit du dedans un grand feu, dont la plus part de la ville fut incontinent embrasée, et le chasteau de la Cadmée tout couvert et enveloppé de fumée, mais la flamme n'en vola pas à mont. Voilà la vision que cest homme me raconta, Charon, et qui me meit sur l'heure en une grande tremeur, et encore bien plus quand j'ay entendu que ce jour jourd'huy les bannis doivent arriver en un logis. Je suis en merveilleuse angoisse de crainte, que nous ne nous emplissions de miseres et de maulx, sans en pouvoir faire aucun d'importance à noz ennemis : sinon de mettre toute la ville en combustion : car je suppose que la ville sera des nostres, et la Cadmée sera comme elle est, pour eulx.

XXXII. Adonc Theocritus prenant la parole, et arrestant Charon qui vouloit replicquer quelque chose à cest Hipposthenidas : Mais au contraire il n'y a signe, dit-il, qui m'asseure plus à continuer ceste entreprise, encore que j'aye tousjours eu de bons presages pour les bannis en tous les sacrifices que j'ay fais, que ceste vision que tu nous as recitée, s'il est ainsi que tu dis, qu'un grand feu clair ait esclairé et enflammé toute la ville, sortant d'une maison amie, et que la retraitte et demourance de noz ennemis ait esté noircie et obscurcie de fumée, laquelle n'apporte jamais rien de meilleur que larmes et toute confusion : et qu'il sorte d'entre nous des voix non articulées, cela, encore que lon le veuille prendre en mauvaise part à cause de la voix, sera quand nostre entreprise souspeçonnée d'une suspicion obscure,

doubteuse et incertaine tout ensemble, apparoistra et obtiendra. Au reste les mauvais signes des sacrifices touchent non au public, mais à ceux qui sont maintenant les plus forts.

XXXIII. Comme Hipposthenidas parloit encore, je luy demanday : Mais qui as tu envoyé devers eux, car s'il n'est bien avancé nous envoyerons bien après. Je ne sçay, Caphisias, à vous dire la verité, si vous le pourriez attaindre, car il a un des meilleurs chevaux qui soit en toute la ville de Thebes, et est homme que vous cognoissez tous, car c'est celuy qui gouverne les chariots de Melon, et auquel Melon a luy mesme dès le commencement descouvert l'entreprise. Et à l'heure mesme l'appercevant, Est-ce point, dis-je, Chlidon que tu veux dire, Hipposthenidas, celuy qui l'année passée gaigna le pris de la course des chevaux à la feste de Juno? Celuy là mesme, dit-il. Et qui est donc celuy là que je voy qui attend, il y a jà long temps à la porte? C'est Chlidon luy mesme, dit-il, par Hercules. O dieux, y a il point encore quelque chose de pis advenu? Et luy voiant que nous le regardions, s'approcha tout bellement de nous. Hipposthenidas luy faisant signe de la teste qu'il parlast devant tous, et qu'il n'y avoit point de danger, d'autant qu'ils estoient tous gens de bien : Je les cognois très bien, dit-il, Hipposthenidas, et ne t'aiant trouvé ny en ta maison, ny en la place, j'ay bien pensé que tu serois venu devers eux, et m'y en suis venu à la plus grande haste que j'ay peu, à fin que vous entendissiez au vray comme tout est allé : car

comme tu m'avois commandé qu'à toute diligence j'allassé rencontrer noz gens en la montagne, je m'en suis allé en mon logis pour y prendre mon cheval. Si ay demandé à ma femme la bride, mais elle ne me l'a sceu bailler, ains ay attendu bien long temps en la chambre, et après l'avoir bien cherchée par tout, et remué tout ce qu'il y avoit de mesnage en nostre maison, après s'estre bien jouée de moy, finablement elle m'a confessé l'avoir prestée à nostre voisin, sa femme la luy aiant demandée à emprunter hyer au soir : dequoy je me suis fort aigrement courroucé à elle, et luy en ay dit des injures : et elle de l'autre costé s'est mise à me donner des maledictions abominables à dire, et à faire priere aux dieux, que malheureuse fust mon allée, et plus encore malencontreux mon retour, ce que les dieux veuillent plustost retourner sur sa teste d'elle mesme : à la fin elle m'a tant irrité que je l'ay très bien battue, et y est incontinent accouru grand nombre de voisins et de femmes, de sorte qu'après avoir fait et souffert une grand'honte, à peine suis peu venir jusques à vous, pour vous prier d'envoyer un autre qui face vostre message à ces hommes que vous sçavez, car quant à moy je suis pour le present hors de moy, et me trouve tout mal. Il nous prit sur l'heure à tous un merveilleux changement de volonté et d'affection, car au lieu que un peu devant nous nous courroucions de ce que lon avoit empesché leur venue, lors pour la soudaineté de l'occasion et la briefveté du temps, voians qu'il n'avoit plus moyen de reculer, nous en

estions en transe et en crainte, toutefois monstrant bon visage à Hipposthenidas, et le prenant par la main, je l'encourageay, luy donnant à entendre que les dieux mesmes nous convioient à l'execution de nostre entreprise.

XXXIV. Cela fait Phyllidas s'en alla chez luy pour donner ordre à son festin et attirer Archias à bien boire et faire grand' chere, et à Charon pour tenir sa maison preste à recevoir les bannis quand ils arriveroient : et ce pendant Theocritus et moy retournasmes devers Simmias, à fin qu'aiants trouvé l'occasion à propos nous parlissions encore à Epaminondas, lequel estoit desjà entré bien avant en une belle question que Galaxidorus et Phidolaüs avoient au paravant entamée, demandans de quelle substance et de quelle nature et puissance estoit l'esprit familier de Socrates, dont on parle tant.

XXXV. Or n'entendismes nous pas ce que Simmias respondit au propos de Galaxidorus, mais bien dit-il, qu'en aiant une fois interrogué Socrates luy mesme, il ne luy en avoit point rendu de response, et pour ceste cause que jamais depuis il ne l'en avoit voulu enquerir : mais bien disoit-il, qu'il avoit souvent esté present quand Socrates disoit, qu'il estimoit hommes vains et menteurs ceux qui disoient avoir veu à l'œil quelque chose de divinité, et au contraire qu'il prestoit l'oreille à ceux qui disoient avoir ouy quelque voix, et les enqueroit à certes et diligemment, dont il nous donnoit à penser et conjecturer entre nous à part, et à souspeçonner que ce dæmon de Socrates

ne fust point une vision, ains un sentiment de voix et intelligence de paroles qui le venoit à toucher par quelque extraordinaire maniere : comme en songeant ce n'est pas une voix que les dormans oyent, mais ce sont opinions et intelligences de quelques paroles qu'ils cuident ouir prononcer : mais ceste intelligence des songes advient veritablement aux dormans, à cause du repos et de la tranquillité du corps, mais les veillans ne peuvent ouir qu'à grande peine les advertissemens divins, estants travaillez du tumulte des passions, et de la distraction des affaires, à l'occasion dequoy ils ne peuvent prester leur entendement et pensée à ouir les declarations que les dieux leur font.

XXXVI. Mais Socrates aiant un entendement pur et net, non agité d'aucunes passions, et ne se meslant avec le corps sinon que bien peu pour les choses necessaires, estoit facile à estre touché, subtil et delié pour soudainement estre alteré, par ce qui l'attaignoit, et ce qui l'attaignoit nous pouvons conjecturer que c'estoit, non une voix ou un son, mais la parole d'un dæmon, qui touchoit sans voix la partie intelligente de son ame, avec la chose qu'elle luy declaroit : car la voix ressemble à un coup qui est donné à l'ame, laquelle par les aureilles est contrainte de recevoir la parole quand nous parlons les uns aux autres. Or l'entendement de la nature divine méne et conduit l'ame bien née par la chose qui luy fait entendre, sans avoir besoing d'autre coup, et l'ame luy cede et obeit selon qu'il luy lasche ou luy roidit les

instincts et inclinations non violentement pour resistence que luy facent les passions, mais soupples et maniables comme des resnes lasches.

XXXVII. Et ne s'en fault esbahir, veu que lon voit que de petits timons tournent et virent de grandes carraques, et d'un autre costé les rouës des potiers de terre, qui pour peu qu'on les touche de la main tournent fort aiséement : car bien que ce soient instruments sans ame, toutefois ils sont contrepesez si faciles et si agiles à rouer, pour la polissure qu'on leur donne, qu'ils cedent à la cause mouvante pour peu d'esbranlement qu'il y ait. Or l'ame de l'homme estant roidie et tendue d'innumerables inclinations, comme de cordages, est beaucoup plus agile que nul instrument ny outil qui soit au monde, qui la sçait manier par raison, depuis qu'elle a pris un peu d'esbranlement à estre esmeuë vers la chose entendue : car les principes des instincts et des passions tendent tous à ceste partie qui entend, et elle estant une fois esbranlée et secouée, elle tire, tend et roidit tout l'homme, en quoy nous est donné à entendre combien de force et de puissance a la chose entendue : car les os sont insensibles, les nerfs et la chair pleins d'humeurs, et la masse de toutes ces parties ensemble pesante, gisante sans mouvement. Mais aussi tost que l'ame met quelque chose en son entendement, et que l'entendement esmeut les inclinations à cela, il se leve tout debout, et se roidissant de toutes ses parties il court, comme s'il avoit des æles, à l'ation. Et si n'est pas la maniere de ce mouvement,

ou roidissement et promptitude difficile, et moins encore impossible à comprendre, par laquelle l'ame si tost qu'elle a entendu attire quant et quant par instincts et inclinations toute la masse du corps : car ainsi comme la raison comprinse et entendue sans aucune voix esmeut l'entendement, aussi me semble il qu'il n'y a pas beaucoup d'affaire, que un entendement plus divin, et une ame plus excellente ne méne un autre entendement inferieur, et le touchant par dehors de la touche, que la raison peult toucher à l'autre raison, ne plus ne moins que la lumiere a sa reflexion de la lumiere rebattue.

XXXVIII. Car à la verité nous nous entredonnons à cognoistre noz conceptions et pensées les uns aux autres, comme tastonnans en tenebres par le moien de la voix. Mais les intelligences des dæmons, aiants leur lumiere, reluysent à ceux qui sont susceptibles et capables de telle lueur, n'aiants besoing ny des noms ny des verbes dont usent les hommes en parlant les uns aux autres, par lesquelles marques ils voient les images et especes des intelligences et pensées les uns des autres, mais les intelligences propres ils ne les cognoissent pas, sinon ceux qui ont une propre et divine lumiere, comme nous avons dit, combien que ce qui se fait par le ministere de la voix, conforte aucunement et aide ceux qui ne peuvent croire. Car l'air estant feru et moulé de sons articulez, et devenant de tout en tout, parole et voix, imprime l'intelligence en l'ame de celuy qui escoute, tellement que selon ceste similitude là, quelle merveille y a il-

si ce qui est entendu par ces superieures natures altere l'air, et l'air alteré pour sa qualité facile à recevoir impressions, signifie et donne à entendre aux hommes excellents, et de rare nature et divine, la parole de ce qui a entendu. Car ainsi comme les coups qui se donnent contre des boucliers de cuyvre s'entendent de loing, quand ils procedent du fond du milieu, à cause de la resonnance et du retentissement, là où ceux qui sont donnez contre autres sortes de boucliers, se perdans insensiblement, ne s'entendent point : aussi les paroles des dæmons et esprits volans aux aureilles de tous, resonnent et retentissent seulement aux ames de ceux qui ont les mœurs rassises, et les ames tranquilles, lesquels nous appellons hommes celestes et divins. Or le vulgaire a bien opinion que la divinité communique avec les hommes en dormant, et puis il trouve estrange, et luy semble incroyable, si lon leur dit que les dieux esmeuvent tout de mesme les esveillez, et qui ont le plein usage de raison. Comme qui diroit, qu'un musicien joueroit bien de sa lyre quand toutes les chordes seroient lasches et destendues, mais quand elle est bien accordée et tendue, qu'il n'y touche ny n'en jouë point : car ils n'en apperçoivent pas la cause qui est dedans eux, c'est à sçavoir le discord, le trouble et la confusion, dequoy estoit exempt Socrates nostre familier amy, comme l'oracle le prophetisa, qui fut donné à son pere, luy estant encore jeune enfant. Car il luy commanda de luy laisser faire tout ce qui luy viendroit en l'entendement, et

ne le forcer de rien, ny le destordre, ains de donner la bride lasche à l'instinct et naturel de son enfant, en priant seulement pour luy à Jupiter eloquent et aux Muses, et au demourant ne se soucier point de rechercher curieusement plus avant de Socrates, comme aiant dedans luy un guide et conducteur de sa vie, meilleur que dix mille maistres et pædagogues.

XXXIX. Voilà, Phidolaüs, ce que nous avons senty et jugé, tant du vivant de Socrates que depuis sa mort, touchant son dæmon ou esprit familier, en rejettant et ses voix, et ceux qui allеguent ces esternuements, et toutes autres semblables resveries. Mais quant à ce que nous en avons ouy dire à Timarchus de Cheronée, touchant cela, pour ce que lon pourroit estimer, que ce seroient contes faicts à plaisir, il les vault mieux taire. Nullement, ce dit Theocritus, mais je te prie de les nous vouloir reciter. Car encore que les fables n'expriment pas bien la verité, si est-ce qu'elles la touchent aucunement. Mais premierement dy nous qui estoit ce Timarchus, car je ne l'ay point cogneu. Il est bien vraysemblable, dit-il, Theocritus: car il estoit fort jeune quand il mourut, et pria qu'on l'inhumast auprès de Lamprocles le fils de Socrates, qui estoit decedé peu de jours au paravant, aiant esté son grand amy, et de mesme aage que luy, et comme jeune homme de gentille et bonne nature, qui n'agueres avoit commencé à gouster de la philosophie, desirant sçavoir quelle estoit la nature et la puissance du dæmon de Socrates, aiant communi-

qué sa déliberation à moy seul et à Cebes, il alla descendre dedans le trou de Trophonius, aprés avoir fait premierement les sacrifices accoustumez en cest oracle, et y aiant demouré deux nuicts et un jour, comme jà plusieurs desesperassent de son retour, et ses parents et amis le plorassent, un matin il en sortit fort resjouy, et après avoir rendu graces au Dieu, si tost qu'il se peut eschapper de la presse, il nous raconta beaucoup de merveilles qu'il avoit veuës et ouyes, et nous dit qu'estant descendu en l'oracle, il trouva premierement des tenebres fort obscures, et puis après avoir faît sa priere, il demoura gisant par terre bien longuement, ne pouvant pas bien certainement asseurer s'il dormoit, et songeoit, ou s'il veilloit: toutefois il luy fut advis qu'il entendit un bruit qui luy vint donner à la teste, et que les coustures de son test s'ouvrirent, par où il rendit l'ame au dehors, laquelle estant separée se trouva bien aise, quand elle se veit en un air clair et serain. Si luy sembla premierement qu'elle respira, aiant au paravant long temps esté tendue et serrée, et devint plus grande qu'elle n'estoit, comme une voile qui est estendue. Et luy fut advis qu'il ouit sourdement, comme un son tournant à l'entour de sa teste, dont la voix estoit fort douce à ouir : et de là regardant il ne veit plus la terre, mais bien des isles enluminées et esclairées d'un feu delicat, lesquelles changeoient entre elles de places et de couleurs, selon que la lumiere se diversifioit en ces mutations, et qu'elles luy sembloient en nombre innumerables, de grandeur

excessives, non toutes de mesme pourpris, mais toutes rondes, et luy sembloit que du mouvement d'icelles, qui tournoient en rond, le ciel en resonnoit, pour ce qu'à l'égalité unie de leur mouvement respondoit et estoit conforme la douceur et suavité de la voix et de l'armonie composée de toutes, qui en resultoit. Par le milieu d'icelles y avoit une mer ou un lac espandu, resplandissante de diverses couleurs à travers un bleu serain, et qu'entre ces isles il y en avoit peu qui navigassent par le droict cours de l'eau, et qui traversassent de là, et plusieurs autres se trainoient inegalement et obliquement, de sorte qu'il sembloit qu'elles deussent tomber, et que ceste mer en aucuns endroicts avoit un grand fond du costé du midy : mais du costé de septentrion y avoit des grands marets et platis, et en beaucoup d'endroits elle se respandoit sur la terre, et aux autres elle s'en retiroit, ne faisant pas de grandes sorties : et quant aux couleurs l'une est simple, et vrayement couleur de pleine mer, l'autre non pure, ains confuse meslée de couleur d'eau de lac. Quant aux revolutions de ces isles tournants ensemble, elles les retirent un peu, et jamais ne conjoingnent la fin avec le commancement, ny ne font pas un cercle entier et parfait, ains gauchissent un peu les bouts faisants en tournant une ligne de tortis et volute. Au milieu d'icelles et vers l'endroit le plus grand de l'ambient est enclinée la mer un peu moins des huict parts de l'univers, ainsi comme il luy sembloit, et avoit icelle mer deux bouches et ouvertures, par lesquelles elle recevoit

deux rivierés de feu opposites l'une à l'autre, de sorte que son bleu en estoit pour la plus grande partie offusqué et effacé par une blancheur. Si dit qu'il prenoit grand plaisir à veoir et considerer toutes ces choses là : mais quand il vint à regarder contre-bas, il y apperceut une grande fondriere toute ronde, comme qui auroit couppé une boule en deux, mais fort profonde et merveilleusement horrible, pleine de tenebres, non pas quoyes, ains turbulentes et bouillonnantes souvent, dont lon entendoit innumerables mugissemens et gemissemens de bestes, les cris infinis d'enfans, et les lamentations de femmes et d'hommes meslez ensemble, des bruits, des clameurs et des tumultes de toutes sortes, mais sourds et amortissans, comme venants d'un abisme bien profond, et qui l'espouventoient terriblement, jusques à ce qu'après un espace de temps, il y eut quelqu'un, lequel il ne voioit pas, qui luy dit, O Timarchus, qu'est-ce que tu desires d'entendre? Et qu'il luy respondit, Tout : car qu'y a il icy qui ne soit admirable? Il est bien vray, dit-il, mais quant à nous, nous avons bien peu de part ès regions superieures, parce qu'elles appartiennent à autres dieux. Mais la portion de Proserpine l'une des quatre, laquelle nous gouvernons, est bornée par la riviere de Styx : tu la peux bien, si tu veux, visiter. Et comme il luy demandast que c'estoit que Styx, C'est, dit-il, le chemin qui méne aux enfers, divisant les parties contraires de lumiere et de tenebres avec sa cyme. Car elle prent, comme tu vois, du fond des enfers, et

touche à l'extremité de la lumiere tout alentour, bornant la derniere partie de l'univers, lequel est divisé en quatre regiments. Le premier est celuy de vie, le second du mouvement, le tiers de generation, et le dernier de corruption : estant le premier attaché au second par l'unité en ce qui n'est pas visible, et le deuxieme au troisieme par l'entendement au soleil, et le troisieme avec le quatrieme par la nature en la lune. Et de chascune de ces liaisons-là une fée ou parque en tient la clef, fille de la necessité : de la premiere, celle qui se nomme Atropos, c'est à dire inflexible : de la seconde, Clotho la filandiere : et de la troisieme en la lune, Lachesis le sort, là où se fait le ply de la naissance. Car toutes les autres isles ont des dieux, mais la lune appartenant aux dæmons terrestres fuit la lisiere de Styx, estant un peu plus haulte, en approchant une seule fois de cent septante (1) mesures secondes. Ceste lisiere de Styx approchant, les ames crient d'effroy. Car enfer en ravit plusieurs qui glissent, et la lune en reçoit d'autres qui d'abas nagent à elle, celles ausquelles opportunément la fin de generation est tumbée, exceptées celles qui sont impures et contaminées, lesquelles elle foudroyant et bruyant horriblement ne souffre point approcher, ains lamentans leur malheur, voiants qu'elles ont failly à leur entente, s'en retournent de rechef à bas à une autre nativité, comme tu vois. Je ne voy rien, ce dit Timarchus, sinon plusieurs es-

(1) Grec : 117 mesures secondes.

toiles qui en ceste fondriere saultent, et les autres plongent, et d'autres qui reluysent d'abas. Ce sont des dæmons que tu vois, sans les cognoistre : car voicy comment il en va.

XL. Toute ame d'homme est participante de raison, mais ce qui en est meslé avec la chair, et avec les passions, estant alteré par les voluptez et douleurs devient irraisonnable : mais toutes ne s'y meslent pas de mesmes, autant l'une que l'autre, parce que les unes se plongent toutes dedans le corps, et estants troublées de passions courent çà et là toute leur vie : les autres sont en partie meslées avec la chair, et en partie laissent dehors ce qui est le plus pur et moins alteré, et n'est pas tiré à bas, ains demeure comme nageant et flottant par dessus, et touchant seulement au sommet de la teste de l'homme, le reste estant enfondré dessoubs au fond, et est comme un signal suspendu au dessus du couppeau de l'ame, qui est droict à plomb au dessoubs, et sort ce signal au dehors, autant comme l'ame luy obeit, et ne se laisse pas maistriser aux perturbations et passions. Or ce qui en est plongé et enfoncé dedans le corps s'appelle ame, mais ce qui est entier et incorrompu, le vulgaire l'appelle l'entendement, estimant qu'il soit dedans eulx, comme ès mirouers, ce qui y apparoist par reflexion, mais ceulx qui en jugent droictement à la verité l'appellent dæmon, comme estant au dehors. Ces estoiles donc que tu vois, qui semblent esteintes, pense que ce sont les ames qui sont totalement plongées et noyées dedans les corps :

et celles qu'il semble qu'elles se rallument et retournent à reluire derechef, et qui se remontent d'embas, secouants quelque brouillats et quelque obscurité, comme quelque fange et ordure, estime que ce sont celles, qui après la mort retournent hors des corps, mais celles qui vont ainsi au dessus, ce sont les dæmons des hommes qui ont entendement. Parforce toy de voir le lien, par lequel il est attaché à l'ame. Aiant entendu cela, je commençay à y prendre plus garde, et à contempler ces estoiles branlantes les unes plus, les autres moins, comme nous voyons les pieces de liege qui nous monstrent, flottants sur la mer, l'endroit où sont les filets des pescheurs, les uns qui tournoient comme les fuseaux et bobines, quand on file, aians un mouvement tout inegal et perturbé, et ne le pouvans dresser à droict fil : et disoit la voix que celles qui avoient leur cours et mouvement droict et ordonné, estoient ceulx qui avoient des ames bien obeissantes aux resnes de la raison, pour avoir eu bonne nourriture et honneste education, et ne monstrans pas leur brutalité terrestre, fangeuse et sauvage : mais celles qui fourvoient inegalement et desordonnément, tantost hault et tantost bas, comme se battans à l'attache, sont celles qui estrivent alencontre du joug par rebelles et desobeissantes meurs, à cause de leur mauvaise institution. Car aucunefois en est on maistre, et les tourne lon à droict, une autrefois elles sont courbées par les passions, et tirées par les vices, ausquels derechef elles resistent une autrefois, et se roidissent alencontre,

et les forcent. Car la liaison qui les lie, est comme un mors de bride mis en la bouche de la brutalité irraisonnable de l'ame. Quand donc ceste bride les retire, elle améne la penitence et repentance que lon appelle après les pechez, et la honte des voluptez illicites et probibées, qui est une douleur et un remors de l'ame refrenée par celuy qui la gouverne, et qui luy commande, jusques à ce qu'estant ainsi chastiée, elle devienne obeissante et toute privée, comme une beste bien domtée, sans battre ne luy faire mal, entendant promptement les signes et marques que luy monstre le dæmon. Celles là doncques à peine et bien tard se rengent à la raison, mais de celles là qui sont obeissantes dès leur origine et commancement de leur naissance, et qui escoutent leur propre dæmon, sont les prophetes qui ont la grace de predire les choses futures, et des hommes saincts et dévots, du nombre desquels tu as entendu que l'ame de Hermodorus Clazomenien abandonnoit du tout son corps, et en sortoit et de jour et de nuict, et alloit errant en plusieurs lieux, et puis après s'en retournoit aiant assisté à plusieurs choses qui s'estoient faites et dittes bien loing de là, jusques à ce que ses ennemis par la trahison de sa femme, surprenans son corps destitué de son ame, le bruslerent dedans sa maison : cela n'est pas veritable : car son ame ne sortoit pas du corps, mais obeissant tousjours à son dæmon, et luy laschant le nœud, luy donnoit moien de courir et d'aller çà et là en plusieurs lieux, de sorte qu'aiant veu et ouy beaucoup de choses au dehors, elle luy venoit rapporter, mais ceulx

qui luy bruslerent son corps, ainsi comme il dormoit, en sont encore maintenant tormentez en la fondriere du tartare : ce que, Jeune homme, tu sçauras plus certainement dedans trois mois, et pour ceste heure va t'en. Quand ceste voix eut achevé de dire, Timarchus se retournant çà et là voulut bien regarder qui c'estoit qui luy parloit, mais sentant derechef une grande douleur de teste, comme qui lui eust pressée à force, il perdit toute cognoissance et tout sentiment de luy, et de tout ce qui estoit autour de luy, et bien tost après estant revenu à soy, il se trouva couché dedans le trou de Trophonius auprès de l'entrée, comme il s'estoit couché au commencement. Voylà la fable de Timarchus, lequel depuis justement trois mois après, ainsi que la voix luy avoit predit, estant retourné à Athenes, vint à mourir. Nous en estants esbahis le contasmes à Socrates, qui nous sceut bien mauvais gré de ce que nous ne luy en avions rien dit du vivant du trespassé, par ce qu'il en eust bien volontiers enquis et interrogué luy mesme plus particulierement et plus clairement.

XLI. Tu as donc, ô Theocritus, ouy le conte et le propos de Timarchus, mais regarde qu'il ne nous faille appeller à nostre secours cest estranger, pour la decision de ceste question, laquelle est fort propre et convenable à hommes devots et de religion. Et pourquoy, dit Theanor, Epaminondas ne nous en dit il son opinion, attendu qu'il a esté nourry et institué en mesme discipline et eschole que nous? Et lors mon pere se prenant à rire, c'est son naturel, amy

estranger, d'estre ainsi peu parlant, et taciturne, et craintif à parler, mais insatiable d'apprendre et d'ouir : et pourtant Spintharus Tarentin aiant demouré assez long temps par deçà avec luy, disoit qu'il n'avoit jamais parlé à homme qui sceust tant, ne qui parlast moins que luy. Mais dy nous donc ce que tu sens toy mesme, touchant ce qui a esté dit. Quant à moy, dit-il, j'estime que ce propos et discours de Timarchus, comme sacré et inviolable, doit estre consacré à dieu, sans y toucher : mais je m'esbahy s'il y a aucun qui decroye ce que Simmias a dit, veu qu'ils nomment bien des cygnes sacrez, des dragons, des chiens, et des chevaux, et neantmoins ils n'appellent pas Dieu, φίλορνις, c'est à dire aimant les oyseaux : mais ils l'appellent, φιλάντρωπος, c'est à dire aimant les hommes. Tout ainsi doncques comme un homme qui aime les chevaux, n'aime pas tous les particuliers qui sont compris soubs ceste espece là, mais en choisissant tousjours quelqu'un excellent par dessus les autres, il le dresse à part et le nourrit, et l'aime singulierement : Aussi les divins esprits qui sont au dessus de nous, choisissent les meilleurs de nous à part du trouppeau, ausquels ils impriment leurs marques, et les estiment dignes d'une propre et particuliere education, les dressans non avec resnes et longes, mais avec la raison, par certains signes et marques, dont les vulgaires, qui n'ont rien par dessus le reste du trouppeau, n'ont aucune cognoissance ny experience. Car ny les communs chiens n'entendent les signes des veneurs, ny les communs

chevaux les sifflets des escuyers, ains ceux qui ont esté bien dressez et appris, qui au moindre sifflet et houppet du monde, entendent incontinent ce qu'on leur commande, et se rangent là où il fault. Ce que Homere mesme semble avoir entendu, et cogneu la difference qu'il y a entre nous autres hommes. Car entre les devins il en appelle aucuns οἰωνοπόλους regardeurs d'oyseaux, autres ἱερεῖς regardeurs de sacrifices, et les autres, il estime qu'ils predisent et prevoyent les choses secrettes et à advenir, en entendant parler les dieux mesmes,

Mais Helenus en son divin esprit
De ces deux Dieux le conseil bien comprit (1).

Et un peu après,

Je l'ay ouy dire aux dieux immortels.

Car ainsi comme ceux qui ne sont pas domestiques et familiers des roys, princes et capitaines, entendent leurs conseils et volontez par le moien des signes de feu, ou par le son des trompettes, mais à leurs plus feaux et familiers ils parlent eux mesmes de vive voix : Aussi dieu parle à peu de gens et rarement, et au commun des hommes il donne des signes, dont est composée l'art de divination. Car les dieux prennent peu d'hommes en recommandation pour orner ainsi leurs vies, ains seulement ceux qu'ils veulent rendre singulierement heureux et vrayement divins.

(1) Iliad. VII, 44.

XLII. Mais au reste les ames delivrées de toute generation, estants desormais de loisir, libres et desliées d'avec le corps, deviennent puis après dæmons, qui ont soing, cure et solicitude des hommes, selon que dit Hesiode. Car ainsi comme les champions qui ont autrefois fait profession de la luicte, et des autres exercices du corps, après encore qu'ils ont cessé de plus exercer le mestier pour raison de leur vieillesse, ne laissent pas pourtant du tout le desir et appétit de gloire, ny l'affection qu'ils ont autrefois euë à leurs corps, ains prennent encore plaisir à voir les autres jeunes s'exercer, et les encouragent, et s'efforcent encore de courir quant et eulx, Aussi ceux qui sont hors des travaux et labeurs de la vie humaine, pour la vertu de leurs ames devenans dæmons, ne mesprisent pas totalement ce qui est pardeçà, ains estans favorables à ceulx qui s'estudient et aspirent de parvenir à une mesme fin qu'ils sont parvenus, et se bendans avec eulx, les incitent et exhortent à la vertu, mesmement quand ils les voient jà prochains du but de leur esperance, s'efforçeans et jà presque y touchants. Car ceste divinité de dæmons ne s'accouple pas avec tous hommes : ains tout ainsi comme ceulx qui sont sur le bord de la mer ne peuvent faire autre chose à ceulx qui nagent en haulte mer, encore bien loing de la terre, sinon que de les regarder, sans mot leur dire : mais ceulx qui approchent près de la coste, ils accourent à eulx, et entrans un peu dedans en la mer, ils leur aident et de la voix et de la main, tant que finablement ils les

tirent à port de salut : Ainsi fait envers nous, Simmias, le dæmon, car ce pendant que nous sommes plongez et noyez en affaires, et que nous changeons de plusieurs corps, comme de plusieurs chariots et voictures, passants de l'un en l'autre, il nous laisse efforcer de nous mesmes, tirer au collier, et tascher à nous sauver, et gaigner le port de nous mesmes : mais quand il y a une ame qui jà par innumerables generations a supporté et enduré de longs travaux, et aiant presque achevé sa revolution s'efforce de tout son pouvoir, et ahanne alaigrement avec force sueur, pour tascher à sortir dehors, tendant contremont, à celle là dieu permet que son propre dæmon luy soit en aide, et donne aussi congé à qui veult des autres de la favoriser, et l'un en prent l'une, et l'autre l'autre, à seconder et aider à se sauver, elle aussi de sa part l'escoute, pour ce qu'elle approche, et finablement se sauve, mais celle qui n'obeit et n'obtempere pas à son dæmon, n'a pas bonne yssue de son faict.

XLIII. Cela dit, Epaminondas me regardant : Il est desormais heure, dit-il, que tu t'en ailles au parc des exercices, Caphisia, à fin que tu ne failles point à tes compagnons, et ce pendant je feray compagnie, et auray le soing de Theanor, prenans congé, quand bon semblera, de la compagnie. Je luy respondis, faisons le donc ainsi, mais Theocritus, Galaxidorus et moy, te voulons tenir quelque petit propos. En la bonne heure, qu'ils dient ce qu'ils voudront : et quant et quant se levant nous mena au coing où le portic-

que commance à tourner, et nous l'environnants, taschions à le persuader de vouloir participer à l'entreprise. Il nous respondit qu'il sçavoit très bien le jour que devoient revenir les bannis, qu'il avoit donné ordre avec ses amis, qu'ils se teinssent tous prests avec Gorgidas pour user de l'occasion, mais qu'il ne feroit mourir pas un citoyen qui ne fust condamné par la justice, si ce n'estoit que bien urgente necessité le pressast à ce faire : et qu'autrement sans cela encore estoit il expedient et convenable pour le peuple de Thebes, qu'il y eust quelques uns qui ne fussent point coulpables de ce meurtre, et nets de tout ce qui s'executeroit par voye de faict, d'autant que le peuple en entrera moins en souspeçon, et pensera que nous l'enhortions à se soublever à toute bonne fin.

XLIV. Nous trouvasmes bon son advis, et luy s'en retourna devers Simmias, et nous descendismes au parc des exercices, où nous rencontrasmes noz amis, et l'un en prenant l'un, et l'autre l'autre, en l'instant luy disoit ou demandoit aucune chose, et le preparoit à l'execution de nostre desseing, et là veismes Archias et Philippus tous huylez qui s'en alloient au festin. Car Phyllidas craignant qu'ils ne feissent devant mourir Amphitheus, prit incontinent Archias après qu'il eut reconvoyé Lysanoridas, et le mettant en esperance de jouïr de la dame qu'il desiroit, luy promettant qu'elle seroit au festin, il feit tant qu'il luy persuada de ne penser plus à autre chose qu'à se donner du bon temps, et faire bonne chere avec ceulx qui avoient accoustumé d'yvrongner et paillarder

avec luy. Le soir venu le froid commença à estraindre, et se leva un vent qui feit que chascun se retira de meilleure heure en la maison, et nous rencontrants Damoclidas, Pelopidas et Theopompus, les receusmes, et d'autres receurent les autres : car ils se diviserent incontinent qu'ils eurent passé le mont de Citheron, et le froid qu'il faisoit au cœur d'hyver leur donna moien de s'affubler sans souspeçon le visage, et passer ainsi sans estre descouverts à travers la ville. Il y en eut à qui en entrant dedans la porte de la ville, il esclaira à la main droicte sans tonnerre, et leur sembla un bon presage pour la seureté et la gloire, comme si cela leur eust monstré que leur execution seroit heureuse, sans danger, et honorable.

XLV. Quand nous fusmes doncques tous dedans, jusques au nombre de cinquante deux hommes, il ne s'en falloit que deux, comme desjà Theocritus faisoit un sacrifice à part en une petite sallette, nous entendismes un grand rabattement, et vint un vallet nous dire que c'estoit deux hallebardiers d'Archias qui battoient à la porte, estant envoyez à grande haste devers Charon, et qu'ils commandoient qu'on leur ouvrist, et se courrouçoient de ce que lon demouroit tant : dequoy Charon estant troublé, commanda qu'on leur ouvrist promptement : et luy leur allant au devant avec une couronne sur la teste, comme ayant sacrifié aux dieux, et estant à table, il demanda à ces deux hallebardiers ce qu'ils vouloient. Archias et Philippus, ce dirent ils, te mandent que

tu t'en viennes tout de ce pas vers eulx. Charon leur demanda quelle occasion il y avoit, pourquoy ils le mandoient à si grande haste, et s'il y avoit rien de nouveau : Nous n'en sçavons rien, dirent ces sergens, mais que veux tu que nous leur reportions? Dittes leur que je m'en vois laisser ma couronne, et prendre ma robbe pour m'en aller incontinent après vous : car si je m'en allois quant et vous, cela pourroit estre occasion de troubler et esmouvoir quelques uns qui pourroient souspeçonner, que vous me meneriez prisonnier. C'est bien dit, respondirent les archers, fais le ainsi : car aussi bien nous fault il aller porter quelque mandement des seigneurs aux soldats qui sont de garde. Ainsi s'en allerent les hallebardiers. Charon retournant devers nous, nous dit ces nouvelles, qui nous meirent tous en grand effroy, pensans pour vray que nous fussions descouverts, et en souspeçonnoient la plus part Hipposthenidas, aiant tasché à empescher et destourner le retour des bannis, leur envoyant au devant Chlidon, et voiant qu'il avoit failly à ce dessein, qu'il estoit vraysemblable, que de peur il estoit allé reveler et descouvrir nostre conspiration, quand il avoit veu la chose reduitte au poinct du peril : car il n'estoit point venu avec les autres en la maison où nous estions tous assemblez, et brief il n'y avoit celuy qui ne jugeast qu'il estoit un traistre meschant. Toutefois nous estions tous d'advis qu'il falloit que Charon allast où il estoit mandé, et qu'il obeist aux magistrats qui l'avoient envoyé querir. Et luy faisant venir son fils,

Archidamus, qui estoit le plus beau qui fust en toute la ville de Thebes, de l'aage environ de quinze ans, fort laborieux et affectionné aux exercices de la personne, plus hault et plus fort que nul autre garçon de son aage. Si nous dit, Seigneurs, je n'ay que cest enfant seul, et l'aime, comme vous pouvez penser, je le vous livre entre voz mains, vous priant au nom de tous les dieux et de tous les dæmons, que si vous trouvez qu'il y ait aucun tour de male foy en moy vers vous, vous le faciez mourir, et ne luy pardonnez point. Au demourant je vous supplie, vaillans hommes, preparez vous bien à l'encontre de ce festin des tyrans, n'abandonnez pas laschement à faulte de cœur vos corps à outrager et perdre à ces villains meschans, ains en faittes la vengeance, gardans voz courages invincibles à vostre patrie. Ainsi que Charon nous disoit ces paroles, il n'y eut celuy de nous qui ne prisast grandement sa magnanimité, et sa loyale preudhommie, mais nous nous courrouceasmes de ce qu'il avoit doubte que nous eussions deffiance de luy, et luy dismes qu'il nous emmenast son fils. Et en toute sorte, ce dit Pelopidas, tu n'as fait sagement pour nous, que tu ne l'as envoyé devant en quelque autre maison : car quel besoing est il qu'il perisse ou soit en peril s'il est trouvé parmy nous? Et encore est il temps de l'en envoyer, à celle fin que si d'adventure il nous advient quelque meschef, il demeure, pour un jour cy après faire la vengeance des tyrans. Il ne sera pas ainsi, dit Charon, car il demeurera icy avec nous, et courra la mesme for-

tune que nous : car il ne seroit pas honneste de le laisser en la main de noz ennemis. Et pour ce, mon fils, ayes bon cueur, plus ferme que ton aage ne porte, essayant de ces hazards et travaux necessaires, avec plusieurs bons et vaillans citoyens pour la liberté et la vertu. Et nous avons encore bien bonne esperance que le faict nous reüssira, et qu'il y a quelque dieu qui regarde et prend en protection ceux qui travaillent pour la justice. Il y eut plusieurs à qui les larmes vindrent aux yeulx en oyant dire de telles paroles à Charon, mais luy inflexible sans s'attendrir le cœur, les yeulx secs, consigna son fils entre les mains de Pelopidas, ambrassant chascun de nous, en nous touchant en la main, et nous donnant courage s'en alla vers la porte. Et encore eussiez vous plus admiré la gayeté, la constance et fermeté de son fils, comme un nouveau Neoptolemus, sans pallir ny muer de couleur pour quelque danger qu'il y eust, ny s'estonner de rien, au contraire il tira du fourreau l'espée de Pelopidas, et regarda si elle trenchoit bien.

XLVI. En ces entrefaittes vint devers nous Diotonus, l'un des amis de Cephisodorus, avec son espée, armé d'une bonne cuirasse soubs sa robbe, lequel aiant entendu que Charon avoit esté mandé par Archias, blasma nostre longue attente, et nous encouragea d'aller promptement aux maisons des tyrans : Car en ce faisant, dit-il, nous les previendrons : sinon, encore vault-il mieulx que nous les combattions dehors, separez les uns des autres, et non tous en

foule, que d'attendre renfermez dedans une maison, que les ennemis nous y viennent coupper à tous la gorge, ou nous prendre comme une ruchée d'abeilles. Aussi nous pressoit Theocritus le devin, disant que les signes des sacrifices estoient bons et salutaires, nous promettant toute seureté. Parquoy nous commenceames tous à prendre noz armes et à nous preparer, quand Charon retourna avec un bon et joyeux visage, en riant, et nous regardant tous en la face, disant que nous eussions bon courage, par ce qu'il n'y avoit point de danger, et que nostre affaire estoit fort bien acheminé : Car Archias et Philippus si tost qu'ils ont entendu que je venois à leur mandement, estants jà demy yvres, ne se pouvans pas presque soustenir tant ils ont beu, se sont à grand' peine levez de la table et venus à la porte de la salle. Archias a commancé à me dire, Nous entendons, Charon, que les bannis sont en ceste ville cachez, y estants entrez à cachettes. Et moy faisant de l'esbahy: Et où dit-on qu'ils sont, dis-je? Nous ne sçavons, dit Archias, et c'est pourquoy nous t'avons mandé que tu vinsses devers nous, si d'adventure tu en avois point ouy dire quelque chose de plus certain. Et moy demourant comme tout estonné, un peu d'espace pensif, discourus en moy-mesme que ce devoit estre quelque descouverture incertaine qui leur avoit esté faitte, et que ce ne devoit avoir esté pas un de ceulx qui sceussent l'entreprise qui la leur eust descouverte, par ce qu'ils n'ignoroient pas la maison où ils se devoient assembler, et qu'il falloit que ce fust

quelque indice incertain, ou quelque bruit de ville qui fust venu jusques à leurs aureilles. Si luy dis, que du vivant d'Androclides nous avions bien souvent ouy plusieurs tels bruits et propos vains, qui avoient couru par la ville, mais maintenant je n'ay rien entendu ny ouy de semblable : toutefois j'iray m'en enquerir si tu veux, Archias, et si j'en trouve quelque chose d'importance je le vous viendray dire. C'est bien dit, ce dit Phyllidas, ne laisse rien à rechercher et enquerir diligemment pour ces seigneurs, Charon : car il est bon de ne rien mespriser, ains prendre garde à tout, et avoir l'œil au guet : c'est une belle et bonne chose que la prevoyance, et d'estre tousjours à l'herte. Aiant dit cela, il a pris Archias, et l'a ramené en la salle, où ils sont tous. Et pour ce n'attendons plus, mes amis, ains après avoir fait noz prieres aux dieux de nous estre en aide, allons nous en. Charon aiant dit cela, faisons chascun prieres aux dieux, et nous entredonnons congé l'un à l'autre.

XLVII. Il estoit l'heure justement que chascun a accoustumé d'estre à table pour souper, et le vent croissant avoit amené un peu de neige, tombant avec un peu de pluye, tellement qu'il n'y avoit personne par les rües quand nous passasmes. Ceulx doncq qui avoient esté ordonnez pour aller alencontre de Leontidas et Hypatas, qui demouroient l'un auprès de l'autre, sortirent en robbes, n'aiants autres armes que chascun leurs espées, et estoient Pelopidas, Damoclidas et Cephisodorus, mais Cha-

ron, Melon, et les autres ordonnez pour assaillir Archias, avoient leur devant de cuirasses, et sur leurs testes de grands chappeaux de branches de pin et de sapin, aucuns d'eulx aiants des cottes de femmes vestues, contrefaisans les yvrongnes, comme s'ils fussent venus en mommon avec ces femmes. Et qui pis est, Archidamus, la fortune egalant la lascheté et bestise de noz ennemis à noz hardiesses et à noz preparatifs, et aiant diversifié nostre entreprise dès le commancement, de très dangereux entremets, se rencontra encore sur le poinct mesme de l'execution, là où elle apporta le travail d'un très soudain, très dangereux et insperé accident : car comme Charon, après avoir parlé à Archias et à Philippus, s'en fust revenu à la maison, et nous disposast en ordre pour aller executer nostre entreprise, il arriva une missive qui venoit d'icy, escripte par Archias le souverain presbtre, à Archias son hoste et ancien amy, laquelle luy declaroit, comme il est vraysemblable, le retour des bannis, et la surprise qu'ils devoient executer, la maison où ils s'estoient assemblez, et ceux qui estoient de leur ligue et intelligence. Mais Archias estant desjà tout estourdy de vin, et tout transporté du desir et de l'attente des femmes qu'il attendoit, encore que le messager luy dist que c'estoit pour affaires de consequence qu'elles estoient escrittes, il prit bien les lettres, mais il respondit, A demain les affaires : et meit les lettres dessoubs son oreillier, et demandant sa couppe commanda qu'on luy versast à boire, envoyant Phyllidas à toute heure

veoir si ces femmes venoient point. Ceste esperance entretenant ainsi le festin nous arrivasmes là dessus, et passasmes à travers les serviteurs jusques à la salle, là où nous nous arrestasmes un peu à la porte, considerans chascun de ceux qui estoient à la table. Or la veuë des chappeaux que nous avions sur les testes, et les robbes de femmes vestues, les abusa un peu à nostre arrivée, de maniere qu'il y eut un peu de silence, jusques à ce que Melon le premier mettant la main à l'espée se rua à travers la salle. Et Cabirichus, qui estoit prevost de la febve, le prit par le bras, ainsi qu'il passoit au long de luy, en s'escriant: Est-ce pas cy Melon Phyllidas? Melon secoua sa prise en desguainant son espée quant et quant, et courant sus à Archias, qui se cuidoit lever, ne cessa de le frapper à coups d'espée, jusques à ce qu'il l'eust rendu mort. Charon aussi tost frappa Philippus sur le col, lequel se couvroit et targeoit des pots qui estoient sur la table, jusques à ce que Lysitheus vint du costé de la table (1), qu'il renversa par terre, et par dessoubs le tua. Quant à Cabirichus, nous l'adoucissions et l'admonestions de ne se mettre point en effort de secourir des tyrans, ains de tascher avec nous à delivrer la patrie de tyrannie, luy qui estoit sainct et consacré pour le bien et le salut du public: mais n'estant pas aisé à ramener à la raison, et à ce qui luy estoit plus expedient, à cause qu'il estoit à demy yvre, tout branslant en doubte il se leva de sa

(1) Lisez : qui le renversa par terre. *C:*

place, et nous presenta le fer de sa javeline, laquelle par la coustume du païs les prevosts portent tousjours quant et eux : je la pris par le milieu, et la levay dessus ma teste, luy criant qu'il la laschast, et qu'il se sauvast, ou qu'il seroit tué. Mais en ces entrefaittes Theopompus qui estoit à costé approchant de luy, luy donna de l'espée à travers le corps, en luy disant, Demeure gisant icy avec ceux à qui tu as servy de flatteur : car il ne t'appartient pas d'estre couronné, estant la ville de Thebes libre, ny de faire plus sacrifice aux dieux, devant lesquels tu as maudit ton païs, quand tu as souvent fait prieres pour la prosperité de ses ennemis. Cabirichus estant tombé mort, Theocritus qui estoit assistant amassa la javeline sacrée, et la retira hors du sang : et cela fait, nous tuasmes encore quelque peu de leurs serviteurs, qui s'oserent mettre en defense, mais ceux qui se teindrent quoy, nous les enfermasmes dedans la salle, ne voulans pas qu'en sortant ils allassent publier par toute la ville ce qui avoit esté fait, avant que nous sceussions comment il estoit allé des autres. Et en estoit allé en ceste sorte.

XLVIII. Pelopidas et sa suitte vindrent à la porte de Leontidas, où ils battirent tout bellement, et au serviteur qui demanda de dedans qui c'estoit, ils dirent que c'estoient des lettres de Callistratus que lon apportoit d'Athenes à Leontidas. Le serviteur l'alla dire à son maistre, qui luy commanda d'ouvrir, et oster la barre : mais si tost que la porte fut un peu entrebaillée, se ruans dedans en foule ils renverse-

rent par terre le serviteur, et passant à travers la court allerent droit à la chambre de Leontidas, qui se doubta incontinent de ce que c'estoit : si desguaina son espée et se meit en defense, estant bien homme injuste et tyrannique, mais fort et robuste de corps, et magnanime de courage, toutefois il oublia de tuer la lumiere et estaindre sa lampe, pour en tenebres se couler à travers ceux qui luy couroient sus, mais estant veu par eux à la lumiere de ceste lampe, si tost que la porte fut ouverte il donna un coup d'espée dedans le flanc à Cephisodorus, et puis s'attacha à Pelopidas qui estoit le second, criant et appellant ses serviteurs à l'aide, mais Samidas avec d'autres les engarderent d'y aller, avec ce qu'ils n'oserent pas se hazarder de venir aux mains contre des plus nobles citoyens de la ville. Si y eut là une rude escrime à outrance entre Pelopidas et Leontidas, dedans la porte mesme de la chambre qui estoit estroitte, estant tombé entre eux deux Cephisodorus tirant aux traicts de la mort, de maniere que les autres ne pouvoient secourir Pelopidas, tant qu'à la fin le nostre aiant receu une petite bleceure en la teste, et en aiant donné plusieurs à Leontidas, il en tomba par terre, et fut tué dessus le corps de Cephisodorus, lequel estoit encore tout chaud, car il veit tumber son ennemy, et donna la main à Pelopidas, et dit adieu à tous les autres compagnons, et puis rendit l'ame tout joyeux et content. Après qu'ils eurent fait là ils s'en allerent de ce pas trouver Hypates, et leur estant aussi la porte ouverte, ils le tuerent, ainsi qu'il se pensoit sauver,

fuyant par dessus les tuiles chez ses voisins, puis de là retournerent nous trouver, et nous trouverent dehors au long du portique.

XLIX. Ainsi après nous estre embrassez les uns les autres, et avoir un peu parlé ensemble, nous nous en allasmes droit aux prisons, là où Phyllidas appellant par son nom le geolier, celuy qui avoit charge des prisonniers : Archias, dit il, et Philippus te mandent, que tu leur amenes promptement en diligence Amphitheus. Le geolier considerant l'importunité de l'heure, et que la parole de Phillidas n'estoit point bien rassise, ains qu'il estoit encore tout bouillant et émeu du combat passé, se doubtant de l'escarmouche : Quand est-ce, dit-il, qu'on a jamais veu, que les capitaines envoyassent querir à telle heure un prisonnier? Et quand par toy? Et quelle enseigne de par eux m'apportes tu? Comme ce geolier luy tenoit ces propos, il luy donna d'une javeline de barde, qu'il tenoit en sa main, au travers du corps, et le jetta mort par terre, ce meschant homme là, que plusieurs femmes foulerent aux pieds le lendemain, et luy cracherent au visage. Et nous rompant les portes de la prison appellasmes par son nom le premier Amphitheus, et puis les autres, selon que chascun de nous avoit plus d'amitié ou de familiarité avec eux : et eux entendans noz voix se leverent incontinent de dessus leurs pallissades sur pieds, tirans bien aises leurs chaines après eux : les autres aiants les pieds dedans des ceps leur tendoient les mains, et nous prioient que nous ne les laississions point là.

L. Ainsi que nous les destachions, plusieurs des voisins qui avoient entendu le bruit accouroient desjà, et estoient bien joyeux, et les femmes, selon que chascune avoit entendu de ceux qui leur appartenoient, ne se contenans pas ès mœurs et coustumes des Thebains, s'en couroient les unes vers les autres, et en demandoient des nouvelles à ceux qu'elles rencontroient par les rues : les autres trouvans ou leurs peres ou leurs marits, les suivoient, et personne ne les en gardoit : car la pitié et commiseration qu'on en avoit, leurs larmes, leurs prieres et supplications estoient de grande efficace et de grand amour à cest effect.

LI. Les choses estants en tel estat, entendant qu'Epaminondas et Gorgidas, avec leurs amis, estoient desjà assemblez dedans le temple de Minerve, nous nous en allasmes droit à eux, et y vindrent aussi plusieurs gens de bien et d'honneur de la ville, y affluant tousjours de plus en plus grand nombre. Et après que lon leur eut conté comme tout estoit passé, et prié de nous vouloir aider et achever le demourant, en se rendans sur la place, tous ensemble, incontinent ils crierent à ceux de la ville, Liberté, Liberté, et distribuerent des armes à ceux qui se venoient joindre à eux, qu'ils prenoient dedans les temples, qui estoient tous pleins de despouilles de toutes sortes, gaignées sur les ennemis, et en prenoient aussi dedans les boutiques de fourbisseurs et armeuriers voisins. Aussi y vint Hipposthenidas avec ses amis et ses serviteurs, amenant outre quant et

soy des trompettes, qui estoient d'adventure venus pour servir à la feste d'Hercules, incontinent les uns sonnerent l'alarme sur la place, les autres aux autres endroits de la ville de tous costez pour estonner les ennemis, comme estant toute la ville revoltée contre eux, lesquels faisant encore de la fumée, pour n'estre point apperceus, s'enfuyoient dedans le chasteau de la Cadmée, attirants après eulx ceulx que lon appelloit les Meilleurs, qui avoient accoustumé de faire toute la nuict un corps de garde par dehors alentour de la Cadmée. Les capitaines qui estoient au chasteau voiant leurs gents se ruer ainsi à la foule et en grand effroy au dedans, et nous sur la place en armes n'y aiant en toute la ville endroit aucun qui fust quoy, ains l'alarme estant par tout, et le bruit, et tumulte en montant contremont, ils ne furent pas d'advis de descendre, encore qu'ils fussent jusques au nombre environ de cinq mille, craignans le danger, ains prirent leur excuse sur l'absence du capitaine Lysanoridas, qui s'estoit tousjours tenu avec eux jusques à ce jour là : ce fut pourquoy depuis les Lacedæmoniens trouvants moien de l'avoir par argent de Corinthe, là où il s'estoit retiré, le feirent mourir. Mais lors nous rendans par composition le chasteau de la Cadmée, ils s'en allerent, bagues sauves, avec leurs gents de guerre.

QUE LES STOIQUES

DISENT DES CHOSES PLUS ESTRANGES

QUE NE FONT LES POETES (1).

On reprend Pindare de ce qu'il feint par trop estrangement, hors de toute verisimilitude, que Cæneus estoit si dur que sa peau ne pouvoit estre entamée par aucun ferrement, et que, sans estre blecé, il fut enfondré dedans la terre, comme il dit,

D'un roide pied fendant la terre.

Mais ce Lapithe icy, c'est à dire, ce sage des Stoïques, forgé d'une impassibilité, comme d'un metal plus dur que diamant, n'est pas tel qu'il ne soit bien quelquefois blecé, quelquefois malade, et quelquefois attainct de douleur : et toutefois, comme ils disent eulx il est tousjours sans peur, sans tristesse, il ne peut estre vaincu ne forcé, si bien on le navre, que lon luy face tous les maux du monde, que lon le tourmente, que lon luy saccage et destruise son païs devant ses yeux, et autres telles calamitez. Le Cæneus de Pindare, encore qu'il soit assené de coups de traict, pour cela n'en est point blecé : mais le sage des Stoïques, encore qu'on le tienne enfermé, il n'est point pour cela privé de sa liberté : qu'on le jette du

(1) Ce petit Traité est une vraie déclamation contre la secte des stoïciens.

hault en bas d'un precipice, il n'est point forcé: qu'on luy donne la gehenne, il n'est point tourmenté : que lon le brusle, on ne luy fait point de mal : encore qu'il tombe en luictant, il est invincible: qu'on l'environne de muraille, il n'est point pourtant assiegé : qu'il soit vendu par les ennemis, si est il imprenable, resemblant proprement à ces navires qui ont ces belles inscriptions en pouppe, Heureuse navigation, ou Provoyance salutaire, ou Remede contre tous dangers, et neantmoins elles sont tourmentées en mer, et quelquefois froissées contre un rocher, et enfoncées jusques au fond de la mer. Iolaüs, ainsi comme le poëte Euripides feint, par la priere qu'il feit aux dieux, devint soudainement de vieil, imbecille et decrepité qu'il estoit, jeune, dispos et gaillard pour combattre : aussi le sage des Stoïques estant hier malheureux et meschant, au jourd'huy se trouvera tout soudain changé en homme de bien et vertueux, et deviendra de ridé, pasle, maigre et deffait vieillard, comme dit Æschylus,

De mal de reins griefvement travaillé,
Et de douleurs tendu et tenaillé,

jeune, beau, dispos, plaisant et agreable aux hommes et aux dieux. Minerve, ainsi que dit Homere, osta à Ulysses ses rides, sa teste chauve et sa laideur, à fin qu'il apparust beau : mais le sage de ceux icy, encore que la vieillesse ne se parte point de son corps, ains au contraire qu'elle y adjouste et augmente toutes incommoditez, demourant bossu, si ainsi se ren-

contre, besgue, boiteux et edenté, n'est pour cela laid, ne difforme, ne contrefaict. Et comme lon dit que les escarbots fuyent les bonnes et doulces odeurs, et cherchent les puantes, aussi l'amour des Stoïques s'attachant aux plus laids et plus difformes, après les avoir par leur sapience tournez en toute venusté et beauté, se depart d'avec eux. Chez les Stoïques, qui le matin à l'adventure estoit très meschant, le soir sera devenu très homme de bien, et qui s'allant coucher estoit fol, ignorant, outrageux, intemperant, ou bien esclave, pauvre et indigent, le lendemain se levera roy, riche, bien heureux, chaste, juste, ferme et constant, non point subject à varieté d'opinions, non qu'il ait soudainement fait barbe ne poil en un corps jeune et tendre, mais bien aiant engendré en une ame debile et molle, effeminée et inconstante, un entendement parfaict, une souveraine prudence, une disposition egale aux dieux, une science certaine sans branlement d'opinions, et une habitude immuable, non que premierement la meschanceté qu'il avoit s'en soit allée petit à petit, mais tout soudain estant devenu d'une très mauvaise beste un demy Dieu, un dæmon, ou un Dieu tout entier. Car depuis qu'ils ont pris la vertu en l'eschole Stoïque, ils peuvent dire,

> Ce que voudras demande par souhait,
> Incontinent il t'adviendra tout fait.

Ceste vertu leur apporte richesse, elle meine quant et soy une royauté, elle donne bonne fortune, elle

rend les hommes bien-heureux, n'aians besoing de rien, contents de soy, encore qu'ils n'aient pas une seule drachme d'argent en leur maison. Les fables des poëtes sont controuvées avec plus de raison, car jamais elles n'abandonnent Hercules en necessité de vivres ou d'aucunes choses necessaires, ains semble qu'il y a tousjours une vive source quant et luy, dont il en coule à foison pour luy, et pour ceux de sa compagnie. Mais celuy qui a une fois appris la chevre Amalthée, et la corne d'abondance des Stoïques, il est incontinent riche, et si mendie sa vie des autres : il est roy, et si enseigne pour de l'argent à coudre et descoudre des syllogismes : luy seul possede tout, et si paye le louage de sa maison, il achepte son pain avec de l'argent qu'il emprunte à usure bien souvent, ou qu'il demande à ceux qui n'en ont point. Il est bien vray que le roy d'Ithacque Ulysses demande bien l'aumosne, mais c'est pource qu'il ne veult pas qu'on le cognoisse, et contrefaict le belistre miserable le plus qu'il peult. Mais celuy qui est yssu de l'eschole Stoïque, criant à pleine teste, C'est moy seul qui suis roy, C'est moy seul qui suis riche, se fait souvent voir aux portes et huys d'autruy disant,

A Hipponaux donnez un vestement,
Car de froidure il transit durement,
Clacque des dents et branle des machoires.

SOMMAIRE

DES CONTREDITS

DES PHILOSOPHES STOIQUES.

Leur conduite dément leurs discours. II. Preuves de cette assertion dans la conduite d'un des chefs des stoïciens. III. Dans celle de tous ceux d'entre eux qui se mêlent des affaires du gouvernement. IV. Dans leur facilité à quitter leur propre pays. V. Dans les hommages qu'ils rendent aux dieux. VI. Ils se contredisent également dans les idées qu'ils se font des vertus. VII. Dans leur manière de juger des différents entre deux partis. VIII. Dans l'ordre qu'ils veulent qu'on observe pour acquérir des connoissances. X. Dans leur opinion sur l'art de quelques uns à soutenir le pour et le contre. XI. Dans leur manière de présenter le pour et le contre. XII. Dans l'idée qu'ils se font de l'objet de la loi. XIII. De la convenance des choses par rapport aux hommes plus ou moins sensés. XIV. Du vice et de la vertu. XVII. Ils reprochent aux autres les principes qu'ils prêchent eux-mêmes. XVIII. Ils se contredisent sur l'objet de la justice divine. XIX. Au sujet de la justice et de la volupté. XX. De la définition de l'injuste d'après Platon. XXI. De l'utilité de leurs propres principes de morale. XXII. Dans l'idée qu'ils se font de l'infélicité et du vice. XXIII. Des choses indifférentes. XXIV. De la différence entre

les vertus et les vices. XXV. Du sage par rapport aux affaires publiques. XXVI. Des gains permis au sage. XXVII. De l'usage de la volupté. XXVIII. Des ouvrages de la nature. XXIX. De la conformité de nos actions avec la vie des bêtes brutes. XXX. De la détermination de la volonté quand il s'agit de choisir entre deux choses. XXXI. De la dialectique de Platon. XXXII. De l'envie. XXXIII. Du bonheur considéré quant à sa durée. XXXIV. De l'union des vices et des vertus. XXXV. De la rhétorique. XXXVI. De la nutrition. XXXVII. Des principaux biens. XXXVIII. De la source des misères et calamités des hommes. XXXIX. De l'action de Dieu sur les créatures. XLIV. De la génération des dieux. XLV. De leur nourriture. XLVI. De leur bonheur. XLVII. De la génération de l'ame. XLIX. De la nature de l'air et du feu. L. Du lieu du monde. LIII. Du possible. LIV. Des effets du caprice et de l'imagination considérés par rapport à la fatale destinée.

LES CONTREDICTS

DES PHILOSOPHES STOIQUES (1).

En premier lieu je voudrois que lon veist une conformité et accord entre les opinions et les vies des hommes : car il n'est pas tant necessaire que l'orateur et la loy, comme dit Æschines, sonnent une mesme chose, comme il est requis que la vie d'un philosophe soit conforme et consonante avec sa doctrine et sa parole. Car la parole du philosophe est une loy volontaire et particuliere qu'il s'impose à soy mesme, s'il est ainsi qu'ils estiment que la philosophie soit, comme elle est, profession de chose serieuse, grave et de très grande importance, non pas un jeu ny un cacquet mis à la volée au vent, pour en acquerir honneur seulement. Or est il que nous voions que Zenon luy mesme a escript beaucoup, ainsi que le papier endure tout, et Cleanthes aussi, mais Chrysippus encore davantage, touchant le gouvernement de la chose publique, touchant le commander et obeir, touchant le juger, plaider et advo-

(1) Plutarque s'attache particulièrement dans ce Traité à relever les contradictions du stoïcien Chrysippe. Ces questions polémiques seroient bien peu intéressantes pour nous, à la distance où nous sommes des temps de Plutarque, si on n'y retrouvoit pas le même cercle d'opinions opposées où s'agite continuellement l'esprit humain, et le ton de controverse des anciens philosophes, qui mérite d'être comparé avec celui de nos philosophes et de toutes nos écoles. Voyez les Observations.

casser : mais en la vie de pas un d'eulx, vous ne trouverez qu'ils aient jamais esté ny capitaines, ny legislateurs, ny senateurs, ny conseillers, ou orateurs plaidans devant les juges, ny qu'ils aient esté en aucune guerre, portants les armes pour la defense de leur païs, qu'ils aient esté en quelque ambassade, qu'ils aient fait quelque liberalité au public, ains ont demouré toute leur vie, (qui n'a pas esté courte, mais fort longue,) en païs estranger hors du leur, aiants gousté de l'aise du repos, comme des Alises des Lotophages, que dit Homere (1), à escrire, à disputer, et à se pourmener : par où il appert manifestement qu'ils ont vescu plus tost selon que les autres disent et escrivent, que selon ce qu'eulx mesmes jugent et confessent estre leur devoir, aiants passé tout le cours de leur vie au repos qu'Epicurus et Hieronymus louënt et recommandent tant.

II. Qu'il soit ainsi, Chrysippus luy mesme en son quatrieme livre de la diversité des Vies escrit, que la vie des scholastiques, c'est à dire des gens d'estude oyseux, ne differe en rien de celle des voluptueux : mais il vault mieulx alleguer ses propres termes : « Ceulx, dit-il, qui pensent que la vie scholastique et « oyseuse conviene principalement aux philosophes, « s'abusent dès le commancement, cuidants qu'il « faille philosopher par maniere de passe-temps, ou « pour quelque autre chose semblable, et user ainsi

(1) Grec : En pays étranger hors du leur retenus par le goût du repos, comme on l'étoit autrefois par le lotus, et se livrant uniquement à....

« tout le cours de sa vie à l'estude des lettres, c'est à « dire, pour le declarer apertement, vivré à son aise « et joyeusement. Et n'est pas ceste opinion fort ca-« chée, ny dissimulée : car plusieurs le disent tout « clairement, et plusieurs un peu plus obscurement ». Mais qui est celuy qui soit plus envieilly en telle vie oyseuse que Chrysippus, que Cleanthes, que Diogenes, que Zenon et Antipater? Lesquels ont abandonné leur païs, encore qu'ils n'eussent occasion quelconque de s'en plaindre, ains seulement, à fin qu'ils passassent leur vie plus doulcement en repos, et sur le baudrier, comme lon dit, c'est à dire en plein loisir, à disputer et à estudier. Qu'il soit vray, Aristocreon disciple et familier de Chrysippus, luy aiant fait dresser une statue de bronze, y escrivit ces vers :

Ceste statue Aristocreon meit
A Chrysippus lumiere des Stoïques,
Le fer trenchant des nœuds Academiques.

Voylà doncq quel a esté Chrysippus le vieil, celuy qui louë la vie des roys, et de ceulx qui versent en l'administration de la chose publique, celuy qui estime qu'il n'y ait point de difference entre la vie scholastique et oyseuse, et la voluptueuse.

III. Mais ceux d'entre eulx qui s'entremettent d'affaires, repugnent encore plus que luy aux resolutions de leur secte. Car ils exercent des magistrats, ils sont juges, ils sont senateurs, ils vont au conseil, ils font des loix, ils punissent les mal-faitteurs, ils recompensent

et honorent ceux qui font bien, comme estants villes celles où ils s'entremettent du gouvernement, comme estants senateurs, conseillers et juges, ceulx qui sont legitimement esleus à tels offices par le sort ou autrement, et comme estants capitaines ceulx que les citoiens tiennent pour tels, et comme estants vrayes loix celles de Solon, de Lycurgus et de Clisthenes, lesquels toutefois ils maintiennent avoir esté fols et mauvais : parquoy encore en se meslant des affaires, ils ne laissent pas de se contrarier à eux mesmes, et contredire leur doctrine.

IV. Et puis Antipater au livre, De la dissension d'entre Cleanthes et Chrysippus, escrit que Zenon et Cleanthes ne voulurent oncques estre faits citoiens d'Athenes, de peur qu'il ne semblast qu'ils feissent tort et injure à leur propre païs. Or si ceux là firent bien, il n'y a que tenir que Chrysippus n'ait mal fait en se faisant enroller et immatriculer au nombre des citoiens d'Athenes : toutefois je ne me veux point arrester à le discourir plus avant pour ceste heure, mais bien dis-je, qu'il y a une grande et merveilleuse repugnance en leurs faicts, de conserver en leur païs le nom tout nud de patrie, et ce pendant luy oster la presence de leurs personnes et de leurs vies, en s'en allant ailleurs demourer si loing en estrange terre, qui est tout ne plus ne moins que si quelqu'un laissant et abandonnant sa femme legitime, s'en alloit habiter avec une autre, qu'il couchast ordinairement avec elle, et luy feist des enfants, sans que toutefois

il la voulust espouser, ne passer contract de mariage, de peur qu'il ne feist tort et injure à sa premiere. Et puis Chrysippus au traitté qu'il a fait, De la retorique, escrivant ainsi, que le sage harenguera en public, et s'entremettra des affaires, comme si la richesse, l'autorité et la santé estoient choses bonnes, confesse par là, que ses preceptes et resolutions induisent les personnes à ne sortir point de leurs maisons, et à ne se point entremettre d'affaires, et par consequent que leurs doctrine et preceptes ne se peuvent accommoder à l'usage, ny estre convenables aux actions de la vie humaine.

V. Davantage, c'est un des arrets donné par Zenon, qu'il ne fault point bastir de temples aux dieux, d'autant que le temple n'est point chose saincte, ne qui soit grandement à estimer, attendu que c'est ouvrage de massons et manœuvres, et que nul ouvrage de telle maniere de gens ne peult estre de grand pris. Et ce pendant ceulx qui advouënt et approuvent cela comme sagement dit, se font neantmoins recevoir en la religion des mysteres : ils montent au chasteau où est le temple de Minerve, ils adorent les images des dieux, ils ornent de festons et de couronnes les temples qui sont ouvrage de massons et de manœuvres, et toutefois ils pensent que les Epicuriens, qui nient que les dieux s'empeschent du gouvernement des choses humaines, se refutent eulx mesmes, quand ils leur sacrifient, et eulx mesmes sont encore mieulx refutez, quand ils sacrifient aux dieux de-

dans les temples, et sur les autels, lesquels ils maintiennent ne devoir point estre, ny que lon n'en doit point bastir.

VI. Zenon met plusieurs vertus selon leurs differences, (comme aussi fait Platon,) Prudence, Force, Temperance, Justice et autres, disant qu'elles sont bien de faict inseparables, mais neantmoins diverses et differentes de raison, et neantmoins en les definissant les unes après les autres, il dit, que la Force est prudence en ce qu'il faut executer, Justice prudence en ce qu'il faut distribuer, comme si ce n'estoit qu'une seule vertu, aiant diverses relations, selon la difference des choses qui tombent en action. Si n'est pas Zenon seulement en cela repugnant à soy mesme, mais aussi Chrysippus qui reprent Ariston en ce qu'il dit, que toutes les vertus ne sont que diverses habitudes et relations d'une mesme, et neantmoins defend Zenon qui les definit ainsi chascune. Et Cleanthes en ses Commentaires naturels, aiant dit « Que « le battement du feu est la vigueur des choses : et s'il « est suffisant en l'ame pour parachever ce qui se « presente, cela, dit il, s'appelle force et puissance » : Il subjoint après de mot à mot : « Et ceste force et « puissance là, si elle s'imprime ès choses apparentes « où il faille se contenir, elle se nomme continence : « et si c'est en choses qu'il faille supporter, elle s'ap- « pelle force : si c'est en estimation de merite, justice : « si en chois ou en refus, c'est à dire en choses qu'il « faille eslire ou refuser, temperance ».

VII. Contre ceste commune sentence,

Par toy ne soit justice departie,
Devant qu'ouir l'une et l'autre partie.

Zenon y contredisant allegue ceste raison : Si le premier a prouvé son dire, il n'est point besoing d'ouir le second, car la question est desjà finie et terminée : et s'il n'a point prouvé, c'est tout autant comme s'il estoit contumax, n'aiant point comparu estant appellé, que aiant comparu n'avoir fait que basteler : soit doncques qu'il ait prouvé, ou qu'il n'ait point prouvé, il n'est point de besoing d'ouir le second : et ce pendant luy mesme qui faisoit ceste demande escrivoit contre les livres de la republique de Platon, et enseignoit à souldre les arguments sophistiques, et enhortoit ses disciples d'apprendre diligemment la dialectique, comme science qui monstroit à ce faire, et neantmoins on luy pouvoit objicier, Ou Platon avoit prouvé son dire, ou il ne l'avoit pas prouvé : Ny selon l'un ny selon l'autre : il n'estoit doncq point necessaire de luy contre escrire, ains ne servoit de rien estant superflu. Autant en peult on aussi dire des arguments sophistiques.

VIII. Chrysippus est d'advis qu'il fault que les jeunes gens apprennent premierement les arts qui concernent le parler, en second lieu les sciences morales, et tiercement les naturelles, consequemment qu'ils oyent parler de dieu, pour le dernier. Ce qu'aiant dit en plusieurs passages, il suffira d'alleguer ce qu'il en escrit de mot à mot en son troisieme livre de Vies : Premierement, dit il, il me semble suivant ce qui a esté dit par les anciens, qu'il y a trois

genres de speculations philosophiques, celles qui appartiennent au parler, celles qui concernent les mœurs, et celles qui touchent la nature des choses, et qu'il fault preferer et mettre devant celles qui appartiennent au parler, en second lieu celles qui traittent des mœurs, et au troisieme les naturelles, entre lesquelles la derniere est celle qui traitte de dieu : c'est pourquoy lon appelle les traditions d'icelle τελετὰς, comme qui diroit les dernieres. Mais ce traitté là des dieux, qu'il dit devoir estre mis au dernier lieu, luy mesme au mesme traitté le met devant toute autre question morale. Car il ne traitte ny des fins, ny de la justice, ny des biens et des maux, ny de mariage, ny de la nourriture des enfants, ny de la loy, ny du gouvernement de la chose publique, en aucune sorte, que comme ceulx qui proposent et mettent en avant les decrets ès choses publiques, n'aient mis au devant, A la bonne fortune, ou A la bonne heure, aussi il n'ait luy, mis devant une preface de Jupiter, de la destinée, de la providence divine, et que le monde est maintenu par une seule puissance, qu'il n'y a qu'un monde, et qu'il est finy : desquels poincts nul ne se peult fermement croire, ny bien persuader, que lon n'ait profondement penetré, et que lon ne soit imbu jusques au fond des plus profonds secrets et discours de la philosophie naturelle. Mais escoutez un peu ce qu'il en dit en son troisieme livre des Dieux : « On ne sçauroit, ce dit il, trouver « une autre origine ny une autre source de la justice, « que de Jupiter et de la commune nature. Car il

« fault que ce soit de là, que toute telle chose se de« rive, si nous voulons discourir des choses bonnes « et mauvaises ». De rechef en son traitté des Positions naturelles : « On ne sçauroit, dit il, autrement « ny bien proprement proceder au discours des cho« ses bonnes et mauvaises, ny des vertus, ny de la fe« licité souveraine, que de la commune nature, et de « l'administration de ce monde ». Puis encor plus outre : « Il fault, dit il, subjoindre à cela le propos des « bonnes et des mauvaises choses, n'y en aiant point « de commencement meilleur que celuy là, ny meil« leure relation, n'estant la science naturelle pour « autre occasion requise ny necessaire à apprendre, « sinon pour cognoistre la difference du mal et du « bien ». Il s'ensuit doncques, selon Chrysippus, que la science naturelle est tout ensemble devant et après la morale, ou pour dire la verité plus ouvertement, il y a un merveilleux renversement d'ordre, duquel il est bien malaisé de se depestrer, de dire qu'il faille mettre cecy après cela, lequel cela ne se peult aucunement comprendre sans cecy, et y a manifeste repugnance, de dire que la science naturelle soit le principe de la morale qui traitte du bien et du mal, et neantmoins ordonner qu'elle soit enseignée non devant, mais après celle là.

IX. Et si quelqu'un me dit que Chrysippus a escrit en son traitté de l'usage d'oraison, que celuy qui apprend en premier lieu la logique, c'est à dire la philosophie concernant le parler, ce n'est pas à dire pour cela qu'il se doive abstenir d'apprendre aussi les au-

tres parties, ains qu'il en fault aussi prendre autant que lon en aura de moien, il dira bien la verité, mais aussi confirmera il l'accusation de sa faulte. Car il se combat soy mesme, en ordonnant tantost que lon apprenne après tout le demourant et le dernier, la science qui traitte de dieu, estant la raison pour laquelle on l'appelle τελετὴν, comme qui diroit finale: et tantost disant au contraire, qu'il fault du commancement en prendre, aussi bien que des autres, quelque partie: car tout ordre se rompt et se confond, s'il fault par tout prendre part, et gouster de tout. Il y a encore plus, c'est qu'aiant arresté que le commancement de la doctrine des bonnes et mauvaises choses, doit proceder de la doctrine de dieu, il ne veult pas neantmoins que ceulx qui se mettent à apprendre la philosophie morale, commancent par là, ains qu'en apprenant celle cy, ils prennent un petit en passant de celle là, autant qu'il leur en sera donné de moien: et puis passer de la philosophie morale à la theologie, sans laquelle theologie et doctrine de dieu, il dit qu'il ne se peult avoir aucun principe ny progrès en la discipline des mœurs.

X. Davantage il dit, que disputer sur une mesme maniere en l'une et en l'autre partie, il ne le reprouve pas universellement, mais aussi conseille il d'en user bien reservément, et y estre bien retenu, comme quelquefois on fait en plaidant, où lon allegue les raisons des adversaires, non pour les soustenir, mais seulement pour les refuter, et dissouldre ce qu'il y a de vray-semblable apparence : car autrement, dit

il, cela est à faire à ceulx qui doutent et retiennent leur consentement de toutes choses, pour ce que cela leur sert à ce qu'ils pretendent. Mais à ceulx qui veulent imprimer ès cœurs des hommes une science certaine, selon laquelle lon doit indubitablement se conduire, il faut fonder le contraire, et de poinct en poinct y conduire ceux que lon y introduit depuis le commancement jusques à la fin, en quoy il eschet bien quelquefois opportunité de faire mention des opinions et sentences contraires, pour refuter et resouldre ce qu'il y pourroit avoir de verisimilitude, comme lon fait en plaidant devant les juges : voilà ce qu'il en dit en propres termes. Or que ce soit chose hors de tout propos, que les philosophes doivent amener les opinions des autres philosophes contraires à la leur, non avec toutes leurs raisons, mais seulement à la mode des advocats plaidans en jugement, en affoiblissant les preuves et arguments d'icelles, comme si la dispute se faisoit, non pour trouver la verité, ains seulement pour acquerir l'honneur de la victoire, nous l'avons ailleurs discouru contre luy : mais que luy mesme, non en peu de lieux, ains souvent et en plusieurs endroicts, ait confirmé et corroboré les resolutions contraires à la sienne, avec sollicitude, affection et diligence, telle qu'il n'est pas aisé à chascun de discerner laquelle luy plaist le plus, ceulx mesmes qui admirent la subtilité et vivacité de son entendement le disent, et tiennent que Carneades n'a rien de soy mesme, ne qui soit de sa propre invention, ains que des propres moiens et ar-

guments dont Chrysippus cuidoit prouver ses assertions, il les retournoit au contraire alencontre de luy, de maniere que bien souvent il luy crioit tout hault en disputant ce vers d'Homere,

O malheureux, ta force te perdra!

pour ce que luy mesme donnoit de si grandes prises et de si grands moiens à ceulx qui vouloient renverser ou calomnier ses opinions.

XI. Mais quant à ce qu'il a mis en avant contre la coustume et l'ordinaire, ils s'en glorifient si fort, et l'en magnifient si hautement, qu'ils disent que tous les livres des academicques, qui les mettroit ensemble, ne sont pas dignes d'estre comparez à ce que Chrysippus a escrit de l'incertitude des sentimens. Ce qui est un manifeste signe de l'ignorance de ceulx qui le disent, ou d'une aveuglée amour de soy mesme : mais cela est bien vray, que depuis aiant voulu defendre la coustume et les sens, il s'y est trouvé de beaucoup inferieur à soy mesme, et le dernier traitté beaucoup plus foible et plus mol que le premier, de maniere qu'il se contredit et repugne à soy mesme, attendu qu'il commande que lon propose tousjours les opinions et sentences des adversaires, non comme en y consentant, mais avec une monstre en passant, qu'elles sont hors de la verité, et puis se monstrer plus aspre et plus vehement accusateur que non pas defenseur de ses propres sentences, et conseiller aux autres de se donner garde des raisons contraires, comme de celles qui destournent et empeschent la

comprehension, et ce pendant estre plus diligent à recueillir et confirmer les preuves et raisons qui destruisent la comprehension, que celles qui l'establissent et confirment. Et toutefois qu'il craignist cela mesme, il le monstre clairement au quatrieme livre de ses Vies, là où il escrit ainsi : « Il ne fault pas « facilement ny legerement proposer les opinions « contraires, ny respondre aux arguments vray-sem-« blables que lon allegue alencontre des sentences « vrayes, ains s'y fault porter bien reservément, crai-« gnant tousjours que les auditeurs destournez par « icelles ne laissent aller leurs comprehensions, et « que n'estans pas capables de comprendre suffisam-« ment les solutions, ains les comprenant si foible-« ment, que leur comprehension soit facile à esbran-« ler et secouër, veu que ceux mesmes qui compren-« nent par la coustume les choses sensibles, et qui « dependent des sentiments, les laissent facilement « aller, divertis par les interrogatoires Megaricques, « et par autres encore plus puissantes et en plus « grand nombre ». Je demanderois doncq volontiers aux Stoïques s'ils estiment les interrogatoires Megaricques plus puissantes que celles que Chrysippus a escrittes en six livres, ou plustost il le fault demander à Chrysippus mesme : car voyez ce qu'il a escrit de la raison Megaricque, en son livre intitulé, De l'usage d'oraison, disant : « Ce qui est advenu à la raison « Megaricque de Stilpon et Menedemus, personnages « qui ont esté renommez pour leur sapience : et neant-« moins toute leur façon d'arguer est maintenant

« tournée en reproche, mocquerie et risée, comme
» estants leurs arguments, ou trop grossiers, ou aper-
« tement captieux et sophisticques ». Mais ce pendant, bon homme, ces arguments là dont tu te mocques, et que tu appelles mocquerie et reproche de ceulx qui font telles interrogatoires, comme contenans apertement une fallacieuse malice, tu crains neantmoins qu'elles ne divertissent aucuns de la comprehension. Et toy mesme escrivant tant de livres contre la coustume, où tu as adjousté tout ce que tu as peu inventer de toy mesme, t'efforçant de surmonter Arcesilaüs, n'esperois tu, et ne t'attendois tu point de divertir et esbranler aucuns des lecteurs? Car il n'use pas seulement de nues argumentations en disputant contre la coustume, ains comme si c'estoit en un plaidoyer, il esmeut les affections, se passionnant et affectionnant luy mesme, en l'appellant quelque fois folle, et quelque fois vaine et sotte : et à fin qu'il ne peust plus dire du contraire que luy mesme ne se contredie, il a ainsi escrit en ses Positions naturelles,
« On pourra bien quand on aura parfaittement com-
« pris une chose, arguer un peu alencontre, en y
« appliquant la defense qui est en la chose mesme :
« et quelque fois quand on ne comprendra ny l'un ny
« l'autre, discourir de l'un et de l'autre ce qui en est ».
Et au traitté, de l'Usage d'oraison, aiant dit qu'il ne fault pas user de la force de la raison, non plus que des armes contre ce qui n'y est pas propre, il y adjouste puis après : « car il en faut user à trouver la
« verité et ce qui luy ressemble, non pas le contraire,

« combien que plusieurs le facent ». En disant, Plusieurs, à l'adventure entend il ceux qui doubtent et qui surséent leur jugement de tout. Mais ceux là, d'autant qu'ils ne comprennent ny l'un ny l'autre, ils arguent et contre l'un et contre l'autre, comme monstrant la verité certaine, comprehension de soy mesme en ceste seule ou principale maniere, s'il y a rien au monde qui soit comprehensible.

XII. Mais toy qui les accuses, escrivant le contraire de ce que tu comprens touchant la coustume, et enhortant les autres à le faire avec affection de defense, confesses que tu uses de la force d'eloquence en choses non seulement inutiles, mais dommageables, par une vaine ambition de monstrer ton bel esprit comme un jeune escholier. Ils afferment que la bonne œuvre est la prohibition, et pourtant que la loy defend beaucoup de choses aux fols, et ne leur commande rien, d'autant qu'ils ne peuvent faire aucun acte parfaittement vertueux. Et qui est celuy qui ne voit qu'il est impossible à celuy qui ne peult faire acte vertueux de se garder de peché? Parquoy ils font que la loy se combat et se repugne à soy mesme, si elle commande ce que les hommes ne peuvent faire, et defend ce dont ils ne se peuvent garder : car celuy qui ne peult vivre honnestement ne sçauroit faire qu'il ne se gouverne deshonnestement, et qui ne peult estre sage, ne peult qui ne soit fol, et eulx mesmes tiennent que ceulx qui defendent, disent une chose, en defendent une autre, et en commandent une autre : car celuy qui dit, Tu

ne desroberas point, il dit cela mesme, et defend de ne desrober point. Parquoy la loy ne defendra rien aux fols, ou autrement elle leur commandera, comme ils disent que le medecin chirurgien commande à son disciple de coupper et de brusler, sans y adjouster opportunément et moderément : et le musicien semblablement commande de chanter ou de jouër quelque chanson, sans y adjouster, de bon accord et par mesure, et neantmoins ils punissent ceulx qui le font mal et contre les regles de l'art, d'autant qu'on leur avoit commandé de le bien faire, et ils ne l'ont pas bien fait. Aussi le sage commandant à son valet de dire ou de faire quelque chose, et le punissant pour ce qu'il l'aura fait mal à propos, et autrement qu'il ne falloit, il est certain doncques qu'il luy avoit commandé de faire un bon office et non pas un indifferent ou moien. Et si les sages commandent bien aux fols des choses moiennes, qui empeschera que les commandements des loix ne puissent estre aussi semblables? Outre plus, l'instinct qu'ils appellent ὁρμὴ, selon luy n'est autre chose que raison incitante l'homme à faire quelque chose, ainsi comme il a escrit en son traitté, De la loy : au contraire doncques la diversion qu'ils appellent ἀφορμὴ, ne sera aussi autre chose que la raison, divertissante de faire quelque chose, et l'inclination est raisonnable inclination, et la crainte retenue, raison du sage qui luy defend aucune chose, par ce que l'estre retenu et reservé est acte de sages et non de fols. Si doncques c'est autre chose, la raison du sage que la

loy, les sages ont ceste crainte retenue repugnante à la loy, mais si c'est autre chose la loy que la raison du sage, il se treuve doncq' loy qui defend aux sages ce qu'ils doubtent et qu'ils craignent. « Aux fols et « meschants, ce dit Chrysippus, il n'y a rien qui soit « proufitable, ne n'y a fol qui ait utilité quelconque « ny besoing ».

XIII. Aiant dit cela au premier livre, De ses offices parfaicts, il dit après, que la commodité et la grace appartiennent aux choses indifferentes et moiennes, desquelles selon eulx nulle n'est utile. Qui plus est, encore dit il, qu'il n'y a rien qui soit propre ne convenable au fol. Parquoy selon cela, par consequent, il n'y a rien qui soit aliene ny estrange du sage et de l'homme de bien. Comment doncques est-ce qu'il nous rompt la teste à force d'escrire en tous ses livres, tant naturels que moraux, que dès nostre naissance nous sommes affectez et appropriez à nous mesmes, à noz parties, et à tout ce qui est né et yssu de nous. Et au premier livre, De la justice, il dit, que les bestes sauvages mesmes sont affectées et appropriées à leurs petits, autant que leur besoing et leur necessité le requiert, exceptez les poissons, car leurs petits se nourrissent d'eux mesmes : mais il n'y a point de sentiment là où il n'y a rien de sensible, ny d'appropriation là où il n'y a rien de propre, par ce que l'appropriation semble estre le sentiment et embrassement de ce qui est propre. Ceste opinion est conforme à leurs principales.

XIV. Davantage il appert manifestement que Chry-

sippus, encore qu'il ait en plusieurs passages escrit le contraire, s'accorde à ceste sentence, qu'il n'y a ny vice plus grand ny peché plus grief l'un que l'autre, ny reciproquement aussi vertu plus excellente, ny acte vertueux, qu'ils appellent office parfait, qui soit plus vertueux, qu'un autre : attendu qu'il dit au premier livre, De la nature, que tout ainsi comme, qu'il sied bien à Jupiter, et luy convient de se magnifier soy mesme, se plaire de sa vie, et, s'il faut ainsi parler, tenir la teste droitte, s'estimer beaucoup et parler haut, vivant de vie digne de parole haultaine : aussi est-il bien séant et convenable à tous gens de bien d'en faire autant, attendu qu'il n'a rien plus qu'eux ny devant eux. Mais luy mesme derechef, au troisieme livre, De la justice, dit que ceux qui disent que la volupté soit la fin et le bien souverain de l'homme, destruisent la justice, mais ceux qui disent qu'elle est simplement bien, ne la destruisent pas. Les propres termes dont il use sont tels : « A l'adventure qu'en laissant à la volupté qu'elle soit « bien simplement, et non pas la fin et la cyme des « biens, ny du genre des choses choisissables pour « l'amour d'elles mesmes, et qui sont honnestes, « nous pourrions sauver la justice par ce moien, en « laissant l'honnesteté et la justice un plus parfaict « bien que la volupté ». Mais s'il est ainsi que cela seul qui est honneste soit bon, celuy erre qui afferme que la volupté soit bien, mais il erre moins que celuy là qui voudroit dire qu'elle fust la fin des biens, pour ce que cestui-cy destruit et abolit entierement la jus-

tice, et l'autre la conserve : et selon celuy là toute societé humaine perit, et cestui-cy garde encore lieu à la preud'hommie.

XV. Je passe, qu'il dit au livre qu'il a intitulé, De Jupiter, que les vertus croissent, voire et qu'elles passent, de peur qu'il ne semble que je m'attache aux paroles, combien qu'il morde bien asprement Platon et les autres philosophes en ceste sorte de reprehension, de se prendre aux mots : mais quand il defend de louer tout ce qui se fait selon vertu, il donne à entendre qu'il y a doncques quelque difference entre les offices. Or dit il ainsi en son traitté, De Jupiter : « Car encore que les actes selon les vertus soient louables, ce n'est pas à dire pourtant « qu'il faille louer tout ce qui en est procedé, comme « de la vaillance, l'avoir estendu le doigt vaillamment : de la temperance, s'estre abstenu d'une « vieille prochaine de sa fosse : et de la prudence, « d'avoir bien entendu que trois ne font pas quatre. « Qui voudroit louer un homme de telles choses et « l'en recommanderoit, il se monstreroit merveilleusement impertinent et froid ». Autant presque en a il dit au troisieme des dieux : « Je pense, dit-il « encore, que les louanges de telles choses sont impertinentes, bien qu'elles dependent de la vertu, « comme s'abstenir d'une vieille qui se va mourant, « endurer la morsure d'une souris ». Quel autre accusateur attend il doncques de ses opinions, que luy mesme? Car s'il est ainsi que celuy là soit impertinent et froid qui louë telles choses, encore bien plus

impertinent doit estre estimé celuy qui suppose que chascune de ces choses là soit office vertueux, non seulement grand, mais encore très grand : car si c'est acte de vaillance que d'endurer la morsure d'une souris, et de temperance, s'abstenir d'une vieille estant près de sa fosse : il n'y a doncques point de difference, et sera tout un de louer l'homme de bien, autant pour cela que pour cecy.

XVI. Davantage en son second livre, De l'amitié, enseignant qu'il ne faut pas dissouldre les amitiez pour toutes faultes, il use de ces propres mots : « Car il y a des faultes, dit-il, qu'il faut to« talement passer sans s'y arrester, les autres où il « faut un peu prendre garde, les autres un peu plus, « les autres qu'il faut estimer dignes, que pour « elles on dissolve l'amitié ». Et qui est encore plus que cela, au mesme livre, il dit, que nous contracterons avec les uns plus, avec les autres moins, tellement que les uns nous seront plus, les autres moins amis. Et ceste difference et diversité s'estend bien largement, en maniere que les uns seront dignes de telle, les autres de plus grande amitié, et les uns meriteront tant de foy, et les autres plus que tant : car que fait il en tous ces passages là, sinon mettre de grandes differences entre les choses, pour lesquelles l'amitié s'engendre? Et toutefois en son traitté, De l'honnesteté, pour demonstrer qu'il n'y a rien que ce qui est honneste qui soit bon, il use de telles paroles : « Le bon est choisissable, le choisissable est « esjouissable, l'esjouissable est louable, et le louable

« est honneste ». Et derechef : « Le bon est esjouissa-
« ble, l'esjouissable est venerable, le venerable est
« honneste ». Ces propos combattent contre luy mesme, car soit que tout ce qui est bon soit louable, adoncques l'est aussi par temperance s'abstenir d'une vieille, ou soit que tout bon ne soit pas esjouissable ny venerable, sa raison doncques est nulle : car comment est il possible que les autres soient impertinents et froids de louer quelqu'un pour telles choses, et que luy ne soit digne que lon s'en mocque de s'esjouir et se magnifier pour telles occasions?

XVII. Voilà quel il est en la plus part de ses escripts : mais aux disputes qu'il fait contre les autres, il se soucie encore moins d'estre contraire et repugnant à soy mesme. Car en son traitté qu'il fait, De l'exhortation, reprenant Platon qui disoit, qu'à celuy qui n'a rien appris et qui ne sçait pas vivre, il est expedient de ne vivre point, il dit ainsi en ses propres termes : « Ce propos là se combat soy mesme,
« et n'a force ny efficace quelconque pour exhorter :
« car premierement en nous monstrant qu'il nous est
« expedient de ne point vivre, et par maniere de dire,
« nous conseillant de mourir, il nous exhorte plus
« tost à autre chose qu'à philosopher, par ce qu'il
« n'est pas possible de philosopher si lon n'est vivant :
« ny aussi de devenir sage quelque long temps que
« lon survive, si lon vit mal et ignorantement ». Puis un peu plus avant il dit, qu'il est aussi convenable aux mauvais de demourer en vie, et use de ces propres mots : « Premierement, ainsi comme la vertu

« par soy nuëment considerée n'a rien pourquoy nous « devions vivre : aussi le vice n'est rien pourquoy « nous nous en devions aller de ceste vie ». Il ne faut jà feuilleter d'autres livres de Chrysippus, pour monstrer comment il se contredit et se repugne à soy-mesme : car en ceux là que nous venons d'alleguer tantost, il ameine ce mot d'Antisthenes, en le louant, « qu'il « faut faire provision de sens pour entendre, ou d'un « licol pour se pendre » : et cest autre du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort, approcher.

Et toutefois qu'est-ce que veulent dire ces propos là, sinon qu'il est plus expedient aux fols et aux mauvais de mourir que de vivre? Et quelquefois corrigeant Theognis, qui dit,

Pour pauvreté fuir et éviter,
Il se faudroit, Cyrne, precipiter
Au plus profond de la mer furieuse,
Voire du haut d'une roche hideuse.

Il falloit, dit-il, plus tost mettre, Pour le peché fuir et eviter. Que fait il doncques autre chose, sinon que les mesmes propositions et sentences que luy mesmes telle fois a escrittes, il les efface et les condamne quand d'autres les escrivent? Car il reprend Platon de ce qu'il asseure qu'il est plus expedient de ne vivre du tout point, que de vivre meschamment, ou en ignorance : et ce pendant il conseille à Theognis de mettre en sa poësie, qu'il se faut pre-

cipiter en la mer pour eviter le vice et la meschanceté. Et louant Antisthenes de ce qu'il envoye les fols qui n'ont point de cervelle, au licol pour se pendre: toutefois il blasme celuy qui disoit, que le vice n'estoit pas cause suffisante pourquoy nous nous devions jetter hors de ceste vie.

XVIII. Et contre Platon, De la justice, dès le commencement il saulte au propos des dieux, et dit que Cephalus ne divertit et ne destourne pas bien les hommes de mal faire, par la crainte des dieux, et que le discours qu'il fait de la vengeance divine est aisé à refuter et à calomnier, par ce que de luy mesme il suggere beaucoup d'argumens et de verisimilitudes au contraire, comme si cela resembloit proprement aux comptes d'Acco (1) et d'Alphito, dont les bonnes femmes font peur aux petits enfans, pour les garder de s'appliquer à mal faire : ainsi se mocquant et detractant de Platon, il louë au contraire ailleurs, et allegue en plusieurs passages ces vers d'Euripide,

Mais il y a un Jupiter aux cieux
Qui voit les faicts humains, et d'autres dieux,
Pour les venger, encore que lon rie
De ce propos, par folle mocquerie.

Semblablement au premier livre, De la justice, aiant allegué ces vers icy d'Hesiode,

(1) *Acco* étoit une vieille femme, dont la bêtise et la simplicité avoient fourni le sujet de beaucoup de contes. Quant à *Alphito*, elle m'est inconnue. *C.*

Saturnien Jupiter irrité
Fait devaller griefve calamité,
Du ciel sur eux, la peste et la famine,
Qui tout un peuple en la terre extermine (1).

Il dit que les dieux font cela à fin que les meschans estants ainsi punis, les autres advertis par ces exemples là, s'adonnent moins à faire telles meschancetez.

XIX. Derechef en son traitté, De la justice, aiant dit que ceux qui tiennent que la volupté soit bien, mais non pas la fin des biens, sauvent aucunement et retiennent la justice : car il le met en ces propres termes. « A l'adventure qu'en laissant à la volupté « qu'elle soit bien simplement, mais non pas la fin et « la cyme des biens, ny du genre des choses choisissa- « bles pour l'amour d'elles mesmes, et qui sont hon- « nestes, nous pourrions sauver la justice par ce « moien, en laissant l'honnesteté et la justice en plus « parfait bien que la volupté ». Voilà ce qu'il dit en ce lieu là de la volupté. Mais en son livre, Contre Platon, le reprenant de ce qu'il mettoit la santé entre les choses bonnes, il dit que non seulement la justice, mais aussi la magnanimité, la temperance, et toutes autres vertus se perdent et s'abolissent, si nous tenons que la volupté, ou la santé, ou quelque autre chose quelle qu'elle soit, se puisse nombrer et mettre entre les biens, si elle n'est honneste. Or quant à ce qu'il faut respondre pour la defense de Platon, nous l'avons escrit ailleurs alencontre de luy:

(1) *Oper. et Dies*, 240.

mais en cest endroit la repugnance et contradiction à soy mesme est toute manifeste, veu qu'en un lieu il tient que lon peut maintenir et defendre la justice, en supposant que la volupté soit bien avec l'honnesteté : Et en un autre lieu il accuse tous ceux qui reputent autre bien que ce qui est honneste, disant que c'est destruire et abolir toutes les vertus. Et à fin qu'il ne laisse aucun moien de sauver et defendre ses contradictions, escrivant, De la justice, alencontre d'Aristote, il escrit qu'il a tort de dire, qu'en supposant que la volupté soit la fin des biens on oste la justice, et avec la justice toutes les autres vertus : « Car il est bien vray, dit-il, que ceux qui ont ceste « opinion là, ostent voirement la justice, mais il n'y « a rien qui empesche que les autres vertus ne puis« sent demourer, sinon choisissables pour l'amour « d'elles, à tout le moins bonnes et realement ver« tus ». Et puis il les nomme par leurs noms, les unes après les autres, et vaut mieux que nous produisions ses propres termes : « Encore qu'il semble par ce dis« cours que volupté soit la fin des biens, ce n'est pas « à dire pourtant que tout y soit compris dessoubs, « et pourtant faut il dire, que nulle des vertus n'est à « choisir pour l'amour d'elle mesme, ny des vices à « fuir, mais qu'il faut referer tout cela à un but pro« posé, et ce pendant rien n'empeschera selon eux, « que la force, la prudence, la continence, la patience « et autres semblables vertus, ne soient entre les « choses bonnes, et leurs contraires entre celles qu'il « faut fuir ». Qui fut doncques jamais plus temeraire

en paroles que luy, veu que de deux princes des philosophes, il impute à l'un qu'il oste et abolit toute vertu, en ne confessant pas, que cela seul qui est honneste soit bon : et à l'autre, que supposé, que la volupté fust la fin des biens, il n'estime pas que toute vertu se puisse sauver et defendre, excepté la justice? car c'est une merveilleuse licence qu'en discourant sus un mesme subject et de mesme matiere, ce que luy suppose, le reprendre en Aristote, et puis luy mesme le subvertir et destruire en accusant Platon, et toutefois, En ses demonstrations de la justice, il met expressement, que tout office parfait est action legitime et juste operation. Or ce qui se fait par continence, par patience, par prudence, ou par vaillance, est office parfaict : il s'ensuit doncques, qu'il est aussi legitime action. Comment doncq ne laisse il la justice à ceux à qui il laisse la prudence, la continence, la vaillance, attendu que tous les actes qu'ils font selon ces vertus là sont offices parfaits, et par consequent justes et legitimes operations?

XX. Platon a escrit en quelque passage que l'injustice est une corruption de l'ame et sedition intestine, laquelle ne perd jamais sa puissance, non pas en ceux mesmes qui l'ont dedans eux : car elle fait combattre le meschant alencontre de soy mesme, elle le chocque, le trouble et le travaille. Chrysippus reprenant cela, dit que c'est mal et faulsement parlé de dire, qu'on se peult faire tort et s'outrager soy mesme, « Par ce que tout outrage, dit-il, est contre « un autre » : mais puis après ne se souvenant plus

de ce propos, au traitté, Des demonstrations de la justice, il dit, que celuy qui fait injustice, s'outrage soy mesme, et qu'il offense et se fait tort, estant cause à soy mesme de ce qu'il transgresse les loix, en quoy il se griefve et se blesse soy mesme indignement. Voicy ce qu'il dit contre Platon, en discourant que l'injustice ne peut estre contre soy-mesme, ains contre autruy : « Car pour estre particulierement injus-« tes, il faut, dit-il, qu'il y en ait plusieurs tels qui dient « choses contraires l'un à l'autre : et d'ailleurs, le mot « d'injustice se prend ainsi comme estant entre plu-« sieurs affectionnez de telle sorte les uns envers les « autres, et ne convient ny ne peut appartenir rien de « semblable à un seul, sinon seulement en ce qu'il se « deporte ainsi ou ainsi envers ses voisins ». Au contraire, En ses demonstrations, il argumente ainsi, pour prouver que l'injuste s'outrage et se fait tort à soy mesme : « La loy defend d'estre auteur ny cause « de transgresser : or commettre injustice est trans-« gresser la loy : celuy donc qui est cause à soy mes-« me de commettre injustice, transgresse la loy de « soy mesme : et celuy qui transgresse la loy contre « quelqu'un, luy fait tort et l'outrage. Celuy doncq qui « outrage et fait tort à qui que ce soit, s'outrage et « se fait tort à soy mesme. Davantage le peché est « une espece de blesseure et dommage que lon fait : « et tout homme qui peche, peche contre soy mesme : « parquoy tout homme qui peche se blesse et s'en-« dommage soy mesme, et s'il est ainsi, il se fait tort « et s'outrage doncq soy mesme ». Et puis il argue en-

core ainsi : « Celuy qui seuffre estre blessé et offensé « par un autre, se blesse et offense quant et quant « soy mesme indignement : et cela est outrager et « faire injustice : Celuy doncq qui est offensé et « reçoit injure de qui que ce soit, se fait tort à soy « mesme ».

XXI. Au troisieme livre, Des exhortations, il dit, que la doctrine des bonnes et mauvaises choses qu'il introduit et qu'il approuve, est fort accordante avec la vie humaine, et qu'elle est fort conjointe aux anticipations qui par nature sont emprai̇ntes en nous. Mais au contraire, au premier livre il met, que ceste doctrine destourne et divertit l'homme de toutes autres choses, comme n'estant rien qui nous appartienne, ne qui nous aide à acquerir beatitude et felicité souveraine. Voiez donc comment il s'accorde avec soy mesme, quand il afferme que sa doctrine nous divertit du vivre, de la santé, du repos, et de l'integrité des sens, et qui maintient que cela que nous demandons le plus en noz prieres aux dieux, ne nous touche et ne nous appartient en rien, et neantmoins est fort accordant à la vie humaine, et aux communes anticipations de cognoissance qui naist avec nous. Mais à fin que lon ne puisse aucunement nier qu'il ne se repugne et contredie à soy mesme, voicy qu'il dit au troisieme, De la justice : « C'est « pourquoy, dit-il, à cause de la transcendente gran- « deur et beauté de noz sentences, il semble que ce « que nous disons soient choses feintes et controu- « vées à plaisir, oultre le pouvoir de l'homme, et par

« dessus la nature humaine ». Est-il possible de confesser plus apertement que lon se combat et contredit à soy mesme, que fait celuy-ci, disant, que ses propositions et opinions sont si transcendentes et extravagantes, qu'elles resemblent à des fables controuvées à plaisir, et qu'elles sont oultre l'homme et par dessus la nature humaine, et toutefois qu'elles accordent et conviennent fort à la vie de l'homme, et qu'elles approchent fort des communes notions et anticipations de cognoissance, nées avecques nous.

XXII. Il afferme que l'essence propre de l'infelicité est le vice, asseurant en tous ses livres de philosophie morale et naturelle, que vivre selon le vice, est autant que vivre malheureusement : mais au troisieme livre, De la nature, aiant dit qu'il est utile et expedient de vivre fol et insensé, plus tost que de ne vivre point, encore que lon n'eust aucune esperance de devenir jamais sage : il subjoinct après, « Car « il y a de tels biens aux hommes, que les maux « mesmes en quelque maniere precedent les choses « moyennes ». Or qu'il ait escrit, que rien ne sert ny n'est utile aux fols, et neantmoins qu'il escrive en cest endroit qu'il est expedient de vivre voire fol et insensé, je le laisse passer : mais, attendu qu'il appelle moyennes les choses qui ne sont ny mauvaises ny bonnes, de dire maintenant que les mauvaises aillent devant, et valent mieux, c'est autant à dire comme, que les choses mauvaises valent mieux, et doivent aller devant les non mauvaises, et que l'estre malheureux soit plus utile, que le non estre malheu-

reux : et par ainsi il estime donc plus inutile le non estre malheureux, et s'il est plus inutile, il est doncques plus dommageable que d'estre malheureux. Mais voulant un peu rabotter et polir ceste rabotteuse faulseté, il subjoinct touchant les choses mauvaises : « Non pas, dit-il, qu'elles aillent devant, mais c'est « la raison avec laquelle il vault mieux vivre, en- « core que lon deust estre fol, que non vivre ». Premierement doncques il appelle mauvaistié et vice, les choses mauvaises, et qui participent de mauvaistié : or mauvaistié est raisonnable, ou pour mieux dire est raison errante : ce n'est doncques autre chose vivre avec raison, estant fols, que vivre avec mauvaistié : et puis vivre estant fols, est autant que vivre estant malheureux. En quoy donc, et comment est-ce que cela precede les choses moyennes? Car il ne vouloit pas entendre (ce disent ils) que l'estre bien heureux precedast et allast devant l'estre malheureux : ny ne pensa jamais Chrysippus qu'il fallust compter et mettre entre les choses bonnes, le demourer en vie, ny entre les mauvaises le sortir de ceste vie, ains a pensé que c'estoient choses moyennes de soy : au moien dequoy il est quelquefois convenable aux heureux de sortir de ceste vie, et aux malheureux d'y demourer.

XXIII. Et quelle contrarieté peut estre plus grande que celle cy, quant aux choses choisissables ou refusables, que de dire, qu'à ceux qui sont extremement heureux, pour l'absence d'une chose indifferente, il convienne s'abstenir des biens presents? Et

toutefois il estime que nulle chose indifferente n'est ny choisissable de soy, ny refusable, ains que cela seul soit à eslire, qui est bon, et cela seul à fuir, qui est mauvais : tellement qu'il adviendra selon eux, qu'ils ne dresseront les discours et conseils de leurs actions, ny à la poursuitte des choses qu'il faut eslire, ny à la fuitte de celles qu'il fault fuir, ains qu'ils auront autre but où ils viseront, et qu'ils vivront et mourront pour choses qu'ils n'esliront ny ne fuyront.

XXIV. Chrysippus advouë que les choses bonnes sont entierement differentes des mauvaises, comme aussi est il necessaire, s'il est vray que les unes rendent ceux en qui elles sont, tout aussi tost extremement malheureux, et les autres extremement heureux. Or, dit-il, au premier livre, De la fin des biens, que les choses bonnes et mauvaises sont sensibles, et le dit en ces termes : « Que les choses bonnes et mau-« vaises soient sensibles, il est force de le dire pour « ces raisons. Car non seulement les passions avec « leurs especes sont sensibles, comme la tristesse, la « crainte et autres semblables, mais encore peut on « sentir le larrecin, l'adultere et autres semblables « malefices, et generalement toute follie, couardise, « et tous autres vices, non seulement la joye, les be-« nefices, et plusieurs autres dependances des ver-« tueux offices de la prudence, de la vaillance, et des « autres vertus ». Or à fin que nous laissions ce qu'il y a au demourant d'absurdité en ces paroles là, qui est-ce qui confessera qu'estant present le bien sensible, et aiant une grande difference avec le mal, il soit

possible de devenir de meschant, homme de bien, et l'ignorer, et ne sentir pas la vertu presente, ains estimer que le vice y soit meslé? Comment peult il estre que cela ne soit très estrange? Car nul ne peult ignorer ny mescroire qu'il ait toutes les vertus ensemble, ou il fault confesser, qu'il y a bien peu de difference et bien malaisée à discerner, entre le vice et la vertu, entre la felicité et l'infelicité, et entre la vie très honneste et la très deshonneste, s'il est possible que lon passe de l'une en l'autre sans s'en appercevoir.

XXV. Il a escrit un œuvre qu'il a intitulé, Des vies, divisé en quatre livres, au quatrieme desquels il dit, que le sage fuit les affaires, ne se mesle que des siens, sans estre curieux de ceux d'autruy. Ses termes propres sont tels : « J'estime quant à moy, « que l'homme prudent fuit les affaires, s'entremet « de peu, et ne se mesle que des siens : car cela est « propre aux gens d'honneur de se mesler de leurs « affaires simplement, et d'entreprendre peu ». Il dit aussi presque le semblable au livre intitulé, Des choses choisissables et eligibles pour l'amour de soy, en ces propres termes : « Car à la verité, dit-il, il semble « que la vie reposée soit hors de peril et en seureté, « ce que le vulgaire ne peut pas bien comprendre ». En quoy premierement il est tout manifeste, qu'il approche bien près de l'erreur d'Epicurus, qui oste de ce monde le gouvernement de la providence divine, pource qu'il veult que dieu demeure en repos, oisif, sans se mesler de rien. Mais Chrysippus luy mesme au premier livre, Des vies dit, que le sage vo-

lontiers recevra un royaume, et en fera son preffit, et s'il ne peult regner luy mesme, au moins il hantera avec le roy, ira quant et luy à la guerre, estant tel comme estoit le roy Hidanthyrsus de Scythie, ou Leucon le roy de Pont. J'allegueray encore ses mesmes paroles, à fin que nous voions, si comme de la plus haute et de la plus basse chorde il se fait une consonance et accord de l'octave, aussi s'accorde la vie d'un homme qui choisit de vivre à repos sans rien faire, ou qui s'entremet de bien peu d'affaires, et puis après s'en va avec les Scythes à la chasse à cheval, et prend en main les affaires du roy du Bosphore, pour la moindre necessité qui se puisse presenter. « Car quant à ce poinct, dit-il, que le sage ira « à la guerre avec les princes, vivra et conversera « avec eux, nous le considererons incontinent après « cecy, ce que quelques uns ne soupçonnent pas, à « cause qu'il y a de presque semblables discours, et « nous leur laissons à cause de pareilles raisons ». Puis un peu après : « Et non seulement avec ceux qui « ont penetré bien avant en la discipline de vertu, et « qui ont esté bien conditionnez, comme Hidanthyr« sus et Leucon ».

XXVI. Il y en a qui reprennent Callisthenes, de ce qu'il passa la mer pour aller trouver Alexandre en son camp, soubs esperance de faire rebastir la ville d'Olynthe, comme Aristote avoit fait restablir celle de Stagira, et louent grandement Ephorus, Xenocrates et Menedemus, de ce qu'ils refuserent Alexandre. Mais Chrysippus nous poulse son sage, la teste la pre-

miere, pour gaigner et faire son proffit, jusques à la ville de Panticapæum, et jusques aux deserts de la Scythie, et que ce soit pour y gaigner et y faire son proffit, il l'a monstré au paravant, supposant qu'il y a trois principaux moiens, par lesquels le sage peult praticquer et gaigner. Le premier, c'est par les bienfaicts des roys : le second, de ses amis : et le troisiéme, d'enseigner les lettres. Et toutefois en plusieurs lieux il nous rompt la tête à force de louër ces vers du poëte Euripides,

Que fault il plus à l'homme transitoire,
Que pain et eau, pour manger et pour boire?

Mais aux livres, De la nature, il dit, que le sage, quand bien il auroit perdu de très grandes facultez et richesses, estimera avoir perdu seulement autant que vault une drachme d'argent, et l'aiant là ainsi elevé et enflé, au contraire icy il le ravalle et abaisse, jusques à en faire un mercenaire et un maistre d'eschole. Car il veult qu'il puisse demander et exiger son salaire, voire et prendre argent avant la main, tout au commancement de l'apprentissage, et quelquefois aussi après que le temps prefix à son disciple sera passé : ce qui, dit il, est plus honneste, mais l'autre est le plus seur, de se faire payer avant la main, estant l'autre façon de dilayer et attendre, subjecte à recevoir beaucoup d'injures et de pertes : et le dit en ces propres termes. « Les bien advisez, « dit il, exigent de leurs auditeurs leur escholage, « non pas tous d'une mesme sorte, ains diversement

« selon que l'opportunité se presente, et ne leur pro-
« mettent pas de les rendre sages, et ce dedans un
« an, mais bien promettent ils qu'ils le feront en tant
« qu'il sera en eulx, et dedans le temps qui sera dit
« et accordé entre eulx. » Et un peu plus avant parlant de son sage, « Il sçaura, dit il, le temps opportun
« de demander son salaire, à sçavoir s'il vaudra mieulx
« l'exiger incontinent à l'entrée de son escholier,
« comme la plus part le font: ou bien, s'il leur faudra
« bailler un terme prefix, estant ceste façon bien sub-
« jecte à recevoir dommage et perte, combien qu'elle
« semble estre plus civile et plus honneste ». Et comment sera donc maintenant le sage mespriseur d'argent, s'il est ainsi qu'il contracte à pris faict pour livrer la vertu, et encore qu'il ne la livre pas, qu'il en exige son salaire, comme aiant fait tout ce qui estoit en luy, et ce que requeroit son office? Ou comment sera il plus grand que de pouvoir endurer aucune perte ou dommage, s'il est ainsi qu'avec si grande sollicitude il se tienne sur ses gardes, que lon ne luy face tort ou dommage au payement de son salaire? Car nul ne reçoit tort à qui on ne fait point de dommage. Et pourtant combien qu'ailleurs il eust maintenu que le sage ne pouvoit recevoir tort, toutefois en ce lieu là il dit, que ceste façon est subjecte à recevoir perte et dommage.

XXVII. Et en son livre, De la republique, aiant dit que les citoiens ne feront rien pour volupté, ny ne prepareront rien, loüant grandement Euripides de ce qu'il a dit en ces vers,

Que fault il plus à l'homme transitoire,
Que pain et eau, pour manger et pour boire?

Un peu plus avant il loüe Diogenes, de ce que publicquement il abusoit de sa nature, disant aux assistans, « A la mienne volonté que je peusse ainsi chasser la faim de mon ventre » ! Quel propos donc y a il, en mesmes livres de louër celuy qui chasse toute volupté, et celuy qui pour volupté fait à la veuë de tout le monde une si meschante et si villaine chose.

XXVIII. En ses livres, De la nature, aiant escrit que la nature a produit beaucoup d'animaux pour la beauté seulement, prenant plaisir à faire de belles creatures, et s'esjoüissant en la diversité, et y aiant d'avantage adjousté un fort estrange propos, que le paon avoit esté produit par la nature pour sa queuë, à cause de la beauté d'icelle. Au contraire en ses livres, De la republique, il reprend fort asprement ceulx qui nourrissent des paons et des rossignols, comme voulants faire des loix contraires au souverain legislateur du monde, en se mocquant de la nature qui prend plaisir à produire de tels animaux, ausquels le sage ne donne point de lieu ny de place en sa republique. Car comment ne trouveroit on estrange et hors de toute raison, de reprendre ceux qui nourrissent les animaux, pour la creation et production desquels ils louënt hautement la providence divine? Aiant dit en son cinquiesme livre, De la nature, que les pulces nous esveillent utilement, et que les souris nous advertissent aussi de bien prendre garde là où nous mettons chasque chose, et qu'il est vray-

semblable que la nature prend plaisir à produire de belles creatures, et qu'elle s'esjoüit en la diversité : il dit encore ces propres mots, « Cela peut bien evidem-« ment apparoir en la queuë du paon : car elle mons-« tre là que cest animal a esté produit pour sa queuë, « et non pas au rebours, ne plus ne moins qu'après « que le masle a esté créé, la femelle est venue « après ». Et en son livre, Du gouvernement de la chose publique, aiant dit que nous sommes prests de faire peindre mesmes jusques aux lieux où lon fait pourrir le fumier, un peu après il dit qu'il y en a qui embellissent leurs terres labourables de vignes sur les arbres plantez à la ligne, et de meurthes mesmes, et qui nourrissent des paons, des pigeons, et des perdris, à fin d'avoir le plaisir de les ouir jergonner, des rossignols aussi : mais je luy demanderois volontiers, que c'est qu'il sent et qu'il pense des abeilles et du miel. Car il estoit consequent à celuy qui avoit dit, que les pulces estoient creées utilement, de dire que les abeilles estoient creées inutilement : et s'il leur donne lieu et place en sa chose publicque, pourquoy est-ce qu'il defend à ses citoiens les choses qui resjouissent l'ouye ? Bref tout ainsi que celuy seroit impertinent qui reprendroit les conviez au festin qui mangeroient des confitures et de la patisserie, beuroient de bon vin, et mangeroient des delicates viandes, et ce pendant louëroit celuy qui les auroit conviez à ces delices là, et qui les leur auroit preparées : aussi est hors de toute raison celuy, qui louë la providence divine de ce qu'elle a produit

des delicieux poissons, des oyseaux, du miel, et du bon vin, et reprend ceux qui ne rejettent point tout cela, et qui ne se contentent pas de pain et d'eau pour manger et pour boire, choses qui nous sont tousjours à la main, et qui suffisent pour nostre nourriture : celuy là ne se soucie point de se contredire à soy mesme, et de tenir des propos tout contraires.

XXIX. Qui plus est en son traicté, Des exhortations, aiant dit que c'est sans raison que lon a blasmé et diffamé l'avoir affaire avec ses meres, filles et sœurs, et de manger de quelque sorte de viande, ou bien d'aller au sortir d'avec une femme, ou d'un mortuaire, à un sacrifice : « Car il fault, dit il, en « cela regarder les bestes brutes, et par les exemples « de ce qu'elles font, conclure et colliger, qu'il n'y a « rien de tout cela qui soit importun ou contre la na- « ture : car on peult bien opportunément alleguer « cela, et comparer l'usage des autres animaux, pour « monstrer que ny pour s'assembler, ny pour engen- « drer, ny pour mourir ès temples, il n'y a rien qui « puisse souiller ny contaminer la divinité ». Et au contraire au cinquiesme livre, De la nature, il dit, que le poëte Hesiode nous admoneste bien et honnestement, de ne pisser point dedans les fontaines, ny dedans les rivieres (1), mais encore plus raisonnable est il, s'abstenir de pisser contre un autel, ou contre l'image et statue d'un dieu : et qu'il ne fait rien de dire, que les chiens, les asnes et les petits

(1) *Oper. et Dies*, 756.

enfants le font bien, qui n'ont point de discretion ny de consideration de telles choses. Il n'y a doncques point de propos de dire là, qu'il soit opportun de considerer les exemples des bestes brutes : et icy, qu'il soit hors de toute raison.

XXX. Il y a des philosophes qui imaginent un mouvement accessoire de dehors en la partie principale de l'ame pour bailler solution aux inclinations, quand il semble que lon est contraint et forcé à quelque chose par causes exterieures. Ce mouvement apparoit principalement ès choses ambigues : car quand de deux choses egales en puissance, et du tout en tout semblables, il est force d'en choisir l'une, n'y aiant cause aucune qui nous incline plus tost en l'une qu'en l'autre, d'autant qu'elle n'est en rien meilleure que l'autre, ceste puissance accessoire venant d'ailleurs, saisissant l'inclination de l'ame, decide toute ceste doubte. Contre ces philosophes là Chrysippus discourant, comme forçans la nature en mettant aucun effect sans cause, entre plusieurs exemples allegue l'osselet, et la balance, et plusieurs telles autres choses qui ne peuvent pas tomber ny pancher tantost en un costé, et tantost en un autre, sans quelque cause et quelque difference qui soit en eulx entierement, ou qui leur advienne d'ailleurs, parce qu'ils tiennent, que ce qui est sans cause ne peult estre nullement, ne ce qui est fortuit, mais qu'en ces mouvements accessoires qu'ils supposent, il y a quelques causes latentes qui secrettement esmeuvent et induisent nostre justice et nostre inclination en l'une

des parties. Cela est l'un des propos que plus souvent et plus notoirement il repete, mais ce que luy mesme dit après tout au contraire, d'autant qu'il n'est pas exposé en veuë à tout le monde, je l'allegueray aux mesmes paroles dont il use. Car en son traicté, De l'office de juger, supposant deux courreurs qui arrivent au bout de la carriere tout l'un quant et l'autre, il demande que c'est que doit faire le juge en ce cas là, à sçavoir s'il luy est loysible d'attribuer auquel qu'il luy plaira des deux le rameau de palme, supposé encore qu'ils luy soient tous deux si familiers qu'il soit plustost pour leur gratifier du sien, que de leur oster ce qui seroit à eux, ou si la palme estant commune à tous deux, il luy sera loisible d'incliner fortuitement à l'un ou à l'autre, comme s'ils eussent tiré au sort, je dy, Incliner fortuitement, comme quand lon nous presente deux drachmes semblables au demourant, nous enclinons plus en celle que nous prenons. Et au sixiesme, Des offices, aiant dit qu'il y a certaines choses qui ne meritent pas que lon s'y arreste beaucoup, ny que lon les considere de bien près, il estime qu'il fault en telles choses donner le chois à la fortuite inclination de la pensée, ne plus ne moins qu'à l'adventure du sort : comme, pour exemple, s'il est question d'esprouver ces deux drachmes qui seront presentées, les uns pourront dire celle là, les autres celle cy est la bonne, mais pource qu'il en fault prendre l'une des deux, alors sans s'arrester à en faire plus grand examen, nous prendrons la premiere venue. Et en un autre lieu il dit,

mettant cela à l'adventure du sort, nous prendrons quelquefois la pire. En ces passages là, la fortuite inclination de la pensée à la premiere venue, et le commettre à l'adventure du sort, n'est autre chose sinon introduire un chois des choses indifferentes, sans aucune cause.

XXXI. Au troisiesme, aiant dit de la dialectique, que Platon et Aristote avoient fort travaillé après, et leurs disciples et sectateurs aussi, jusques à Polemon et à Straton et principalement Socrates, et aiant encore adjousté à cela, que lon pourroit vouloir faillir avec de tels et si grands personnages, il subjoinct puis après de mot à mot : « S'ils n'en eussent, dit il, « parlé qu'en passant par dessus, on se fust à l'adven« ture peu mocquer de ce lieu là : mais en aiant traicté « si diligemment et si serieusement, comme de l'une « des plus grandes et plus necessaires facultez, il « n'est pas vray semblable qu'ils aient si lourdement « failly, estants en toute philosophie tels que nous « les presumons ». Comment doncq, luy pourroit quelqu'un replicquer, ne cesseras tu jamais de combattre de tels et si grands personnages, et de les convaincre, comme tu penses, d'avoir erré ? Car il n'est pas vraysemblable qu'ils ayent escrit diligemment et soigneusement de la dialectique, et que des principes de la fin des biens, de la justice et des dieux, ils n'aient escrit qu'en jouant, et par manière d'acquit, encore mesmement que tu appelles leurs traictez et discours aveugles, repugnants à soy mesme, et contenants innumerables fautes et erreurs.

XXXII. En quelque autre passage, il nie que le vice de ἐπιχαιρεκακία, c'est à dire, la joye de voir mal advenir à autruy, soit en estre, et qu'elle ait reale subsistence, pour autant, dit il, que jamais homme de bien ne s'esjouït de voir mal advenir à un autre. Mais en son second livre, Du bien, declarant que c'est qu'envie, c'est à sçavoir douleur du bien d'autruy: « Pour ce que les hommes, dit il, veulent ravaller « leurs voisins, à fin que eulx aient le dessus » : Il y adjouste puis après, « La joye du mal d'autruy » : en disant, « A celle là est contigue la joye du mal d'au« truy, parce que les hommes cherchent à rabattre « leurs voisins pour causes semblables, mais quand « ils sont destournez en d'autres mouvements natu« rels, il s'engendre la misericorde ». Il appert par là, qu'il met La joye du mal d'autruy, comme chose subsistente aussi bien que l'envie et la misericorde : laquelle toutefois il dit ailleurs n'estre aucunement subsistente, comme ny la haine des meschants, ny la cupidité de gain deshonneste.

XXXIII. Aiant dit en plusieurs lieux que pour estre plus long temps heureux les hommes n'en sont pas plus heureux, que ceulx qui participent de la beatitude en un moment de temps. En plusieurs autres lieux au contraire il dit, qu'il n'en fault pas seulement estendre le doigt pour une prudence qui ne dure qu'un moment de temps, ne plus ne moins qu'un esclair qui passe volant. Mais il suffira d'alleguer les propres mots qu'il a escrits en son sixiesme livre, Des questions morales, touchant ceste matiere.

Car aiant dit que ny tout bien ne tombe egalement en joye, ny tout vertueux office en vanterie, il subjoinct puis après ces paroles. « Car s'il ne doit avoir « la prudence que pour un moment de temps, ou « pour le dernier jour de sa vie, il n'en convient pas « seulement estendre le doigt pour une telle pru- « dence, combien que pour estre plus long temps « heureux les hommes n'en soient pas plus heureux, « ny la beatitude eternelle ne soit pas plus souhai- « table, ny plus desirable que celle d'un moment « d'heure ». Or s'il estimoit que la prudence fust un bien produisant la beatitude, comme fait Epicurus, on ne reprendroit seulement que la nouveauté et faulseté estrange d'une telle sentence. Mais puis que la prudence n'est point autre chose que la beatitude par soy, ains est la beatitude mesme, comment est ce que cela ne se contredit et repugne, de dire que egalement soit eligible et desirable la beatitude d'un moment d'heure, que celle d'une eternité, et que la beatitude d'un moment ne soit d'aucune valeur?

XXXIV. Il dit que les vertus s'entre suyvent l'une l'autre, non seulement en ce que qui en a l'une, il a toutes les autres, mais aussi en ce que qui ouvre selon l'une, ouvre quant et quant selon toutes les autres et tiennent qu'un homme n'est point parfait qui n'a toutes les vertus. Mais toutefois au sixieme livre, Des questions morales, il dit, que ny l'homme de bien ne fait pas tousjours vaillamment, ny le meschant laschement, pource qu'il fault que l'un, luy estants cer-

tains objects presentez, persevere en ses jugements, et que l'autre s'en departe : et est aussi croyable, que ny le meschant ne paillarde pas tousjours. Or si, faire vaillamment est user de vaillance, et faire laschement user de lascheté, ils disent choses contraires, quand ils afferment que le meschant ouvrant selon un vice, ouvre selon tous ensemble, et que le vaillant n'use pas tousjours de vaillance, ny le lasche de lascheté.

XXXV. Il definit la retorique estre l'art, touchant l'ornement et ordre de l'oraison prononcée : d'avantage il a ainsi escrit au premier livre : « Et ne fault « pas à mon advis avoir seulement soing d'un hon- « neste et simple ornement en ses paroles, ains fault « aussi avoir cure des propres gestes, des pauses et « stations convenables de la voix et composition du « visage et des mains ». Et estant ainsi curieux et exquis en cest endroit : au contraire en ce mesme livre, aiant parlé de la collision des voyelles : « Non seule- « ment, dit il, il fault negliger cela, et penser à ce « qui est plus grand, et de plus d'importance, ains « fault laisser passer certaines obscuritez, et certai- « nes defectuositez, voire jusques à des incongruitez, « dont plusieurs autres auroient honte ». Or de permettre quelquefois d'estre curieux à bien disposer par ordre son langage jusques à avoir honneste contenance, et en son visage, et en ses mains, et une autre fois ne se soucier point d'aucune defectuosité en son langage ny d'aucune obscurité, voire n'avoir point de honte de commettre de grosses incongrui-

tez, cela est fait en homme qui dit à la volée tout ce qui luy vient en la bouche.

XXXVI. Et en ses positions naturelles, touchant ce qui a besoing d'estre veu à l'œil, et d'experience, aiant au paravant commandé d'y aller reservément, et y estre bien retenu, il dit : « Par ainsi nous ne cui« derons pas, comme a fait Platon, que la nourriture « liquide, c'est à dire le boire, aille aux poulmons, « et la seiche en l'estomach, ny ne tomberons pas en « autres erreurs, semblables à celuy là ». Quant à moy, j'estime que reprendre les autres, puis tomber en l'erreur que lon a repris ès autres, c'est la plûs grande repugnance et contrarieté qui sçauroit estre, et la plus laide faulte. Mais luy mesme dit, que les connexions qui se font par dix dignitez, c'est à dire dix propositions affirmatives, excedent en multitude un million, n'aiant pas ny par luy mesme assez diligemment enquis et recherché cela, ny par hommes exercitez en tel art, bien entendu la verité. Et toutefois Platon a les plus excellents et plus renommez medecins pour tesmoings, Hippocrates, Philistion, Dioxippus disciple d'Hippocrates, et entre les poëtes, Euripides, Alceus, Eupolis, Eratosthenes, qui tous disent que le boire passe par les poulmons. Mais tous les sçavants en arithmetique, et exercitez en la science des nombres, reprennent Chrysippus, entre lesquels est Hipparchus, monstrant et prouvant qu'il y a en son dire un très grand erreur de calcul, s'il est vray que l'affirmative fait de connexions de ces dix dignitez jusques à cent trois mille quarante et

neuf : et la negative trois cents dix mille neuf cents cinquante et deux.

XXXVII. Quelques uns des anciens ont dit, qu'il estoit advenu à Zenon comme à celuy qui avoit du vin s'aigrissant, qu'il ne le pouvoit vendre ne pour vinaigre, ny pour vin : car de son preallable, qu'ils appellent, il ne pouvoit exposer en vente, ny comme pour bon, ny comme pour indifferent. Mais Chrysippus a rendu l'affaire encore de plus malaisée deffaitte, car en quelques endroits il dit, que ceulx là sont furieux qui n'estiment rien et ne font compte des biens, de la santé et integrité du corps, et qui ne mettent peine de les avoir : et alleguant ce vers d'Hesiode,

> Race des dieux, gentil Perse, travaille,

il dit que ce seroit une fureur que de dire,

> Gentil Perse, garde de travailler.

Et en son traitté, Des vies, il escrit, que le sage fera la court aux roys pour faire ses besongnes, et enseignera les lettres pour de l'argent, prenant des uns de ses disciples de l'argent d'avance, et faisant marché avec les autres. Et au septieme livre, Des offices, il dit d'avantage, qu'il fera trois fois la culebutte prouveu qu'on luy baille un talent. Et au premier livre, Des biens, il permet aucunement et concede à qui le vouldra, d'appeller les choses preallables biens, et les contraires maulx, en ces propres termes. « Si « quelqu'un veult, suivant ces permutations là, ap-

« peller l'un bien à soy, et l'autre mal, prouveu qu'il « vise aux choses, et ne vague point temerairement, « et qu'il ne faille point en l'intelligence des choses « signifiées, au demourant qu'il s'accommode à l'u- « sage et coustume de la denomination ». Ainsi aiant approché le preallable du bien si près en ce passage là, et l'aiant meslé encore, au contraire en autres lieux il dit, que rien de tout cela ne nous appartient, ains que la raison nous retire et destourne de toutes telles choses : car il a ainsi escrit cela au premier livre, De l'exhortation. Et au troisieme, De la nature, il dit, qu'il y en a qui benissent et reputent heureux et glorieux les roys et les riches, qui est autant comme si on les benissoit et reputoit heureux, pour ce qu'ils auroient des bassins à retraict, et des passements d'or : mais qu'à l'homme de bien autant luy est perdre toutes ses facultez, comme s'il ne perdoit qu'une drachme, et l'estre malade autant que de chopper un petit. Et pourtant a il remply de telles contrarietez, non seulement la vertu, mais aussi la providence : car la vertu se trouvera extremement mechanique et folle, de s'occuper à choses si viles et de si peu de pris, commandant au sage de naviger pour icelles gaigner, jusques au païs du Bosphore, et de saulter et culebutter. Et Juppiter est digne de mocquerie, prenant plaisir à s'ouïr appeller Ctesius, qui signifie donnant des possessions : et Epicarpius, superintendant des fruicts : et Charidotes, donateur de joye, pourautant qu'il donne aux mauvais et aux meschans des bassins à retraict, et des passements d'or,

et aux bons choses valents une drachme, quand ils deviennent riches par la providence de Jupiter. Apollo est encore plus digne de mocquerie, s'il est ainsi qu'il s'amuse à rendre responses et oracles touchant des bassins à retraict, et des franges d'or, et du choppement des pieds. Mais encore rendent ils ceste contrarieté plus evidente et plus manifeste par la demonstration : car ce dequoy lon peult, ce disent ils, et bien et mal user, n'est ny bien ny mal, ny bon ny mauvais. Or tous les fols usent mal de la richesse, de la santé, et de la force du corps, parquoy nulle de ces choses ne se pourra dire bonne. Si doncques dieu ne donne pas la vertu aux hommes, ains ce qui est honneste s'acquiert, et il donne la richesse, la santé sans la vertu, et à ceulx qui en doivent non bien user, mais mal, c'est à dire inutilement, honteusement et pernicieusement : et toutefois si les dieux peuvent bailler la vertu et ils ne la baillent, ils ne sont pas bons : et s'ils ne les peuvent rendre bons, aussi ne leur peuvent ils doncques aider, attendu qu'il n'y a rien hors cela qui soit ny bon ny utile. Car de dire que les dieux jugent par vertu et par force ceulx qui sont autrement bons que par eulx, cela n'est rien dit : car aussi bien les bons jugent les mauvais par vertu et par force, tellement qu'ils n'en aident point plus les hommes qu'ils n'en sont aidez par les hommes. Toutefois Chrysippus ne juge bon ny luy, ny aucun de ses familiers, ou de ses precepteurs. Que pensez vous doncq' qu'ils sentent des autres, sinon ce que eux mesmes disent, qu'ils sont tous furieux, fols

et insensez, qu'ils sont mescreans, violateurs des loix, qu'ils sont au plus hault et dernier degré de misere et d'infelicité?

XXXVIII. Et puis ils tiennent, que nous estans si mal-heureux et si miserables, sommes gouvernez par la providence divine. Or si les dieux se changeans nous vouloient offenser, affliger, et tourmenter et debriser, ils ne nous pourroient pas mettre en pire estat que nous sommes maintenant, selon que Chrysippus prononce, ny ne pourroit pas estre la vie de l'homme ne pire ne plus mal-heureuse qu'elle est, tellement que si elle avoit langue et voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercules,

Plein suis de maulx, plus n'en pourrois avoir.

Quelles sentences et affirmations pourroit on doncques trouver plus contraires et plus repugnantes l'une à l'autre, que celle de Chrysippus touchant les dieux et touchant les hommes, quand il dit que les uns, à sçavoir les dieux, provoyent le mieulx qu'ils peuvent, et les hommes sont le pis qu'ils sçauroient estre? Il y a des Pythagoriens qui le reprennent de ce qu'il dit au traitté, De la justice, touchant les coqs, à sçavoir qu'ils ont esté utilement procréez : « Car, « dit il, ils nous esveillent pour travailler, ils amas- « sent et devorent les scorpions, et nous animent aux « combats, nous imprimant une envie et jalousie de « combattre vaillamment, et toutefois il nous les fault « manger, de peur qu'il ne naisse plus grand nombre « de poullets qu'il n'en seroit de besoing ». Et se moc-

que tant de ceulx qui le reprennent de telles sentences qu'il escrit ainsi au troisieme livre, Des dieux, touchant Jupiter, sauveur, createur, pere de justice, de loy et de paix. « Et comme les villes et citez quand « elles sont trop pleines de peuple, en ostent ou en« voyent des colonies au loing, et commancent des « guerres contre quelques uns : aussi Dieu envoye les « commancemens de quelque mortalité » : et cite pour tesmoing Euripides, et les autres qui disent, que la guerre de Troie fut envoyée par les dieux pour espuiser la trop grande multitude du peuple. Or quant aux autres toutes evidentes faulsetez, je les laisse : car je n'ay pas proposé de rechercher tout ce qu'ils ont mal dit, mais seulement ce qu'ils ont dit en contredisant à eulx mesmes. Considerez comment il donne à Dieu tousjours les plus beaulx noms, et les plus humaines appellations du monde, et au contraire les effects sauvages, cruels, barbares et galatiques : car ces grandes mortalitez et pertes d'hommes ne ressemblent point proprement aux colonies que les citez envoyent dehors, comme celles qu'amena la guerre de Troie, ou celle des Medes, ou la Peloponesiaque, si ce n'est que ces gens icy sçachent qu'il y a eu quelque ville qui se fonde et se peuple dessoubs la terre aux enfers. Mais Chrysippus fait Dieu semblable à Dejotarus, le roy de Galatie, lequel aiant plusieurs enfans, et voulant laisser son estat et royaume à l'un d'iceulx seul, il tua luy mesme tous les autres, comme s'il eust couppé et taillé les branches

d'un cep de vigne, à fin que celle qui demeure en deviene plus grande et plus forte, combien que le vigneron le face lors que les branches sont encores petites et foibles. Et nous quand les petits chiens sont encore si jeunes qu'ils ne voient goutte, pour espargner la chienne, nous luy en ostons plusieurs : là où Jupiter ne laisse pas tellement croistre et venir en aage parfaict les hommes, ains luy mesme les faisant naistre et leur donnant croissance, les tourmente puis après en leur preparant occasions de corruption et de mort, là où il falloit plustost ne leur donner point de causes et de principes de naissance : mais cela est moindre, et cecy que je diray maintenant est bien plus grief : car il ne sourd guerre aucune aux hommes sans quelque vice, ains est cause de l'une la volupté, de l'autre l'avarice, de l'autre l'ambition et la cupidité de dominer. Parquoy si Dieu forge les guerres, par consequence aussi produit il doncques les vices, en irritant et tordant les hommes, combien que luy mesme en son traitté, De juger, et encore en son second livre, Des dieux, escrive, « Qu'il n'est pas « raisonnable de soustenir que Dieu soit cause de « chose aucune deshonneste : car tout ainsi comme « les loix ne sont jamais cause de violer les droits, « aussi n'est jamais Dieu cause d'aucune impieté ». Aussi n'est il pas vraysemblable qu'ils soient causes aux hommes de commettre aucune deshonnesteté.

XXXIX. Et que peut il estre plus deshonneste que de procurer les uns aux autres perdition et ruine,

dont Chrysippus dit que Dieu leur suggere les commancemens? Voire mais, dira quelqu'un, au contraire, il louë Euripides de ce qu'il dit,

Si les Dieux font rien qui soit vicieux,
Certainement ils ne sont doncq pas Dieux.

Et ailleurs,

Accuser Dieu est chose bien facile,

comme si nous faisions autre chose maintenant que d'opposer ses paroles et sentences contraires les unes aux autres : toutefois ce propos loué maintenant, se peult alleguer non une, ny deux, ny trois fois, mais innumerables, contre Chrysippus : car premierement en son traitté, De la nature, aiant accomparé l'eternité du mouvement à un breuvage composé de toutes sortes d'herbes, qui bransle et tourne toutes les choses qui naissent, les unes d'une sorte, les autres d'une autre, il dit ainsi, « Comme ainsi soit que « le gouvernement et l'administration de l'univers « procede et aille en ceste sorte, il est necessaire « que nous soions disposez en la maniere que nous « le sommes, comment que ce soit que nous le soions, « soit que nous soions malades contre nostre pro« pre nature, soit que nous soions mutilez et es« tropiez, ou que nous soions grammairiens ou mu« siciens ». Et de rechef un peu après, « Selon ceste « raison nous en dirons autant de nostre vertu ou « vice, et generallement de la science ou ignorance « des arts, comme j'ay dit ». Et un peu après, ostant

toute doubte et ambiguité : « Car il n'y a rien de par-« ticulier, jusques aux moindres choses, qui puisse « autrement advenir que selon la commune nature, « et selon la raison d'icelle. Or que la nature com-« mune et la raison d'icelle soit la destinée, la pro-« vidence divine, et Jupiter, il n'est pas jusques aux « Antipodes qui ne le sçachent : car ils n'ont autre « propos en la bouche que celuy là, et disent qu'Ho-« mere a fort bien dit,

De Jupiter le vouloir se faisoit,

« referant cela à la destinée et à la nature de l'univers, « par laquelle toutes choses se regissent ». Comment est il maintenant possible que ces deux positions subsistent ensemble, que Dieu ne soit point cause d'aucune chose deshonneste, et, Qu'il n'y ait rien, jusques aux moindres choses, qui se face, sinon par la commune nature et selon la raison d'icelle? Car entre toutes les choses qui se font sont certes aussi les deshonnestes.

XL. Et toutefois Epicurus se tourne et vire de tous costez, et va imaginant toutes les subtilitez qu'il luy est possible, pour tascher à deslier et delivrer le liberal arbitre de ce mouvement eternel, de peur de laisser le vice sans juste reprehension. Mais cestuy-cy luy donne une licence tout arriere ouverte, de dire que non seulement il se commet par necessité de la destinée, mais aussi par la raison de Dieu, et selon la nature et la meilleure qui soit : encore y voit on cela de mot à mot : car la commune nature s'esten-

dant à toute cause, il faudra que tout ce qui se fait, comment qu'il se face, et en quelque partie que ce soit, se face selon ceste commune nature et selon la raison d'icelle, par suitte de consequence sans empeschement, par ce qu'il n'y a rien au dehors qui mette empeschement à son administration, et qu'il n'y a partie qui se meuve, ne qui soit autrement habituée que selon la nature commune. Mais quelles sont les habitudes et quels les mouvemens des parties? Il est certain que les habitudes sont les vices, et les maladies, comme l'avarice, la luxure, l'ambition, la couardise, l'injustice : et les mouvemens sont les actes qui en procedent, comme les adulteres, les larcins, les trahisons, les homicides, les parricides. Chrysippus estime qu'il n'y a rien de tout cela ne petit ne grand qui se face outre la raison de Jupiter, et contre la loy, la justice et la providence, de maniere que violer les loix n'est point contre la loy, ny oultrager autruy n'est point faire contre justice, ny faire mal contre la providence.

XLI. Et toutefois il tient que Dieu punit le vice, et qu'il fait beaucoup de choses pour punition des meschans, comme au second livre, Des dieux : « Aucunefois, dit-il, il advient des choses inutiles aux « bons, non comme aux mauvais par punition, ains « par une autre providence, comme il advient ès villes « et citez ». Et de rechef en ces mots, « Premierement il faut entendre les maux, comme nous avons « dit paravant, et puis qu'ils sont distribuez selon la « raison de Jupiter, ou par punition, ou par une au-

« tre œconomie et disposition de l'univers ». Or est cela fort dur à digerer, que le vice soit par la disposition et raison de Dieu, et neantmoins qu'il le punisse : mais il roidist encore davantage sa contradiction au second, De la nature, escrivant ainsi : « Mais « le vice, quant aux grands et griefs accidents a une « peculiere raison : car il se fait par la commune rai« son de la nature, et à fin que je le die ainsi, il se « fait non inutilement, eu esgard à l'universel: car « autrement les biens ne seroient point ». Et puis il va reprenant ceux qui egalement disputent et discourent en une et en l'autre partie, luy que pour envie qu'il a de dire tousjours, et en toutes choses quelque nouveauté et singularité exquise par dessus tous les autres, il dit que ce n'est point inutilement qu'il y a des coupeurs de bourses, des calomniateurs, des luxurieux, et que ce n'est point inutilement qu'il y a des personnes inutiles, dommageables, malheureuses : et s'il est ainsi, quel est Jupiter? J'entens celuy de Chrysippus, s'il punit une chose qui n'est ny de soy mesme, ny inutilement : car le vice, selon l'opinion de Chrysippus, seroit totalement irreprehensible, et à l'opposite Jupiter luy mesme seroit à reprendre, s'il fait le vice estant inutile, et s'il le punit l'aiant fait non inutilement. Et derechef au premier livre, De la justice, aiant dit des dieux, qu'ils s'opposent aux iniquitez de quelques uns, mais oster du tout le vice, il n'est ny possible, ny expedient quand il seroit possible, ny bon d'oster toute injustice, toute iniquité contre les loix et toute folie : ce qui n'appar-

tient pas au present traitté d'en discourir, ny de rechercher. Mais luy mesme ostant tout vice par le moyen de sa philosophie, entant comme en luy est, ce qui n'est pas expedient ny bon d'oster, il fait chose en cela qui est repugnante et à la raison et à Dieu.

XLII. Davantage en disant qu'il y a des iniquitez et pechez ausquelz les dieux s'opposent, il donne taisiblement à entendre qu'il y a doncques quelque inegalité entre les pechez. Oultre, aiant escrit en plusieurs passages, qu'il n'y a rien à reprendre, ny dont on se peust plaindre en ce monde, par ce que toutes ces choses s'y font par une très bonne raison : au contraire il y a des endroits ausquels il nous laisse des negligences et paresses reprehensibles et en choses non legeres ny petites. Qu'il soit ainsi, en son troisieme livre, De la substance, aiant fait mention qu'il peult bien advenir quelques telles faultes aux gens de bien et d'honneur : « Est-ce, dit-il, par ce « qu'il y a des choses dont on ne tient point de « compte, comme en une grande maison, il ne se « peult faire qu'il ne se perde quelque son et quel« ques grains de bled, encore que la totalité et gene« ralité au demourant soit bien gouvernée et regie? Ou « pour ce qu'il y a quelques malings esprits super« intendans sur ces choses là, où certainement les « negligences et paresses sont reprehensibles ». Et dit aussi qu'il y a beaucoup de necessité meslée parmy.

XLIII. Or je ne me veux point arrester à deduire au long, ny à peser combien grande legereté et teme-

rité c'est à luy de comparer les accidents advenus aux grands et vertueux personnages, comme la condamnation de Socrates, l'embrasement de Pythagoras, qui fut bruslé tout vif par les Cyloniens, le martyre que le tyran Demylus feit endurer à Zenon, et le tourment que Dionysius feit souffrir à Antiphon, quand ils les feirent mourir, à du son qui se perd ès grandes maisons. Mais qu'il y auroit des malings esprits commis à la superintendence de telle charge, par providence divine, comme est il possible que cela ne soit un reproche fait à Dieu, comme si c'estoit un mal sage roy qui commeist des gouvernemens de provinces à des mauvais et temeraires gouverneurs et capitaines, en leur souffrant outrager, injurier et tourmenter par sa nonchalance, les plus gens de bien de ses subjects?

XLIV. Et s'il est ainsi qu'il y ait beaucoup de necessité et contrainte meslé parmy les affaires de ce monde, adoncques Dieu n'est pas souverain maistre de tout, ny toutes choses ne sont pas absoluëment regies et gouvernées par sa raison. Il combat fort alencontre d'Epicurus, et alencontre de ceux qui ostent du gouvernement du monde la providence divine, les refutant principalement par les communes notions et conceptions nées avec nous, par lesquelles nous nous persuadons que les dieux soient bienfaitteurs et benings envers les hommes : et pource que c'est chose toute vulgaire et commune parmy eux, il n'est jà besoing d'en alleguer les exprès passages : et toutefois toutes sortes de gens ne croyent pas que

les dieux soient doux ny benings : car voyez ce que les Juifs et les Syriens croyent des dieux : voyez les escripts des poëtes, de combien de superstition ils sont pleins. Il n'y a personne qui estime que Dieu soit mortel, corruptible, ny qu'il ait esté engendré, toutefois Antipater de Tarse, à fin que je passe les autres soubs silence, en son livre, Des dieux, en escrit ainsi de mot à mot. « Mais à fin que tout ce discours « soit plus clair, nous recueillirons en peu de paroles « l'opinion que nous avons de Dieu. Nous estimons « donc que Dieu soit un animal bienheureux, incor« ruptible, et bienfaitteur aux hommes ». Et puis en exposant chascun de ces termes là, il dit : « Combien « que tous estiment qu'ils soient incorruptibles ». Il faut doncques, selon le dire d'Antipater, que Chrysippus ne soit point entre ces Tous là, car il n'estime qu'il y ait rien incorruptible entre tous les dieux, sinon Jupiter tout seul, ains pense que tous egalement ont esté engendrez, et que tous semblablement aussi soient pour une fois perir. Ce qu'il dit presque par tout, mais toutefois j'en allegueray un passage exprès de son troisiéme livre, Des dieux, à un autre propos. « Les uns, dit-il, sont engendrez et mortels, les au« tres non engendrez, mais la preuve et demonstra« tion de cela, dès son principe appartient plus à la « science naturelle : car le soleil et la lune, et les au« tres dieux qui sont de semblable nature, ont esté « engendrez, mais Jupiter est sempiternel ». Et de rechef un peu plus avant. « Autant en dira lon de Ju« piter et des autres dieux, touchant le naistre et le

« perir : car les uns sont perissables, et des autres les « parties sont incorruptibles ». A cela je veux encore conferer un peu de ce qu'en escrit Antipater : « Ceux, « dit-il, qui ostent la beneficence aux dieux touchent « en partie à l'anticipée cognoissance d'iceux, et par « mesme raison ceux qui estiment qu'ils soient parti- « cipans de generation et de corruption ». S'il est ainsi doncques que celuy qui estime que les dieux soient perissables et corruptibles, soit autant faux et abusé que celuy qui pense qu'ils n'ayent point de benefi- cence ny de benigne affection envers les hommes : autant doncques est esloigné de la verité Chrysippus, comme Epicurus, par ce que l'un oste aux dieux l'im- mortalité et incorruptibilité, et l'autre leur oste la beneficence et liberalité.

XLV. Et puis Chrysippus en son premier livre, Des dieux, dit touchant ce point, que les autres dieux se nourrissent, il dit ainsi : « Les autres dieux usent « de nourriture, s'entretenans de mesme egalement « par icelle, mais Jupiter et le monde par une autre « maniere qu'eux qui sont engendrez et consumez « par le feu ». En ce lieu il maintient, que tous les au- tres dieux se nourrissent, exceptez Jupiter et le monde. Et au premier, De la providence, il dit, que Jupiter s'augmente tousjours jusques à ce que toutes choses soient consumées en luy : car estant la mort la separation du corps et de l'ame, et l'ame du monde ne se separe point, mais bien s'augmente elle conti- nuellement jusques à ce qu'elle ait consumé toute la matiere en soy, il ne faut pas dire que le monde

meure. Qui pourroit plus se contredire à soy mesme que celuy qui dit qu'un mesme Dieu se nourrit et ne se nourrit point? Et n'est jà besoing de l'inferer et colliger par consequence necessaire, attendu que luy mesme au mesme lieu l'a escrit tout appertement. « Lon dit que le monde seul se suffit à soy mesme, « pour ce que le monde seul contient en soy mesme « tout ce dont il a besoing, et dont il se nourrit de soy « mesme, et s'augmente, les parties d'iceluy se trans- « muans l'un en l'autre ». Non seulement donques il se contredit et repugne à soy mesme, en cela qu'il dit que les autres dieux se nourrissent, exceptez le monde et Jupiter, mais aussi encore davantage en ce qu'il dit que le monde s'augmente en se nourrissant de soy-mesme : là où au contraire il estoit plus vraysemblable de dire, Le monde seul ne s'augmente point, aiant pour sa nourriture sa destruction, et que au contraire les autres dieux s'augmentent et s'accroissent d'autant qu'ils ont leur nourriture de dehors d'eux, et que plustost le monde se consumoit en eux, s'il est ainsi que le monde prenne tousjours de soy-mesme, et les autres dieux de luy.

XLVI. Le second poinct que contient la commune notion et opinion qui est imprimée en nous, touchant les dieux, c'est qu'ils sont beneicts, et bien heureux, et parfaicts : et pourtant louent ils Euripides de ce qu'il a dit,

Si Dieu au vray est Dieu realement (1),

(1) Lisez : « Si Dieu existe réellement, il n'a besoin de rien : ce « sont donc de vains propos de poëtes. » *C.*

Il n'a besoing de poëte nullement,
Qui à son los de beaux carmes escrive,
Tout cela n'est que parole chetifve.

Toutefois Chrysippus aux lieux que j'ay alleguez dit, que le monde seul est content et suffisant à soy, pour ce que seul il contient dedans soy tout ce dont il a besoing. Quest-ce doncques qui s'ensuit à ceste proposition, que le monde seul soit content et suffisant de soy, sinon que ny le soleil ny la lune ne sont suffisans de soy, ny autre quelconque des dieux, et n'estans pas contents et suffisans de soy, aussi ne sont ils doncques pas bien-heureux?

XLVII. Il estime que l'enfant estant dedans le ventre de sa mere s'y nourrit naturellement, ne plus ne moins que fait une plante et un arbre dedans la terre, mais que quand il est enfanté, alors estant refroidy par l'air, et affiné par maniere de dire, il mue d'esprit, et devient animal, et que ce n'est pas sans cause que l'ame a esté appellée Psyché, à cause de ceste refrigeration là : mais puis après repugnant à soy-mesme, il dit que l'ame est un esprit plus rare et plus subtil de nature : car comment est-il possible que une chose subtile se face d'une grosse, et qu'un esprit se rarefie pour refroidissement, et par espessissement? Et qui plus est, comment est-ce que affermant que l'ame s'engendre par refrigeration, ou par refroidissement, il estime que le soleil qui est de feu soit animé et engendré d'une exhalation transmuée en feu : car il dit ainsi en son tiers livre, De la nature, « La mutation « du feu, dit-il, est telle, par l'air il se tourne en eau,

« et de l'eau en la terre, luy estant aux dessous po-
« sée, l'air en exhale, lequel air venant à se subtiliser,
« le feu s'en produit tout alenviron, et les estoiles
« avec le soleil s'allument de la mer ». Qu'y a il plus contraire à l'allumer que le refroidir? Ou à rarefier et subtiliser que l'espessir et condenser? L'un fait l'eau et la terre du feu et de l'air, l'autre tourne ce qui est humide et terrestre en feu et en air. Et toutefois en un lieu il fait le refrigerer cause de l'ame, et en l'autre l'allumer : et quand il y a inflammation par tout, dit-il, alors il vit et est animal : mais puis après quand il vient à s'estraindre et à s'espessir, il se tourne en eau, en terre, et en nature corporelle. Au premier livre, De la providence, il escrit ainsi :
« Car quand le monde est par tout en feu, alors il est
« tout aussi tost son ame et sa raison, mais lors que
« se tournant en humeur et en l'ame delaissée au de-
« dans, il se tourne presque en ame et en corps, tel-
« lement qu'il demeure composé d'iceux, il est d'une
« autre sorte ». En ce passage il tient manifestement que les parties mesmes inanimées du monde, par exustion et inflammation se tournent et muent en ame, et au contraire que par extinction l'ame se relasche et s'humecte en s'en retournant en nature corporelle. J'infere doncques qu'il est impertinent, absurde et estrange, de vouloir tantost faire devenir des choses insensibles animées, et tantost transmuer la plus part de l'ame du monde en choses insensibles et inanimées.

XLVIII. Mais encore oultre cela, le discours qu'il

fait de la generation de l'ame a la preuve et demonstration contraire à son opinion. Car il dit, que l'ame s'engendre après que l'enfant est sorty du ventre de la mere, parce que l'esprit se transforme par la refrigeration, ne plus ne moins que la force et le fil de l'acier s'affine par la trempe. Et pour prouver que l'ame s'engendre, et qu'elle s'engendre encore après que l'enfant est né, il use de cest argument principal, Que les enfans deviennent semblables à leurs peres et meres en leurs meurs, et en leur inclination naturelle. En quoy la repugnance et contrarieté est si manifeste, qu'elle se peult, en maniere de dire, veoir à l'œil : car il n'est pas possible que l'ame qui s'engendre après l'enfantement prenne son ply d'inclination naturelle avant l'enfantement : ou il faudra dire, que l'ame, avant que d'estre, sera desjà semblable à une autre ame, c'est à dire qu'elle sera par similitude, et ne sera pas, par ce qu'elle ne sera pas encore en estre. Et si quelqu'un dit que c'est pour la temperature et les complexions des corps que la similitude s'imprime, mais que les ames quand elles viennent à estre engendrées se changent, il destruit l'argument et le signe, par lequel il se monstre que l'ame s'engendre. Car il s'ensuit par là que l'ame, encore qu'elle fust ingenerable, quand elle entreroit dedans le corps, se tourneroit par la temperature d'un semblable corps. Il dit aucunefois que l'air est leger, et qu'il monte contremont, et quelquefois qu'il n'est ny pesant ny leger.

XLIX. Qu'il soit ainsi, en son second livre, Du

mouvement, il dit, que le feu n'aiant aucune pesanteur va contremont, et semblablement l'air aussi, et que l'eau est plus ressemblant et conforme à la terre, et l'air au feu. Mais, En ses arts naturels, il panche en la contraire opinion, que l'air n'a de soy ny pesanteur ny legereté. Il dit que par nature l'air est tenebreux, et pour ceste cause par consequent, il est aussi le premier froid, et que sa tenebrosité est directement opposée à la clarté, et sa froideur à la chaleur du feu : mouvant ce propos au premier livre, Des questions naturelles : au contraire en son traitté, Des habitudes, il dit, que les habitudes ne sont autres choses que des airs, par ce que les corps, dit-il, sont contenus par elles, et la cause par laquelle un chascun corps qui est contenu de quelque habitude est tel, c'est l'air contenant, lequel on appelle dureté au fer, espaisseur en la poix, blancheur en l'argent : en quoy il y a grande repugnance, et grande et estrange faulseté. Car si cest air demeure tel qu'il est de sa nature, comment est-ce que le noir en ce qui n'est pas blanc se peut appeller blancheur, et ce qui est mol en ce qui n'est pas dur, dureté, et ce qui est rare en ce qui n'est pas espais, espaisseur? Et s'il veult dire qu'en se meslant en cela, il s'altere et devient semblable, comment est-ce doncq qu'il est habitude, ny puissance, ny cause de ces effects là, par lesquels il est luy mesme subjugué? Car cela est plus tost souffrir que faire, et ceste mutation là n'est pas tant de nature contenante, que d'impuissance, par laquelle il perd toutes ses proprietez et propres qua-

litez : combien que par tout ils soustiennent que la matiere de soy est oyseuse, et sans nul mouvement, subjecte et exposée à recevoir les qualitez, et que ces qualitez sont esprits et tensions aërées, lesquelles forment, moulent et figurent les parties de la matiere ausquelles ils s'attachent. Ils ne peuvent soustenir cela, aians supposé que l'air soit tel, comme ils disent qu'il est : car s'il est habitude et tension, il conformera et configurera à soy chasque corps, tellement qu'il les rendra noirs et mols : mais si pour estre meslé et destrempé avec eux, il prend des formes contraires aux siennes naturelles, il s'ensuit qu'il est doncques matiere de la matiere, non pas habitude, ny cause ou puissance d'icelle.

L. Chrysippus escrit souvent, et en plusieurs lieux, que hors du monde il y a un vuide infiny, et que l'infiny n'a ny commancement, ny milieu, ny fin : et est la raison principale par laquelle il refute de luy mesme le mouvement contre les atomes, c'est à dire, de petits corps indivisibles que met Epicurus : par ce qu'en l'infiny il n'y a point de differences locales, par lesquelles on peust entendre ny specifier ny haut ny bas : mais au quatrieme livre, Des possibles, il suppose qu'il y ait un lieu de milieu, et une place moyenne, là où il dit que le monde est fondé. Le texte où il le dit est tel : « Pourtant fault il dire du « monde qu'il est corruptible : combien qu'il soit mal« aisé à prouver, toutefois il me semble plus à moy « estre ainsi. Et neantmoins pour induire à croire « qu'il y ait, s'il fault ainsi parler, quelque incorrup-

« tibilité, beaucoup luy sert l'occupation de la place « du milieu, là où il est colloqué, pource qu'il est « au milieu. Car si lon entendoit qu'il fust ailleurs, « il seroit totalement necessaire qu'il y eust quelque « corruption attachée. » Et de rechef un peu après : « Car ainsi la substance eternellement a occupé la « place du milieu, estant dès le commancement telle, « que, et par autre maniere, et par la rencontre, elle « ne reçoit point de corruption, et est eternelle ». Ces paroles là contiennent une repugnance et contrarieté toute evidente, et qui se voit à l'œil, quand il nous laisse en l'infiny une place du milieu.

LI. Mais il y en a une autre seconde plus obscure et plus cachée que celle là, et aussi plus desraisonnable. Car estimant que le monde ne demoureroit pas incorruptible, si son assiette eust esté en autre endroit de l'infiny qu'au milieu : il appert manifestement qu'il craignoit que les parties de la substance ne se mouvans et tendans au milieu, il ne s'en ensuivist une dissolution et corruption du monde. Or n'eust il pas craint cela s'il n'eust pensé que les corps eussent naturellement tendu de tous costez au milieu, non de la substance, mais de la place qui contient la substance, dequoy il a en plusieurs lieux parlé, que c'estoit chose impossible, et contre la nature, par ce qu'il n'y a point dedans le vuyde de difference, pour laquelle les corps se doivent mouvoir plus tost en çà qu'en là, et que la composition du monde est cause du mouvement au centre, et que toutes choses de tous costez tendent au milieu. Et pour le veoir, il suf-

fit alleguer son texte mesme du second livre, Du mouvement : car aiant dit que le monde est un corps parfait, et que les parties du monde ne sont point parfaictes, par ce qu'elles sont au regard de l'univers, et non pas par elles mesmes : et aiant discouru du mouvement d'iceluy, qu'il estoit par nature apte à se mouvoir en toutes ses parties pour se contenir et conserver, non point à se rompre, dissouldre ne brusler, il dit après : « Mais l'univers tendant et se mou-
« vant à mesme poinct, et ses parties aians mesme
« mouvement de la nature du corps, il est vraysem-
« blable que ce mouvement premier selon nature est
« propre à tous corps vers le milieu du monde, le
« monde se mouvant ainsi, eu esgard à soy mesme et
« ses parties, comme estants parties d'iceluy ». Et dea, luy pourroit dire quelqu'un, homme de bien, mon amy, quel accident t'a fait oublier ces paroles là de prononcer, que le monde, si par fortune il ne se fust trouvé et rencontré au milieu, eust esté corruptible et dissoluble ? Car son propre naturellement est de tendre tousjours à son milieu, et y adresser ses parties de tous costez en quelque endroit du vuide qu'il eust esté transporté : et contenant soy mesme et s'embrassant, il fust tousjours demouré incorruptible et hors de danger de toute fraction. Car les choses qui se brisent, et qui se corrompent et estaingnent, seuffrent cela par la division de chascune de leurs parties et dissolution, se retirant et escoulant chascune en son propre lieu naturel, hors de celuy qui leur est contre nature.

LII. Mais toy cuidant que qui mettroit le monde en autre endroit du vuide, il s'en ensuivroit une totale ruine et corruption, et l'affirmant ainsi, et pour cestè cause mettant un milieu, là où naturellement il n'y en peult avoir, à sçavoir en l'infiny, tu quittes là ces tensions, ambrassements et inclinations, comme n'aiants rien d'asseuré pour maintenir le monde, et attribues toute la cause du maintien et de la conservation du monde, à l'occupation du lieu : et neantmoins tu adjoustes encore cecy, comme si tu prenois plaisir à te convaincre et arguer toy mesme. « Et en « la sorte que chascune des parties se meut estant at« tachée au reste, il est accordant à raison que par « soy aussi il se meuve » : et si par maniere de dire nous imaginions et supposions en quelque partie vuide de ce monde, et comme estant enveloppé de toutes parts, il se mouveroit vers le milieu, il demourera en ce mouvement là, encore que, par maniere de dire, soudainement il se rencontrast du vuide autour de luy. Et puis chasque partie quelle qu'elle soit, ambrassée du vuide ne perd point sa naturelle inclination de tendre et se mouvoir vers le milieu, et le monde luy mesme tout entier, si la fortune ne luy eust preparé son siege au milieu, eust perdu sa vigueur et tension qui le conserve, les autres parties de sa substance se mouvans ailleurs : et en cela il y a de plusieurs autres grandes contrarietez à la raison naturelle : mais ceste ci particulierement entre autres alencontre de la raison de Dieu, et de la divine providence, c'est que leur attribuant les moindres et

plus legeres causes, il leur oste la principale et la plus grande. Car quelle autre puissance pourroit estre plus grande que la manutention et la conservation de l'univers, ou de faire que la substance vive avec ses parties se contienne en soy-mesme? Mais cela est advenu casuellement et fortuitement, selon Chrysippus, car si l'occupation d'un lieu est la cause de l'incorruptibilité du monde, et si elle est advenue par cas d'adventure, il fault doncques inferer que le salut de l'univers depend de celle adventure, non pas de la destinée ny de la providence divine.

LIII. La doctrine touchant les choses possibles que met Chrysippus repugne directement contre celle de la destinée. Car si le possible n'est pas, selon ce que dit Diodorus, ce qui est ou qui sera veritable, mais tout ce qui est susceptible de pouvoir estre, encore que jamais il ne doive estre, cela est le possible : il y aura beaucoup de choses possibles, qui ne seront pas par destinée invincible, inexpugnable, et qui est par dessus toutes choses, ou bien il fault qu'il destruise toute la force et puissance de la destinée : ou bien s'il est ainsi, comme veult Chrysippus, ce qui sera susceptible de pouvoir estre, tombera bien souvent en impossible, et tout ce qui est vray sera necessaire, estant compris et contenu de la plus grande necessité de toutes, et tout ce qui est faulx impossible, aiant la plus grande et plus puissante cause repugnante à luy, pour pouvoir estre veritable. Car celuy auquel il est destiné de mourir en la mer, comment est il possible que celuy là soit susceptible de mourir

en terre? Et comment est il possible que celuy qui est à Megare vienne à Athenes, estant empesché par la destinée?

LIV. Mais aussi sa doctrine et decision, touchant les imaginations et fantasies repugne bravement à la fatale destinée. Car voulant prouver que la fantasie n'est pas entiere cause du consentement, il dit, que les sages feront dommage, imprimants de faulses fantasies, s'il est ainsi que les fantasies facent entierement le consentement. Car souvente fois les sages ont de faulses imaginations et fantasies touchant les meschants, et amenent une fantasie vraysemblable, non pas toutefois cause de consentement, car elle seroit aussi cause d'opinion faulse, et de deception. Si doncq quelqu'un transfere ce propos là du sage à la destinée fatale, disant, que la destinée n'est pas cause des consentements, car il faudroit confesser que par la destinée se font les faulx consentements, et opinions et deceptions, et seront endommagez par la destinée : la raison qui exempte le sage de jamais faire aucun dommage, monstre quant et quant que la destinée n'est pas cause de toutes choses. Car s'ils n'opinent ny ne reçoivent dommage par la destinée, certainement aussi ne font ils rien de bon, ny ne sont sages, ny n'opinent fermement, ny ne reçoivent bien et proffit par la destinée, et ainsi s'en va à vau l'eau ceste conclusion qu'ils tiennent pour toute asseurée, que la fatale destinée soit cause de toutes choses.

LV. Et si quelqu'un d'adventure me dit, que Chrysippus ne fait pas la destinée fatale cause entiere et

absoluë de toutes choses, mais seulement un principe antecedent, il se descouvrira de rechef se contredisant à soy mesme, là où il louë excessivement le poëte Homere disant de Jupiter,

Chascun de vous a de mal ou de bien
Ce qu'il luy plaist vous envoyer du sien.

Et Euripide,

O Jupiter y a il apparence,
Qu'en nous chetifs soit aucune prudence,
Veu que du tout de toy nous dépendons,
Et ne faisons de nous, ny n'entendons,
Sinon cela que cognoist ta sagesse?

Celuy mesme escrivant plusieurs choses accordantes à cela, finablement il dit, que rien du tout ne s'arreste ny ne se meut, tant peu que ce soit, autrement que par la raison de Jupiter, qu'il dit estre le mesme que la destinée fatale. Et puis, la cause principiante est plus debile et plus infirme que la parfaitte, et n'attaint pas à l'effect, estant vaincue par autres qui s'y opposent : là où luy prononceant que la fatale destinée est une cause invincible, que lon ne peult ny empescher ny fleschir, luy mesme l'appelle pour ceste cause Atropos et Adrastie, comme qui diroit, cause que lon ne sçauroit destourner ny eviter, Necessité, et Pepromène, c'est à dire finissant et terminant toutes choses. C'est à sçavoir doncques si nous dirons que les consentements, les vertus, les vices, bien ou mal faire, ne sont pas en nostre liberal ar-

bitre : ou bien si nous dirons, que la fatale destinée soit imparfaitte, et la fatalité finissante n'aiant point de pouvoir de finir et les mouvements et habitudes de Jupiter non parachevées. Car de ces conclusions là les unes ensuivent à dire, que la destinée soit une cause absoluë et parfaitte, les autres à ce, qu'elle soit seulement cause principiante. Car estant parfaitte et absoluë de toutes choses, elle tollit le liberal arbitre, et ce qui est en nous, et si elle n'est que principiante et acheminante, elle perd l'estre efficace par dessus tout empeschement. Car ce n'est pas une fois ny deux, mais par tout, et pour mieulx dire, en tous ces livres de physique, qu'il y a aux particulieres natures et particuliers mouvements, beaucoup d'obstacles et d'empeschemens, mais que au mouvement de l'univers, il n'y en a point. Et comment est il possible que le mouvement de l'univers ne soit empesché et destourbé, s'estendant aux particuliers, s'il est ainsi que les singuliers et particuliers soient empeschez et destourbez? Car la nature de l'homme en general n'est point empeschée, si celle du pied ou de la main ne l'est point, ny le mouvement de la galere ne sera point empesché, s'il n'y a point d'empeschement à la voile ny aux rames et à voguer.

LVI. Mais oultre cela, si les fantasies et imaginations ne s'impriment point par fatale destinée, comment doncques sont elles cause des consentements? Et si c'est pource qu'elles impriment des fantasies qui conduisent à consentement, et les consentements se disent estre par fatale destinée, comment est il pos-

sible que ceste fatale destinée ne se contrarie et repugne à soy-mesme, attendu qu'ès choses de plus grande importance elle imprime bien souvent des fantasies toutes differentes, et destourne la pensée et entendement en fantasies toutes contraires, là où ils tiennent que ceux qui s'attachent à l'une des imaginations, et ne soustiennent point leur consentement, errent et pechent. Car s'ils cedent, disent ils, à fantasies incertaines, ils choppent et bronchent : si à faulses, ils se trompent et abusent : si à non communément entendues, ils opinent. Et toutefois, il faut necessairement que ce soit l'un de ces trois, ou que toute fantasie ne soit pas œuvre ny effect de la destinée, ou que toute reception et assension de fantasie ne soit pas infaillible, ou bien que la destinée mesme ne soit pas irreprehensible. Car je ne voy pas comment elle soit irreprehensible faisant de telles fantasies et imaginations, ausquelles le repugner et le resister ne soit pas reprehensible, mais le suivre et le ceder.

LVII. Et toutefois en leurs disputes alencontre des academiques, la principale force de Chrysippus mesme, et d'Antipater, est de prouver, que nous ne faisons du tout rien, ny ne sommes enclins à rien faire, sans consentement precedant, ains que ce sont fables controuvées à plaisir, et vaines suppositions, que quand la fantasie propre se presente, incontinent on est enclin sans ceder ny consentir. Et de rechef dit Chrysippus, que Dieu et le sage impriment des faulses imaginations, non qu'ils veullent que nous y cedions, ne que nous y consentions, mais que nous faisions seulement, et

que nous nous incitions à ce qui noûs apparoist. Mais que nous estants mauvais, pour nostre infirmité, condescendons à telles fantasies et imaginations. La repugnance et contrarieté de ces propos là est bien facile à voir. Car celuy qui ne veult pas que nous consentions aux fantasies qu'il envoye, mais seulement que nous faisons, soit ou Dieu, ou le sage, il sçait bien que telles fantasies suffisent à faire operer, et que les consentemens sont superflus. Car si sçachant bien que la fantasie n'imprime point un instinct à operer, sans consentement, il nous imprime de faulses et de vrays-semblables fantasies, il est doncques sciemment et volontairement cause de nous faire broncher et faillir, en prestant consentement à choses non parfaictement entendues et comprises.

SOMMAIRE

DU DIALOGUE

SUR LES COMMUNES CONCEPTIONS,

CONTRE LES STOIQUES.

Occasion et sujet de ce dialogue. II. Méthode des stoïciens facile à attaquer. IV. Sujet plus particulier de ce dialogue. VI. Le sens commun veut que l'on ne soit pas indifférent, comme les stoïciens, aux divers avantages de la nature. VII. Veut que l'on juge bien autrement qu'eux du mérite des actions. VIII. Du prix qu'on doit attacher aux grands biens. IX. Du bonheur d'échapper aux grands maux. X. De la stabilité et fermeté dans la façon de penser. XI. De l'effet que produit la présence de la vertu en l'homme. XII. De la méchanceté et de la folie. XIII. Des motifs du suicide. XIV. Du choix que l'on doit faire entre les biens d'ici-bas. XV. De l'utilité des maux et des vices. XXII. Des besoins du sage. XXIII. Des biens dont le méchant est susceptible. XXIV. De l'utilité que les sages retirent les uns des autres. XXV. Du courage des stoïciens eux-mêmes. XXVI. Du souverain bien. XXVII. Des choses bonnes à rechercher ou à fuir. XXIX. Des fins qu'on doit se proposer. XXXI. De la nature du bien et des motifs qui attachent à sa recherche. XXXIII. De l'amour. XXXIV. Conclusion de tout ce que Plutarque a

dit sur les communes conceptions, en fait de morale, contre les stoïciens. XXXV. Le sens commun veut que l'on juge bien autrement que les stoïciens de tout ce qui appartient à la philosophie naturelle et en particulier de l'univers. XXXVI. De l'immortalité des dieux. XXXVIII. De la providence des dieux. XXXIX. De la vertu et du bonheur des dieux comparés à la vertu et au bonheur des hommes. XLI. De la cause des maux ici-bas. XLII. Des parties de l'univers. XLIII. Des germes ou semences. XLIV. Des substances. XLV. De la pénétration et du mélange des corps. XLVI. De la divisibilité de la matière. XLVIII. De l'égalité et de l'inégalité des corps. L. Du contact des corps. LI. De l'existence du temps présent. LII. Des vitesses respectives. LIII. De l'augmentation. LV. Des qualités et passions de l'ame quant à leur manière d'exister. LVI. De la génération de la chaleur et de la légèreté. LVII. De la nature du sens commun. LVIII. De la nature de Dieu. LIX. De la nature des éléments. LX. De la nature des qualités de la matière. LXI. De l'existence de ces qualités dans la matière.

DES COMMUNES CONCEPTIONS
CONTRE LES STOIQUES.

LAMPRIAS. Il est vraysemblable, Diadumenus, que vous autres Academicques ne vous souciez pas beaucoup que lon die et pense que vous philosophiez contre les communes notices et conceptions, attendu que vous ne faittes pas grand compte des cinq sens de nature mesmes, dont procede la plus part des communes conceptions, aiants pour leur siege et fondement la foy et asseurance des imaginations qui nous apparoissent : mais je te prie que tu essayes de me guarir, ou par paroles, ou par charmes et enchantemens, ou par quelque autre espece de medecine, si tu en sçais, par ce que je viens à toy, plein, ce me semble, de grand trouble et d'estrange perturbation, tant j'ay esté secoué et esbranlé par certains personnages Stoiques qui m'ont fait perdre terre, combien qu'ils soient au demourant bien gens de bien certes, et encore mes familiers et amis : mais ils se sont trop asprement et hostilement attachez à l'Academie, attendu que pour quelques petites choses que j'avois dittes modestement en tout honneur et reverence (1), ils m'en ont, je n'en mentiray point, bien rudement repris, et si ont appellé en cholere les

(1) Lisez : « ils m'en ont, à la vérité, gravement et avec dou« ceur, repris. » *C.*

anciens, sophistes corrupteurs des sentences et doctrines de la philosophie, laquelle autrement s'en alloit en bon train bien establie, et plusieurs autres propos encore plus estranges, jusques à ce que finablement ils sont coulez sur les communes conceptions, reprochans à ceux de l'Academie, qu'ils y introduisoient une confusion et combustion. Et y en a eu l'un d'entre eulx qui a dit, qu'il estimoit que ce n'avoit point esté par fortune, mais par divine providence que Chrysippus avoit esté après Arcesilaüs et devant Carneades, desquels l'un est autheur et promoteur de l'injure et oultrage fait alencontre de la coustume, et l'autre a eu plus de vogue que nul autre de tous les Academicques. Et Chrysippus aiant esté entre les deux, par ses escripts contraires à la doctrine d'Arcesilaüs, boucha et couppa chemin à l'eloquence de Carneades, aiant laissé au sentiment beaucoup de secours, comme pour soustenir un siege, et luy ostant du tout le trouble des anticipations et communes conceptions, en corrigeant chascune, et la remettant en son propre, tellement que ceulx qui de rechef ont voulu depuis troubler et forcer les choses, n'y ont rien gaigné, ains ont esté convaincus d'estre malicieux, et sophistes trompeurs. Aiant doncques esté irrité et enflammé de ces paroles dès le matin, j'ay besoing de gens qui m'estaignent et qui m'ostent comme une inflammation de la doubte que j'en ay en mon esprit.

II. Diadumenus. Tu fais à l'adventure comme plusieurs du vulgaire, mais si tu crois aux poëtes,

lesquels disent, que l'ancienne ville de Sipylus en Magnesie fut jadis destruitte et abysmée par la providence des dieux, qui vouloient chastier et punir Tantalus : croy aussi à noz amis de l'eschole Stoïque, que nature a porté et produit, non par cas de fortune, mais de certaine providence divine, Chrysippus, voulant renverser la vie humaine, et mettre le dessus dessoubs, et au contraire le dessoubs dessus, car il n'y eut jamais homme qui fust plus à propos pour faire cela que luy : ains comme Caton disoit de Jules Cesar, que devant luy nul n'estoit jamais venu sobre ny advisé à conspirer la ruine de la chose publicque : aussi me semble il, que cest homme avec plus grande diligence, et plus d'eloquence et de vivacité d'entendement, abolit et destruit la coustume autant qu'en luy est. Ce que tesmoignent ceux mesmes qui le magnifient, quand ils combattent contre luy du sophisme, qu'ils appellent le Menteur : car de dire que ce qui est composé de positions contraires, ne soit pas notoirement faulx : et derechef de dire aussi que des syllogismes aiant les premisses vrayes, et les inductions vrayes, puissent encore avoir les contraires de leurs conclusions vrayes, quelle conception de demonstration, et quelle anticipation de foy est-ce que cela ne renverse? On dit que le poulpe en hyver mange ses pieds et ses fleaux pendents, mais la dialectique de Chrysippus ostant et subvertissant les principales parties d'icelle, quelle autre conception laisse elle qui n'en devienne suspecte? Car on ne sçauroit penser que cela soit seur et ne bransle point,

qui est basty sur des fondements qui ne demeurent point fermes, ains où il y a tant de doubtes et de troubles. Mais tout ainsi que ceulx qui ont de la fange ou de la poulciere dessus leurs corps, s'ils touchent à quelques autres, ou qu'ils se frottent à eulx, ils ne s'ostent pas tant l'ordure, comme ils se l'attachent davantage : aussi y en a il qui blasment et accusent les Academicques, et pensent leur mettre sus des imputations et accusations, dont eulx mesmes se trouvent les plus chargez : car qui sont ceulx qui plus pervertissent les communes conceptions du sens commun que font les Stoïques? Mais si tu veux, sans nous arrester à les accuser eux, nous respondrons aux calomnies et imputations qu'ils nous mettent sus.

III. Lamp. Il me semble, Diadumenus, que je suis maintenant devenu tout autre et tout different de ce que j'estois tantost : car n'agueres je m'en venois tout bas et ravallé, et perturbé, aiant besoing de quelqu'un qui parlast pour moy, et maintenant je me tourne et change tout prest à accuser, et veux jouïr du plaisir de la vengeance de les voir tous ensemble arguez et convaincus, de ce qu'ils philosophent eux mesmes, contre les communes conceptions et communes anticipations, pour lesquelles principalement ils semblent magnifier leur secte, et disent, qu'elle seule consent et s'accorde avec la nature.

IV. Diad. Commencerons nous doncques premierement à leurs plus renommées propositions, qu'ils appellent eulx mesmes paradoxes, c'est à dire, es-

tranges opinions? Advouans eux mesmes facilement qu'elles sont estranges et exorbitantes, comme, Que les sages seuls sont roys, Qu'ils sont seuls riches et beaux, seuls citoiens, et seuls juges : ou si tu veulx que nous envoyons tout cela au marché des vieilles et froides denrées, et que nous examinions ceste question ès matieres qui consistent plus en action, et qui se disent plus à certes (1).

V. LAMP. Quant à moy je l'aime mieulx ainsi, car quant aux refutations de ces paradoxes là, qui est-ce qui n'en est de pieça tout remply?

VI. DIAD. Or considere doncques en premier lieu si cela est selon les communes conceptions, consentir et accorder avec la nature, d'estimer les choses naturelles toutes indifferentes, et que ny la santé, ny la bonne disposition et bon portement, ny la beaulté, ny la force, ne soient ny choisissables, ny utiles, ny profitables, ny servans à la perfection qui est selon la nature, ny les contraires aussi evitables, ny nuysibles et dommageables, comme mutilations de membres, douleurs, hontes, maladies, desquelles choses ils confessent que la nature nous allie aux unes, et nous estrange des autres. Ce qui mesme est fort bien contre le commun sens, et la commune conception, que la nature nous allie et concilie à ce qui n'est ny bon ny utile, et qu'elle nous estrange de ce qui n'est ny mauvais, ny nuisible, et qui plus est, qu'elle nous

(1) Grec : et que nous examinions la doctrine des stoïciens sur les choses, autant que faire se pourra, qu'ils professent sérieusement, et qu'ils disent plus à certes.

en estrange et aliene jusques là, que pour faillir à obtenir les unes, et tomber dedans les autres, les hommes avec raison se jettent eulx mesmes dehors de ceste vie, et refusent de vivre. J'estime que cela se die aussi contre le sens commun, que la nature d'elle mesme soit indifferente, et que l'accorder et consentir à la nature, ait en soy quelque partie de bien : car ny suivre la loy et obeir à la raison n'est bon, si la loy et la raison ne sont aussi bonnes et honnestes, et encore est cela le moindre. Mais si Chrysippus en son premier livre, D'exhortation, a escrit, « Le vivre « heureusement gist et consiste seulement à vivre se« lon vertu, et toutes autres choses accessoires, dit« il, ne nous touchent ny appartiennent en rien, ny « ne nous servent de rien à cela : » Il fault qu'il advouë que non seulement la nature est indifferente, mais bien plus, qu'elle est insensée et folle, qui nous allie et fait amis de ce qui ne nous touche en rien : et sommes aussi fols nous mesmes de penser que la felicité souveraine soit consentir et s'accorder avec la nature, laquelle nous conduit à ce qui ne sert de rien à la felicité. Et toutefois qu'y a il plus selon le sens commun, que comme les choses eligibles, choisissables, sont pour vivre utilement, aussi les choses selon nature soient pour vivre selon la nature? Mais eulx ne le disent pas ainsi, ains supposans que le vivre selon la nature soit la fin derniere du bien de l'homme, neantmoins ils tiennent, que les choses selon nature soient de soy indifferentes.

VII. Et n'est pas moins que cela contre le sens

commun et la commune conception qu'un homme de bon sens et prudent ne soit pas egalement enclin et affectionné à choses qui sont egales, ains que des unes il n'en face compte aucun, et pour les autres il supporte et endure toutes choses, encore qu'en grandeur ou petitesse elles ne soient aucunement differentes : car ils tiennent que ce sont choses egales, mourir pour son païs, et s'abstenir de cognoistre une vieille estant sur le bord de sa fosse, et que l'un et l'autre semblablement font ce que requiert le devoir, et toutefois pour cela, comme pour chose grande et glorieuse, ils seroient prests et disposez à perdre la vie, là où se vanter de cestuy-cy seroit une honte et une mocquerie. Si dit encore Chrysippus au traitté qu'il a fait, De Jupiter, que c'est chose froide, maigre et impertinente, de louër de tels actes, encore qu'ils procedent de la vertu, comme de porter vaillamment la picqueure d'une mousche guespe, et s'abstenir chastement d'une vieille tirant à la mort. Ceulx-là donc n'enseignent, et ne philosophent ils pas contre le sens commun, et la commune conception, de confesser et advouër qu'il n'y a rien de plus beau, que des actions qu'ils ont honte de louër? Car comment est eligible, et comment approuvable ce qui ne merite pas ny que lon le louë, ny que lon l'admire, ains que lon repute sots, froids et impertinents ceulx qui les louënt ou admirent?

VIII. Mais encore, à mon advis, te semblera plus contre le sens commun, que l'homme sage et prudent ne se soucie pas, s'il a ou s'il n'a pas les plus

grands biens du monde, ains tel comme il est envers les choses indifferentes, ainsi se deportera il au maniement et administration de ces biens là (1): car

Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruict,
Que la grandeur de la terre produict,

Nous jugeons que ce qui present apporte et secours et utilité, et absent fait faulte, et qui se fait regretter, soit bon, utile et recherchable : mais ce pourquoy lon n'iroit pas d'icy là, si ce n'estoit pour jouer, rire, ou pour passer son temps, cela est indifferent : car nous ne separons ny ne distinguons par autre marque de difference l'homme diligent à bon escient, d'avec celuy qui se travaille pour neant, sinon que l'un se travaille à choses inutiles ou indifferentes, et l'autre pour quelque chose grandement utile et profitable : mais ceulx cy font tout au contraire, car selon eulx l'homme sage et prudent se trouvant en plusieurs comprehensions, et memoires de comprehension, se souvenant de plusieurs choses dont il a certaine et parfaicte science, il estime qu'il y en ait peu qui luy appartiennent, et des autres ne s'en souciant point, il ne pense pas avoir ny plus ny moins, pour s'en souvenir il aura la comprehension, c'est à dire, certaine cognoissance et

(1) Lisez, d'après le grec : et vous jugerez encore plus contre le sens commun, si je ne me trompe, d'entendre dire à un sage qu'il ne se soucie pas plus de la jouissance que de la privation des plus grands biens; et de le voir disposé en apparence à en user comme des choses indifférentes.

science de Dion qui esternua, ou de Theon qui forgea, combien que toute comprehension en l'homme sage, et toute memoire aiant asseurance et fermeté, est incontinent science, et un bien grand, voire très grand. C'est à sçavoir doncques s'il est autant sans cure ne soucy quand la santé luy default, quand quelqu'un de ses sentimens se porte mal, quand il perd ses biens, et si le sage estime que rien de tout cela ne le touche, ou si se sentant malade il paye le salaire aux medecins qui le viennent visiter, et si pour gaigner quelque argent il s'en va devers Leucon, le prince du païs de Bosphore, et s'en va trouver jusques en la Scythie le roy Idathyrsus, comme dit Chrysippus : et si y a des sens, que les perdant il ne vouldroit pas vivre. Comment donc ne recognoissent et ne confessent ils qu'ils philosophent contre le sens commun, prenans tant de peine, et se travaillans tant pour choses indifferentes, et se portans indifferemment quand de grands biens leur sont ou presents ou absents.

IX. Mais encore est aussi cela contre les communes conceptions, que leur sage estant homme, ne s'esjouit point pour sortir de plus griefs maulx, et entrer ès plus grands biens, et toutefois c'est ce que fait leur sage, car sortant d'une extremité de vice, et passant à une extremité de vertu, fuyant la plus miserable vie qui soit au monde, et s'acquerant la plus heureuse, il n'en monstre signe aucun ny apparence de joye, ny ne l'esleve, ny emeut aucunement un si grand changement, de se voir eschappé de toute la

misere et malheureté plus grande qui pourroit estre, et parvenu à une consommation ferme et asseurée de tous biens.

X. Davantage cela est contre le sens commun, que le plus grand bien de l'homme soit l'estre immuable en ses jugemens et ses conformations, et toutefois que celuy qui attaint à la cyme n'ait point besoing de cela, ny ne s'en soucie point quand il y est arrivé, tellement que bien souvent il n'en estendroit pas seulement le doigt, pour ceste asseurance et stabilité, laquelle toutefois ils estiment le souverain et parfait bien. Si ne disent pas les Stoïques ces estranges propos là seulement, mais encore ceulx-cy davantage, Que le temps en quelque longueur qui survienne n'augmentera point le bien du sage, ains que si par un moment d'heure seulement il a une fois esté sage, il ne sera de rien moindre ny inferieur en felicité, à celuy qui tout son aage aura vescu selon vertu, et y aura heureusement usé et passé toute sa vie. Et combien qu'ils prononcent et asseurent cela ainsi hardiment et vaillamment, ce neantmoins d'autre costé ils disent, que la vertu de peu de durée ne sert ny ne profite de rien : car dequoy serviroit à un qui devroit incontinent perir et estre noyé en un naufrage, ou bien estre precipité du hault en bas d'un precipice, si la sagesse en un moment luy survenoit? Et qu'eust servy à Lichas, lequel Hercules lança à tour de bras comme dedans une fonde au milieu de la mer, s'il se fust soudain tourné de vertu en vice? Ces propos là doncques ne sont pas seulement d'hommes qui phi-

losophent contre les sens et les conceptions communes de tout le monde, ains aussi de ceux qui brouillent les leurs propres, et se contredisent à eux mesmes, s'il est ainsi qu'ils estiment que acquerir et posseder la vertu, pour peu de temps que ce soit, ne diminue rien de la souveraine felicité, et que quant et quant ils ne facent du tout aucune estime d'une si briefve et si courte vertu.

XI. Et encore n'est-ce pas ce que tu trouveras le plus estrange en leurs propos, mais bien qu'ils disent, que quand on acquiert ceste souveraine vertu et beatitude, celuy qui l'acquiert, bien souvent n'en sent rien, et ne s'apperçoit point qu'estant n'agueres très miserable et très fol, maintenant il se treuve et heureux et sage tout ensemble : car non seulement ce seroit une plaisante farce de dire, qu'un homme prudent et sage ignorast seulement ce seul poinct, qu'il fust sage, et ne cogneust point qu'il fust hors d'ignorance. Mais à dire en somme, ils font le bien sans aucun pois, et si obscur qu'il n'apparoist point, s'il est ainsi qu'il ne se face point sentir quand il arrive : car de sa nature le bien n'est point imperceptible selon eux, ains escrit expressement Chrysippus en son livre, De la fin, que le bien est perceptible par le sentiment, et le preuve et desmonstre à son advis. Il reste donc que ce soit ou par sa foiblesse, ou par sa petitesse, qu'il fuit le sentiment, quand ceux qui l'ont present ne le sentent ny ne l'apperçoivent pas. Et puis il n'y auroit point d'apparence de dire, que la veuë sentant et discernant ce qui est un peu et

moyennement blanc, ne puisse sentir ce qui est en perfection blanc, et que l'attouchement qui sent et juge ce qui est mollement et laschement chaud, ne sente point ce qui l'est extremement. Et encores est il plus absurde, que quelqu'un comprenne ce qui est communement selon la nature, comme la santé et le bon portement, et ignore la vertu quand elle se presente, veu qu'ils disent, qu'elle est souverainement selon nature : car comment ne seroit cela contre le sens commun, de comprendre bien la difference qui est entre santé et maladie, et ignorer celle d'entre sagesse et folie? Ains estimer que celle là s'en estant allée soit presente : et celle cy quand on l'a acquise, ignorer que lon l'ait? Et pour autant que après que lon est arrivé à la cyme du profit et avancement, on change en felicité et vertu, il fault necessairement l'un des deux, ou que cest estat là de profit et avancement ne soit point vice ny infelicité, ou qu'il n'y ait pas grand' difference ny distance entre le vice et la vertu, ains que la diversité des biens aux maux, soit petite et imperceptible au sentiment, car autrement les hommes n'ignoreroient pas quand ils auroient l'un et l'autre. Tant que doncques ils ne se departiront d'aucune contrarieté de sentences, ains qu'ils se voudront permettre d'affermer et poser toutes choses : Que ceux qui profitent et avancent encore sont fols et meschants : Que ceulx qui sont devenus sages et bons, l'ignorent eux mesmes, et ne s'en apperçoivent point : Qu'il n'y ait pas grande difference entre la sagesse et la folie, te semble il qu'ils

gardent une grande constance et uniformité en leurs sentences et doctrines?

XII. Mais si en leurs doctrines ils contreviennent au sens commun, et se contredisent à eux mesmes, autant en font ils en leurs negoces et affaires, quand ils afferment, que tous ceux qui ne sont pas sages, sont egalement mauvais, injustes, desloyaux et fols: Et puis toutefois en leurs affaires il y en a qu'ils refuient et abhorrissent, et quelques uns mesmes qu'ils ne daignent pas saluer quand ils les rencontrent par le chemin: aux autres ils commettent leur argent, ils les elisent magistrats, leur donnent leurs filles en mariage. Parquoy si c'est par jeu qu'ils tiennent ces propos là si extravagans, qu'ils ravallent doncques leurs sourcils, et ne facent point tant des graves: mais si c'est à certes, et comme philosophes, c'est contre les communes opinions, blasmer et reprendre egalement tous hommes, et neantmoins user des uns comme des gens modestes, et d'autres comme de très meschans, et admirer extremement Chrysippus, et se mocquer de Alexinus, et neantmoins avoir opinion qu'ils ne soient pas moins fols l'un que l'autre. « Il est bien vray, disent-ils, mais comme celuy qui « dedans la mer n'est qu'à une coudée près de la su- « perfice, se noye et suffoque tout aussi bien comme « s'il estoit enfondré en cinq cens brasses de fond: « aussi ceux qui approchent de la vertu sont aussi « bien dedans le vice, comme ceux qui en sont bien « reculez: comme les aveugles sont tousjours aveu- « gles, encore que quelques uns soient près de recou-

« vrer leur veuë : aussi ceux qui profitent, jusques à « ce qu'ils aient attainct la vertu, ils demourent tous- « jours fols et vicieux ». Mais au contraire que les profitans ne resemblent pas aux aveugles, ains à ceux qui voyent moins clair, et non pas à ceux qui nagent, mesmement près du port, eux mesmes le tesmoignent par leurs œuvres : car autrement ils ne s'en serviroient pas pour conseillers, capitaines, legislateurs et gouverneurs, comme les aveugles se servent de guides pour les conduire, ny ne louëroient et n'imiteroient pas les faicts, les actions, les dicts, et les vies d'aucuns, s'ils voyoient que tous egalement fussent noyez et suffocquez dedans la folie et la meschanceté.

XIII. Mais encore laissant cela à part, considere un peu cecy pour plus t'esmerveiller d'eux, de ce que par les exemples d'eux mesmes ils ne sont pas enseignez de quitter là ces sages qui ne se recognoissent pas eux mesmes, et qui ne sentent ny ne cognoissent pas, qu'ils cessent d'estre suffoquez, et qu'ils commencent à veoir la lumiere, et qu'estans venus au dessus du vice et de la malice, ils commencent à respirer et reprendre haleine : et que c'est contre le sens commun, qu'un homme qui a tous les biens, et à qui rien ne defaut pour estre parfaittement heureux et bien fortuné, à celuy là il soit convenable se deffaire soymesme, et encore plus, que celuy qui n'a, ny n'aura jamais rien de bien, à celuy là il ne soit pas convenable de refuser le vivre, si ce n'est que quelque chose de celles qu'ils tiennent pour indifferentes, luy

advienne. Voylà les belles loix qui sont en l'eschole des Stoïques, et en deffont plusieurs, leur donnans à entendre qu'ils seront encore plus heureux, combien que selon eux le sage soit heureux, beneit, bien né, bien fortuné, asseuré, sans danger, mais le mauvais et fol plein de tous vices et meschancetez, tel que lon ne sçauroit où le mettre : et toutefois à ceux cy est convenable de demourer en la vie, et à ceux là d'en sortir. « Et non sans cause, ce dit Chrysippus, « par ce qu'il ne faut pas mesurer la vie aux biens ou « aux maux, ains à l'estre selon nature ». Voylà comment ces philosophes là maintiennent la coustume ordinaire, et philosophent selon les communes conceptions. Que dis-tu? Ne faut il pas considerer,

Si bien ou mal se fait en la maison,

A celuy mesmement qui fait profession d'enseigner de la vie et de la mort? Ne doit il pas examiner, comme à la balance, ce qui a marque de servir à la felicité et à l'infelicité, pour en choisir ce qui en sera profitable, ains faire son fondement et sa supputation pour vivre plus heureusement ou non, des choses indifferentes, et qui point ne servent ny ne nuisent? Selon telles presuppositions et tels principes, sera il pas convenable que celuy à qui rien ne defaut de ce que lon doit fuir, choisisse de vivre, et que celuy-là fuye le vivre qui a tout ce que lon doit chercher et eslire? Et combien qu'il soit estrange et hors de raison, de dire que ceux qui ne sont en nul mal, fuyent la vie, encore est il plus estrange et plus hors

de tout propos et de toute apparence, pour n'avoir pas quelque chose indifferente, quitter et abandonner ce qui est bien, comme ceux-cy font, laissans la felicité et la vertu presente à faulte de richesse et de santé qui leur est absente :

Saturnien à Glaucus bien osta
L'entendement (1), alors qu'il permuta
Cent bœufs à neuf, et de l'or à du cuyvre (2).

Et toutefois encore les armes de cuyvre n'estoient pas moins utiles pour combattre que celles d'or, là où la belle forme et disposition du corps et la santé, selon les Stoïques, n'apporte aucun profit ny accroissement à la felicité. Et neantmoins ceux-cy permutent et eschangent la sagesse à la santé : car ils tiennent qu'il eust esté convenable à Heraclitus et à Pherecydes, s'ils eussent peu quitter la vertu et la sagesse, si par là ils eussent peu faire cesser leurs maladies, l'un la pediculaire, l'autre l'hydropisie. Et si Cyrcé versoit deux breuvages, l'un qui feist devenir les hommes fols de sages, et l'autre sages de fols, Ulysses eust deu boire plus tost celuy de la folie, que de changer sa figure humaine en forme de beste, aiant en soy la sagesse, et par consequent la felicité aussi : et disent que c'est la sagesse et prudence mesme qui monstre

(1) Iliad. VI, 234.
(2) Lisez, d'après le grec : alors qu'il permuta pour des armes d'airain des armes d'or qui étoient dix fois plus précieuses. Amyot met cela en vers, quoique, dans Plutarque, ce ne soit que l'explication du vers d'Homère.

et enseigne cela, et les admoneste ainsi, Quitte moy là et me laisse perir, s'il fault que je sois portée çà et là en forme et figure d'asne. Mais ceste sagesse et prudence là, ce leur dira quelqu'un, est la sagesse d'un asne, si l'estre sage et heureux est par soy bon, et porter la face d'un asne est indifferent. On dit qu'il y a une nation entre les Æthiopiens, là où un chien est le roy, et est salüé et honoré comme roy, a les honneurs et les temples que lon fait aux roys, et les hommes y font tous les offices qui appartiennent aux gouverneurs de villes, et aux magistrats. N'est-ce pas tout de mesme envers les Stoïques? Car la vertu a le nom et l'apparence du bien, et l'appellent seule eligible, profitable et utile, mais toutefois ils font toutes choses, ils philosophent, ils vivent et meurent à l'appetit et comme par le commandement des choses indifferentes. Et toutefois il n'y a personne des Æthiopiens qui tue ce chien là, ains est assis et adoré de tous en grande reverence : mais ceux-cy perdent la vertu, et la font mourir et perir en eux mesmes, pour retenir la santé et la richesse.

XIV. Mais le couronnement que Chrysippus mesme adjouste à leurs enseignemens nous oste de peine d'en dire davantage : « Car comme ainsi soit (1), dit il, « qu'il y a en la nature des choses bonnes, des autres « mauvaises, des autres indifferentes et moiennes, il « n'y a homme qui ne voulust plus tost avoir ce qui est

(1) *Dit-il*, n'est pas dans le texte, et il faut le retrancher, cela n'est pas en effet de Chrysippe. *C.*

« bon, que ce qui est indifferent, ou ce qui est indif-« ferent, que ce qui est mauvais. Et qu'il soit vray, « nous en faisons mesmes les dieux tesmoings, quand « nous leur demandons, par noz prieres et oraisons, « principalement la possession et jouissance des biens: « ou sinon, à tout le moins de pouvoir eschapper les « maux : mais ce qui n'est ny bon ny mauvais, nous « ne le voulons point avoir au lieu de bien, et le vou-« lons bien avoir au lieu du mal » . Mais cestuy-cy change la nature et renverse son ordre, transposant le milieu de la place moienne en la derniere, et ramenant le dernier, et le remuant en la place du milieu, comme font les tyrans qui aux meschans donnent le credit et l'authorité, nous donnant la loy de chercher premierement le bien, secondement le mal, et de rejetter et reputer le dernier et le pire de tout ce qui n'est ny bon ny mauvais, comme si lon mettoit après le ciel les enfers, et que lon rejettast la terre et ce qui est alentour d'elle là bas en la fondriere du Tartare,

Là bas dessoubs bien loing au fond du monde,
Où l'enfer est barricave profonde :

Aiant doncques dit en son troisieme livre, De la nature, qu'il vaut mieux vivre, encore que imprudent et fol, que de ne vivre point, encore que jamais l'homme ne deust devenir sage : il y adjouste de mot à mot, « Car tels sont les biens des hommes, que « les maux en quelque maniere vont devant ceux « qui sont au milieu, non pas qu'ils aillent devant.

« mais la raison avec laquelle est le vivre conjoinct « peze plus et va devant, encore que nous devions « estre fols ». Il est doncques aussi manifeste, qu'encor que nous devions estre meschans, injustes, ennemis, et haïs des dieux, et mal-heureux, car rien de tout cela ne defaut à ceux qui sont fols, il vault donc mieux estre mal-heureux que n'estre point malheureux, et souffrir mal que ne souffrir point, commettre injustice que n'en commettre point, violer les loix que ne les violer point, c'est à dire, il fault faire ce qu'il ne faut pas, et convient vivre selon ce qui ne convient pas. Ouy, car il est pire estre sans discours de raison et sans sentiment, que d'estre fol. Et où ont ils doncques la cervelle, de ne vouloir pas advouer et confesser que cela soit mal, qui est pire que le mal, et que pour ceste cause ils afferment estre à fuir? Pourquoy disent ils qu'il ne fault fuir que la folie, s'il est convenable de fuir non moins, mais encore plus, la disposition qui n'est pas capable ny susceptible de folie?

XV. Mais qui se courrouceroit ou scandaliseroit de cela, se souvenant de ce qu'il a escrit en son second livre, De la nature, où il dit et afferme, que le vice n'a point esté inutilement fait pour l'univers? Mais il sera meilleur de repeter ceste sienne doctrine avec ses propres termes, à fin que tu entendes en quel lieu mettent, et en quel rang tiennent le vice ceux qui accusent Xenocrates et Speusippus, de ce qu'ils n'estimoient pas la santé chose indifferente, ny la richesse inutile, et quels propos ils en tiennent. « Mais

« le vice, dit-il, a son limite au regard des autres ac-
« cidents, car il est aussi luy aucunement selon na-
« ture, et à fin que je die ainsi, il n'est pas du tout
« inutile, eu egard à l'univers, car autrement le bien
« ne seroit pas ». Doncques fault il inferer, qu'il n'y a point de bien entre les dieux, puis qu'il n'y peult avoir de mal, ny après que Jupiter aura resolu toute la matiere en soy et sera devenu un, aiant osté toutes autres diversitez et differences, ce ne sera doncques plus rien que le bien, attendu qu'il n'y aura plus rien de mal. Et il y aura accord et mesure en une danse sans que personne y discorde, et santé au corps humain sans que nulle partie d'iceluy en soit malade ne dolente : et il ne se pourra faire qu'il y ait de la vertu sans le vice, ains comme il y a quelque convenance entre certaines drogues medicinales, et le venin d'un serpent ou le fiel d'une hyaine, aussi y aura il quelque alliance entre la meschanceté de Melitus, et la justice de Socrates : et entre la dissolution de Cleon, et la preud'hommie de Pericles. Et comment est-ce que Jupiter nous eust produit Hercules et Lycurgus, s'il ne nous eust quant et quant aussi engendré Sardanapalus et Phalaris ? Et m'esbahis qu'ils ne disent aussi que la phthise, quand on crache les poulmons, a esté mise en avant pour le bon portement, et la goutte pour la bonne disposition des pieds, et qu'Achilles n'eust pas esté chevelu, si Thersites n'eust esté chauve : car quelle difference y a il entre ceux qui alleguent ces folies et resveries là, et ceux qui disent que la dissolution et paillardise n'a pas inu-

tilement esté mise sus pour la continence, et l'injustice pour la justice, à fin que nous prions aux dieux que tousjours il y ait de la meschanceté,

Et qu'il y ait tousjours des menteries,
Propos rusez, et fines tromperies :

Si ces choses là ostées la vertu s'en va quant et quant perduë et perie.

XVI. Mais veux tu encore veoir ce qu'il y a de plus galand et de plus elegant en sa gentille invention et deduction? « Tout ainsi, dit-il, que les comœdies ont « quelquefois des epigrammes ou inscriptions ridi- « cules, lesquelles ne valent rien quant à elles, mais « neantmoins elles donnent quelque grace à tout le « poëme : aussi est bien à blasmer et ridicule le vice « quant à luy, mais quant aux autres il n'est pas inu- « tile ». Premierement doncques c'est chose qui surpasse toute imagination de fausseté et absurdité, de dire que le vice ait esté fait par la divine providence, ne plus ne moins que le mauvais epigramme a esté composé par la volonté expresse du poëte. Car comment, si cela est vray, seront doncques plus les dieux donneurs de biens que de maux? Et comment est-ce que le vice sera plus ennemy et hay des dieux? Et que pourrons nous plus respondre à ces sentences icy des poëtes qui sonnent si mal aux aureilles religieuses,

Dieux fait sortir en estre quelque cause
Quand d'affliger de tout il se dispose
Une maison :

Et ceste autre,

> Lequel des dieux les a ainsi poulsez,
> A contester en termes courroucez (1)?

Et puis un mauvais epigramme orne et embellit la comædie, et sert à la fin à laquelle elle est ordonnée et destinée, qui est de plaire et donner à rire aux spectateurs. Mais Jupiter que nous surnommons pere, et paternel, souverain juridicque, et parfait ouvrier, comme dit Pindare, n'a point composé ce monde comme une farce grande, variable et de grande science, ains comme une ville commune aux hommes et aux dieux, pour y habiter avec justice et vertu en commun accord heureusement. Et quel besoing estoit il à ceste saincte et venerable fin de brigands et larrons, de meurtriers, de parricides, ny de tyrans? Car le vice n'estoit point une entrée de morisque plaisante ny galante et agreable à Dieu, et n'a point esté attaché aux affaires des hommes pour une recreation par maniere de passe-temps, pour faire rire, ny pour une gaudisserie, choses qui n'apportent pas seulement une umbre de celle tant celebrée concorde et convenance avec la nature. Et puis le mauvais epigramme ne sera qu'une bien petite partie de la comædie, et qui occupera bien fort peu de lieu en icelle, et si n'y abondent pas telles ridicules compositions, ny ne corrompent et gastent pas la grace des choses qui y sont bien faittes : là où

(1) Iliad. I, 8.

tous les affaires humains sont tous remplis de vice, et toute la vie des hommes, depuis le commancement du preambule jusques à la fin de la conclusion, est desordonnée, depravée et perturbée, et n'y en a partie aucune qui soit pure ny irreprehensible, ains est la plus laide et plus mal plaisante farce qui soit au monde.

XVII. Parquoy je luy demanderois volontiers, à quoy a esté le vice utile à l'univers : Car je croy qu'il ne dira pas, pour les choses divines et celestes, parce que ce seroit une mocquerie de vouloir dire, que si le vice n'eust esté ny ne feust entre les hommes, ny l'avarice, ny la menterie, et que si nous ne nous entredesrobions et pillions, et calomnions, et entretuions, le soleil ne chemineroit pas son ordonné chemin, ny le monde ne garderoit pas ses saisons et ses revolutions des temps ordinaires, ny la terre ne seroit colloquée au milieu de l'univers, pour donner les principes et causes primitives des pluyes et des vents. Il reste donc que ç'ait esté pour le regard de nous et de noz affaires, que le vice ait esté utile au monde, et est à l'adventure ce qu'ils disent aussi. Sommes nous doncques plus saincts pour estre vicieux? Ou avons nous plus grande abondance des choses qui nous sont necessaires? Nous sert elle ceste mauvaistié ou à nous rendre plus beaux, ou à nous faire plus forts? Ils disent que non. Aussi est-ce un nom de silence seulement, et une opinion celle-là tenebreuse de sophistes nocturnes qui se couvrent d'une nuict, non pas comme la preudhommie, laquelle est

exposée à tous en veuë de tout le monde, en sorte qu'il n'est pas possible qu'elle apporte aucune nuysance, ou chose qui ne soit utile : mais moins encore, ô bons dieux, pour le regard de la vertu, à laquelle nous avons esté nez. Et quelle absurdité seroit ce de dire, qu'à un laboureur, à un marinier, à un chartier, ce qui leur est utile, leur sert et leur aide à parvenir à leur but et à leur propre fin, et ce qui auroit esté creé de Dieu pour la vertu, ait perdu, gasté et corrompu la vertu ? Mais à l'adventure est il desormais temps de passer à un autre poinct, et laisser cestui cy.

XVIII. Lamp. Non je te prie, mon amy, pour l'amour de moy : car je desire sçavoir et entendre comment ces gens icy introduisent les maux devant les biens, et le vice devant la vertu.

Diad. Aussi est-ce certainement, amy, un poinct bien digne de sçavoir et d'entendre. Si en babillent ils bien au long, mais en fin ils disent, que prudence est la science des biens et des maux, autrement qu'elle seroit ostée et abolie de tout poinct, par ce que tout ainsi comme estant la verité, il est impossible que la faulseté ne soit auprès : au cas pareil est il convenable qu'estans les biens, les maux soient quant et quant aussi.

Lamp. L'un n'est pas mal dit, mais il me semble que de moy mesme j'apperçoy l'opposite de l'autre : car j'en voy bien la difference, par ce que ce qui n'est pas vérité, est incontinent mensonge ; mais ce qui n'est point mal, n'est pas incontinent bien, par ce qu'en-

tre le vray et le faulx il n'y a point de milieu : mais entre le bien et le mal, si, à sçavoir ce qui est indifferent : et n'est pas necessaire si l'un est, que l'autre soit aussi quant et quant, car il peult estre que la nature ait le bien sans qu'elle ait besoing du mal, mais ouy bien ce qui n'est ne bien ne mal : mais du premier propos s'il se dit quelque chose par les vostres, c'est ce qu'il faudroit ouir.

XIX. DIAD. Il s'en dit beaucoup de choses, mais pour ceste heure il en fault prendre ce qui est plus necessaire. Premierement c'est une sottise de penser que pour la prudence le bien et le mal ait subsisté. Car au contraire estant jà le bien et le mal, la prudence est survenue après, ne plus ne moins que la medecine a esté trouvée, estans jà les choses salubres et maladives. Car le bien et le mal ne subsistent pas à fin que la prudence soit, mais la puissance par laquelle nous jugeons et discernons le bien et le mal qui desjà sont, s'appelle prudence : ne plus ne moins que la veuë est un sentiment, par lequel nous discernons le blanc d'avec le noir, lesquelles couleurs ne sont point venues en estre à fin que nous eussions la veuë : mais à l'opposite nous avons eu besoing de la veuë pour discerner ces couleurs là. Secondement quand le monde sera tout reduit en feu, selon qu'ils tiennent eux (1), il ne demourera rien qui soit de

(1) C'étoit une opinion reçue par les stoïciens; à savoir, que le monde avoit été formé par Dieu avec la matière du feu, et qu'il seroit un jour consumé par le feu. Cette opinion mérite d'être comparée dans ses détails et dans ses conséquences avec celle de

mal, et l'univers alors sera tout sage et prudent: ainsi fault il qu'ils confessent qu'il peult y avoir prudence, encore qu'il n'y ait point de mal, et qu'il n'est point necessaire que le mal subsiste si prudence est. Mais quant bien il seroit totalement ainsi, que la prudence fust la science du mal et du bien, quel mal y auroit il, si estans les maux abolis, il n'y avoit plus de prudence, mais une autre vertu au lieu d'elle, laquelle ne seroit plus science du mal et du bien, mais seulement du bien? Comme si entre les couleurs le noir perissoit entierement, qui nous contraindroit de confesser que la veuë perist aussi? Car qui nous empescheroit de dire, que la veuë ne seroit pas le sentiment pour discerner le blanc et le noir? Il n'y auroit point d'inconvenient, si nous n'avions pas le sentiment que tu dis, mais bien un autre sentiment et puissance naturelle, par laquelle nous apprehenderions la blanche et noire couleur. Car je ne pense pas que quand bien la saveur amere, ou toutes les choses ameres seroient ostées hors de la nature, que pour cela le goust fust perdu, ny l'attouchement, quand toute douleur seroit abolie et aneantie, ny prudence aussi, quand le mal ne seroit point present, ains que ces sentimens là demoureroient qui apprehenderoient les saveurs douces, et la prudence aussi qui seroit la science du bien, et de ce qui ne seroit pas bien. Et s'il y en a qui ne le trouvent pas

M. de Buffon (Époques de la Nature). Voyez Stanley, t. II, p. 227, 228. Plutarque, Opinions des Philosophes, II, 9, dans le t. XXI.

bon ainsi, qu'ils prennent le nom pour eux, et nous laissent à nous la chose. Mais sans cela, qui empescheroit de dire, que le mal fust en intelligence, et le bien en essence? Comme la santé est, à mon advis, entre les dieux en essence, et la fiebvre et la pleuresie en intelligence, attendu que, comme ils disent eulx mesmes, nous avons tous affluence de tous maux, et rien de bien : mais pour cela nous ne laissons pas d'entendre que c'est que prudence, que c'est que le bien, et que c'est que la felicité. Ce qui fait à esmerveiller, si n'y aiant point de vertu, il y a des gens qui enseignent toutefois que c'est, et en impriment une comprehension. Mais si elle n'estoit point, il ne seroit pas possible d'en acquerir l'intelligence.

XX. Voyez ce que nous persuadent ceux cy qui philosophent selon les conceptions communes, que par l'imprudence nous comprehendons la prudence, mais la prudence sans l'imprudence ne peult comprendre l'imprudence mesme : et quand bien la nature eust necessairement eu besoing de la generation de mal, un exemple certes, ou deux de mal eust peu suffire, et si vous voulez, il falloit qu'il y eust dix mauvais, ou mille, ou dix mille, non pas une si grande abondance de mauvaistié et de vice, que ny l'arene, ny la poulciere, ny les plumes des oyseaux aux pennages divers, n'en pourroient pas rendre un si grand nombre : et de vertu, non pas un songe seulement. Ceux qui avoient la surintendence des salles où lon mangeoit à Sparte, monstroient en public à leurs jeunes gens deux ou trois de leurs es-

claves, qu'ils appelloient Elotes, yvres et pleins de vin, pour leur faire voir quelle grande villanie c'est que de s'enyvrer, à celle fin qu'ils s'en gardassent et apprissent à estre sobres. Mais en la vie humaine la plus part de nos actions sont exemples de vice : car il n'y a personne qui soit sobre à la vertu, ains nous errons tous mal vivans, et estants malheureux. Ce propos là nous enyvre et nous remplit de si grande perturbation et folie, que nous ressemblons proprement à ces chiens là qu'Æsope dit qu'ils brilloient (1) après certains cuyrs qu'ils voyoient flotter sur l'eau, et pour les cuyder avoir, ils se prirent à vouloir boire et avaller toute la mer, mais ils creverent plus tost que de toucher à ces cuyrs là. Aussi nous esperans acquerir gloire et reputation par raison, et approcher de la vertu, avant que d'y arriver, elle nous corrompt et nous perd, estants remplis au paravant de force pure et amere mauvaistié, s'il est ainsi que ceulx-cy disent, que ceulx mesmes qui profitent jusques au bout, n'ont allegeance, ny relasche, ny respiration aucune de folie et de malheureté.

XXI. Mais voy un petit comment celuy qui dit que le vice n'a point esté produit en estre inutilement, le vous depeint, quelle chose il dit que c'est, et quel heritage pour celuy qui l'a. Car en son traicté, Des offices, il dit, que le vicieux n'a besoing ny faulte de rien, rien ne luy est utile, rien ne luy est propre ny convenable : comment doncques est-ce que le vice

(1) Terme de chasse, qui signifie quêter, chercher.

sera utile, avec lequel ny la santé mesme n'est pas utile, ny la quantité de pecune, ny le profit et avancement, et ne luy servent de rien les choses que eulx mesmes appellent preallables et preferables, voire utiles, et d'autres selon nature, et de tout cela nul n'en reçoit utilité ny profit, s'il n'est sage? Le mauvais doncques et vicieux n'a point de besoing de devenir sage, ny les hommes n'ont point de faim ny de soif jusques à ce qu'ils soient sages. Quand ils ont soif donques, ils n'ont que faire d'eau, ny de pain quand ils ont faim, ressemblans aux hostes gracieux qui ne demandent que le couvert, et du feu. Ainsi n'avoit point de besoing de couvert et de manteau celuy qui disoit,

> A Hipponax donnez un vestement,
> Car de froidure il gele durement.

XXII. Mais veux tu dire une proposition bien estrange, extravagante et peculiere? Dis que le sage n'a affaire de rien, ny n'a besoing de chose quelconque : il est bien heureux, il est bien fortuné, il n'a besoing de rien, content de soy, parfait. Mais quel esbloüissement et estourdissement de cervelle est-ce de dire, que celuy qui n'est indigent de rien, ait besoing des biens qu'il a, et que le vicieux et meschant ne soit indigent de beaucoup de choses, et n'ait besoing de rien? Car c'est ce que dit Chrysippus, que les meschants n'ont besoing de rien, et toutefois ils sont indigents, remuants çà et là, comme des osselets, les communes conceptions. Car tous hommes

jugent que l'avoir affaire aille devant l'estre indigent, estimant que celuy qui a besoing de choses qu'il n'a pas prestes à la main, ny ne sont pas aisées à recouvrer, est indigent. Qu'il soit vray, nul homme n'est indigent de cornes ny d'æles, par ce qu'il n'en a point de besoing, mais bien disons nous, que quelques uns sont indigents d'armes, et d'argent, et de vestement, lors qu'en aiants affaire ils n'en treuvent pas à leur necessité, ny ne les ont pas. Mais ces gens icy ont si grande envie de sembler dire tousjours quelque chose de nouveau contre les communes conceptions, que bien souvent ils sortent mesmes hors de leurs propres opinions et assertions, pour l'envie qu'ils ont de dire tousjours quelque nouveauté, comme en cest endroict. Qu'il soit vray, considere le, reduisant ta memoire un peu plus hault.

XXIII. C'est un des poincts qu'ils afferment contre le sens commun et les communes opinions, que rien ne sert ny ne vault au meschant : et toutefois il y en a plusieurs qui estans instruicts et endoctrinez profitent, estans esclaves sont affranchis, estans tenus assiegez sont delivrez, estants yvres sont conduicts et menez par la main, et estants malades sont guaris, mais pour tout cela ils ne sont point aidez, quelque chose qu'on leur face, ny ne reçoivent point de bienfaicts, ny n'ont point de bienfaicteurs, ny aussi ne negligent ils point leurs bienfaicteurs : par ainsi doncques les vicieux ne sont point ingrats, mais aussi ne le sont point les bons et les sages. Donques l'ingratitude est chose qui n'est point, et qui n'a

point de subsistance, par ce que les bons ne mescognoissent jamais la grace et le bienfaict qu'ils ont receu, et les meschants ne sont pas aptes d'en recevoir. Or voy maintenant qu'ils respondent à cela : ils disent que la grace est au ranc des choses moiennes, et que l'aider et estre aidé appartient aux sages seulement, vray est que les meschans reçoivent aussi grace, mais tous ceulx qui ont part à grace, n'ont pas aussi part à besoing et utilité, et là, où s'estend la grace, là rien n'est utile ne propre. Et y a il autre chose qui face que le plaisir soit grace, que l'estre utile celuy qui l'a fait à celuy qui le reçoit?

XXIV. LAMP. Mais à tant laisse ce poinct là, et nous dy que cest que la ὠφέλεια (1), dont ils font tant de cas.

DIAD. C'est chose, laquelle, comme grande et singuliere, ils reservent aux sages seuls, et neantmoins ne leur en laissent pas seulement le nom. « Si un « sage, disent ils, où que ce soit, estend son doigt sa- « gement, tous les sages qui sont sur la terre habita- « ble en sentent aide ». Cela est l'effect de l'amitié qui est entre eulx, et en cela se terminent les vertus des sages à faire des aides communes. Et Aristote resvoit, aussi resvoit Xenocrates, qui affermoient, que les hommes estoient aidez par les dieux, aidez par leurs peres et meres, et aidez par leurs precepteurs, et n'entendoient pas ceste merveilleuse aide que les sages reçoivent les uns des autres, quand ils se meu-

(1) ὠφέλεια, la vénérable utilité.

vent à la vertu, encore qu'ils ne soient pas ensemble, et qu'ils ne s'entrecognoissent pas les uns les autres : neantmoins tous hommes estiment que amasser, serrer, garder, et mesnager soit utile et profitable, quand on en reçoit profit et utilité. Et un bon mesnager achette des clefs, et garde bien ses celiers,

Prenant plaisir à ouvrir le thresor,
Là où il met son argent et son or :

Mais amasser et serrer ce qui n'est utile à rien, et le garder soigneusement et diligemment, avec grand soing et grand labeur, n'est ny grand ny honorable, ains digne de mocquerie. Si doncques Ulysses avec le nœud que Circé luy avoit enseigné, eust lié et scellé, non les presens qu'Alcinoüs luy avoit faits des pots à trois pieds, des vases d'argent, des draps et vestements et de l'or, mais je ne sçay quelles drogueries de pierres, et autres fatras qu'il auroit amassez, et eust estimé un grand heur à luy, de posseder et garder diligemment un tel amas, qui seroit celuy qui louëroit et voudroit imiter ceste folle prudence, provoyance et vaine diligence? Et toute fois c'est là toute l'honnesteté du consentement des Stoïques, toute la gravité et le bonheur, et rien autre chose, sinon un amas, garde et conservation de choses inutiles et indifferentes. Car telles sont les choses selon nature et exterieures, attendu qu'ils comparent bien souvent une très grande richesse à des franges ou à des urinaux d'or, ou bien à des burretes à huyle quelque-

fois. Et puis comme ceulx qui semblent avoir superbement mesprisé les temples, et injurié les sacrées cerimonies et services de quelques dieux ou quelques demy dieux, tout incontinent après, comme changeans de note, ils parlent bas, et se seient contre terre benissans et magnifians la divinité : aussi eulx comme tombans en la vengeance et punition divine de celle folle arrogance et vanité de paroles, ils travaillent à bon escient après les choses qu'ils appellent indifferentes, et crians à pleine teste, que cela ne leur touche en rien, que l'amas et l'aquisition des biens, et le mesnage à les augmenter et conserver, n'a rien de bon, de grand ny honorable : ils tiennent bien après, que quand ils n'en peuvent avoir, ils pensent qu'il ne faille plus vivre, et se deffont eulx mesmes, ou se font mourir de faim en s'abstenans de manger, franchissans compaignie à la vertu.

XXV. Et qu'il soit vray, ils reputent totalement le poëte Theognis homme de bas, lasche et vil courage, par ce qu'il dit,

Pour pauvreté fuir et eviter
En pleine mer se faut precipiter,
Voire du hault des rochers plus sublimes,

pour ce qu'il s'est monstré si lasche en ses vers : et ce pendant eulx admonestent et disent en prose que pour fuir une grande maladie ou une vehemente douleur, si lon n'a en la main une espée ou que l'on ne puisse finer de ciguë, qu'il se faut jetter dedans la

mer, ou se precipiter des plus haults rochers (1), et que ny l'un ny l'autre n'est dommageable, ny mauvais, ny inutile, ny ne rend malheureux ceulx qui tombent en tel accident. « D'où est-ce doncques, dit « il, que je commanceray, et quel fondement et com-« mancement prendray-je de l'office et du devoir, « quel subject et quelle matiere de la vertu, quand « j'auray laissé la nature, et ce qui est selon la na-« ture »? Et dont est-ce qu'Aristote, beausire, a commancé, et Theophrastus? Quels fondemens prennent Xenocrates et Polemon? Et Zenon mesme ne les a il pas suivis en ce qu'ils supposent la nature, et ce qui est selon nature, estre les elements de la felicité? Mais ceulx-là s'y sont arrestez, comme à choses eligibles, choisissables, bonnes et profitables, y adjoustans davantage la vertu qui employe chascune d'icelles, et s'en sert selon sa proprieté, et ont estimé en ce faisant accomplir une parfaicte et entiere vie, et consommer la concorde, et convenance qui est à la verité sortable et consonante avec la nature. Car ils ne s'embrouillent point, et ne se contredisent point, comme ceux qui saultent de terre, et retombent incontinent sur elle, en nommant de mesmes choses prenables et non choisissables, propres et non bonnes, inutiles et profitables, et ne nous appartenantes en rien, et neantmoins les principes des offices et du devoir. Mais tel comme estoit leur langage, telle aussi

(1) Lisez : « quoique cependant ni l'un ni l'autre ne soit dom-« mageable, ni mauvais, ni incommode, ni ne rende malheu-« reux, etc. » *C.*

estoit leur vie de ces grands personnages là, rendans leurs faicts conformes et semblables à leurs paroles : et au contraire, la secte de ces Stoïques icy fait comme la femme que descrit Archilochus, qui d'une main tient, cauteleuse, l'eau, et en l'autre le feu. Car en quelques unes de ses doctrines et assertions elle reçoit et admet la nature, et ès autres elle la rejette : ou, pour dire plus clairement, quant aux actes et aux faicts, ils adherent aux choses qui sont selon nature, comme estans eligibles et bonnes : mais quant aux propos et aux paroles, ils les refusent et rejettent, comme indifferentes et inutiles à la vertu pour acquerir felicité : et, qui pis est, les injurient, et leur font contumelie.

XXVI. Et pource que tous hommes generalement entendent et estiment, que le souverain bien soit esjoüissable, souhaitable, heureux, de très grande dignité, suffisant, content de soy, n'ayant faute de rien, voy maintenant le souverain bien de ceulx-cy, et le compare à la commune opinion. Ne disent ils pas que c'est un bien esjoüissable que d'estendre sagement le doigt? Que le souffrir la torture et la gehenne est au sage bien souhaitable et desirable? Celuy qui se jette du hault en bas d'un precipice avec bonne raison, n'est il pas heureux? Leur bien souverain n'est il pas de très grande dignité et très grand pris, veu que la raison choisit bien souvent de le quitter et rejetter pour une chose qui n'est pas de soy bonne? N'est il pas content de soy, accomply et parfait, encore que luy present, si d'adventure ils ne

peuvent obtenir quelcune des choses indifferentes, ils ne daignent ny ne veulent pas vivre?

XXVII. Encore y a il un autre propos qui oultrage villainement la coustume ordinaire, luy soubstrayant et luy arrachant ses legitimes et naturelles conceptions, comme ses propres enfans, et luy en supposant d'autres bastardes, farouches et estranges, et le contraignant de les aimer et nourrir au lieu des autres : et ce en traittant des biens et des maulx, des choses à eslire ou à fuir, propres et estranges ou contraires, lesquelles devoient estre plus clairement et plus notoirement distinctes, que non pas les choses chaudes des froides, ny les couleurs blanches des noires. Car les apprehensions et imaginations de ces qualitez là sont de dehors introduites par les sens naturels : mais celles-cy sont dedans nous, prenants leur naissance des biens que nous avons au dedans : et ceulx-cy venants à donner dedans le propos de la souveraine felicité avec leurs arguces de dialectique, comme s'ils avoient à traitter du sophisme, qu'ils appellent Menteur ou le Maistre, ils n'ont solu pas une des doubtes et questions qui y sont, ains en ont suscité innumerables qui n'y estoient point.

XXVIII. Et puis il n'y a personne qui ne sache, que y aiant des biens de deux sortes, l'une qui est la fin derniere, l'autre les moiens pour y parvenir, la fin est le plus grand et le plus parfait. Chrysippus mesme sçait bien ceste difference là, comme il appert par ce qu'il escrit en son troisieme livre, Des biens. Car il discorde avec ceulx qui cuident que la fin soit la

science, et met, au lieu où il traicte de la justice, S'il y a aucun qui suppose que la volupté soit la fin des biens, il n'estime pas que le droict et le juste se puissent sauver, et non pas seulement la fin des biens, mais simplement le bien. Je ne pense pas que tu veuilles que je te recite presentement ses propres termes. Car on les peult prendre en quelque endroit que lon veult du troisieme livre, De la justice. « Quand « doncques ils disent que nul bien n'est plus grand « que l'autre, ny moindre aussi, ains que le bien final « est egal à celuy qui ne l'est pas, il semble qu'ils ne « repugnent pas seulement aux communes concep« tions, mais à leurs propres propos mesmes ». Et de rechef, si de deux maulx l'un nous rend pires que nous n'estions, quand il nous est venu, et l'autre nous endommage bien, mais il ne nous rend pas pires, le mal à mon advis, est le plus grand, celuy qui nous rend pires nous mesmes. Mais Chrysippus confesse qu'il y a des peurs, des fascheries, et des tromperies qui nous offensent bien, mais elles ne nous rendent pas pires.

XXIX. Lis le troisieme livre de ceulx qu'il a escrits contre Platon, touchant la justice : car encore pour autres choses faict il bon voir la jaserie de cest homme en ce lieu là, qui n'espargne matieres ny doctrines quelles qu'elles soient, ny propres à leur secte, ny estrangeres, qu'il n'en die contre le sens commun, comme pour exemple, Qu'il est loisible de se proposer deux fins, et deux buts de la vie, et non pas rapporter et referer tout ce que nous faisons à un

seul poinct. Et encore plus est contre le sens commun qu'il y ait une fin, et toutefois qu'à autre poinct se referent les actions, et neantmoins il est force qu'ils endurent l'un ou l'autre. Car si les premieres choses, selon nature ne sont pas eligibles pour elles mesmes, et la fin derniere, mais bien la raisonnable election et le chois d'icelles, et que chascun face ce qui est en luy pour avoir et obtenir ces choses là qui sont premieres selon nature, et que toutes les actions et operations aient là leur relation, à sçavoir pour acquerir et jouïr les choses premieres selon nature; s'ils estiment ainsi, il fault que sans viser ny aspirer à obtenir ces choses là, ils aient une autre fin, à laquelle ils referent l'election et le chois d'icelles choses, et non pas elles mesmes. Car la fin sera, les sçavoir bien choisir et prendre sagement : mais elles mesmes, et le jouïr d'elles, sera peu de chose, estant comme une matiere et un subject qui aura la dignité et l'estime, il me semble qu'ils usent et mettent par escrit ce mesme mot là pour monstrer la difference.

XXX. Lamp. Tu as vaillamment retenu et ce qu'ils disent, et comment ils le disent.

Diad. Mais considere qu'ils font comme ceulx qui s'efforcent de saulter par dessus et plus avant que leur umbre. Car ils ne laissent point, ains portent tousjours quant et eulx l'absurdité et faulseté avec leur dire, qui s'esloigne tousjours de plus en plus du sens commun : tout ainsi comme si quelqu'un disoit, que l'archer fait tout ce qui est en luy, non pour attaindre au but, mais pour faire tout ce qui est en luy,

il seroit à bonne cause tenu pour homme qui parleroit par ænigmes, et diroit choses prodigieuses : aussi font ces trois fois radottez resveurs, qui veulent à toute force que l'obtenir les choses selon nature ne soit pas la fin de viser et aspirer aux choses selon la nature, ains les prendre et les eslire, et que l'appeter et le rechercher la santé ne se termine pas en chascun en la santé, et en l'estre sain, ains au contraire que l'estre sain se rapporte et refere à l'appeter et le poursuivre, en disant que le promener, le lire, ou parler haut, l'endurer des sections, et prendre des medecines, le tout par raison, soient les fins de la santé, et non pas elle fin de tous ces moiens là. Ceux là resvent tout aussi bien que qui diroit, nous souppons à fin que nous sacrifions, que nous nous baignions et estuvions. Ce qu'ils disent change d'avantage l'ordre et la coustume, et contient une confusion et un renversement de tous affaires. Nous ne prenons pas garde à nous promener opportunément, pour bien cuire et digerer nostre viande, ains nous cuisons et digerons la viande pour nous promener opportunément. La nature n'a elle point ainsi produit la santé pour l'hellebore, ou si plustost elle a produit l'hellebore pour la santé? Car que leur reste il plus à dire de toutes choses estranges que de telles propositions? Quelle difference y a il entre celuy qui dit que la santé a esté faitte pour les drogues medicinales, et non pas les drogues medicinales pour la santé, et celuy qui tient que la cueillete desdittes drogues, l'usage et la composition, est preferable à la santé mesme? Ou plus-

tost n'estimant qu'elle soit aucunement choisissable, et constituant la fin en la negociation et tractation d'icelles drogues, en affermant que le jouïr se refere à l'appeter, et non pas l'appeter au jouïr : car à l'appeter, dit il, est conjoinct le proceder sagement et raisonnablement. Ouy bien dirons nous, s'il regarde au jouïr et obtenir ce qu'il poursuit, autrement toute raison en est hors, s'il fait toutes choses pour obtenir ce qui n'est ny digne ny heureux.

XXXI. Lamp. Et puis que nous en sommes tombez sur ce propos là, on diroit plustost que toute autre chose fust selon le sens commun, que de dire, que sans avoir notice ny conception du bien, on le puisse poursuivre et l'appeter : car tu vois que Chrysippus mesme serre et presse Ariston en ce destroit là, de songer et imaginer une indifference des choses ny bonnes ny mauvaises, n'aiants pas encore le bien et le mal esté entendus et congneus : car ainsi faudra il que ceste indifference subsiste devant, s'il est ainsi que lon n'en puisse avoir intelligence que le bien ne soit premierement entendu, qui n'est autre chose que le bien seulement.

Diad. Or considere et voy maintenant ceste indifference, que les Stoïques nient, et qu'ils appellent consentement, comment et d'où elle a donné moien d'imaginer le bien : car si sans le bien il n'est pas possible de concevoir et d'imaginer l'indifference d'avec ce qui n'est pas bien, encore d'avantage la prudence et intelligence des biens ne donne point la cogitation à ceulx qui n'ont point propensé le bien. Mais

comme il n'y a point de cogitation de l'art des choses salubres et insalubres, et maladives à ceulx qui devant n'ont eu la cogitation d'elles mesmes : aussi n'y a il point de science des biens et des maulx que premierement on n'ait pensé les biens et les maulx. Qu'est-ce doncques que le bien ? Non autre chose que la prudence. Et qu'est-ce que la prudence? Non autre chose que la science. Il y a doncques bien du Corinthe de Jupiter, comme lon dit en commun proverbe, c'est à dire, des redittes en leurs propos : car quant à dire que cela est tourner le pilon, laisse le là je te prie, de peur qu'il ne semble que tu te mocques d'eux, combien que leur dire soit proprement cela, par ce qu'il semble que pour l'intelligence du bien il faille entendre la prudence, et au revers qu'il faille chercher la prudence en l'intelligence du bien, estant force de poursuivre tousjours l'un par l'autre, y aiant defectuosité en l'une et en l'autre, et implication de contrarieté en ce qu'il fault tousjours entendre devant ce qui ne peut éstre entendu à part. Et encores peult on par une autre voye entendre non jà l'entorse, mais la destorse et reduction de leur propos à neant entierement.

XXXII. Ils disent que la substance du bien est l'election raisonnable de ce qui est selon la nature : Or n'est pas l'election raisonnable qui est dirigée à quelque fin, comme il a esté dit paravant. Qu'est-ce doncq' que cela? Autre chose, disent ils, que le raisonnablement discourir ès elections, de ce qui est selon nature. Premierement doncques s'en va à vau-l'eau,

et se pert la conception du bien : car ce bien discourir ès elections est une operation qui depend de l'habitude du bon discours, et pourtant estans contraincts d'entendre celle habitude de la fin, et la fin non sans icelle habitude, nous demourons courts de l'intelligence de tous les deux. Et puis ce qui est encore plus, par toutes les raisons du monde, il falloit que la raisonnable election fust election des choses bonnes, utiles et cooperantes à parvenir à la fin : Car de choisir et eslire choses qui ne soient ny utiles, ny honorables, ny totalement eligibles, comment seroit il raisonnable? Supposons qu'il soit ainsi comme ils disent, que la fin soit raisonnable election des choses qui ont dignité pour estre heureux : considere un peu comme leur discours reussit et se va terminer en une belle et digne conclusion et sommaire : car la fin, selon eulx, est le bien discourir, en faisant election des choses qui ont dignité pour estre heureux. En oyant ces paroles, Amy, la sentence ne t'en semble elle pas bien estrange.

LAMP. Ouy bien, mais je voudrois sçavoir d'avantage, comment cela advient.

DIAD. Il fault bien doncques que tu y prennes garde de plus près, car il n'entend pas qui veut cest ænigme.

LAMP. Escoute donc, et me responds. Est-ce, selon eulx, la fin que bien discourir ès elections selon nature?

DIAD. Ils le disent ainsi.

LAMP. Et ces choses qui sont selon nature, les elisent ils comme bonnes, ou comme aiants quel-

ques dignitez, ou quelques preferences pour estre heureux?

Diad. Pour cela.

Lamp. Est-ce pour advenir à la fin, ou pour autre chose?

Diad. Je ne le pense pas, ains croy que c'est pour la fin.

Lamp. Or voy doncques à descouvert maintenant ce qui leur advient, que leur fin est, bien discourir de la felicité.

Diad. Ils disent voirement, qu'ils n'ont ny n'entendent autre chose de la felicité, que ceste precieuse rectitude de discours, touchant les elections des choses qui ont dignité. Mais il y en a qui disent que ces refutations là sont seulement à l'encontre d'Antipater, et non pas de toute la secte, et que luy se re-sentant pressé par Carneades, tomba en ces jaseries et vains propos là.

XXXIII. Au demourant quant à ce que lon discourt et enseigne de l'amour en l'eschole stoïque contre les communes conceptions, il touche à tous les supposts qui sont de la secte, qui ont tous part à l'absurdité: Car ils disent que les jeunes gens sont laids estants vicieux, et fols: et que les sages seuls sont beaux, et que de ces beaux là, nul jamais n'a esté aimé ny digne d'estre aimé. Et cela n'est pas encore le plus estrange, mais ils disent, que ceulx qui sont aimez pour ce qu'ils sont laids, cessent d'estre aimez quand ils sont devenus beaux: et qui a jamais veu un tel amour, qui incontinent que la laideur du corps et

mauvaistié de l'ame se descouvre, vient en estre, et incontinent après la cognoissance de la beauté avec temperance et justice, il s'estaint et s'esvanoüit ? Ils resemblent proprement aux mouscherons qui aiment le vin aigre, ou esventé, ou poulsé, et l'escume d'iceluy : mais le bon vin et souef à boire, ils le fuyent et s'envolent arriere. Et quant à ce qu'ils nomment apparence de beaulté, qui disent estre attraict de l'amour, premierement il n'y a point de verisimilitude : car en ceulx qui sont très laids et très mauvais et meschants, il n'y sçauroit avoir ceste apparence de beaulté, s'il est vray ce qu'ils disent, que la mauvaistié des mœurs remplit la face, et se monstre au visage : car il y en a qui expliquent fort estrangement, que c'est à dire que l'homme laid soit digne d'estre aimé, pour ce, disent ils, qu'il doit devenir beau, et s'attend on qu'il l'aura quelquefois : et quand il a acquis la beaulté, et qu'il est devenu beau et honneste, alors, disent ils, il n'est plus aimé de personne. Car l'amour est comme une chasse d'un jeune homme qui est encore imparfaict, mais bien né à la vertu.

Lamp. Et que faisons nous maintenant, mon bon amy, autre chose, que de refuter les erreurs de leur secte, qui destruict et force ainsi les communes conceptions ? Car il n'y a personne qui empesche la solicitude de ces sages icy envers les jeunes gens : encore que tous hommes et toutes femmes entendent et appellent amour, ce que les poursuivans de Penelopé disent en Homere,

Ils souhaittoient tous de très ardent zele
D'estre couchez en un liçt auprès d'elle (1) :

Et Jupiter à Juno,

Jamais amour de déesse ne femme,
N'esprit mon cœur de si ardente flamme,
Que maintenant de coucher avec toy (2).

XXXIV. Diad. Voilà comme en jettant la philosophie morale en des involutions ainsi tortues, où il n'y a rien de bon, cependant ils detractent, desprisent et vilipendent tout ce qui est alentour d'eux, comme estants seuls qui ont restitué en son entier, et redressé la nature et la coustume, ainsi qu'il appartient : et toutefois la coustume divertit et induit par appetitions, poursuittes et inclinations chascune chose à ce qui luy est propre. Et quant à la dialectique contentieuse et disputatrice, elle n'en reçoit aucun bien ne profit, ains comme l'oreille qui est malade par des sons vains est remplie de toute obscurité et difficulté d'ouir, de laquelle cy après, prenans un nouveau principe, si bon te semble, nous deviserons plus amplement.

XXXV. Mais pour le present prenons leur philosophie naturelle, laquelle ne trouble pas moins les anticipations et communes conceptions, que leur doctrine morale des fins, ès principaux et plus importants poincts. Premierement c'est chose hors de toute

(1) Odys. XVIII, 212.
(2) Iliad. XIV, 315.

apparence et contre le sens commun de dire, que Ce Qui Est, ne soit pas, et que Ce Qui N'est Pas, soit, et c'est ce qu'ils disent de l'univers. Car supposans qu'il y ait tout autour de l'univers un vuide infiny, ils disent que l'univers n'est ny corps, ny sans corps: à quoy ensuit que l'univers qui Est, N'est doncques pas: car ils disent et tiénnent que cela seulement Est, qui est corps. Et pour ce que le propre du corps est faire et souffrir quelque chose, et l'univers n'estant pas, Est: adonc l'univers ne fera ny ne souffrira rien, et ne sera pas mesme en lieu : car ce qui occupe lieu est corps, et l'univers n'est pas corps. Et ce qui occupe un mesme lieu, c'est ce qui demeure : doncques l'univers ne demeure pas, par ce qu'il n'occupe point de lieu: et qui plus est il ne se remue pas mesme, par ce qu'il fault que ce qui se remüe soit en lieu et en place certaine. Et puis pour ce, que ce qui se remüe, ou se remüe soy mesme, ou est remué par autruy: or ce qui se remüe soy mesme a quelques panchemens, et quelques inclinations de legereté ou de pesanteur: et la pesanteur et legereté sont, ou quelques habitudes, ou quelques puissances ou differences de tous corps. Et l'univers n'est pas corps : adonc il est force que l'univers ne soit ny pesant ny leger, et par consequent qu'il n'ait doncques point en soy de principe de mouvement. Et toutefois, aussi ne sera il point remué par autruy : car il n'y a rien oultre l'univers, de maniere qu'il est force qu'ils dient eux mesmes, que l'univers n'est ny mouvant ny arresté en somme, pour ce que selon eux il ne fault pas dire que

l'univers soit corps, et toutefois le ciel, la terre, les animaux, les plantes, les hommes et les pierres sont parties de l'univers : il faudra doncques dire, que ce qui n'est point corps aura des parties qui seront corps, et ce qui ne sera pas pesant aura des parties pesantes, et ce qui ne sera pas leger des legeres : ce qui est tant contre les communes conceptions, que les songes mesmes ne le sont pas tant : oultre ce, qu'il n'est rien si accordant au sens commun que ceste disjonction : Si quelque chose n'est point animée, elle n'a donc point d'ame : et au contraire, si aucune chose n'est point sans ame, doncques elle est animée. Et toutefois ils tollissent ceste manifeste evidence, confessant que l'univers n'est ny sans ame, ny animé, et sans cela il n'y a personne qui entende ny imagine l'univers imparfaict, attendu qu'il n'y a partie aucune qui luy defaille, et neantmoins ceux-cy tiennent qu'il est imparfait, par ce, disent ils, que ce qui est parfait est finy et terminé : et l'univers pource qu'il est infiny n'est point aussi terminé, ains desordonné. Ainsi selon eux, il y a quelque chose qui n'est ny parfaitte ny imparfaitte. Aussi n'est il point partie, par ce qu'il n'y a rien plus grand que luy : ny tout aussi, pour ce que s'il est tout, il est doncques ordonné : là où l'univers d'autant qu'il est infiny, aussi est il interminé et desordonné. Aussi n'a il point d'autre cause, par ce qu'il n'y a rien plus ny oultre l'univers : ny n'est point l'univers cause d'autruy ny de soy mesme, par ce qu'il n'est pas né à rien faire, et la cause s'entend estre ce qui fait quelque

effect. Prenez le cas doncques que lon demande à tous les hommes qui sont au monde, que c'est qu'ils entendent estre rien, et quelle pensée ils en ont, ne diront ils pas, ce qui n'est cause d'autruy, ny n'a point de cause de soy mesme, qui n'est ny tout ny partie, ny parfaict ny imparfaict, ny aiant ame ny sans ame, ny mouvant, ny arresté, ny subsistant, ny corps ny sans corps, cela qu'est-ce autre chose que rien, veu que ce que tous les autres hommes afferment de rien, ceux-cy l'afferment de l'univers? Il semble qu'ils facent tout un l'univers, et rien. Il fault donc dire que le temps ne soit rien, la predication, la proposition, la conjonction, la composition. Ce sont termes dont ils usent plus que nuls autres philosophes, et toutefois ils disent que ce ne sont pas choses existentes. Qui plus est, ils tiennent que le vray estant, n'est ny ne subsiste point, ains se comprend par intelligence, et est compris et passé en croyance, encore qu'il n'ait aucune part d'essence. Comment sçauroit on sauver cela qu'il ne surpasse toute extravagance de faulseté et d'absurdité? Mais à fin qu'il ne semble que cela tienne trop des doubtes et difficultez de logique, nous en traitterons d'autres qui seront plus propres à la physique et philosophie naturelle.

XXXVI. Pour autant doncques qu'ils disent,

Jupiter est de tout commancement,
Et le milieu, et parachevement,

Il falloit principalement qu'ils rhabillassent et redres-

sassent en mieux les communes conceptions des hommes touchant les dieux, si d'adventure il y avoit en elles quelque erreur et quelque perturbation : sinon, les laisser chascun en l'opinion que les loix ou la coustume de leur païs leur donnent de la divinité : car ce n'est pas de ceste heure ou de n'agueres, mais de tout temps, que ces opinions là des dieux sont au monde, et n'y a homme qui sceust dire de quel temps elles ont commancé. Mais ceux-cy aiants commancé dès la deesse domesticque Vesta, comme lon dit en commun proverbe, à remuer ce qui estoit estably, et qui estoit receu en chasque païs, touchant la creance des dieux, ils n'en ont laissé pas une opinion ni cogitation qu'ils n'ayent, par maniere de dire, contaminée et brouillée : car qui est ou qui a esté celuy des hommes qui jamais n'ait entendu que dieu soit incorruptible et eternel ? Quelles confessions fait on plus coustumieres, et de plus certain consentement, que celles-cy,

Là pour tousjours les dieux se resjouissent,
Beatitude éternelle jouissent (1) :
Les dieux là-sus sont au ciel immortels,
Sur terre en bas marchent hommes mortels.

Et ceste autre,

Point ne sont subjects à foiblesse
De maladie ou de vieillesse :
Exempts de douleur et de mort,

(1) Odys. VI, 46.

Sans crainte de passer le port
D'Acheron bruyant.

On pourroit à l'adventure trouver quelques nations barbares et sauvages, qui ne pensent point qu'il y ait de Dieu, mais il n'y eut jamais homme qui eust quelque imagination de Dieu, qui ne l'estimast quant et quant immortel et eternel. Qu'il soit vray, ces malheureux qui ont esté appellez Atheistes, un Diagoras, un Theodorus, un Hippon, n'ont pas osé dire que Dieu fust corruptible, mais ils ne croyoient pas qu'il y eust rien au monde qui peust estre incorruptible : ainsi conservoient ils la commune anticipation des dieux, mais ils ostoient l'incorruptibilité de substance : là où Chrysippus et Cleanthes aiant rempli de paroles, par maniere de dire, et en leurs escripts, tout le ciel, la terre, l'air et la mer, de dieux, neantmoins de tant de dieux ils n'en font pas un eternel, ny pas un immortel, sinon Jupiter seul, en qui ils despendent et consument tous les autres, tellement que le resouldre en luy n'est de rien meilleur que l'estre resolu : car autant est-ce d'imbecillité d'estre par resolution tourné en un autre, comme d'estre entretenu et nourry par la resolution des autres en soy.

XXXVII. Et cela n'est pas comme les autres absurditez, que lon tire par illation des premisses et suppositions qui soient en leurs escripts, et qui par necessaire consequence s'ensuivent de leurs doctrines : mais eux mesmes crians à pleine teste le disent expressément en leurs escripts des dieux, de la providence, de la destinée, de la nature, Que tous les

dieux ont eu commancement d'essence, et que tous seront resolus par le feu, fondus en soy, comme s'ils estoient de cire, ou d'estain. Or est-ce contre le sens commun autant de dire que l'homme soit immortel, comme que Dieu soit mortel, ou plus tost, je ne voy point quelle difference il y aura de l'homme à Dieu, si Dieu est aussi bien que luy un animal raisonnable et corruptible. Car s'ils nous opposent ceste belle arguce et finesse de dire, que l'homme est bien mortel, et le Dieu non mortel, ains corruptible, voyez l'inconvenient qui en depend: car il fault qu'ils dient, ou que Dieu soit immortel et corruptible, ou ny mortel ny immortel. Dont on ne sçauroit, quand expressément on s'y estudieroit, excogiter rien plus estrange ny plus absurde, je dis aux autres : car quant à eux, ils n'ont rien laissé à dire et attenter des plus extravagantes absurditez du monde. Et puis Cleanthes fortifiant et confirmant encore davantage son embrasement et inflammation, dit que le soleil rend semblables la lune, et les autres estoiles, à soy, et les tourne en soy, et que la lune et les estoiles estants dieux, aident au soleil à faire leur resolution par inflammation. Ce seroit doncques une grande mocquerie à nous de leur faire prieres et oraisons pour nostre salut, et les estimer sauveurs des hommes, s'il leur est naturel de tendre à leur corruption et resolution.

XXXVIII. Et toutefois eux ne laissent rien à faire ny à dire, crians contre Epicurus, qu'il oste l'opinion et persuasion anticipée ès mœurs des hommes tou-

chant les dieux, quand ils ostent la providence divine, par ce que les dieux sont estimez et tenus de tous, non seulement immortels et bienheureux, mais aussi humains, benings, aians soing du bien et du salut des hommes, comme il est vray : mais si ceux qui ostent la providence divine, ostent quant et quant l'opinion anticipée de Dieu, que font ceux qui disent que les dieux ont bien besoing de nous, mais qu'ils ne nous aident de rien, et qu'ils ne sont point donneurs de biens, ains indifferents, ne donnans point la vertu, mais donnans bien la richesse, la santé, la generation des enfans, et autres semblables choses, dont pas une n'est utile, ny profitable, ny eligible, n'est il pas vray que ceux là ostent les communes conceptions que lon a des dieux? Et ceux-cy les oultragent et s'en mocquent disans, qu'il y a un Dieu fruictier, qui a la superintendence des fruicts de la terre, un autre generatif, un autre medecin, un autre devin, et ce pendant la santé n'est rien de bon, ny la generation, ny la fertilité et abondance de fruicts, ains sont choses indifferentes et inutiles à ceux qui les ont.

XXXIX. Le troisieme poinct de la commune conception des dieux est, qu'ils ne different des hommes en rien, tant en felicité qu'en vertu (1) : mais selon la doctrine de Chrysippus, ils n'ont point cela par dessus les hommes, par ce qu'il tient que Jupiter ne passe point en vertu Dion, et que Jupiter et Dion

(1) Lisez : le troisieme point de la commune conception des dieux est, que les dieux ne diffèrent des hommes en nulle autre chose plus qu'en félicité et en vertu.

estans tous deux sages, sont egalement et semblablement aidez l'un de l'autre, quand l'un se sent du mouvement de l'autre : car c'est le bien que les dieux font aux hommes, et les hommes aux dieux, quand ils deviennent sages, et non autre chose, et que prouveu qu'il n'ait pas moins de vertu, il n'a pas moins de beatitude aussi, ains qu'il est autant et egalement heureux que Jupiter le sauveur, encore que ce soit un pauvre fortuné, qui pour ses griefves maladies et mutilation de ses membres est contraint de se jetter hors de ceste vie, et de se faire mourir soy mesme, prouveu qu'il soit sage. Mais il n'y en a pas un, ny n'en y eut jamais dessus la terre, et au contraire innumerables millions d'hommes mal-heureux en toute extremité, en la police et domination de Jupiter, duquel le gouvernement et administration est très-bonne.

XL. Et que pourroit il plus estre contre le sens commun, que de dire, que Jupiter gouvernant souverainement bien, nous soions souverainement malheureux? Si doncques, ce qui n'est pas seulement loisible de dire, il ne vouloit plus estre ny sauveur, ny protecteur, ains tout le contraire de ces belles appellations là, on ne sçauroit plus rien adjouster de bien à ce qu'il en a, ny en nombre, ny en quantité, ainsi comme ils disent, là où les hommes vivent en toute extremité miserablement et meschamment, ne recevant plus de vice aucun accroissement, ny la malheureté aucun avancement.

XLI. Et toutefois encore n'est-ce pas là le pis qu'il

y ait, ains se courroucent à Menander, de ce qu'il a dit comme poëte, par ostentation,

L'estre trop bon est cause de grands maux.

Disans que cela est contre le sens commun. Et ce pendant eux font Dieu, qui est tout bon, la cause de tous maux : car la matiere n'a peu produire le mal de soy, par ce qu'elle est sans qualité, et toutes les diversitez qu'elle a, elles les a de ce qui la remue et qui la forme, c'est à dire, la raison qui est dedans qui la remue et la forme, n'estant pas idoine à se former et se remuer soymesme, tellement qu'il est force que le mal vienne en estre ou de rien, et de ce qui n'est pas, ou de ce qui n'est pas, ou si c'est par quelque principe mouvant, que ce soit par Dieu : car s'ils pensent que Jupiter ne domine pas sur ces parties, et n'use pas de chascune selon sa propre raison, ils parlent contre le sens commun, et feignent un animal duquel plusieurs des parties n'obeissent pas à sa volonté, usans de leurs propres actions et operations, ausquelles le total ne donne point d'incitation, ny n'en commance point le mouvement : car il n'y a rien si mal composé entre les creatures qui ont ame, que contre sa volonté ou ses pieds marchent, ou sa langue parle, ou sa corne frappe, ou sa dent morde, dont il est force que Dieu seuffre plusieurs choses, si contre sa volonté les mauvais mentent et commettent d'autres crimes, rompent les murailles des maisons pour aller desrober, ou s'entretuent les uns les autres. Et si, comme dit Chrysippus, il n'est pas pos-

sible que la moindre partie se porte autrement que comme il plaist à Jupiter, ains toute partie animée et qui a ame vivante, s'arreste et se remue ainsi que luy la meine, et la manie, et arreste et dispose. Mais encore est ceste parole de luy plus pernicieuse : car il estoit plus raisonnable de dire, qu'innumerables parties, par force, pour l'impuissance et foiblesse de Jupiter, feissent plusieurs choses mauvaises contre sa nature et volonté, que de dire, qu'il n'y ait ny malefice, ny intemperance aucune, dont Jupiter ne soit cause.

XLII. Et puis que le monde soit une ville, et les estoilles soient les citoiens : s'il est ainsi donc, il fault aussi qu'il y ait des lignées, des magistrats, et volontiers que le soleil en est un conseiller, et Mercure le prevost ou le maire. Je ne sçay si d'autres de leurs absurditez qui appartiennent plus aux choses naturelles, monstrent point ceux qui s'amusent à refuter de telles impertinences, encore plus impertinents que ceux qui les asseurent et afferment.

XLIII. N'est-ce pas une affirmation contre le sens commun de dire, que la semence est plus grande que non pas ce qui est engendré d'icelle ? Car nous voyons que la nature en tous animaux et toutes plantes sauvages prent les principes de graines fort petites, et si menues qu'à peine les peut on veoir, pour la generation de très grands arbres : car non seulement d'un grain elle produit un espy, et d'un pepin de raisin un cep de vigne, mais d'un noyau d'olive ou d'un gland qui sera eschappé et tombé à un oyseau, comme d'une petite scintille allumant et enflammant la

generation, elle produit un tronc d'un chesne, ou d'un palmier, ou d'un sapin fort grand et droit, et pour ceste cause que ce mot de Sperma, qui signifie semence, a esté ainsi nommé : comme Spirasis, c'est à dire involution ou enveloppement de grande masse en petite quantité : et Physis, c'est à dire nature, comme Emphysesis qui signifie soufflement et diffusion des propos et des nombres qui sont ouverts et desliez soubs elle. Mais de rechef le feu, qu'ils disent estre la semence du monde, après l'inflammation universelle change le monde en sa semence, de peu de corps et de petite masse s'estendant en beaucoup de soufflement, et encore davantage occupant une place infinie du vuide qu'il envahit par son augmentation, puis quand la generation est faitte, la grandeur aussi tost se retire et tombe, se reserrant incontinent la matiere en soy après la generation.

XLIV. On peult lire beaucoup de leurs livres et de leurs escripts, où ils disputent et crient alencontre des academiques, qu'ils confondent toutes choses avec leurs indistinguibles identitez, voulans à toute force, qu'en deux substances il n'y ait que un qualifié. Et toutefois il n'y a celuy qui ne l'entende, et ne le pense ainsi, et ne pense le contraire estre merveilleux et estrange, si une cane à une cane, une abeille à une abeille, et du froment à du froment, et une figue à une figue, comme on dit en commun proverbe, n'est pas toute semblable en tout temps. Mais cela veritablement est contre le sens commun qu'ils disent eux, et qu'ils feignent, qu'en une seule substance il

y a deux particulierement qualifiez, et qu'une mesme substance aiant particulierement un qualifié, y en survenant un autre, le reçoit et garde egalement l'un comme l'autre. Car s'il y en a deux, je dis qu'il y en pourra avoir trois et quatre et cinq, et autant que lon en sçauroit dire, en une mesme substance, je dis non en diverses parties, mais tous egalement en toute la substance, voire infinis. Chrysippus doncques dit, que Jupiter resemble à l'homme, et le monde aussi, et à l'ame la providence : quand doncques l'embrasement sera fait, Jupiter seul des deux incorruptibles se retirera à la providence, et demoureront tous deux en la substance de l'æther.

XLV. Mais laissons là pour ceste heure les dieux, en les priant de vouloir donner à ces Stoïques un sens commun et entendement accordant avec le reste des hommes, et voions maintenant ce qu'ils disent eux touchant les elements. C'est contre le sens commun qu'un corps soit le lieu d'un corps, et qu'un corps passe à travers d'un corps, n'aiant l'un ny l'autre rien de vuide, ains le plein entrant dedans le plein, et ce qui n'a point de distance, recevant en soy ce qui se mesle parmy luy, mais ce qui est plein, n'a point de distance vuide en soy, à cause de la continuité. Et ceux cy ne mettent pas un dedans un, ny deux, ny trois, ny dix, les poulsans ensemble, ains toutes les parties du monde taillées en petites pieces, et les jettans en un, le premier venu, voire le moindre sensible : disans davantage qu'il contiendra le plus grand qui sçauroit survenir : et

l'asseurant bravement et hardiment, ils font de ce qui les convainct et refute une de leurs sentences, ainsi qu'en plusieurs autres choses, comme ceux qui prennent des suppositions toutes repugnantes au sens commun. Premierement doncques suivant ce propos là, il fault admettre beaucoup de positions monstrueuses et prodigieuses à ceux qui meslent les corps entiers avec les entiers, entre lesquelles absurditez est, Que trois sont quatre. Car ce que les autres alleguent pour un exemple de ce qui ne peult tomber en imagination de sens humain, ceux cy le tiennent pour chose vraye, disans, que quand un verre de vin est meslé avec deux d'eau, il ne defaut point, ains s'egale en approchant le tout du tout, et le confondant ensemble, tellement qu'un faict deux par l'egalisation de la meslange d'un avec deux, par ce qu'un demeure et s'estend autant comme deux, faisant autant que le double. Et si par la mixtion à deux il prend la mesure de deux en la diffusion, cela est la mesure ensemble et de trois et de quatre : de trois, par ce qu'un est meslé avec deux : et de quatre, par ce qu'estant meslé à deux, il a autant de quantité comme ceux à qui il est meslé : et ceste belle gentillesse là leur advient, parce qu'ils jettent un corps dedans des corps, et par ce que lon ne sçauroit imaginer comment ils font contenir l'un dedans l'autre. Car il est force que les corps entrans les uns dedans les autres par la meslange, que l'un ne contienne pas, et l'autre soit contenu, et que l'un reçoive, et l'autre soit dedans. Car ainsi ce ne seroit pas mixtion, ains

attouchement et approchement des superfices, l'une entrant dedans, et l'autre contenant par le dehors, les autres parties demourans pures et entieres sans se mesler, et ainsi sera un de plusieurs differents. Là où il est force que quand la mixtion se fait ainsi comme ils veulent, que les choses meslées, se meslent les unes dedans les autres, et qu'une mesme chose en estant dedans soit quant et quant contenue, et en recevant contiene l'autre, et n'est plus possible que l'un ny l'autre, retourne à estre ce qu'il estoit, ains advient que les deux qui se meslent, penetrent l'un dedans l'autre, et n'y a pas une partie de l'un ny de l'autre qui demeure, ains sont toutes necessairement remplies les unes des autres.

XLVI. Icy vient en jeu la cuysse d'Arcesilaüs qui est tant promenée par les escholes, marchant par dessus leurs absurditez avec grande risée. Car si les mixtions se font de tout en tout, qui empesche qu'une cuysse, estant couppée, pourrie, et jettée en la mer, et par succession de temps toute fondue, que non seulement la flotte d'Antigonus navigue dedans, comme disoit Arcesilaüs, mais aussi les douze cents voiles de Xerxes, et que encore les trois cents galeres des Grecs ne donnent une bataille dedans icelle cuysse? Car elle ne defaudra point de s'estendre tousjours en avant, ny ne cessera pas le moindre dedans le plus grand, ny jamais la mixtion ne prendra fin, ny l'extremité d'icelle ne fera attouchement là où elle finira, ne penetrant pas par le total, ains se lassera de se mesler, ou si elle se mesle par le total,

elle ne donnera pas seulement place de battaille aux armées navales des Grecs, estant pour cela besoing de corruption et de mutation : mais si un verre de vin, ou bien mesme une goutte, venoit à tomber en la mer Ægæe, ou la mer de Candie, elle viendra jusques dedans l'ocean et jusques à la grande mer Atlantique, ne touchant pas à la superfice seulement par le dessus, mais se respandant par toute la profondeur, longueur et largeur. Et Chrysippus admet cela au commencement de son premier livre, De ses questions naturelles, disant qu'il ne s'en falloit rien qu'une goutte de vin, ne se meslast par toute la mer. Et à fin que nous ne nous en esmerveillions pas, il dit davantage, que ceste goutte là par mixtion s'estendra par tout le monde : ce qui est si absurde et hors de toute apparence de raison, que lon ne sçauroit rien dire de plus, et contre le sens commun : par ce qu'il n'y aura point en la nature de corps suprême ny premier, ny dernier, ny en quoy se doive terminer la grandeur du corps, ains passant tousjours oultre celuy qui sera pris pour subject, la chose ira en l'infiny et interminé. Car on ne pourra entendre ne comprendre une magnitude plus grande ou plus petite que l'autre, par ce qu'à l'une et à l'autre adviendra le proceder de ses parties en infiny, qui est oster toute la nature d'inegalité. Car de deux magnitudes qui sont entendues inegales, l'une demeure courte de ses dernieres parties, et l'autre passe oultre et va plus avant : et n'y aiant point d'inegalité en longueur, aussi n'y aura il point d'inegalité en super-

fice, ny d'aspreté. Car le raboteux n'est autre chose qu'inegalité de superfice envers soy mesme, et l'aspreté est l'inegalité de superfice avec rudesse et dureté, dont ne laissent rien ceux qui ne terminent pas un corps en sa derniere partie, ains tirent tous corps par multiplication de parties en infiny : et toutefois à qui n'est il evident et notoire, que l'homme est composé de plus grand nombre de parties que n'est son doigt? Et le monde plus que l'homme? Tous hommes sçavent et pensent cela, s'ils ne sont Stoïques : mais depuis qu'ils sont une fois devenus Stoïques, ils disent et sentent le contraire, que l'homme n'est point composé de plus de parties que son doigt, ny le monde que l'homme. Car la section reduit les corps à l'infiny, et en l'infiny il n'y a ny plus ny moins, ne n'y a point de multitude qui surpasse, ny ne cesseront jamais les parties de ce qui est resté, d'estre tousjours encore soubs-divisées, et de bailler et fournir multitude de soy.

XLVII. Comment est-ce donc qu'ils denouënt ces nœuds là? Fort subtilement et vaillamment certes. Car Chrysippus dit, que si lon nous demande si nous avons aucunes parties, et combien, et si elles sont composées d'autres parcelles aussi, et de combien, que nous userons de telle distinction, supposans que le total entier est composé de parties, comme de la teste, de l'estomach, et des cuysses, comme si cela estoit tout ce que lon demande, et dequoy lon est en doubte : mais s'ils produisent leurs interrogatoires jusques aux extremes parties, il n'en fault rien esti-

mer, determiner, ny rien dire, ne qu'il soit composé d'aucunes parties, ny de combien, ne si elles sont finies ny infinies. Mais il vault mieulx que j'allegue ses propres paroles, à fin que tu voyes comment il conservoit les communes conceptions, en nous defendant d'entendre et d'imaginer, ne de dire, de quelles parties, ny de combien de parties chasque corps est composé, ne si elles sont finies ou infinies. Car s'il y avoit un milieu entre le finy et l'infiny, comme il y a entre le bien et le mal, qui est l'indifferent, il falloit dire ce que c'est, et ainsi souldre la difficulté. Mais si tout ainsi comme ce qui n'est pas égal, incontinent est inegal, et ce qui n'est pas corruptible est incorruptible, aussi ce qui n'est pas finy est infiny, il me semble que dire, que le corps n'est composé de parties ny finies ny infinies, c'est autant comme de dire, que un argument est composé ny de vrayes ny de faulses positions : et se glorifiant temerairement de cela, il dit, que la pyramide estant constituée de triangles, les costez inclinans vers la commissure sont inegaulx, et toutefois l'un ne passe pas l'autre, en ce qu'ils sont plus grands. Voylà comment il sauvoit les conceptions : car s'il y a quelque chose qui soit plus grande et qui ne passe pas, aussi y aura il quelque chose plus petite qui ne defaudra pas, et ne demourera pas courte : doncques y aura il quelque chose inegale qui ne surpassera point, et si ne defaudra point, c'est autant à dire comme qui sera egale et inegale, et non plus grand ce qui sera plus grand, et non plus petit ce qui sera plus petit.

XLVIII. Davantage voy un petit comment il respond à Democritus qui doutoit fort naturellement et vifvement, si une pyramide ronde venoit à estre couppée à niveau auprès de sa base, que faudroit il juger touchant les superfices des sections; si elles seront egales ou inegales, car si elles sont inegales, elles feront doncques que la pyramide ronde prendra plusieurs engraveures profondes et rabotteuses : et si elles sont egales, les sections seront aussi egales, et se trouvera que la pyramide ronde fera pareil effect que la coulomne, comme si elle estoit composée de cercles egaux, et non pas inegaux, ce qui est fort absurde. En cecy doncques monstrant Democritus estre un ignorant, il dit, que les superfices ne sont ny egales ny inegales, mais que les corps sont inegaux, à cause que les superfices ne sont ny egales ny inegales. Or de vouloir par forme d'ordonnance affermer qu'il peult arriver que les superfices estans inegales, les corps ne soient pas inegaux, c'est à faire à homme qui se permet une merveilleuse licence d'escrire et de dire tout ce qui luy vient en l'entendement. Car la raison avec l'evidence toute notoire, nous donne à entendre tout le contraire, que des corps inegaux, les superfices sont aussi inegales, et plus grandes celles du plus grand, si la passe, dont il suravance le plus petit, ne doit demourer sans superfice. Car si les superfices des plus grands corps ne surpassent celles des moindres, ains defaillent avant le bout, il faudra dire, qu'une partie du corps jà terminé n'aura point encore de terme ny de fin. Car s'il

dit, que par force ainsi...... Car les graveures rabotteuses qu'il soupçonne en la pyramide ronde, c'est l'inegalité des corps, non pas celle des superfices, qui les fait. C'est doncques une sottise digne de mocquerie, qu'en ostant les superfices, estre convaincu de laisser une inegalité ès corps.

XLIX. Mais pour ne sortir point de ceste matiere, que peut il estre plus contre les conceptions du sens commun, que de feindre de telles resveries? Car si nous mettons que la superfice ne soit ny egale ny inegale, il faudra aussi consequemment dire, que ny la magnitude ny le nombre ne seront ny egaux ny inegaux : attendu que lon ne sçauroit dire qu'il y ait entre l'egal et inegal quelque milieu qui soit neutre, ny le concevoir en l'entendement. Et puis s'il y a des superfices qui ne soient ny egales ny inegales, qui empeschera qu'il n'y ait aussi des cercles qui ne soient ny egaux ny inegaux? Car ces superfices là estants superfices de sections de pyramides rondes, sont cercles : et si vous mettez des cercles, aussi faudra il mettre des diametres qui ne soient ny egaux ny inegaux : et si cela, aussi des angles et des triangles, et des parallelogrames, et des superfices egalement distantes. Car si les longueurs ne sont ny egales ny inegales, adoncques ny le pois, ny les coups, ny les corps. Et puis comment osent ils reprendre ceulx qui introduisent des vacuitez, et quelques indivisibles combattans l'un contre l'autre, et qui supposent qu'ils ne bougent ny ne se meuvent, veu qu'ils soustiennent que telles propositions sont faulses? Si quelques

choses ne sont egales les unes aux autres, elles sont inegales : et ces choses icy ne sont pas egales les unes aux autres : elles sont doncques inegales les unes aux autres. Mais pource qu'il dit qu'il y a quelque chose de plus grand qui ne passe point, pourtant il est raisonnable de demander, à sçavoir si elles quadreront l'une à l'autre, ou si l'une passera, et l'autre demeurera courte : car si elles quadrent, comment sera l'une plus grande que l'autre ? Et si elles ne quadrént point, comment est il possible que l'une ne passe, l'autre demeure courte ? Ce sont choses contraires de dire, ny l'un ny l'autre ne passe, et il ne quadrera point avec le plus grand, ou il quadrera, et que l'un soit plus grand que l'autre. Il est force que ceulx qui ne gardent pas les communes conceptions se treuvent en telles perplexitez.

L. Davantage c'est contre le sens commun de dire, que rien ne touche à l'autre, et non pas moins, que les corps s'entretouchent les uns les autres, et qu'ils ne s'entretouchent de rien. Or il est force que ceulx qui ne laissent point de moindres parties du corps admettent cela, et s'ils mettent quelque chose premier que ce qui semble toucher, et qui ne cessent jamais de passer tousjours oultre, c'est ce que principalement ils objicent à ceux qui defendent et soustiennent les parcelles indivisibles, qu'il ne se fera point de touchement de tous, ains que ce sera mixtion, et que cela n'est pas possible, attendu que les indivisibles n'ont point de parties. Comment doncq' est-ce que eulx mesmes en tombent en pareil incon-

venient, veu qu'ils ne laissent partie aucune premiere ny derniere? Pour autant qu'ils disent, que les corps s'entretouchent de tout en tout par un terme, non pas par une partie, et le terme n'est pas corps, adonc le corps touchera le corps par un terme qui n'est pas corps : et à l'opposite ne le touchera point, l'incorporel n'estant point entre deux. Et s'il touche, il fera et souffrira quelque chose estant corps, par un incorporel qui n'est pas corps. Car le propre des corps est de faire et de souffrir quelque chose les uns des autres, et de s'entretoucher : et si le corps a le touchement particulier, par le moien de l'incorporel, aussi aura il l'attouchement universel, la mixtion et l'incorporation. Davantage en ces attouchemens et ces mixtions, il est neccessaire que les termes des corps demeurent, ou qu'ils ne demeurent pas, ains deperissent, et l'un et l'autre est contre le sens commun. Car eulx mesmes ne mettent pas des corruptions et generations des incorporels, et ne sçauroit on dire qu'il y ait mixtion ny attouchement universel des corps retenants leurs propres termes. Car c'est le terme qui constitue et termine la nature du corps, et les mixtions (si ce n'estoient approchements des parties près des parties) confondent en un les corps qui se meslent. Et comme disent ceulx-cy, il fault laisser des corruptions des termes ès mixtions, et puis de rechef des generations ès separations et segregations. Or n'est il homme qui peust entendre ny comprendre cela facilement. Car par ce que les corps s'entretouchent, par cela mesme ils s'entre-

pressent, s'entreserrent et se froissent l'un l'autre. Or est il impossible que chose incorporelle seuffre ny face cela, et ne se peult mesme imaginer, et ils nous veulent contraindre de l'imaginer et entendre. Car si une boule touche un plain corps par un poinct seulement, il est certain qu'elle sera aussi traînée par un poinct tout le long de ce plain. Et si la boule est peinte de vermillon par dessus, elle imprimera une ligne seulement rouge dessus le plain : et estant jaulne, elle jaulnira la superfice du plain. Et que chose incorporelle taingne ou soit taincte de couleur, c'est contre le sens commun. Et si nous imaginons une boule de terre, ou de crystal et de verre, qui tombe de hault sur un plain de pierre bien uny, il est contre raison de penser qu'elle ne se brisera point, quand le coup viendra à donner contre un plain dur et solide. Et encore sera il plus hors de toute raison de dire, qu'elle se brisera par un terme, comme un poinct qui n'a aucun corps, de maniere qu'en toutes sortes les anticipations et communes conceptions, touchant les corps, sont toutes perturbées ou plus tost ostées du tout, en supposant plusieurs choses impossibles.

LI. C'est contre le sens commun de dire, qu'il y a un temps futur et un temps passé, mais qu'il n'y a point de temps present, ains que nagueres, et n'a pas long temps subsistent, mais que maintenant n'est totalement rien qui soit : et toutefois cela advient à ces philosophes Stoïques, lesquels ne laissent pas le moindre temps du monde entre deux, et ne veulent pas que le Maintenant mesme soit indivisible, ains de

tout ce que l'homme prent à penser et imaginer comme present, de cela ils disent qu'il y en a desjà partie de passé et partie de futur : de sorte qu'il ne reste ny ne demeure au milieu parcelle quelconque de temps present, si, de ce que lon dit estre instant, partie est attribuée aux choses passées et partie aux futures. Parquoy il fault que l'un des deux en advienne, ou qu'en mettant le temps, Il Estoit, et le temps, Il Sera, on abolisse totalement le temps, Il Est : ou qu'estant present le temps, Il Est, une partie en soit passée, et une encore à venir : et dire que de ce qui Est, partie en est encore future, et partie en est desjà passée : et du Maintenant, qu'il y a une piece devant, et une autre derriere : tellement que Maintenant soit ce qui n'est pas encore Maintenant, et ce qui n'est plus Maintenant : car ce n'est plus Maintenant, ce qui est desjà passé, ny Maintenant, ce qui est encore à venir. Et en divisant ainsi le Maintenant, il faudroit qu'ils dissent aussi, que de l'Année et de la Lumiere partie seroit de l'an passé, et partie de l'an qui vient, et du Quant et Quant qu'il y eust devant et derriere. Car ils ne travaillent pas moins à brouiller estrangement toutes ces paroles là, le Non encore, le Desjà, le Non plus, et le Maintenant : là où tous les autres hommes entendent et estiment, le Nagueres, le Peu après, estre parties differentes du Maintenant, et en mettant l'une devant, l'autre après le Maintenant. Et Archidemus disant que le Maintenant est un principe, une joincture, et une commissure, ne s'apperçoit pas qu'en ce disant, il abolit tout le temps entie-

rement. Car s'il est vray que le Maintenant ne soit pas temps, ains seulement un aboutissement de temps, et toute partie du temps est comme le Maintenant : il semble donc, que le Maintenant n'a aucune partie, ains se resoult tout en termes, aboutissemens, et joinctures, et commancements. Et Chrysippus se voulant monstrer ingenieux et artificiel en ses divisions, au traicté qu'il fait, Du vuide, et en quelques autres passages, il dit, que le passé et le futur du temps ne subsiste pas, ains a subsisté, et qu'il n'y a que le present ou instant qui subsiste : mais au troisieme, quatrieme et cinquieme traitté, Des parties, il met que du temps instant partie est future, et partie passée, tellement qu'il luy advient de diviser la substance du temps en parties non subsistentes du total subsistant, ou pour mieulx dire, de ne laisser partie aucune subsistente, si l'Instant et Present n'a partie aucune qui ne soit ou passée ou future. L'intelligence doncques du temps, à eulx, resemble proprement à l'empoingnement de l'eau, laquelle plus on estraint et serre, plus elle coule et glisse. Mais quant aux actions et mouvemens, toute evidence y est brouillée et confondue. Car il est force, si l'Instant et le Maintenant se divise en ce qui est passé, et ce qui est à venir, que de ce qui se meut en instant, partie soit desjà remuée, et autre partie encore à remuer, et que le commancement et la fin du mouvement soient abolis, et que de nulle œuvre, il n'y aura eu rien de premier, et n'y aura rien de dernier, estant les actions distribuées avec le temps. Car tout ainsi comme ils

disent, que du temps present partie est passée et partie est à venir, aussi de ce qui se fait, partie est desjà faite, partie encore à faire. Quand donc a eu son commancement, et quand aura sa fin, le Disner, l'Escrire, le Marcher, si tout homme disnant a jà disné et disnera, et tout marchant a desjà marché et marchera, et ce qui est, comme lon dit, de toutes estranges absurditez la plus estrange, s'il advient que celuy qui vit ait jà vescu, ou doive vivre, jamais doncques le vivre n'a eu commancement, ny jamais n'aura fin, ains chascun de nous comme il appert, a esté né sans commancer à vivre, et mourra sans cesser de vivre, s'il n'y a nulle derniere partie. Car s'il y a quelque chose de futur à celuy qui vit de present, jamais il ne sera faulx de dire, Socrates vivra tant qu'il sera veritable, Socrates vit. Tellement que s'il est veritable, Socrates vivera, en infinies parties de temps : en nulle partie de temps ne sera jamais veritable, Socrates est mort. Et neantmoins quelle fin y aura il autrement en chascune operation, et où arresterez vous le bout de chasque action, si autant de fois comme il sera veritable, Il Se Fait, autant de fois aussi sera il veritable, Il Se Fera : car celuy mentira, qui dira: C'est le bout de Platon escrivant ou disputant, par ce que jamais Platon ne cessera d'escrire et de disputer, si jamais il n'est faulx de dire de celuy qui dispute, Il disputera, et Il escrira de celuy qui escrit. Davantage de ce qui se fait, il n'y aura partie qui ne soit jà faite ou à faire, et preterite ou future ; et oultre, de ce qui est jà fait, ou de ce qui se

fera du passé et de l'advenir, il n'y a aucun sentiment. Parquoy il n'y aura simplement et universellement sentiment de rien du monde : car nous ne voyons pas ce qui est passé, ne ce qui est à advenir, ny ne l'oyons, ny ne prenons aucun sentiment des choses qui ont esté, ou qui seront, ny encore qu'il fust present rien ne sera pourtant sensible, si du present une partie vient, et une autre est desjà passée, et l'un a esté et l'autre sera. Et toutefois eulx mesmes crient après Epicurus, qu'il fait choses intolerables de forcer les communes conceptions, en mouvant les corps d'egale celerité, et tenant qu'il n'y en a point un plus viste que l'autre.

LII. Mais bien plus est insupportable, et plus elongné du sens commun, de dire, que nulle chose n'en peult attaindre une autre,

Si le cheval d'Adrastus qui voloit,
Courant après une tortue alloit.

comme lon dit en commun proverbe. Et est force que cela advienne en ceux qui se meuvent selon devant et après, mais estans les intervalles, selon lesquels ils se meuvent, divisibles en parties infinies, ainsi comme ceulx-cy veulent, si la tortue est de la longueur d'un arpent seulement devant le cheval, ceulx qui divisent l'intervalle en infinies parts, et qui meuvent l'un et l'autre selon devant et après, jamais n'approcheront le plus viste du plus tardif, ajoustant tousjours celuy qui est le plus tardif quelque peu d'intervalle, qui sera divisible en innumerables au-

tres intervalles. Et puis de dire, que quand on verse de l'eau d'un verre ou d'une couppe, jamais elle ne sera versée tout à faict, comment pourroit on sous-tenir que cela ne soit contraire au sens commun? Et comment n'est il pas consequent à ce que ceulx-cy disent? Car jamais on ne pourra comprendre un mou-vement des choses divisibles en infiny, où il y ait de-vant et après qui paracheve tout l'intervalle, ains laissant tousjours quelque espace divisible, il fera tousjours toute l'effusion, ou tout le coulement, ou tout le glissement de l'humeur, ou la ruine du solide, ou la cheute du pesant imparfaitte.

LIII. Je passe par dessus plusieurs autres absurdi-tez de leurs doctrines, et m'arreste seulement à celles qui sont contre le sens commun. Quant au propos doncq qui concerne l'augmentation, il est ancien : car comme dit Chrysippus, ce fut Epicharmus qui le demanda, par ce que les academicques estiment que ce soit une question non trop facile, ne qui se puisse ainsi sur le champ promptement soudre et demesler, ils crient alencontre d'eux, et les accusent de tollir les anticipations, là où ce sont eulx mesmes qui ne gardent pas les communes conceptions : et qui plus est, ils destordent et pervertissent le sentiment : car le discours en est simple, et eulx mesmes en conce-dent les presuppositions, que toutes particulieres substances fluent et coulent, les unes rendans et jet-tans quelque chose hors d'elles, les autres en rece-vant d'autres venans d'ailleurs, et que pour le nom-bre et la multitude de ce qui s'en va du dedans, ou

qui vient du dehors, les choses ne demeurent pas unes et mesmes, ains deviennent autres, et en prent leur substance une alteration. Et que contre droict et raison, la coustume avoit obtenu que telles mutations s'appellassent augmentations et diminutions, là où il falloit plus tost les appeller generations et corruptions, par ce qu'elles font par force sortir d'un estre en un autre, là où le croistre et le diminuer sont passions et accidents qui adviennent en un corps et subject permanent.

LIV. Ces raisons se disans et se supposans ainsi en l'eschole des academicques, qu'est-ce que veulent ces defenseurs icy de l'evidence, et les reformateurs et contrerolleurs des communes conceptions? Que chascun de nous est double et comme jumeau, composé de deux natures, ainsi comme les poëtes feignent des Molionides, qu'ils estoient unis et conjoincts d'aucunes legeres parties, et separez et disjoincts des autres, ains deux corps aiants mesme couleur, mesme figure, mesme pois, mesme lieu, chose que nul des hommes n'avoit jamais veu ny entendu au paravant eulx, ains eulx seuls ont veu et apperceu ceste duplicité, ceste composition et ambiguité, comme chascun de nous est un double suppost et subject, l'un estant substance, l'autre intelligence, et l'un d'iceulx tousjours coule et tousjours va, sans toutefois s'augmenter, ny diminuer, ny toutefois demeurer en mesme estat, tel comme il est : l'autre demeure, et croist et decroist, et seuffre toutes choses contraires, que celuy auquel il est incorporé, conjoinct et

confondu, ne laissant point d'apparence et de discretion de difference au sens exterieur. Combien qu'on lise que Lynceus anciennement avoit la veuë si perçante et si aiguë, qu'il voyoit à travers les pierres, et à travers les bois : et se seant sur quelque eschauguette en la Sicile, il voyoit les vaisseaux qui partoient du port de Carthage, par un intervalle et distance de la navigation d'un jour et d'une nuict. Et dit on que Callicrates faisoit des chariots de la grandeur de formis, tellement que l'aisle d'une mousche les couvroit, et engravoit sur un grain de millet des vers d'Homere. Et toutefois pas un d'eulx ne veit ny n'apperceut ceste diversité et ceste perpetuelle allure, ny nous mesmes jamais ne nous apperceusmes que nous fussions doubles, et que d'une partie nous coulissions tousjours, et de l'autre nous demourissions tousjours uns et mesmes, depuis nostre naissance jusques à nostre fin. Mais encore fais-je le propos plus plain et plus simple : car quant à eulx ils font quatre subjects alendroit d'un chascun de nous, ou, pour mieulx dire, que un chascun de nous en est quatre, mais il suffit de deux pour monstrer la faulseté de leur resverie : car quand nous oyons dire à Pentheus ès tragædies, qu'il voit deux Soleils et deux Thebes, nous jugeons qu'il ne les voit pas, mais qu'il les cuide voir, aiant le sens et l'entendement troublé et transporté. Et ceulx-cy qui supposent non une ville seule, mais tous les hommes, tous les animaulx, les arbres, les plantes, tous les meubles et utensilles, et tous vestements estre doubles et composez, ne les

rejetterons nous pas, comme gens qui nous veulent faire non entendre, mais pervertir et confondre nostre entendement? Toutefois à l'adventure en ce propos leur fault il pardonner s'ils controuvent et feignent d'autres natures, par ce qu'ils ne peuvent trouver autre moien, quelque peine qu'ils y mettent, de conserver et retenir les augmentations.

LV. Mais en l'ame, à quel propos, et pour quelles autres suppositions vont ils former d'autres differentes especes de corps, par maniere de dire, innumerables? On ne le sçauroit dire, sinon qu'ils veulent desplacer, ou plus tost tollir du tout et perdre les communes conceptions, pour y en introduire de nouvelles toutes estranges et sauvages. Car c'est chose merveilleusement extravagante et pleine de toute absurdité, que des vices et des vertus, et davantage des sciences et des arts, des memoires, des apprehensions, des passions, et encore des inclinations et des consentemens, en faire des corps, et dire qu'ils ne gisent ny ne subsistent en nul subject, et leur laisser seulement dedans le cœur un pertuis petit comme un poinct, là où ils rengent et serrent la partie principale du discours de la raison en l'ame, estant occupé de tant de corps, qu'il seroit malaisé de les compter à ceulx qui sçavent mieulx distinguer et discerner l'un d'avec l'autre, et de n'en faire pas seulement des corps, mais des animaulx mesmes raisonnables, et une si grande ruchée ou formilliere d'animaulx, et encore non doulce ne privée, mais qui par sa mauvaistié repugne à l'evidence et à la coustume. Et

ceulx-cy tiennent que non seulement les vertus et les vices sont animaulx, ny les passions seulement, comme l'ire, le courroux, l'envie, la douleur, la malignité, ny les comprehensions, les apprehensions, les ignorances et les arts et mestiers, comme le mestier de cordonnier, de serrurier : mais oultre cela encore font ils les operations et les actes mesmes corps et animaulx, le promener un animal, le baller, le chausser, le saluër, l'injurier, à quoy il est consequent aussi, que le rire soit aussi un animal, et le plorer : et si cela est, que le toussir, l'esternuer, le gemir, le cracher, le moucher et autres actions semblables, qui sont assez manifestes. Et si ne doivent pas trouver estrange ny se courroucer, si on les conduit de paroles peu à peu, jusques à ces badineries là, s'ils se souviennent de Chrysippus, qui au troisieme, De ses questions naturelles, dit ainsi : « La nuict, n'est elle « pas corps? Le vespre, le matin, le milieu du jour et « de la nuict, ne sont-ce pas corps? Le commance« ment du mois, le dixieme, et le quinzieme de la « lune, le trentieme, le mois entier n'est-ce pas corps? « l'Esté et l'Automne, et l'An »?

LVI. Et quant à tout ce que nous avons dit, ils le tiennent à toute force contre les communes anticipations et conceptions. Mais ce que nous dirons est contre les leurs propres, car ils engendrent ce qui est très chaud par refrigeration, et ce qui est le plus subtil par grossissement et espaississement, par ce que l'ame est une substance fort chaude, et de fort subtiles parties, et ils la produisent par refri-

geration et condensation du corps, comme par une trempe commuant l'esprit, et le rendant de vegetatif esprit, animal. Ils disent aussi, que le soleil est devenu animé, l'humidité s'estant tournée en feu intellectuel et spirituel. Vois tu comme ils imaginent, que le soleil ait esté engendré et produit par refrigeration? On dit que Xenophanes oyant un jour compter à quelqu'un, qu'il avoit veu des anguilles vivantes en de l'eau chaude : « Et nous les cuirons doncques, dit il, en de l'eau froide ». Puis que donc ils engendrent la chaleur par la refrigeration d'alentour, la consequence veult aussi qu'ils produisent la legereté par la condensation, et par la chaleur la froideur, par le fondre l'espessir, et par le rarefier le peser, pour garder une correspondence et proportion de faire toutes choses contre raison.

LVII. Et quant à la substance de la commune conception et sens commun, n'en determinent ils pas contre le sens commun mesme? Car ceste conception est une apprehension, et ceste apprehension une impression qui se fait en l'ame : et la nature de l'ame est une exhalation, laquelle difficilement peult recevoir impression, à cause de sa rarité : et encore qu'elle la receust, il seroit impossible qu'elle la gardast et reteint : car sa nourriture et sa generation procedant d'humidité a un continuel cours de succession et de consomption, et la meslange de la respiration avec l'air fait tousjours quelque nouvelle exhalation, se tournant et changeant par le flux de l'air inspiré et respiré, qui du dehors donne dedans,

et derechef sort du dedans au dehors. Car plus tost pourroit on imaginer un ruisseau d'eau courante, qui conservast les formes, figures, et especes empraintes, qu'un esprit coulant en des vapeurs et humeurs, et meslé avec un autre vent de dehors oisif et estranger continuellement. Mais ils s'oublient tant, qu'aiants definy les conceptions communes, estre pensées mises à part, et les memoires permanentes, et impressions relatives, et fichans du tout les sciences, comme aians toute fermeté et toute stabilité, puis après ils mettent dessoubs tout cela un fondement et une base de substance glissante, facile à dissiper et espandre, qui tousjours va et vient, et tousjours coule. Or est il que tous hommes ont ceste conception imprimée en leur entendement touchant le principe et element, qu'il est pur, simple, et non meslé ny composé : car ce qui est meslé ne peult estre element ny principe, mais ce dont il est meslé et composé.

LVIII. Et toutefois ceux-cy faisans Dieu principe de toutes choses, un corps spirituel et entendement assis en la matiere, ils ne le font ne pur ne simple, ny incomposé, ains afferment qu'il est composé d'un autre et par un autre. Or la matiere estant par soy sans raison et sans qualité, a la simplicité et la proprieté de principe, et Dieu, s'il est vrai qu'il ne soit pas sans corps, et sans matiere, participe de la matiere, et comme d'un principe : car si c'est tout une et mesme chose que la matiere et la raison, ils n'auroient pas bien definy de dire, que la matiere soit ir-

raisonnable sans raison : et si ce sont choses differentes, Dieu doncques est constitué de toutes les deux, et non une simple essence, mais composée, aiant pris l'estre intelligent avec l'estre corporel de la matiere.

LIX. Et puis veu qu'ils appellent les quatre premiers corps, la terre, l'eau, l'air et le feu, premiers elemens, je ne sçay comment ils en font aucuns d'eux simples, et les autres composez et meslez : car ils tiennent que la terre et l'eau ne peuvent contenir, ny eux mesmes ny autruy, et que c'est de la participation de l'esprit, et de la force du feu, que depend la conservation de l'union, et que l'air et le feu pour leur force se fortifient eux mesmes, et estans meslez avec les deux autres, leur donnent force et vigueur, et la fermeté de subsistance. Comment doncq est-ce que la terre est element, ou l'eau, s'il n'est ny simple, ny premier, ny suffisant à se conserver, ains aiant besoing d'autruy qui le contiene par dehors en estre, et le conserve ? Car ils ne laissent pas seulement moien de penser qu'ils soient substance, ains contient ce propos grande confusion et grande incertitude touchant la terre à par soy. Mais si la terre est par soy, comment est-ce qu'elle a besoing de l'air qui la lie et la contienne? Car ainsi elle ne sera plus par soy terre, ne par soy eau ; ains l'air serrant et espaississant ainsi la matiere, en a fait de la terre : et au contraire la desliant et amollissant ainsi, en a fait de l'eau. Il fault doncques inferer, que nul de ces deux là n'est element, puis qu'un autre luy a donné essence et generation.

LX. Davantage ils disent, que la matiere et la substance subsiste par ses qualitez, et la definissent presque ainsi. Et puis d'un autre costé ils font les qualitez estre des corps, en quoy il y a une grande confusion : car si les qualitez ont une substance propre, pour laquelle elles soient appellées et soient realement corps, elles n'ont point besoing d'autre substance, par ce qu'elles ont la leur propre. Et si elles ont seulement celle qui est commune, qu'ils appellent essence ou matiere, il est evident qu'elles participent de corps, et qu'elles ne sont pas corps. Or ce qui se soubsterne et qui reçoit, il est force qu'il soit different de ce qu'il reçoit, et à quoy il est soubsterné. Et ceux-cy ne voient qu'à demy : car ils appellent bien la matiere non qualifiée, c'est à dire sans qualitez, mais ils ne veulent plus appeller les qualitez sans matiere. Et toutefois comment est-il possible de faire un corps sans qualité, que lon n'entende aussi une qualité sans corps ? Car le langage qui complicque le corps avec toute qualité, ne permet pas que la pensée puisse toucher à corps aucun, sans quelque qualité. Il fault doncques que celuy qui repugne à l'estre corporel de la qualité, repugne aussi quant et quant à l'estre qualifié de la matiere, ou celuy qui separe l'un d'avec l'autre divise tous les deux d'ensemble.

LXI. Et quant au propos que quelques uns d'entre eux mettent en avant qu'ils appellent la substance non qualifiée, non pour ce qu'elle soit du tout privée de toute qualité, ains plus tost pource qu'elle a toutes qualitez, cela est plus que jamais contre le sens

commun. Car nul ne pense ne imagine pour non qualifié ce qui est participant de toute, et privé de nulle qualité, ny impassible, ce qui est né pour recevoir et souffrir toute passion, ny immobile ce qui est mobile en tout sens : et ceste doubte n'est point soluë, que si bien tousjours la matiere s'entend avec qualité, neantmoins on entend que ce soit autre chose et differente, la matiere que la qualité.

OBSERVATIONS.

DISSERTATION

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'HÉRODOTE.

PAGE 7. Le Traité de Plutarque sur la *malignité d'Hérodote*, quoique marqué au sceau de la passion et de l'animosité, exige cependant une réfutation dans un ouvrage comme celui-ci, où le mérite, la vertu et les bonnes actions trouvent par-tout le plus juste et le plus judicieux appréciateur. Il faut s'attacher d'autant plus à repousser l'*injustice* et à la démasquer, qu'elle part d'une main qu'on peut moins soupçonner capable de s'y prêter. Oui; Plutarque, ce sage écrivain, si modéré, si vertueux par-tout ailleurs, va jusqu'à l'*injustice* dans les reproches qu'il fait à Hérodote : tant il est impossible à l'homme de ne pas payer le tribut dû à la méchanceté, à la foiblesse et aux passions qui sont le triste apanage de l'humanité! Il n'a manqué à ce moraliste que le sel et l'esprit caustique et mordant d'Aristophane pour jeter sur le plus ancien de tous les écrivains grecs qui nous soient parvenus le même ridicule dont le poëte comique a couvert Socrate, ce philosophe si célèbre et si avide de célébrité. Rétablissons le ton de vérité propre et particulier à cet ouvrage : faisons connoître Hérodote sous deux points de vue différents, qui mettront à même de juger de la personne de l'historien et du mérite de ses ouvrages. Ainsi nous allons d'abord parcourir les principaux traits de la vie de ce père de l'histoire; ils nous apprendront le soin qu'il a pris pour nous instruire et se concilier la confiance de la postérité : ensuite nous répondrons aux reproches que lui fait Plutarque. Nous suivrons pour le premier objet un ouvrage anglois plein de goût et de bonne littérature (1). Freret et l'abbé Geinoz seront nos guides pour ce qui regarde la discussion des faits.

(1) Biographia classica : The Lives and Characters of the Greek and Roman

Hérodote, d'après Pamphila, citée par Aulugelle (*Noct. Attic.* *XV*, 23), naquit dans la première année de la soixante-quatorzième olympiade, puisqu'il étoit âgé de cinquante-trois ans au commencement de la guerre du Péloponèse, et qu'il n'en avoit que quatre à l'époque de l'irruption de Xerxès dans la Grèce. Le commencement de son histoire ne laisse aucun doute sur le lieu qui a vu naître ce célèbre historien : « Voici, dit-il, l'histoire « qu'Hérodote d'Halicarnasse a mise en lumière, etc. » On lui donne quelquefois le surnom de *Thurien*, parcequ'il fut envoyé par les Athéniens en Italie avec une colonie chargée de jeter les fondements de Thurium, près des ruines de l'ancienne Sybaris.

L'amour de la liberté, si chère et si nécessaire aux gens de lettres, le força bientôt de se retirer à Samos et d'abandonner Halicarnasse, qui étoit sous la domination de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, reine de Carie. C'est dans cette île qu'après avoir voyagé en Égypte, en Italie et dans toute la Grèce, il se donna tout entier à la composition de son ouvrage.

Par ces voyages il se procura des connoissances très étendues sur l'origine et l'histoire des pays qu'il parcouroit. Ce n'est que muni des richesses recueillies dans l'étude suivie des lois, des mœurs, des usages de ces différents peuples, et dans le commerce des personnages les plus distingués, qu'il donna tous ses soins à son histoire des Grecs et des Barbares.

Il se proposa, principalement dans cette histoire, d'écrire les guerres des Perses contre les Grecs, depuis Cyrus jusqu'à Xerxès. Mais il ne se renferma pas trop scrupuleusement dans son plan, il y comprit aussi l'histoire de quelques autres peuples, celle des Lydiens, des Égyptiens et des Scythes.

Aussitôt qu'Hérodote eut en grande partie exécuté son plan, il prit (comme nous l'apprend Lucien) le moyen le plus propre et le plus prompt pour jouir du fruit de ses travaux et de ses veilles, en s'assurant des suffrages et des applaudissements de toute la Grèce. Il saisit le moment où tous les Grecs se réunissoient pour

classics. A new edition, corrected and enlarged, with some additional Lives and a list of the best editions of each author. By Edward Harwood. D. D. in two volumes. London, 1778.

célébrer les jeux olympiques dans la ville d'Olympia : il y lut, en présence de la plus brillante assemblée, l'histoire qu'il avoit composée, et recueillit les témoignages flatteurs que lui valut le plaisir que cette lecture fit à tout le monde. D'autres prétendent avec Eusèbe que ceci eut lieu dans la ville d'Athènes pendant les Panathénées de la quatre-vingt-troisième olympiade (1). Mais pourquoi Hérodote n'auroit-il pas profité de cette double occasion de recueillir les applaudissements des Grecs réunis ensemble? Cette supposition rapproche et concilie les deux opinions. Au reste cette incertitude laisse ignorer celui de ces deux endroits où Thucydide, enflammé d'une belle émulation à la vue de la satisfaction générale causée par cette lecture, résolut d'écrire dans le même genre, et se proposa d'égaler et de surpasser Hérodote. En effet celui-ci se procura par ce moyen plus de célébrité que les vainqueurs mêmes couronnés aux jeux olympiques. Personne n'ignoroit le nom d'*Hérodote*, et il n'y avoit pas un seul particulier dans toute la Grèce qui ne l'eût vu à Olympie, ou qui n'eût entendu parler de lui par ceux qui en étoient revenus. De manière que, dans quelque lieu qu'il se présentât, les habitants se le montroient les uns aux autres, en disant : Voilà le célèbre Hérodote qui a écrit les guerres des Perses en dialecte ionique : c'est lui qui a donné tant d'éclat à nos victoires.

Après des succès aussi flatteurs, Hérodote se retira à Thurium (2), où il retoucha et mit la dernière main à son ouvrage. Telle a été la carrière littéraire de cet historien, qui la termina dans la cinquante-deuxième année de son âge.

L'ouvrage d'Hérodote, dit Scaliger, est un trésor des antiquités grecques et barbares, qui ne doit jamais sortir des mains des savants. Il est divisé en neuf livres, qui portent chacun le nom d'une des neuf muses.

Le style de cet écrivain a toujours été admiré par tous les vrais amateurs de la belle antiquité. Cicéron, le meilleur juge que l'on

(1) Voyez sur cette date la Vie d'Hérodote par M. Larcher, de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Cette Vie se trouve à la tête de la nouvelle traduction que ce savant académicien vient de donner de l'ouvrage d'Hérodote. T. I, p. 48.

(2) Ville située sur le golfe de Tarente.

puisse citer en pareil cas, nous dit qu'il n'a jamais trouvé aucun historien dont l'éloquence lui eût fait autant de plaisir (1). Son style, ajoute-t-il ailleurs (2), n'offre rien de choquant et de rude, c'est un fleuve qui roule paisiblement ses eaux. Aussi ne croit-il pouvoir mieux faire comprendre la supériorité qu'il donne à Hérodote au-dessus de tous les écrivains dans le même genre, qu'en l'appelant *le père de l'Histoire* (3).

Quintilien, le plus judicieux critique que nous ayons, n'en porte pas un jugement différent. Suivant lui, le style d'Hérodote est coulant et facile; on y remarque, et jusque dans le dialecte qu'il a choisi, une certaine grace enchanteresse : d'où on seroit tenté de supposer qu'il y a ménagé une harmonie secrète et cachée. D'après le même Quintilien personne n'hésite à donner la préférence à deux seuls écrivains sur tous ceux qui se sont exercés dans le genre de l'histoire. Tous deux ont des qualités différentes, mais qui ne sont pas moins précieuses. Thucydide est serré, concis, et souvent obscur par trop de brièveté; Hérodote est doux, naturel et quelquefois prolixe. Le premier convient à ceux qui ont des passions vives; le second, à ceux qui les ont calmes et sans émotion : l'un excelle dans ses discours, l'autre dans sa narration : celui-ci a plus d'agrément et d'aisance, celui-là plus de force. « Hérodote, dit le P. Rapin (4), est le premier « qui ait donné une forme raisonnable à l'histoire, et son mérite « est d'avoir frayé le chemin aux autres. Son style est pur et élé- « gant. Athénée le loue des charmes de son discours. Son sujet est « grand et vaste : car il renferme des peuples, des royaumes, des « empires, les affaires de l'Europe et de l'Asie. Il n'est pas fort

(1) Lib. 2, de Orat. « Apud Græcos autem eloquentissimi homines, cùm « ad cæteras res illustreis, tùm ad scribendam historiam maximè se applica- « verunt. Namque et Herodotus ille, qui princeps genus hoc ornavit, tantâ « est eloquentiâ, ut me quidem, quantùm ego græcè scripta intelligere pos- « sum, magnopere delectet. »

(2) Lib. de Orat. perfecto. « Alter enim (Herodotus) sine ullis salebris « quasi sedatus amnis fluit. »

(3) Lib. I, de Legib.... « Quamquam et apud Herodotum, *patrem Historiæ*, etc. »

(4) Réflexions sur l'Histoire, paragr. XXVIII.

« exact en ce qu'il dit, parcequ'il renferme trop de matière; mais « je le trouve d'une sincérité peu commune, parcequ'il traite les « Grecs et les Barbares, ceux de son pays et les étrangers, sans « aucune démonstration de partialité. »

On peut néanmoins reprocher à Hérodote ses trop longues et trop fréquentes digressions, qui sont pour la plupart forcées et point du tout amenées naturellement : il a voulu suivre en cela l'exemple d'Homère, mais avec moins de succès que pour le style. Car, comme l'observe Longin, il a si parfaitement imité le dialecte de ce prince des poëtes, que lui seul mérite le nom d'*Homeriko-tatos :* et on doit conseiller à tous ceux qui veulent pénétrer et se rendre familières les beautés de l'Iliade et de l'Odyssée de se livrer auparavant à la lecture d'Hérodote, parceque la prose de celui-ci peut servir de clé à l'idiome du poëte, tant il y a d'affinité entre le style de l'un et de l'autre.

Le seul ouvrage qui nous reste d'Hérodote est son Histoire en neuf livres. Il se propose, dans le premier, d'écrire l'histoire d'Assyrie. Probablement que la mort le prévint dans l'exécution de cet ouvrage, qui ne se trouve cité par aucun ancien auteur, ce qui laisse à conjecturer qu'il n'a jamais été mis au jour : car et la réputation de l'historien, et l'importance du sujet n'auroient jamais permis que la moindre production d'un si grand homme restât dans l'oubli.

On lui attribue une Vie d'Homère qui se trouve à la fin de plusieurs des éditions de son Histoire; mais tout concourt à prouver qu'elle est d'une autre main. En effet l'auteur de cette Vie ne s'accorde pas même avec Hérodote pour le temps où florissoit Homère. Le premier fait vivre ce père de la poésie cent soixante-huit ans après la guerre de Troie, et six cent vingt-deux ans avant l'expédition de Xerxès en Grèce. On lit, au contraire, dans l'*Euterpe* qu'Homère et Hésiode ne précédèrent Hérodote que de quatre cents ans : d'où il est clair qu'ils existèrent beaucoup plus tard après le sac de Troie. D'ailleurs le style de la Vie est tout-à-fait différent de celui d'Hérodote. En un mot, la manière dont l'historien d'Homère traite son sujet est dans le goût moderne, et ne se ressent nullement du ton particulier aux anciens auteurs.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner jusqu'à quel

point on peut s'en rapporter à ceux qui ont soupçonné la vérité de l'histoire d'Hérodote, ou même qui ont osé l'accuser, comme Plutarque, d'infidélité, de mensonge et de mauvaise intention.

On ne peut disconvenir que, quant à la vérité dans l'histoire, Hérodote a été accusé par différents auteurs de ne pas toujours s'en rendre scrupuleusement l'esclave. Ctesias a peu de confiance dans ce qu'il rapporte des Mèdes et des Assyriens : Manethon trouve beaucoup à redire dans tout ce qui regarde l'Égypte ; et il faut convenir que tout ce qu'il raconte d'antérieur au régne de Psammetychus, et sur la foi des autres, ne mérite pas beaucoup qu'on y ajoute foi, comme il l'avoue lui-même. On prétend que Thucydide avoit Hérodote en vue quand il critiquoit ces histoires qui ne paroissent recueillies que dans le dessein d'amuser le lecteur; et qui, quoiqu'elles plaisent pour un instant, ne procurent néanmoins aucun avantage et aucune utilité à leurs lecteurs. Au reste Strabon fait particulièrement ce reproche à Hérodote. Il nous dit que cet historien s'exerce fort agréablement à entremêler ses récits d'évènements merveilleux et extraordinaires pour tenir lieu des chansons, des vers et autres ornements de cette nature qui trouvoient avant lui place dans l'histoire. C'est encore d'Hérodote qu'il faut entendre ce vers de Juvénal, où le satirique se moque des historiens qui font voguer les vaisseaux sur le mont Athos, et où il reproche à l'histoire grecque d'être farcie de mensonges.

Creditur olim
Velificatus Athos, et quidquid Græcia mendax
Audet historia.

Mais personne n'a attaqué la fidélité des récits d'Hérodote avec autant de liberté que Plutarque; et son jugement seroit d'un grand poids, s'il n'avoit pas déclaré lui-même que l'intérêt de son pays lui faisoit prendre la plume contre l'historien.

Ces divers témoignages contraires à Hérodote ne peuvent faire aucune sensation sur tout homme qui réfléchira que toute la Grèce a rendu solennellement le plus magnifique témoignage à la fidélité de cet historien, dans l'époque où la majeure partie des faits qu'il rapporte étoient parfaitement connus. D'ailleurs son ouvrage offre

évidemment le caractère de la sincérité et de l'ingénuité ; et ses ennemis même sont forcés d'en convenir. On le voit occupé de découvrir le vrai des faits qu'il présente ; il propose les différentes manières de les raconter, et il s'attache, autant qu'il peut, à la plus véritable. Quand il est forcé de rapporter des évènements merveilleux, il a soin d'avertir qu'il ne parle que d'après les autres : il déclare ce qui lui est suspect et douteux, et ce qui lui paroît faux en se servant des formules, *à ce qu'on dit*, *comme j'ai appris ; ceci ne me paroît nullement probable ; ceux qui font de pareilles histoires disent, etc.* Après de pareilles précautions peut-on lui reprocher d'être l'historien du mensonge, même lorsqu'il raconte des anecdotes incroyables et fabuleuses sur la foi des autres ? Il est constant qu'il avoit la facilité de connoître parfaitement l'histoire grecque, et d'être exact dans tout ce qu'il en disoit. De quel front eût-il donc osé substituer, à la place de la vérité, des mensonges et des erreurs dont il eût été si facile de le faire rougir ? Comment eût-il pu se proposer de mériter l'estime de toute sa nation en compilant des fables absurdes qui n'eussent eu de fondement que dans son imagination ?

Mais examinons encore plus en détail les griefs de Plutarque contre Hérodote. Nous allons suivre le premier dans la marche qu'il a suivie contre l'historien.

M. l'abbé Geinoz (1), avant d'entrer dans la discussion des faits sur lesquels il se propose de venger Hérodote contre les accusations de Plutarque, examine d'abord les règles générales établies par celui-ci. (Chap. II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X.) Elles renferment tous les caractères d'une narration maligne, et Plutarque ne les met en avant que pour les rapprocher après des endroits d'Hérodote qui lui paroissent répréhensibles. La critique qu'en fait M. l'abbé Geinoz est parfaitement juste. Nous y renvoyons nos lecteurs. Venons aux faits.

Chap. XI, page 13. Plutarque accuse Hérodote d'avoir débuté

(1) Mémoires de littérature de l'académie des inscriptions et belles-lettres. t. XIX, p. 115.

Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque. Premier mémoire par M. l'abbé Geinoz.

par un trait de méchanceté contre Io, fille d'Inachus. Il fait entendre que l'historien a imaginé ce conte infame contre cette princesse, et qu'il l'a publié sous le nom des savants de Phénicie et de la Perse, afin qu'on ne le crût pas l'auteur d'une si grande injustice. Mais quelle preuve Plutarque allègue-t-il pour prouver une pareille imputation? Est-il échappé à Hérodote un seul mot qui puisse autoriser ce soupçon? En un mot, il y a de l'injustice à lui imputer à malignité les faits odieux qu'il raconte en citant les Perses et les Phéniciens pour ses garants.

De plus, est-il rien de plus étonnant que le sérieux avec lequel Plutarque (*ibid.*) réfute l'endroit où Hérodote rapporte le sentiment des Perses touchant l'enlèvement des femmes? A-t-il pu croire que cet historien fût assez simple pour avoir pensé qu'il n'étoit pas possible d'enlever une femme malgré elle? Doit-on prendre à la rigueur ces sortes de propositions générales dont on se sert tous les jours, et qui ne trompent personne, parcequ'on sait qu'elles ne sont vraies que moralement parlant? Ajoutez que Plutarque joint ici la mauvaise foi à la fureur de la critique; il veut nous persuader qu'Hérodote fait parler les Phéniciens et les Perses d'après ses propres sentiments; mais quelle preuve en apporte-t-il?

Chap. XII, page 14. Plutarque accuse Hérodote d'aimer les Barbares, et de supprimer les faits déshonorants pour les nations étrangères, et de publier au contraire tout ce qui est à la honte de sa propre nation. Il apporte pour preuve l'endroit du second livre où Hérodote dit que Ménélas, ayant reçu Hélène des mains de Protée, roi d'Égypte, et ayant été comblé par ce prince d'honneurs et de présents, ne répondit à tant de bienfaits que par la plus noire ingratitude. L'historien raconte, d'après les prêtres égyptiens, que Ménélas, étant retenu dans le port par des vents contraires, prit deux enfants du pays, qu'il immola aux dieux infernaux pour obtenir par ce sacrifice les vents qu'il desiroit, et que, s'étant attiré la haine des Égyptiens par cette action barbare, il avoit été obligé de prendre la fuite vers la Libye. Mais Hérodote déclare, en commençant et en finissant le récit du voyage de Ménélas en Égypte, qu'il ne raconte que ce qu'il a entendu dire aux

prêtres égyptiens : il ne paroît pas même ajouter foi à leurs discours.

Les monuments honorables, dit Plutarque, de Ménélas et d'Hélène, que l'on conserve en Égypte, montrent que la mémoire de ce prince et de cette princesse y est encore en grande vénération, et que par conséquent Hérodote a imaginé l'infame sacrifice de Ménélas.

Mais on répond à ce raisonnement que l'histoire d'Égypte ne fait mention d'aucun monument honorable à la mémoire de Ménélas. Une preuve bien certaine que Plutarque n'en connoissoit pas lui-même c'est qu'il n'en a pas produit. Hérodote nous dit bien, et il est le seul qui en parle, qu'on voyoit de son temps, dans l'enclos où étoit le temple de Protée, une chapelle dédiée à Vénus étrangère; et qu'il conjecture que ce temple avoit été érigé en l'honneur d'Hélène, parcequ'il avoit entendu dire que cette princesse avoit été à la cour de Protée. Or ce monument n'est point incompatible avec la tradition des prêtres égyptiens. L'action barbare de Ménélas n'étoit pas une raison qui dût empêcher Protée de consacrer un temple à la mémoire d'une princesse qu'il avoit retirée des mains de son ravisseur, qui avoit fait un long séjour en Égypte, et à la beauté de laquelle il n'avoit peut-être pas été lui-même insensible.

La prétendue affectation dont Plutarque accuse Hérodote d'avoir passé sous silence les cruautés de Busiris n'est pas mieux fondée. L'histoire du règne de Busiris, antérieur de plusieurs années à celui de Sésostris, n'entroit pas naturellement dans le plan d'Hérodote, qui n'a cru devoir commencer la suite des rois d'Égypte qu'à Sésostris, à cause de l'obscurité répandue sur les temps plus reculés. Et d'ailleurs de quelle manière ne relève-t-il pas l'impiété et la dureté du gouvernement de Chéops et de Chéphren.

Peut-on, d'un autre côté, accuser Hérodote de n'être pas zélé pour la gloire de la Grèce? Quel autre but cet auteur a-t-il eu en écrivant l'histoire, que de publier les grandes actions des Grecs, et de transmettre à la postérité les victoires signalées qu'ils ont remportées sur les Barbares à la journée de Marathon et à celles de Salamine et de Platée?

CHAP. XIV, page 16. Plutarque fait un crime à Hérodote d'avoir dit que les Grecs ont reçu des Égyptiens la connoissance des douze dieux; que les mystères de Cérès ont été apportés d'Égypte par les filles de Danaüs; que Melampe a appris des compagnons de Cadmus le nom de Bacchus, et qu'ensuite il a enseigné aux Grecs les cérémonies qu'on observoit en Égypte dans la célébration des mystères de ce dieu. Or il est à remarquer que Plutarque ne conteste pas la vérité de ces faits, et que, s'il paroît en douter, il ne produit du moins aucun témoignage contraire. Quel est donc le crime d'Hérodote? Le voici: c'est d'avoir dit que les Grecs n'ont été que les disciples et les imitateurs des Barbares en ce qui concerne le culte des dieux.

Nous devons au contraire savoir le plus grand gré à Hérodote d'avoir fait tous ses efforts pour remonter à l'origine des nations, pour fixer les temps et les circonstances de l'établissement des différents usages, et pour marquer le commencement et les progrès des connoissances humaines par rapport à la religion, aux arts et aux sciences.

Après avoir établi une vérité constante chez tous les anciens auteurs, savoir, que les Pélasgues, dans le sein desquels les Hellènes se sont formés, ne connoissoient pas l'idolâtrie, il a cru qu'il étoit naturel de rechercher d'où ce culte étoit venu, et par qui il avoit été introduit dans la Grèce. Frappé ensuite de la parfaite ressemblance qu'il avoit remarquée entre les cérémonies grecques et égyptiennes, il n'a pu s'empêcher de dire que la nation grecque, plus récente que l'égyptienne, et même considérablement augmentée par les colonies d'Égypte, avoit reçu de celles-ci les fêtes et les mystères qui leur étoient communs. Voilà ce que Plutarque appelle un trait de méchanceté et une marque de mépris pour la Grèce.

CHAP. XV, page 16. L'indignation de Plutarque augmente surtout à la vue des observations qu'Hérodote a faites sur la nouveauté du culte d'Hercule, de Pan et de Bacchus. Il traite cet historien d'impie et de blasphémateur, pour avoir dit qu'il y avoit eu plusieurs Hercules, que l'Hercule égyptien n'étoit que de la seconde classe des dieux, qu'ainsi il n'étoit pas éternel, et que

l'Hercule béotien étant fils d'Amphytrion, et ayant vieilli dans la condition humaine aussi bien que Dionysius, fils de Sémèle, ne devoit pas être honoré du même culte que les dieux immortels: et cependant, ajoute Plutarque, les poëtes et les savants de l'antiquité, Homère, Hésiode, Archiloque, Pisandre, Stésichore, Alcman, Pindare, n'ont nullement fait mention d'un Hercule égyptien ou phénicien, ils n'ont connu que notre seul Hercule, c'est-à-dire le béotien ou l'argien.

Mais ces plaintes et ces déclamations de Plutarque n'étant accompagnées d'aucune preuve, on croit pouvoir se dispenser d'y répondre. Le silence des anciens poëtes sur la pluralité des Hercules établie par Hérodote n'est d'aucun poids. Leur objet n'étoit pas de rechercher d'où le culte des dieux avoit été apporté dans la Grèce. Un système de théogonie qui représentoit la Grèce comme le berceau des dieux et comme le lieu de leur résidence ordinaire étoit en même temps, et le plus flatteur pour la nation grecque, et le plus favorable à la poésie.

Chap. XVI, pages 17 et 18. Hérodote, dit Plutarque, a enlevé d'un trait de plume Thalès à la Grèce, en disant que les ancêtres de ce philosophe étoient originaires de Phénicie. Mais quel tort la remarque de l'historien sur l'origine de Thalès fait-elle à la Grèce? Quoique issu d'ancêtres phéniciens, Thalès en est-il moins Grec de naissance? En a-t-il moins été élevé et nourri à Milet? Hérodote nous dit-il que Thalès ait puisé ailleurs que dans le sein de la Grèce même la sagesse et les lumières qui l'ont élevé au rang des sages?

Pour ce qui regarde l'action de valeur de Pittacus, dont Hérodote n'a pas fait mention, je dis, 1° qu'il a pu se faire que cet historien l'ait ignorée; 2° l'objet d'Hérodote n'étoit pas de décrire en détail la longue guerre que les Athéniens firent aux Mitylénéens; c'est pour cette raison qu'il s'est contenté de dire, en peu de mots, que cette guerre a été accompagnée d'événements très singuliers. 3° Ayant jugé à propos d'omettre l'action de Pittacus, il a pu prendre ce parti par tout autre motif que celui que Plutarque lui suppose: et il n'est pas plus démontré qu'il soit mal intentionné pour omettre d'un côté le fait d'armes de Pittacus, et publier de

l'autre la fuite du poëte Alcée. Cette dernière anecdote étoit très connue. Les Athéniens vainqueurs suspendirent les armes d'Alcée dans le temple de Minerve, à Sigée, comme un monument de sa fuite, et le poëte lui-même avoit composé une pièce de vers, intitulée, εἰς Μιτυλήνην, qu'il avoit adressée à Menalippe son ami, dans laquelle il racontoit son accident, et plaisantoit apparemment sur sa peur.

Ibid. page 18. Plutarque relève ces paroles qu'Hérodote met dans la bouche de Solon, qui dit à Crésus que tout ce qu'on appelle divinité est un être envieux et qui se plaît dans le trouble. Ὦ Κροῖσε, ἐπιστάμενόν με τὸ θεῖον πᾶν ἐὸν φθονερόν τε καὶ ταραχῶδες ἐπειρωτᾷς ἀνθρωπηΐων περὶ πρηγμάτων.

Je tombe d'accord avec Plutarque qu'Hérodote a déclaré ses propres sentiments par la bouche de Solon; ce qui me le persuade c'est que je retrouve les mêmes expressions dans la lettre qu'Amasis écrit à Polycrate. Mais l'intention d'Hérodote ne fut jamais de ternir la réputation de Solon, en lui prêtant une opinion impie. Plutarque lui-même regarde ce discours comme un chef-d'œuvre, et le cite sans y rien critiquer dans la Vie de Solon (1).

Mais après tout, cette maxime est-elle si impie dans la bouche d'un sage du paganisme? Θεῖον n'étoit autre chose, dans le langage des païens, qu'une intelligence supérieure toute aussi portée à faire le mal physique des créatures qu'à procurer leur bien. Aussi le théâtre des Grecs retentissoit des imprécations que les infortunés vomissoient contre les dieux mêmes, qu'ils regardoient comme les auteurs de leurs maux. Voyez sur cela, t. XIX de Plutarque, le Traité de la création de l'ame, p. 299.

Chap. XXIII, page 21. La critique de Plutarque la mieux fondée en apparence est celle qui regarde les motifs qui engagèrent les Lacédémoniens et les Corinthiens à entreprendre l'expédition contre Polycrate, dont il est parlé au troisième livre d'Hérodote.

Mais j'observe, 1° qu'Hérodote est bien persuadé que le véritable motif de cette expédition étoit de rendre la liberté à l'île de

(1) Tome I, des Vies, chap. XVI, p. 343.

Samos; Plutarque même en convient, et il lui rend cette justice. 2° Lorsqu'il dit que les Lacédémoniens se déterminèrent à la guerre par un motif de vengeance, il n'avance pas cela de lui-même, mais il rapporte seulement ce que les Lacédémoniens disoient encore de son temps, ὡς λέγουσι Λακεδαιμόνιοι. 3° Lorsqu'il dit, d'après les Lacédémoniens, que la vengeance fut le prétexte de cette guerre, il s'exprime de manière qu'il ne donne pas l'exclusion au projet de chasser le tyran Polycrate; voici ses propres paroles : ὡς δὲ Λακεδαιμόνιοι λέγουσι, οὐκ ὡς τιμωρῆσαι δεομένοισι Σαμίοισι ἐστρατεύοντο, ὡς τίσασθαι βουλόμενοι τοῦ κρητῆρος τῆς ἁρπαγῆς, etc. Il est clair par ces paroles que, suivant les Lacédémoniens même, le dessein de secourir les Samiens avoit eu quelque part à leur détermination. 4° Après qu'Hérodote a dit que les Corinthiens prirent les armes pour punir les Samiens de ce qu'ils avoient sauvé les trois cents jeunes Corcyréens, sentant bien que ce prétexte tout seul n'étoit pas vraisemblable, il en ajoute aussitôt un autre en disant que, si la haine que les Corinthiens ont eue de tout temps contre les Corcyréens n'eût pas subsisté même après la mort de Périandre, ils n'auroient pas fait la guerre aux Samiens pour la raison qu'il vient de dire.

Quoi qu'il en soit, je ne conviendrai jamais qu'Hérodote ait imaginé ces prétextes et les ait faussement attribués aux Lacédémoniens et aux Corinthiens, dans la vue de diffamer ces peuples et pour satisfaire le prétendu penchant qu'il avoit à calomnier et à médire. On n'imagine pas qu'un écrivain qui a passé toute sa vie à faire des voyages et des recherches pour la composition d'un ouvrage aussi considérable que l'est l'histoire d'Hérodote, et qui dans ses travaux n'a été vraisemblablement soutenu que par l'espérance de s'acquérir une grande réputation, ait voulu en perdre le fruit pour goûter la froide satisfaction de médire de ceux mêmes dont il vouloit gagner l'estime et mériter l'approbation. En écrivant, Hérodote a eu sans doute plus en vue de plaire à ses contemporains qu'à la postérité : et comment auroit-il pu espérer d'y réussir s'il avoit pris à tâche de déchirer la réputation de tous les peuples de la Grèce? La lecture publique qu'il a faite de son ouvrage dans l'Opisthodôme des jeux olympiques, en présence de tous les savants de la Grèce, nous répond de la sincérité de ses

vues et de la droiture de ses intentions; et les applaudissements qu'il y reçut sont un témoignage évident de la satisfaction des peuples, et montrent assez que les personnages les plus éclairés n'ont point remarqué dans ses écrits ce caractère de méchanceté que notre censeur y trouve.

Chap. XXXIII, page 29. Hérodote (1), en faisant le récit de la bataille de Marathon, où les Athéniens et les Platéens seuls défirent l'armée de Darius, dit que les Lacédémoniens ne purent joindre leurs troupes à celles d'Athènes, parcequ'un motif de religion ne leur avoit pas permis de partir avant la pleine lune; et qu'elles n'arrivèrent que quelques jours après la victoire. Plutarque prétend que le fait est absolument faux, parceque, selon lui, la bataille se donna le 6 du mois *boédromion;* jour qui, répondant au cinquième de la lune, précédoit la pleine lune de dix jours entiers. Il en donne pour preuve que le sacrifice d'actions de graces, offert depuis, tous les ans, au temple de Diane ou d'*Hécaté Agrotera*, se faisoit le 6 de boédromion. Cette preuve suppose que le premier de ces sacrifices anniversaires s'offrit le jour de la bataille de Marathon: mais on va voir, par le récit d'Hérodote et de Plutarque même, qu'il se passa plusieurs jours entre ces deux évènements; et que, si le sacrifice s'est offert le 6 de boédromion, la bataille doit être de la lune précédente. Datis, général des Perses, ayant campé dans la plaine de Marathon, les Athéniens prirent les armes, nommèrent dix généraux, et envoyèrent Phidippide à Sparte pour instruire les Lacédémoniens du péril de la Grèce. Phidippide, sorti d'Athènes avant le départ des généraux, arriva le neuvième de la lune à Sparte. Le conseil des éphores sentit la nécessité d'un prompt secours. Mais, conformément à une loi religieuse, ils se crurent obligés d'attendre la pleine lune (qui ne devoit arriver que dans six jours, c'est-à-dire le quinzième du même mois), pour faire partir leurs secours. Ils se mirent en effet en marche aussitôt après la pleine lune, et, au troisième jour de leur départ, ils entrèrent sur le territoire d'A-

(1) Histoire de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, tome XVIII, p. 134 et suiv. Sur la date de la bataille de Marathon, par M. Freret.

thènes, ils se rendirent sur le champ de bataille, où ils virent les débris de la défaite des Barbares vaincus par les Athéniens qui n'avoient pas voulu attendre les Spartiates. Hérodote n'en dit pas davantage, et ne parle point du sacrifice.

Les Athéniens, dit Plutarque, avoient promis d'immoler à Diane autant de chèvres sauvages qu'ils auroient tué de Perses dans le combat. Cependant on se contenta de cinq cents victimes. (Il resta huit mille trois cents hommes sur le champ de bataille.) Un décret solennel ordonna que tous les ans les députés d'Athènes, joints à ceux de Platée, se rendroient en pompe au bourg d'Agra, le 6 du mois boédromion, pour y offrir le sacrifice d'actions de graces en mémoire de la journée de Marathon. Plutarque avoue que cet usage religieux s'observoit encore de son temps. Mais ce décret ne put se faire que dans la ville d'Athènes, lorsqu'on y fut pleinement assuré que les Perses ne tenteroient plus de nouvelles descentes : ensuite il fallut rassembler les trois cents victimes ; ce préliminaire et les autres préparatifs de la fête demandoient encore quelques jours. Toutes ces circonstances montrent que le sacrifice fut postérieur à la bataille, et détruisent absolument la preuve alléguée par Plutarque contre le témoignage d'Hérodote.

Le critique ajoute que l'historien s'est trompé au sujet de la loi qui défendoit aux Spartiates d'entreprendre une expédition militaire avant la pleine lune ; il prétend qu'on a des preuves que Lacédémone ne se croyoit pas astreinte à cette loi bizarre : mais il ne cite aucun exemple qui justifie son assertion. D'ailleurs ce que dit Hérodote ne tombe point en général sur toutes les lunes de l'année ; on ne doit l'appliquer qu'aux six jours compris depuis le 9 de la lune dont il s'agit jusqu'au 15. Si le combat de Marathon s'est donné vers le temps de la pleine lune qui précéda le 6 du mois boédromion, comme il résulte du détail rapporté par Plutarque, il faut que l'arrivée du courrier Phidippide à Sparte, le 9 de la lune, soit du temps même de la célébration des *Carnia*. Selon Démétrius de Scepsis, cité par Athénée, cette fête, qui duroit neuf jours, commençoit le 7 de la lune. Or nous savons que c'est précisément dans le cours de cette solennité que Lacédémone avoit la superstition de ne rien entreprendre. En 480, c'est-à-dire dix ans après le combat de Marathon, les Spartiates attendirent

que le temps des Carnia fût écoulé pour envoyer un renfort aux troupes qui défendoient le défilé des Thermopiles avec Léonidas : ce second fait explique et confirme le premier. Le mois *carnius* de Sparte et des autres Doriens du Péloponnèse répondoit au mois attique métagéitnion. La pleine lune de ce mois, le second de l'année athénienne, tomboit en 490 vers le 4 de septembre : le jour du sacrifice d'actions de graces étant le cinquième de la lune suivante, selon Plutarque, a dû répondre au 23 ou 24 septembre.

On voit par là que la victoire de Marathon est du mois métagéitnion.

Plutarque (1), dit M. Freret, prétend aussi que le quatrième du mois boédromion à Athènes, jour du combat de Platée, répondoit au 27 du mois *panemus*, suivant la manière de compter des Béotiens. La preuve qu'il en donne c'est que de son temps les députés de la Grèce s'assembloient encore à Platée le 27 du mois *panemus*, pour offrir en mémoire de cette éclatante journée un sacrifice solennel à *Jupiter libérateur*.

Mais Plutarque suppose encore faussement que le sacrifice d'actions de graces, offert à l'occasion de cette victoire, étoit du même jour que le combat même. Or on peut démontrer, par le détail de ce qui se passa entre la bataille et le sacrifice, qu'un intervalle assez considérable les a séparés.

En effet on s'occupa d'abord à rassembler les dépouilles des Perses. Le butin étoit immense; les dieux en eurent la dîme, et le reste fut distribué sur-le-champ entre les confédérés. Chaque nation éleva des tombeaux à ceux qu'elle avoit perdus dans la bataille : celles même qui n'avoient point combattu (car toute l'armée ne donna pas) dressèrent des cénotaphes. La cérémonie de l'inhumation fut suivie d'un conseil général, dans lequel on résolut de punir la trahison des Thébains et des autres peuples de la Béotie, qui s'étoient ligués avec les Perses. Le onzième jour après le combat l'armée grecque mit le siège devant Thèbes, et neuf jours après, cette ville se rendit. Si la bataille s'est donnée le 3 du mois boédromion, ainsi que l'atteste Plutarque, Thèbes capi-

(1) Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome XVIII, page 139.

tula le 23 du même mois; et ce fut alors seulement que les Grecs, regardant la guerre comme finie, songèrent au sacrifice d'actions de graces.

Il est donc évident que Plutarque s'est trompé lorsqu'il a fait répondre le 27 du mois béotien au troisième ou quatrième du mois athénien.

Dans l'assemblée générale de la Grèce, après ce sacrifice, Aristide fit ordonner que tous les quatre ans, à pareil jour, on célébreroit des jeux sous le nom d'*Eleutheria* ou de délivrance. Les Platéens ajoutèrent un sacrifice funèbre en l'honneur des Grecs tués dans le combat : Plutarque en décrit les cérémonies; et le détail qu'il en fait est très important, parcequ'il nous montre en quoi les sacrifices héroïques différoient de ceux qui s'offroient aux dieux. Les premiers se nommoient Εναγισμὸς ou ἐνάγισμα, vénération, respect, quelquefois Αἱμακουρία, *saturatio sanguinis* : et les derniers θυσία, de la racine θύω, qui ne s'employoit dans l'origine que pour les sacrifices offerts aux dieux supérieurs.

Chap. XXXV, page 30. Hérodote, au premier livre de son Histoire, raconte (au sujet des Alcméonides) le bruit qui avoit couru qu'après la bataille de Marathon on avoit montré un bouclier du haut des murailles d'Athènes comme un signal qui invitoit l'armée navale des Perses à venir s'emparer de la ville; il dit que le bruit étoit que les Alcméonides eux-mêmes avoient montré ce bouclier. Or, quoique Hérodote témoigne le grand étonnement que ce discours lui cause; quoiqu'il déclare positivement qu'il n'ajoute aucune foi à cette calomnie; malgré les éloges qu'il donne en cet endroit aux descendants d'Alcméon, pour montrer combien on devoit les croire incapables d'une si lâche trahison, Plutarque l'accuse néanmoins d'avoir pensé que les Alcméonides étoient coupables. Un moment après il soutient que le bouclier n'a pas été montré, et n'a pu être aperçu par les Perses qui prirent la fuite, et qui par conséquent ne furent pas à portée de le voir. Mais il ne fait pas attention au texte d'Hérodote qui assure que les Perses, vaincus à Marathon, ne firent pas voile d'abord en Asie; qu'au contraire ils descendirent avec leurs vaisseaux le long des côtes de l'Attique, et s'avancèrent jusqu'à Phalère, et que de là ils

avoient pu voir le signal. Enfin Plutarque, sans aucune espèce de preuve, accuse Hérodote d'avoir imaginé ce faux bruit pour avoir occasion, dit-il en le réfutant, de donner les plus grands éloges à la maison des Alcméonides et de faire bassement sa cour à Hipponicus, descendant d'Alcméon, qui, du temps d'Hérodote, étoit le plus puissant et le plus riche citoyen d'Athènes.

Chap. XXXVIII, page 36. Amyot a absolument manqué le sens de ce passage. Voici comment il faut le traduire : « Mais maintenant quand il dit que les Lacédémoniens abandonnés par les « autres Grecs, ou seroient morts généreusement après avoir fait « les plus grands efforts de courage, ou dès l'instant qu'ils au« roient vu que les autres Grecs se rangeoient du côté des Mèdes, « ils auroient fait eux-mêmes un accord avec Xerxès ». Hérodote fait ce raisonnement pour prouver que les Athéniens furent les véritables sauveurs de la Grèce : s'ils s'étoient en effet rangés du côté des Perses, ou qu'ils ne leur eussent pas été au-devant par mer, Xerxès auroit soumis un à un les peuples de la Grèce, et alors les Lacédémoniens se seroient trouvés isolés et hors d'état de se défendre. Voyez Hérodote, liv. XVII, chap. 139. *C.*

Chap. XXXIX, page 37. Il est question (1) dans cet endroit d'Aminoclès, fils de Crétine, Magnésien, qui possédoit de grandes terres près du bord de la mer, où périrent quatre cents vaisseaux de l'armée navale de Xerxès, et qui eut occasion de s'enrichir par les vases d'or, l'argent et les meubles précieux que la mer jeta sur le rivage. Après avoir fait mention des grandes richesses d'Aminoclès, Hérodote observe que cet homme, quoique fort riche, n'étoit pas heureux ; qu'il avoit eu le malheur de tuer son fils, et que l'affliction et le regret causés par cette perte troublèrent la satisfaction qu'il auroit trouvée dans la possession de ses richesses. C'est, selon Plutarque, un coup de dent qu'Hérodote donne en passant à un infortuné dont il pouvoit nous laisser ignorer les malheurs.

(1) Mémoires de littérature de l'académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXI, p. 139.

Or il est aisé de voir que l'intention d'Hérodote a été de montrer, par l'exemple d'Aminoclès, *qu'il y a un mélange de bien et de mal dans les fortunes des hommes, et qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre.* C'est le sens que le texte présente au premier coup d'œil. Les expressions mêmes ne nous permettent pas de douter que l'historien n'eût en vue de prouver, par ce trait, les maximes qu'il avoit avancées dans le discours de Solon. Ces paroles, τ' ἄλλα μὲν οὐκ εὐτυχέων, εὑρήμασι μέγα πλούσιος ἐγένετο, nous rappellent ce qu'il a dit dans ce discours touchant la différence qui est entre l'homme riche et l'homme favorisé de la fortune; et celles-ci, ἦν γάρ τις καὶ τούτῳ ἄχαρις συμφορὴ λυπεῦσα παιδοφόνος, nous font ressouvenir de l'histoire du malheureux Adraste, où l'auteur se sert des expressions ἄχαρις συμφορὴ, histoire qu'Hérodote a rapportée en premier lieu, pour confirmer les maximes énoncées dans le discours de Solon. Telle est l'influence de ce discours célèbre sur tout l'ouvrage d'Hérodote.

Chap. XXXIX, page 37. Ce passage est une preuve de ce dont la passion est capable; dans le passage d'Hérodote dont il s'agit (liv. vii, chap. 190) il est évident que le mot παιδοφόνος (et non παιδοκτόνος, comme le cite Plutarque) se rapporte à συμφορὴ, ce qui signifie qu'il étoit affligé d'un malheur qui lui avoit fait perdre ses enfants. Plutarque en a estropié le sens pour faire dire à Hérodote que c'étoit Aminoclès lui-même qui avoit tué ses enfants. On trouvera une discussion plus étendue de ce passage dans les notes du savant M. Larcher sur ce Traité, qu'il a inséré dans le sixième volume de sa nouvelle édition de la traduction d'Hérodote, note 86. *C.*

Chap. XLV, page 46. Amyot n'a point rendu le sens de ce passage : τοῖς σκέλεσι χειρονομῶν ἐπὶ τῆς τραπέζης signifie : « gesticulant « avec ses pieds sur une table ». En effet, suivant Hérodote, l. vi, chap. 129, cet Hippoclides se fit apporter une table, et, ayant posé sa tête dessus et élevé ses pieds en l'air, il se mit à gesticuler avec, comme il auroit fait avec ses mains. Les mots : *Tu as dansé la vérité*, ne rendent pas les mots : ἐξορχούμενος τὴν ἀλήθειαν, où il y a un jeu de mots qu'il est impossible de rendre en françois. *C.*

Sur le Traité de trois sortes de Gouvernements.

Page 113. Il est bien fâcheux qu'il ne nous reste qu'un fragment de Plutarque sur cette matière. Ce qu'on y trouve fait regretter ce qui est perdu, malgré la quantité des ouvrages modernes qui traitent le même sujet. Car jamais on ne rappellera trop les vrais principes des différents gouvernements; jamais on n'en déterminera trop les formes; jamais on n'en fixera trop les droits, et jamais on n'en répétera et on n'en détaillera trop les abus.

Sur le Traité contre Colotes.

Page 121. Colotes de Lampsaque est mis au nombre des principaux amis, des familiers et des disciples d'Épicure (1). Celui-ci le nommoit *Colotaras* et *Colotarion, par une mignarde et flatteuse diminution*. Plutarque s'est particulièrement élevé dans ses écrits contre cet épicurien, parceque ce Colotes avoit *composé et mis en lumière un livre, lequel il avoit inscrit: Que ce n'est pas vivre que de vivre suivant les opinions des autres philosophes, et avoit dédié ce livre-là au roi Ptolomæus.* C'est pour cela que nous avons un Traité de Plutarque, où, pour venger les autres sectes de philosophes, il s'efforce de prouver *que l'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicurus* (2). Mais il ne s'est pas borné à ce genre de vengeance: il a donné un libre cours à l'animosité et à la passion qui entrent presque toujours dans les disputes, soit philosophiques, soit littéraires, soit religieuses. Il a attaqué personnellement Colotes, et a composé le Traité que nous donnons aujourd'hui, où, à quelques chapitres près, on est désolé de voir ce grand moraliste s'abaisser continuellement au ton de l'injure, de la mauvaise plaisanterie et aux personnalités toujours déplacées et inutiles quand on dispute de bonne foi.

Sur le démon de Socrate.

Page 164. Si l'on veut examiner sérieusement cette question, on

(1) Voyez *Histor. Philosoph.* à Stanlejo. T. III, p. 66.
(2) Tome XVI, p. 391.

peut consulter dans l'édition latine de *l'Histoire de la Philosophie par Stanley*, une dissertation très étendue (1). La gravité avec laquelle l'auteur y discute les faits relativement au démon de Socrate, et les opinions des philosophes et des SS. PP. même sur ce génie protecteur qui n'abandonnoit jamais ce grand philosophe, n'en persuadera pas plus la réalité de l'existence de ce génie, et ne sera jamais un motif de croire que Socrate lui ait été redevable de l'oracle qui a prononcé qu'il étoit le plus sage de la Grèce. Il est même fâcheux, pour la mémoire de ce philosophe, de le voir confondu par cette prétention avec tous les soi-disants inspirés du monde, avec les fanatiques, les ambitieux, les auteurs de révolutions, et avec des gens qui ont été bien loin de passer, dans ces derniers temps, pour les plus sages de leurs jours. Jean Bodin, Cardan, ont eu des esprits familiers (2).

Mais on pourroit supposer que Socrate, épris de sa sagesse, et persuadé de l'utilité dont elle pourroit être aux hommes, avoit, dans la vue du bien public, répété à ses auditeurs qu'un esprit familier le guidoit de manière qu'on pouvoit avoir la plus grande confiance dans tout ce qu'il disoit. Cet artifice, adopté par un autre sage de la Grèce pour faire agréer des lois utiles au bien général, ne laisse pas que de donner, dans un philosophe, une grande idée de son amour-propre, et de prêter infiniment au ridicule. Je ne puis m'empêcher d'en conclure que plus on réunit de traits différents sur la vie de Socrate, et plus on est disposé à pardonner à Aristophane d'avoir mis en scène un homme qui paroissoit uniquement occupé de lui, en ayant l'air de ne s'occuper

(1) Tome I, p. 134. De Genio Socratis, Dissertatio Gottfr. Olearii in Acad. Lips. PP. An. M. DCCII.

(2) Voyez le dictionnaire de Bayle, au sujet de ces deux hommes singuliers et vraiment originaux. L'ouvrage où Bodin parle de son esprit familier fut imprimé à Paris en 1587, in-4°, sous le titre de Démonomanie ou Traité des Sorciers : Cardan a fait des espèces de confessions intitulées, *de Vitâ propriâ;* « c'est dans cet ouvrage, remarquent les auteurs du nouveau Dic- « tionnaire, imprimé à Caen, 1786, où il avoue également ses bonnes et « ses mauvaises qualités avec une franchise peu commune, et où il paroît « plus superstitieux qu'esprit fort. »

que des autres. Car c'est là le vrai caractère de tous les personnages qui affectent une certaine singularité et originalité.

Sur les contredits des philosophes stoïques.

Page 263. Les deux derniers Traités de ce volume sont uniquement dirigés contre les stoïciens, et particulièrement contre Chrysippe, un des chefs de l'école stoïque. Plutarque étoit académicien : l'esprit de parti l'a subjugué, et il a cru devoir humilier, avilir tout ce qui n'embrassoit pas les opinions dans lesquelles il s'étoit nourri. Il a, pour y réussir plus efficacement au sujet des stoïciens, puisé tous ses traits dans les endroits les plus foibles, les plus mauvais et les moins travaillés de leurs écrits; il s'en est prévalu, et s'est mis à crier à l'absurdité, à la déraison, à la folie, etc. Ce Chrysippe, entre autres, qu'il s'acharne dans ces deux Traités-ci à traîner, pour ainsi dire, dans la boue, ne méritoit pas qu'on prît la peine de le réfuter sérieusement. Avec la subtilité de sa dialectique il se faisoit un jeu de soutenir des paradoxes, d'établir des vérités et de les combattre. Il avoit composé trois cent onze traités de dialectique (1); et on fait monter à plus de sept cent cinq tous les livres qu'il composa sur différentes matières. « On ne s'étonnera pas tant de ce grand nombre de com« positions quand on saura qu'il écrivoit plusieurs fois sur une « même matière; qu'il employoit tout ce qui lui tomboit sous la « main; qu'il ne se mettoit guère en peine de corriger son travail; « qu'il alléguoit une infinité de témoignages; qu'il étoit outre cela « fort laborieux, et qu'il vécut jusqu'à l'âge de plus de quatre« vingts ans (2) ». C'est cependant d'après un tel auteur que Plutarque veut nous donner une idée de la philosophie et des principes des stoïciens. Ce qui prouve bien qu'il faut être en garde contre les insinuations des gens même les plus sages dès qu'ils veulent se montrer attachés à quelque parti ou à quelque école. Un philosophe de nos jours, exempt de toute partialité, a considéré le stoïcisme dans sa pureté et d'après les grands hommes qu

(1) Voyez Diogen. Laert. in Chrysip.

(2) Bayle, Dictionnaire historique et critique, art. Chrysippe.

« compenses étoient toutes dans eux-mêmes ; qu'heureux par leur « philosophie seule, il sembloit que le seul bonheur des autres pût « augmenter le leur. »

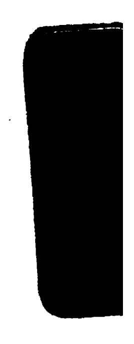
(1) Esprit des Lois, liv. XXIV, chap. X. De la secte stoïque.

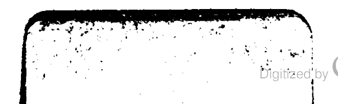
FIN DU TOME VINGTIÈME.

TRAITÉS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

De la malignité d'Hérodote. Page 7
Collation abrégée d'aucunes histoires Romaines avec autres semblables Grecques. 71
De trois sortes de gouvernements, principauté, estat populaire, et seigneurie. 113
Contre Colotes l'Epicurien. 121
Du Dæmon de Socrates. 184
Que les Stoïques disent des choses plus estranges que ne font les Poëtes. 257
Les contredicts des Philosophes stoïques. 263
Des communes conceptions contre les stoïques. 339
Observations. 420






Digitized by Google